

JOURNAL  
DE MÉDECINE,  
CHIRURGIE,  
PHARMACIE, &c.

Dédié à Son Altesse Royale

MONSIEUR,  
FRÈRE DU ROI.

*Opinionum commenta delet dies, naturæ judicio  
confirmat. C. I. C. de Natur. Deor.*

DE JANVIER 1782.

TOME LVII.



PARIS.

Chez DIDOT le jeune, Imprimeur-  
Libraire, quai des Augustins.

*Avec Approbation & Privilège du Roi.*



---

*NOUS nous empressons d'annoncer à nos Lecteurs que plusieurs de nos confreres se proposent d'insérer dans ce Journal des extraits & des notices. Ce sera le moyen le plus sûr de faire connoître les Livres nouveaux à mesure qu'ils paroîtront , & de donner à ce recueil le plus grand degré d'intérêt & d'utilité. Nous ne pouvons en avancer une preuve plus convaincante que l'Extrait suivant , fait par m. LEPREUX. M. DESESSARTZ , secrétaire du primamensis , veut bien continuer à nous en communiquer l'extrait.*

---



JOURNAL  
DE MÉDECINE,  
CHIRURGIE,  
PHARMACIE, &c.

---

JANVIER 1782.

---

EXTRAIT.\*

*TRAITÉ des nerfs & de leurs maladies;  
par m. TISSOT, docteur en médecine  
de la société royale de Londres; des  
sociétés académiques de Basle, Berne,  
Rotterdam, &c. &c. 4 volumes in-12,  
chez Didot, libraire, quai des Augustins.*

L'ÉCRIVAIN philosophe qui joint au  
génie des hautes sciences une littérature  
aussi agréable qu'étendue, m. d'Alembert,  
dans son éloge de l'abbé de Saint-Pierre,

---

\* Par m. LEPREUX.

a dit qu'il feroit à defirer que chaque homme de lettres laifsât un *testament de mort*, où il s'expliquât librement fur les ouvrages, les opinions, les hommes que fa conscience lui reprocheroit d'avoir encensés, & demandât pardon à son siècle de n'avoir avec lui qu'une sincérité posthume. En usant de cette innocente ressource, continue l'illustre secrétaire de l'académie françoise, les sages qui dirigent l'opinion par leurs écrits, n'auroient plus la douleur d'accréditer les erreurs qu'ils voudroient détruire, & leur réclamation, quoique timide & tardive, feroit comme une porte secrette qu'ils ouvrieroient à la vérité. L'amour de l'humanité nous fait croire en ce moment que chaque médecin célèbre devroit aussi à sa patrie son *testament de mort*. Combien de fois s'est-on laissé subjugué par des autorités imposantes, combien de fois a-t-on eu la foiblesse de tenir captive une vérité qu'on craignoit de voir mal accueillie; & comme tout est contraste dans l'homme, combien de fois celui qui n'a pas osé être l'apôtre d'une vérité intéressante, s'est-il rendu le martyr d'une opinion ridicule. Si l'on ne doit pas attendre de la plupart des hommes, même à leurs derniers moments, le courage, presque surnaturel, d'avouer leurs torts envers la société, quelle



ne doit pas être notre reconnoissance à l'égard de ceux qui, comme *m. Tissot*, n'écrivent que pour détruire les préjugés, répandre de nouvelles lumières, & faire connoître avec autant de modestie que de grandeur d'ame, les fautes qui ont pu leur échapper dans l'exercice d'un art aussi difficile qu'important? *M. Tissot*, par son nouvel ouvrage sur les nerfs & leurs maladies, vient d'augmenter les droits qu'il avoit, depuis long-temps, sur la reconnoissance publique.

Rien de si embarrassant dans les maladies nerveuses, que de déterminer la cause qui peut les produire, & d'assigner même le véritable siège du mal; ces affections empruntent tant de formes différentes, qu'à la faveur du masque elles échappent quelquefois au génie le plus clairvoyant. *Sydenham* a bien vu cette *protéiformité* des maux de nerfs, & il observe que tous ces symptômes si multipliés, dépendent uniquement du trop ou trop peu d'action des nerfs. Quand on a connu, dans les maladies nerveuses, la cause qui leur a donné naissance, & qui les entretient, il faut encore trouver le traitement heureux qui leur conviendra *hoc opus hic labor*. *Sydenham* ne propose qu'un seul traitement qui, sans doute, a réussi dans certains cas, mais qui doit nuire évidemment

dans d'autres, & qui effectivement nuit encore tous les jours. Il est bien étonnant sans doute que l'Hippocrate Anglois, après avoir établi deux causes tout-à-fait opposées des maladies des nerfs, n'ait pas pressenti l'incompatibilité du même traitement pour ces deux causes.

Nous trouvons peu de détails, dans les anciens, sur les maladies des nerfs; ils paroissent n'avoir reconnu pour maladies nerveuses, que la paralysie & celles dans lesquelles les convulsions sont évidentes, quoiqu'en lisant leurs observations on trouve quelques histoires de maladies auxquelles ils n'ont point donné de noms, & point assigné de causes, mais qui certainement étoient les mêmes maladies que l'on compte aujourd'hui parmi les maladies des nerfs, parce que l'on s'est assuré qu'elles dépendent de la lésion de leurs fonctions. Il a fallu une connoissance approfondie des nerfs & de leur distribution, pour appercevoir dans telle ou telle maladie les apparences d'une affection nerveuse, & ces connoissances n'ont pas pu être celles des premiers siècles. La médecine est la fille du temps, *multa latent in sinu naturæ*, suivant l'expression de *Pline*, & il n'y a que l'observation & l'expérience qui puissent soulever lentement un coin du voile qui couvre les opéra-

tions de la nature, soit dans l'état de santé, soit dans l'état de maladie.

*Charles Pison* nous a donné des observations excellentes sur les nerfs, *Willis* a aussi connu très-bien plusieurs branches des maux de nerfs, *Cheine & Hoffmann* ont ajouté sur cet objet à nos connoissances; il étoit réservé à *Boerhaave* d'embrasser avec l'étendue du génie qui le caractérise l'histoire des maladies nerveuses. L'ouvrage de *Boerhaave* n'a paru qu'après sa mort, il est intitulé : *Prælectiones academicæ de morbis nervorum*. C'est un extrait des leçons de ce grand homme, recueillies par plusieurs de ses élèves : il manque peut-être quelque chose à la perfection de cet ouvrage, mais on y reconnoît le cachet d'un grand maître. *M. With*, célèbre professeur à Edimbourg, dans un traité des vapeurs & de leurs différents symptômes, fait marcher d'un pas égal & le théoricien éclairé, & le praticien aussi sage qu'instruit.

On a l'obligation à *m. Pomme* d'avoir réveillé l'attention des médecins sur un traitement qu'on avoit un peu négligé, mais dont les succès ont fait porter l'extension trop loin. Il faut peser dans la balance de l'impartialité ce que la méthode ressuscitée par *m. Pomme* a d'avantages, & ce que dans certains cas elle a de dé-

fectueux & de dangereux (1). En général on voit bien que l'amitié ici s'est chargée de juger, & craint de prononcer d'une manière sévère,

M. Tiffot profitant de tous les secours qu'il a trouvés devant lui, rassemblant des forces étrangères pour les joindre aux siennes, nous présente sur les maladies des nerfs des points de vue intéressants. Il faut donner une idée de la marche de son ouvrage.

Il commence par la description des nerfs, non pas telle qu'on la desireroit pour un livre d'anatomie, mais avec une étendue suffisante pour qu'on puisse saisir la variété étonnante des phénomènes que l'histoire de leurs maladies peut offrir. Il donne ensuite un précis de ce que l'on connoît de plus certain de leur nature, & de la manière dont ils agissent. On sent que sur cet objet il y a mille choses qui doivent échapper à nos recherches, & tromper encore long-temps nos regards. Il faut dire avec m. Meri, de

---

(1) Voyez une thèse qui a pour titre : *An aliquando morbos chronicos aquæ usû debellare periculosum?* insérée dans les recherches sur les maladies chroniques, particulièrement sur les hydropisies & sur les moyens de les guérir, par m. Bacher, chez Didot, libraire, quai des Augustins,

l'académie des sciences : *Les anatomistes ressemblent aux porte-faix qui connoissent bien toutes les rues d'une ville , mais qui ignorent ce qui se passe dans les maisons.*

Après avoir examiné les fonctions des nerfs dans l'état de santé , m. Tiffot passe à l'exposition générale des différentes manieres dont leur action peut-être troublée par le dérangement des nerfs même , ou par celui des parties , à l'action desquels la leur est nécessairement liée , & c'est la premiere partie de la pathologie. La seconde traite des causes qui peuvent opérer ces dérangemens ; & ces causes se rangent naturellement sous deux classes , les causes physiques , & les causes morales. Les causes physiques comprennent ce qui regarde la disposition native , le climat , l'éducation , les erreurs dans les choses non naturelles , les différentes maladies dont celles des nerfs sont une suite , les remedes mal administrés : source féconde d'une grande partie des maux de nerfs. Les causes morales renferment les effets des différentes passions sur l'économie animale. A la suite des causes morales se trouve l'examen des sympathies nerveuses , c'est-à-dire , de cette liaison entre les fonctions des différents rameaux nerveux , qui fait que les lésions de l'un entraînent souvent celles de l'autre ; de

maniere même (ce qui est bien digne de remarque) que celui sur lequel la cause agit immédiatement paroît quelquefois moins affecté que celui sur lequel elle n'agit que par une suite de cette communication. M. *Tissot* passe des sympathies aux métastases nerveuses ; & il est à présumer que ces dernières tiennent au même principe d'organisation qui produit les sympathies, avec peut-être cette seule différence que dans la sympathie il y a transport d'effet, si on peut s'exprimer ainsi : la cause agissant dans un endroit, & se manifestant dans un autre. Dans les métastases il y aura transport de cause ; la cause irritante, passant effectivement d'un rameau à un autre. Il étoit à propos, en parlant des métastases nerveuses, de faire mention des autres especes de métastases ; ce qui a donné lieu à un parallèle intéressant, entre les maladies aiguës, & les maladies chroniques. L'article des crises trouve ici sa place ; & on démontre par les faits la nécessité de la coction dans les maladies chroniques, même dans celles des nerfs. On examine ensuite avec sagacité la différence qu'il y a entre les maladies purement nerveuses, dans lesquelles les nerfs sont seuls malades, & celles dans lesquelles ils ne sont malades que par accident ; on établit les caractères

qui servent à distinguer les maux de nerfs, on approfondit les différentes causes qui ont pu les produire. De la variété des causes naît celles des indications; les indications déterminent la nature des traitements. Tous ces objets généraux, exposés avec méthode, on entre dans le détail des maladies. Comme les nerfs servent aux sensations, au mouvement, à la nutrition & aux sécrétions, il étoit naturel d'envisager les lésions des nerfs, relativement à ces quatre fonctions essentielles. En tant que les nerfs servent au mouvement, ou ils sont incapables de rendre le mouvement, delà les maladies soporeuses; ou ils produisent un mouvement involontaire; delà les maladies convulsives: la douleur, la perte des sensations, leurs erreurs & la folie sont les lésions qui regardent les nerfs considérés comme organes des sensations; l'action des nerfs étant nécessaire à la nutrition, si cette action est dérangée, il en résulte ce qu'on appelle atrophie, marasme, consomption. M. *With* est le premier qui ait traité spécialement cette matière, en tant qu'elle appartient aux maux de nerfs; mais il laisse à désirer sur cet objet intéressant bien des choses qu'on trouvera avec satisfaction dans l'ouvrage dont nous rendons compte. Les organes sécrétoires,

troublés dans leurs fonctions par le dérangement des nerfs, donnent lieu à un très-grand nombre de maladies dont on ne traite quelquefois que le symptôme, sans appercevoir la vraie cause; delà des traitements faux dont les malades finissent par être les victimes. Du traitement des maladies générales, l'auteur revient à celui des maladies convulsives particulières, en suivant exactement l'ordre des parties pour finir par les vapeurs & l'hypocondriacisme. Enfin, après s'être occupé des maladies qui sont du domaine du système nerveux, il examine l'influence des nerfs dans les maladies chroniques, aiguës, & sur-tout dans les fièvres: tous ces articles sont terminés par le traitement; on fait combien, dans certains cas, ce traitement est difficile & doit varier. Tout le mal consistant dans une inégalité de tension dans les différentes branches & ramifications du système des nerfs, & cette inégalité, contre nature, en en amenant une autre dans le cours du sang, & dans la sécrétion des différentes humeurs, le but du traitement doit être de faire en sorte que les divisions & subdivisions du genre nerveux, soient toutes ramenées à une uniformité de tension qui soit toujours la même dans chaque partie du corps.



Nous avons cherché à donner une idée de l'ensemble de l'ouvrage de m. *Tissot* ; il n'y a que la lecture, & nous la recommandons fort, qui puisse faire apprécier le mérite des détails. Un jeune médecin a besoin de rencontrer des secours semblables pour avancer, avec plus de confiance, dans une carrière aussi étendue qu'épineuse ; alors il se dit, comme le philosophe, jetté dans une île déserte, qui apperçoit sur le sable l'empreinte de quelques figures de géométrie : Courage, courage, voilà des pas d'homme.

Nous aurions désiré que la partie typographique eût été plus soignée ; que le style conservât par-tout les qualités qu'il a le plus souvent, la clarté & la précision. Il y a quelques constructions louches & embarrassées ; il y a quelques endroits diffus & traînants. Nous demanderions encore que l'auteur, dans la première édition, élaguât bien des historiettes qui, n'étant appuyées que sur des oui-dire fort suspects, ne méritent pas d'être consacrées dans les fastes de la médecine. Terminons par les vers d'*Horace*.

*Ast ubi plura nitent . . . . non ego paucis  
Offendar maculis . . . .*

## L E T T R E

*De m. BACHER, docteur-régent de  
la faculté de médecine de Paris, à  
m. BOUVART, docteur-régent de la  
même faculté, ce 1<sup>er</sup> janvier 1782.*

LES regrets, monsieur, que la mort de m. l'Archevêque a excités sont encore & seront long-temps présents au public. On a beaucoup parlé de la manière dont il avoit été traité, & de la différence des avis qui avoient partagé les médecins. Il est intéressant de fixer l'opinion générale sur une pratique trop usitée & trop malheureuse pour qu'elle ne doive pas être examinée sans préjugés; & si, dans l'exercice de la médecine, il peut être permis de suivre & soutenir empiriquement la pratique qui nous a été transmise par les anciens, & enseignée dans les écoles, ce n'est que relativement aux maladies que nous guérifflons fréquemment & facilement. Mais dans les cas où l'observation ne nous fait connoître que des moyens cruels, dangereux & presque toujours insuffisants, il faut recourir au raisonnement. Quoiqu'il soit souvent très-difficile de décuire des

connoissances générales de la médecine un raisonnement satisfaisant , & d'asseoir sur cette base , même après le succès , un jugement qui puisse guider en pareilles occasions , ce n'est cependant que par cette voie qu'on peut enfin substituer à la routine une saine théorie , fondée sur le résultat des connoissances de l'économie animale , de l'action des remèdes , & sur le rapport fidèle & multiplié des observations. L'indécision des médecins , la diversité de leurs opinions , quelques cures réelles opérées par le hasard , & bien plus souvent des exemples passagers de malades dont le symptôme le plus apparent a été pallié , la crédulité que l'envie de guérir fait naître , & dont l'effronterie & la témérité abusent ; ces motifs réunis ont de tout temps déterminé les hydropiques à souffrir la soif , & à s'abandonner à l'empirisme. Je vous entretiendrai par la suite du danger des remèdes que vous prescrivez familièrement aux hydropiques. Pour fixer mieux votre attention , je me bornerai , dans cette première lettre , à vous prouver que l'abstinence de la boisson est encore plus funeste & plus cruelle dans la plupart des hydropisies , que dans la plupart des autres maladies. En faisant adopter cette vérité par mes confrères

& par le public, je rends service à la médecine & à l'humanité. Sans un motif aussi puissant, je m'abstiendrois d'écrire. L'habitude & le desir de vous estimer me rendirent d'abord incrédule sur la possibilité de vos propos sur mon compte; votre âge, votre mérite, les services que vous avez rendus n'ont point tardé à réprimer en moi des sentimens que je n'éprouve jamais sans peine : mais plus votre opinion emprunte de crédit de votre réputation, plus je dois la combattre avec courage. Au reste, monsieur, si vous persistez à croire que mes principes soient dangereux, ou seulement peu importants, je vous prie de me juger avec sévérité, & de me répondre publiquement. Vous le devez; car non-seulement je présente ces principes comme essentiels à l'art de guérir, mais ils commencent à être adoptés en Angleterre (1), en Allemagne (2), en France, & même à Paris (3).

---

(1) Voyez l'ouvrage de m. Milman, médecin du collège de Londres, sous ce titre : *Animadversiones de naturâ hydropis, ejusque curatione*, 1779. A Londres, chez Dodsley.

(2) Les recherches sur les maladies chroniques, particulièrement sur les hydropisies, & sur les moyens de les guérir, 1776, chez Didot, quai des Augustins, ont été traduites à Berlin, 1780.

(3) Voyez la page (54).

Je commence par les détails historiques : je vais mettre dans mon récit autant de simplicité que de fidélité.

M. de *Montfauge* vint chez moi le 2 novembre, de la part de m. l'Archevêque, pour m'inviter à voir ce prélat à Conflans : je m'y rendis le lendemain. M. l'Archevêque avoit les jambes, les cuisses, les reins & le bas-ventre enflés ; ses urines étoient rares, enflammées, d'une couleur brunâtre ; le poulx étoit plein, dur & fréquent, l'appétit perdu ; la nuit il y avoit de l'agitation, & le jour il survenoit une forte propenfion au sommeil. Tel est l'état dans lequel j'ai trouvé m. l'Archevêque à ma première vifite.

Je lui prescrivis un régime humectant & rafraîchissant ; & comme le defir de défenfler lui faisoit demander des diurétiques, je lui représentai que dans son état il feroit dangereux de provoquer les urines par un autre moyen que par les délayants ; qu'il devoit, pendant plusieurs jours, fe tenir uniquement à un régime humectant, boire au moins trois verres de limonnade le matin, trois verres d'eau avec du fyrop de vinaigre le foir, manger beaucoup de fruits fondants, & fur-tout du raifin ; que ce n'étoit qu'après avoir obtenu une détente par ce régime, qu'il feroit permis d'évacuer, & qu'alors même

il ne falloit le faire que modérément & en évitant les remedes âcres. M. l'Archevêque me répondit qu'il avoit toute confiance en moi, qu'elle étoit fondée sur la guérison d'un hydropique de sa connoissance, & sur d'autres exemples que m. *de Montsaugé* lui avoit cités; qu'il craignoit les remedes âcres, puisque l'oxymel que m. *Bouyart* lui avoit fait prendre, lui avoit donné des angoisses & le hoquet.

Le 5 novembre, je reçus une lettre de m. l'Archevêque, par laquelle il me prioit de me rendre, le lendemain, à Conflans. Il me dit qu'il étoit un peu plus enflé, mais qu'il avoit eu sept heures d'un sommeil tranquille, & qu'il se sentoît moins mal à l'aise. Le 9 novembre, jour de notre première consultation, en arrivant à Conflans, nous trouvâmes m. l'Archevêque se promenant dans le jardin; & comme vous vous le rappelez sans doute, monsieur, il monta l'escalier sans s'arrêter. En arrivant au salon, il voulut lire le bulletin de m. le comte de Maurepas, il ne put en faire une lecture rapide, parce qu'il n'avoit point ses lunettes; cependant, malgré cette raison, & quoique d'ailleurs il soit difficile, même pour ceux qui jouissent de la meilleure santé, de lire de suite, immédiatement après avoir monté un escalier fort haut,

vous vous êtes écrié, à plusieurs reprises, *ah ! comme Monseigneur étouffe ! ah ! Monseigneur, comme vous êtes enflé !* Le lecteur devinera aisément, & bientôt la cause de ces exclamations. Rendus dans la chambre à coucher, j'ai fait un exposé, à vous & à m. *Cochu*, des motifs qui m'avoient déterminé à prescrire un régime délayant & rafraîchissant; & quoique l'enflure eût encore un peu augmentée, depuis ma seconde visite, je conseillai néanmoins d'insister sur le même régime; & en même temps je proposai des bouillons apéritifs, en en proportionnant l'action à la tension des solides, à l'échauffement & à la tenacité des humeurs. Vous, monsieur, vous désapprouvâtes mon avis, vous défendîtes la boisson, vous recommandâtes rigoureusement l'usage des alimens les plus secs, & au bouillon apéritif, que j'avois conseillé, vous substituâtes 24 cuillerées de suc de cerfeuil passé sur cent cloportes écrasées, en ajoutant 24 grains de sel de genet au suc épuré. Ce remède étoit analogue au bouillon apéritif; il fut adopté par m. *Cochu* & par moi, qui desirois trop vous ramener à mon avis pour vous contredire sur une chose indifférente. Relativement au sujet de notre discussion, m. *Cochu*, tenta de concilier nos avis,

il souhaitoit bien que le malade fût rafraîchi ; mais il me proposa de réduire , à moitié , les trois verres de limonade , & les trois verres d'eau & de sirop de vinaigre , que j'avois conseillé , pour les 24 heures ; vous répondîtes , à m. *Cochu* , que m. l'Archevêque étoit hydropique , qu'en conséquence il devoit s'affujettir au régime le plus sec , à l'abstinence de toute autre boisson que de celle de 24 cuillerées de suc d'herbes pour les 24 heures. Malgré toute la déférence à laquelle la sagesse de vos conseils m'avoit accoutumé depuis long-temps , je n'ai pu m'empêcher , pour cette fois , de vous faire des représentations sur les inconveniens , les tourmens , le danger & la terminaison funeste qu'occasionneroit le régime sec , & en même temps j'insistai sur la nécessité indispensable de donner des boissons rafraîchissantes à un malade menacé d'inflammation. Nos deux avis furent soutenus assez vivement ; mais décemment , vous finîtes par garder le silence. Je m'adressai au malade , en lui disant que je ne me flattois point de pouvoir , en cette occasion , faire une juste application du proverbe : *qui ne dit mot , consent*. En effet , vous n'étiez point revenu à mon avis , quoique vous eussiez cessé de répliquer. Le dîner suivit



la consultation, & ce dîner est remarquable. Malgré votre avis, m. l'Archevêque a bu, mais pour la dernière fois.

Avant de passer à la seconde consultation, je ferai observer qu'en rendant compte à mes confrères de ma conversation avec m. l'Archevêque, dans les deux visites où j'avois été appelé, sans eux ; j'avois, dès ma première visite, exprimé, à m. l'Archevêque, le desir de me trouver avec M. *Cochu*, son médecin ordinaire, & m. *Bouyart*, son médecin consultant ; & que j'avois ajouté à ma seconde visite, que malgré mon dévouement pour m. l'Archevêque, je ne le verrois plus sans mm. *Cochu* & *Bouyart*. A la fin de mon récit, m. l'Archevêque se leva, s'approcha de vous, & vous dit qu'à tous égards mon rapport étoit de la plus grande exactitude. Ceci, sans doute, est étranger au seul but de la lettre que j'ai l'honneur de vous adresser ; mais, monsieur, vous aimez ceux qui sont vrais & honnêtes ; je serai toujours flatté que vous m'aimiez ; & je ne suis pas moins jaloux de vous faire ressouvenir de mes égards, vis-à-vis de vous, que de vous convaincre de la solidité des principes, d'après lesquels je n'ai cessé de motiver mon avis.

Le 14 novembre, à huit heures du

matin , nous examinâmes m. l'Archevêque , nous nous assurâmes de la présence des eaux contenues dans le bas-ventre ; de plus, m. *Cochu* & moi, nous trouvâmes, ainsi que nous en étions convaincus d'avance , des obstructions à la région du foie & de l'estomac , sur l'existence desquelles vous ne vous êtes point clairement expliqué ; mais , en revanche , vous avez félicité le malade sur le prompt & heureux effet du suc de cerfeuil. Ce remède , disiez-vous , *passé mes espérances*. J'ai eu l'honneur de vous répondre , qu'il ne passoit point celles que j'avois conçu ; & que s'il avoit mieux agi que vous ne l'aviez présumé , d'après votre expérience , c'étoit par ce que j'avois préparé , à son usage & à son effet , par le régime que j'avois indiqué ; & qu'en suivant un régime précisément opposé , ce remède ne tarderoit pas à ne plus augmenter les urines , mais encore quelque approprié qu'il fût à l'état actuel du malade ; il deviendrait bientôt préjudiciable en devenant trop actif , en raison de l'échauffement & de la tension que le régime sec devoit nécessairement produire. J'ai cru devoir ajouter , en présence de m. l'Archevêque , que le danger ne seroit point amené par l'enflure , mais par l'épaississement du sang , & par le dé-

féchement des viscères. J'ai assuré, de plus, qu'il pouvoit guérir, mais par une méthode en tout opposée à la votre. Dans ce moment, vous me vîtes affecté, & mon émotion partoît de la certitude où j'étois que m. l'Archevêque pouvoit être guéri; & que malgré les espérances les mieux fondées, il alloit être victime de sa confiance & de sa persévérance.

D'après le vœu de m. *Cochu*, m. l'Archevêque me proposa de le tâter le 27 avant son lever. Je lui trouvai la région du foie & de l'estomac encore plus élevée, & sur-tout plus dure que le 14, & je ne le dissimulai point. M. *Picquet*, le chirurgien, crut devoir tranquilliser m. l'Archevêque, en lui disant : *cela ne sera rien*. M. l'Archevêque s'étant assis sur une chaise, m. *Picquet* lui porta la main sur la région du foie, & dit une seconde fois : *cela ne sera rien*. M. l'Archevêque desiroit que je le palpasse dans cette situation; je lui fis observer que ce n'étoit pas ainsi qu'on pouvoit reconnoître l'état des viscères. Il se leva précipitamment, se jeta avec une vitesse & une légèreté singulière sur son lit, se retourna sur le dos d'une manière plus étonnante, d'un seul mouvement de toute sa longueur; il me pria de le palper encore une fois; je l'exa-

minai avec la plus grande attention , & je l'assurai de nouveau qu'il avoit des obstructions ; il en parut extraordinairement affecté. J'ai su depuis que c'étoit par une raison qui ne dépendoit nullement de son état , en supposant qu'il fût persuadé de l'existence des obstructions : mais m. l'Archevêque étoit agité , par la différence des opinions , sur un objet qu'il savoit être facile à décider par le tact seul. M. l'Archevêque se proposa de s'en rapporter à m. *Petit*. Il le desiroit de la maniere la plus pressante ; cependant m. *Petit* ne fut appelé que cinq jours avant la mort de m. l'Archevêque.

Le trois décembre , je le vis pour la dernière fois ; l'enflure étoit diminuée d'une maniere remarquable , les urines avoient été moins rares ; vous jouissiez alors , monsieur , vous aviez cette gaité qui naît du contentement. Moi j'étois affligé , non pas de votre triomphe , mais du peu de durée qu'il devoit avoir , & du triste état dans lequel m. l'Archevêque alloit bientôt tomber. Je n'avois plus rien à lui dire ; mais je devois ne rien taire à mm. les marquis *de Beaumont* , sur le danger éminent dans lequel se trouvoit le malade. Les urines étoient , à la vérité , moins rares , mais elles étoient

plus enflammées que jamais (1) ; la voix étoit cassée , la peau brûlante , le pouls ferré & fréquent ; la nuit fort agitée , le jour la propension au sommeil étoit souvent insurmontable. Ces symptômes me forçoient de reconnoître que les viscères étoient déjà engorgés d'un sang enflammé & réfineux.

Dans nos premières entrevues , nous étions au moins d'accord sur le point le plus satisfaisant pour la famille de m. l'Archevêque , nous avions tous les deux donné des espérances. Mais , à ma dernière visite , mon pronostic fut si différent du vôtre , que je devois être regardé comme un prophète de malheur quand tout annonçoit la prospérité. Je ne fus plus appelé , mais m. l'Archevêque fut purgé. Il fut purgé le vendredi 7 décembre , deux jours après que les urines étoient devenues très-râres , & un mois après que vous l'aviez assujetti au régime le plus sec.

Le médecin le plus sévère n'est pas toujours inflexible ; aussi aviez-vous , sur les instances de m. *Cochu* , fait une exception en faveur de la purgation , & le

---

(1) Tous les médecins observateurs savent que dans les hydropisies , lorsque les autres symptômes sont défavorables , les urines en plus grande quantité annoncent une mort d'autant plus certaine & plus prochaine qu'elles sont plus enflammées.

malade se réjouissoit d'être purgé afin de boire du bouillon aux herbes. Il desiroit la boisson si vivement, que les 24 cuillérées de suc d'herbes faisoient ses délices. Néanmoins vous vous êtes bientôt repenti d'avoir cédé aux représentations de m. *Cochu* : il n'obtint de vous le consentement que de paroles & non de fait. Quoiqu'il fut convenu & arrêté entre vous & m. *Cochu*, le jeudi 6 décembre au matin, que le malade prendroit du bouillon aux herbes après chaque évacuation, cependant vous êtes retourné à l'archevêché, & vous avez réduit la boisson, pour la journée de la médecine, à un petit bouillon & à un verre à ratafiat plein d'eau & de vin par moitié.

La médecine prise le vendredi 7, a purgé ; mais aussi a-t-elle produit du mal-être, de l'accablement & des irritations si soutenues, qu'en trois jours *l'épanchement de sérosité dans le ventre a si fort augmenté, & si rapidement, qu'il est survenu un assoupissement léthargique* (1). En conséquence, vous vous êtes déterminé le mardi 11, & le 4<sup>e</sup> jour après la purgation, à faire la ponction, qui a fourni huit pintes & demie

---

(1) Voyez le bulletin du 11 décembre, *journal de Paris* du mercredi 12 décembre.

de sérofité. Ici je m'arrête , monfieur , & je vous prie de remarquer que l'affoupiſſement ne tarda pas à devenir infurmontable après la purgation , & qu'il augmenta en proportion de l'épanchement de sérofité ( 1 ). L'appoplexie fuccéda promptement à la léthargie. Le mercredi à onze heures du foir , elle ſe termina par la mort.

Cette obſervation , monfieur , mérite de vous occuper. Vous ne pouvez même vous diſpenſer de faire part au public de vos réflexions. En les attendant , je vous ferai appercevoir une ſingularité : c'eſt que la différence même de votre traitement & du mien , a fait trouver deux analogies entre nous. Nous eſpérâmes en effet tous les deux de prolonger la vieiſſe de m. l'Archevêque , & tous les deux nous lui conſeillâmes une méthode par laquelle l'enflure a augmenté. Cependant votre méthode & la mienne ſont oppoſées l'une à l'autre , autant par la nature des moyens , que par les ſenſations qu'ils excitent , & par leur réſultat final. Auſſi toute apparence de rapport relatif à la maladie de m. l'Archevêque ceſſe-

---

(1) Le lecteur ſera bientôt en état de juger lui-même pourquoi l'affoupiſſement a ſuivi les progrès de l'épanchement. Voyez pag. 41 & ſuiv.

roit-elle entre nous, si cette observation ne nous engageoit tous les deux à rendre raison de nos avis. Vous le devez à vous-même, pour justifier l'assurance & la confiance avec laquelle vous avez donné des angoisses à un malade digne de toute votre attention, & , je vous le répète, vous le devez au public. Vous avez à réfuter, par la voie de l'impression, mes principes; & il ne vous suffit point en ce moment d'avoir plusieurs fois, dans des converfations, affirmé qu'ils étoient pernicieux. De mon côté, je dois rendre raison de mon avis, parce qu'en exposant mes motifs, je me flatte de résoudre des questions intéressantes; savoir : Est-il avantageux & nécessaire d'affujettir les hydropiques à l'abstinence de la boisson? Est-il avantageux & nécessaire de les laisser boire, & même de les faire boire au-delà de leur soif?

Ces deux questions contradictoires pouvoient être proposées par des Académies, & je vous invitai, en présence de *m. Cochu*, d'écrire, conjointement avec moi, trois lettres pour prier les facultés de médecine de Vienne, de Londres & de Paris, à proclamer ces questions, & à juger les mémoires qui leur seroient adressés : à cette condition, que celui de nous deux contre l'avis duquel les questions proposées seroient décidées, fourniroit une



somme convenue pour les trois prix (1). Vous n'avez point accepté ma proposition, & vous avez toujours continué de recommander l'abstinence de la boisson. Mais il ne faut pas tarder davantage à faire connoître l'origine, les prétextes, l'inutilité, le tourment & le danger de cette pratique.

Comme le liquide est visiblement surabondant dans les hydropisies, il a paru naturel & conséquent de ne pas en augmenter le volume par la boisson; & comme il y a des remèdes qui possèdent la vertu d'évacuer les eaux en grande quantité, ces remèdes paroissent très-fort convenir, puisqu'ils diminueoient la masse de l'enflure. L'expérience a prouvé que l'abstinence de la boisson & les hydragogues ont fait disparaître; & même sans retour, ces hydropisies (2). En ne suivant que l'autopsie & l'expérience, on s'imaginait ne pouvoir mieux faire que de s'en tenir à ce traitement; mais les connoissances de l'économie animale en

(1) J'ai cru devoir faire cette proposition à m. *Bouvard* pour modérer sa gaieté dans les discours qu'il s'est permis sur mon compte chez ses malades.

(2) Ces hydropisies se guérissent encore plus facilement & plus sûrement en permettant la boisson. Voyez pag. 47, & ma seconde lettre.

état de fanté, de ses dérangemens qui décident l'état de maladie, appliquées aux diverses hydropiques devoient faire rechercher les raisons qui rendoient si souvent ce traitement infructueux. Ces mêmes connoissances devoient faire juger ou du moins soupçonner, que la plûpart des hydropiques n'étoient point mortelles par elles-mêmes ; & conséquemment on devoit reconnoître l'erreur de la pratique générale qui diminue & détruit les dernières ressources par les moyens avec lesquels elle tente de dissiper cette maladie. Oui, c'est l'expérience même qui a induit en erreur, & qui a perpétué les préjugés sur la théorie & la pratique universellement adoptés pour combattre les hydropiques, & qui en a éloigné le traitement des principes les mieux reconnus. Les chaînes de l'habitude & de la routine étoient d'autant plus difficiles à briser, que le volume de la tumeur hydropique, l'enflure qui choque constamment la vue & le tact, est ce qui inquiète le plus ces malades, & qu'on a coutume de s'occuper plutôt du mal qui frappe les sens, que de ses causes qui sont cachées. C'est ainsi qu'à raison de la présence de l'eau qui forme l'enflure, & de l'extension des solides, on a cru devoir exclure la boisson, & particulièrement la boisson abondante ;

on prescrivait un régime sec, & on tourmentoit les hydropiques par une soif cruelle & d'autant plus opiniâtre, qu'on avoit des exemples d'hydropiques guéries par une diette sévère & sèche. Les diurétiques les plus âcres & les purgatifs les plus violents étoient les plus employés, parce qu'ils pallioient effectivement le mal, & parce qu'ils opéroient d'une manière satisfaisante pour les malades & les assistants qui ne savent juger de l'effet des remèdes que par le mieux être du moment, ou la quantité des évacuations.

Les différentes tumeurs hydropiques que l'apparence confond, de sorte qu'elles semblent ne faire qu'une seule espèce de maladie, présentent cependant une immense variété à l'égard de leurs causes, de leurs degrés, de leurs symptômes & de leurs complications, & conséquemment ces maladies demandent une méthode modifiée selon les différentes indications & toute l'attention d'un médecin éclairé. Effectivement l'expérience prouve que des hydropiques dont l'enflure est monstrueuse guérissent facilement, & même par différents moyens, tandis que d'autres hydropiques enveloppés d'une moindre masse d'enflure, sont dans un état très-incertain ou incurable.

On prescrit un régime sec pour remé-

dier au relâchement, prévenir & empêcher ses effets ; mais au lieu d'atteindre le but qu'on se propose , on accélère la dépravation des humeurs déplacées , on rend ces humeurs plus tenaces , on dessèche le sang , & par conséquent on augmente les engorgements & les obstructions. L'hydropisie , qui survient après un pareil traitement , est très-difficile à guérir , ou même incurable , parce que les humeurs ont acquis un tel degré de tenacité , qu'il n'est plus possible de les ramener à la fluidité requise dans un corps déjà affoibli ou excessivement échauffé. L'épaississement du sang & la tenacité des humeurs ne peut qu'augmenter par les diurétiques. Vous ne devez donc plus être surpris , monsieur , du fâcheux effet que votre traitement vient de produire.

C'est ici le lieu de rapporter un passage du second tome du *Recueil d'observations des hôpitaux militaires*. Voici comme m. *Richard* s'explique sur les effets du régime sec , « Outre le tourment qu'on fait souffrir aux hydropiques en les privant de la boisson : il est certain que cette privation , en augmentant leur souffrance , les rend d'ailleurs tristes & mélancoliques , qu'elle détermine , accélère & augmente la fièvre , qui , par la continuation de ce régime , devient de plus en

en plus importante ; mais ces nouveaux symptômes s'accroissent encore , si l'hydropisie dépend de la crispation & du spasme des solides : alors il en résulte nécessairement une augmentation d'engorgement dans les parties nobles , qui rend la maladie incurable , & en précipite la fin par les hémorrhagies , les inflammations & la gangrène , qui en sont les suites , presque inévitables ». Sans doute les premiers accidents que m. l'Archêvêque a éprouvé , vous sont encore présents , aussi-bien que mon pronostic ; vous voyez donc que , jusqu'à la mort , les mêmes accidents se sont succédés ; & précisément d'après le tableau que m. *Richard* en a tracé il y a dix ans. Je présume qu'il commence trop à vous intéresser pour ne point l'achever.

« Le régime sec & échauffant , continue m. *Richard* , n'a pu qu'augmenter tous ces accidents , si même il ne les a produits ; & quoiqu'on ne puisse dire positivement que la boisson les eût prévenus & détournés , il est cependant démontré que c'est le seul moyen capable de produire cet effet ; & qu'outre l'avantage de calmer & de diminuer les douleurs , avantage précieux , même dans les cas d'incurabilité de la maladie , elle a encore celui de concourir puissamment à la résolution des

engorgemens , en rendant les liqueurs plus uniformes , & de prévenir les crispations & le desséchement des solides , plus communs dans l'hydropisie qu'on ne le pense , & qui ont toujours les suites les plus funestes ».

Les observations , qui ont été faites dans les hôpitaux militaires , prouvent évidemment la vérité & la sûreté de cette doctrine. On voit , par ces observations , que la boisson faisoit une partie essentielle de la cure , quoique la tension du ventre fût quelquefois au point de permettre l'opération de la paracentèse ; & le succès a justifié l'opinion & la conduite de m. *Desmilleville* , premier médecin de l'hôpital de Lille ; de m. *Delhorne* , alors premier médecin de l'hôpital de Metz ; de m. *Daignan* , alors médecin de l'hôpital militaire de Calais , & de m. *Bonafos* , professeur & doyen de la faculté de médecine de Perpignan , & médecin de l'hôpital militaire.

Je vous rendrai compte , monsieur , du jugement de ces médecins , sur les pilules toniques ; mais mon but principal est de fixer d'abord votre attention sur le régime sec , & le régime humectant ; & au risque , en donnant trop d'extension à ma lettre , de diminuer l'intérêt des lecteurs pour notre discussion , je vous

communiqueraï néanmoins d'autant plus volontiers l'extrait d'un écrit de m. *Bonafos*, en date du 14 mars 1777, que ce médecin me l'a adressé pour me faire part de son sentiment sur mes recherches, dont vous avez bien voulu accepter un exemplaire dans le temps : vous l'avez lu, puisque vous m'avez fait l'honneur de me le dire ; mais vous n'avez jamais eu tort, conséquemment jamais besoin de revenir sur vos pas ; & conséquemment dans nos consultations, vous deviez constamment garder un avis opposé à celui de m. *Bonafos*, qui étoit le mien ; je le rapporte avec d'autant plus de plaisir, que m. *Bonafos* étoit persuadé des avantages de la boisson, dans le traitement des hydropisies, long-temps avant que j'eusse l'honneur d'être en correspondance avec lui. Voici comme ce médecin s'exprime ».

« L'empire du préjugé est si puissant ; les idées fausses que l'on a en général de l'hydropisie, sont si répandues, qu'il est très-difficile de secouer l'un & de rectifier les autres. Ce n'est pas seulement le public qui regarde la boisson comme dangereuse dans cette maladie, mais la plupart des médecins, eux-mêmes, sont si fort imbus de ce principe, que malgré l'évidence des raisonnements les plus concluans, & les faits les plus

constatés, il n'est pas aisé de les persuader & de les faire revenir de leurs erreurs ».

« Il y a déjà plus de trente ans que je fais la médecine ; & malgré les principes que j'avois puisés dans les écoles , j'ai senti d'abord la nécessité de faire boire copieusement les hydropiques. La nature m'en a fait connoître le besoin dans la soif ardente qui dévore ces malades. Les symptômes qui accompagnent cette maladie , les causes qui la produisent , les succès enfin que j'ai obtenu , en faisant boire copieusement les hydropiques , ont été des démonstrations pour moi , qui m'ont engagé à pratiquer cette méthode , à enseigner & à faire soutenir cette doctrine dans nos écoles. Votre ouvrage , monsieur , a porté la chose au dernier degré d'évidence ; & il faut espérer qu'il finira de faire tomber le bandeau du préjugé ».

Vous voyez donc que ma méthode a trouvé des partisans ; pour vous , monsieur , vous l'avez hautement & impérieusement désapprouvée. Étant informé , avant notre première consultation , que j'avois prescrit de la limonade & de l'eau avec du syrop de vinaigre à m. l'Archevêque , vous vous êtes fermement proposé d'interdire & de proscrire ce régime , & afin d'y parve-



nir plus sûrement, vous vous êtes permis l'exagération. Vous vous êtes écrié : *ah ! comme Monseigneur étouffe ! ah ! Monseigneur, comme vous êtes enflé !* Le fait est, & j'ai déjà eu l'honneur de vous le dire, que pendant les sept jours que m. l'Archevêque avoit mangé du raisin, bu de la limonade & de l'eau avec du syrop de vinaigre, l'enflure n'avoit pas beaucoup augmentée, & que l'étouffement n'étoit point considérable, puisque m. l'Archevêque montoit l'escalier de Conflans sans s'arrêter. Il commençoit même à se trouver moins accablé puisqu'il dormoit tranquillement plusieurs heures, & même sept heures de suite. Faites-y attention, monsieur, un sommeil de sept heures, quand il est paisible & quand il est suivi de la réparation des forces, annonce les ressources de la nature, & la liberté du jeu des poumons. J'avois donc déjà changé quelque chose en mieux chez m. l'Archevêque, puisque les délayants dont il faisoit usage depuis peu de jours, avoient dissipé l'agitation pendant la nuit, & vous verrez bientôt, à votre grand étonnement, que si l'enflure a augmenté, ce n'étoit pas une mauvaise marque ; c'étoit même d'un bon augure, & d'autant plus qu'un sommeil doux succédoit en même temps aux agitations qui depuis

long-temps inquiétoient le malade pendant la nuit. Oui, monsieur, le plus grand nombre des hydropiques ne peut guérir que par l'augmentation de l'enflure. Je me suis efforcé de vous faire connoître cette vérité dans nos consultations, & je me flattois de vous la faire adopter; car cette vérité est le résultat le plus clair des premiers principes de la médecine; néanmoins, & quoiqu'elle soit facile à saisir, vous l'avez méconnue en ma présence & en mon absence, vous l'avez présentée dans vos conversations comme absurde & révoltante. Vous aviez raison, car la vérité, dont il étoit alors si intéressant pour m. l'Archevêque de vous convaincre, choque & révolte absolument les préjugés qui dérivent des erreurs des sens. Il faut vous répéter devant le public ce que j'ai eu l'honneur de vous dire devant m. *Cochu* qui s'est rendu à mes représentations que voici : — Il y a des hydropiques qu'on ne peut guérir que par l'augmentation de l'enflure, ce sont principalement celles qui surviennent après un été fort chaud, & un travail depuis long-temps excessif, à des malades qui ont éprouvé des chagrins, qui sont d'une constitution forte, & dont le sang est épais, la bile exaltée, & les solides crispés. Ces malades ont le poulx plein, fort & dur, & beaucoup de

mal-être ; ils ne peuvent pas rester longtemps dans cet état sans qu'il se forme des engorgements & des obstructions. Les humeurs qui les formeront, s'épaissiront & se coaguleront bientôt à raison de leur échauffement, de la gêne & de la réaction des vaisseaux qui ne tarderont pas à devenir excessifs par l'agitation & la fièvre qui doivent nécessairement survenir. On ne peut rétablir en ce cas la santé, qu'en rendant aux organes obstrués la liberté & l'aisance de leurs fonctions ; & cela n'est possible qu'en procurant la fonte & l'évacuation des humeurs qui les engorgent & les surchargent : or le bon sens apprend que le travail qui précède ces évacuations ne peut avoir lieu sans qu'il survienne un gonflement à la partie qui est obstruée, & ce gonflement doit être relatif à l'étendue des organes obstrués & à l'épaississement de la matière obstruante ; car les humeurs épaissies ne peuvent être détrempées & fondues que par le mélange des boissons délayantes ; & ces boissons délayantes ne peuvent point imprégner ces humeurs épaissies, & se mêler avec elles sans en augmenter nécessairement le volume. Il faut donc, avec une intention directe, augmenter la masse de l'enflure afin de détrempier & de fondre les humeurs échauffées & tena-

ces, puisque sans cette méthode préparatoire il est impossible de résoudre les obstructions qu'elles forment, & de rétablir la santé avant d'avoir procuré la résolution des obstructions.

L'augmentation de l'enflure qui est survenue pendant les sept jours que m. l'Archevêque a suivi le régime humectant que je lui avois prescrit, ne pouvoit donc nullement inquiéter un médecin expérimenté qui connoissoit ses causes & sa nécessité ; il devoit plutôt la regarder comme un présage favorable, parce que les évacuations par les selles étoient devenues plus faciles & plus abondantes, & sur-tout parce que l'agitation, la mélancolie & le mal-être diminuoient. Mais, pour éviter toute objection, il faut vous avertir que je suis bien éloigné de prétendre que l'augmentation de l'enflure soit toujours une bonne chose, je vais joindre ici des remarques succinctes sur le bulletin que vous avez fait le 11 décembre 1781.

*L'épanchement de sérosités dans le ventre a si fort augmenté, & si rapidement, qu'il est survenu un assoupissement léthargique qui a mis dans la nécessité de donner issue à l'eau accumulée. La ponction qui vient d'être faite en a fourni huit pintes & demie. Depuis que cette opération est faite, le pouls, qui étoit fort,*

*plein & fort fréquent, est plus souple & plus lent; la respiration, qui étoit très-génée, est beaucoup plus facile & plus naturelle.*

Rappelez-vous actuellement, encore une fois, les événements qui ont suivi & que j'avois annoncés dès ma première consultation; rappelez-vous aussi ce qui s'est passé la dernière fois que j'ai eu l'honneur de consulter avec vous. M. l'Archevêque étoit alors près de la mort, & vous étiez, comme je l'ai déjà dit, tranquille, vous étiez content; car vous trouviez que tout alloit au mieux, vous annonciez une guérison prochaine, & moi, étant persuadé que le malade étoit dans un danger éminent, j'étois au désespoir; je faisois que les viscères étoient tellement desséchés, & le sang si épais, que bientôt il cesseroit de circuler. En effet, le cerveau en a été d'autant plutôt engorgé, la léthargie & l'apoplexie se sont succédées d'autant plus rapidement, que le sang a été plus subitement dépourvu de sa sérosité, en raison des efforts qu'un puissant purgatif, donné le plus mal-à-propos possible, devoit porter sur les glandes & les vaisseaux pour en exprimer la sérosité la plus fluide, & la verser dans le bas-ventre. Voilà, monsieur, la véritable cause de ce

que l'épanchement de sérosité dans le ventre, comme vous le dites dans votre bulletin, « a si fort augmenté, & si rapidement, qu'il est survenu un assoupissement léthargique. Voilà, monsieur, une augmentation d'enflure funeste, mais bien moins par son volume & par son extension, que par l'épaississement du sang, & par l'irritation des solides qui en étoit la cause, & qui ne pouvoit elle-même qu'augmenter par son effet. Aussi, monsieur, ne vois-je pas pourquoi l'assoupissement léthargique, comme vous le marquez dans votre bulletin, vous a mis dans la nécessité de donner issue à l'eau accumulée. M. l'Archevêque ne pouvoit-il mourir assez tôt ? car il est certain que la sérosité épanchée dans le ventre auroit retardé la mort de deux manières : d'abord elle auroit modéré la fièvre en baignant les viscères enflammés, & elle auroit diminué ou retardé l'apoplexie en diminuant & en retardant l'épanchement qui s'est fait si subitement après la ponction, qu'en moins de trente heures de temps il a fourni près de quatre pintes de sérosité ; car le mardi 11 décembre, à huit heures du matin, la sérosité a été évacuée par la ponction ; le lendemain, à 11 heures du soir, m. l'Archevêque est mort, &c.

à l'ouverture, on a trouvé, comme le rapport le constate, près de quatre pintes de sérosité.

Certainement c'est pour ces raisons que je viens d'exposer, que m. *Petit* a prévenu, qu'il ne falloit point faire la ponction tant que la léthargie subsisteroit, & si mm. *Borie* & *Maloët* eussent été appelés, avant que la ponction eût été faite, ils vous auroient certainement fait des représentations pour vous dissuader de votre dessein. Ils vous auroient observé que les solides étant excessivement crispés, les spasmes, les engorgements & les obstructions inflammatoires subsistant, les eaux épanchées étoient plutôt un secours pour détendre & pour empêcher que les viscères ne s'enflammaient, qu'elles ne pouvoient nuire par leur présence; mais mm. *Borie* & *Maloët* auroient encore opposé à votre avis une raison plus forte: ils vous auroient dit, qu'il ne faut point évacuer par la ponction les eaux épanchées, dans le temps de l'irritation, dans le temps de l'action, qui déterminent l'épanchement. Car tandis que l'irritation se porte avec continuité sur les viscères du bas-ventre, on l'y fixe davantage; enfin, dans ce cas, les suites de la ponction deviennent d'autant plus pernicieuses, & plus promptement mortelles,

que l'épanchement de sérosité se fait beaucoup plus rapidement & plus abondamment qu'il n'auroit pu continuer à se faire, si les eaux évacuées eussent encore occupé la même cavité.

C'est donc en vain que vous vous flattez encore de persuader à vos confrères que dans l'état où étoit m. l'Archevêque il falloit évacuer les eaux épanchées parce qu'elles auroient gêné la circulation, & donné lieu par-là à l'assoupissement léthargique. Cette assertion n'est qu'un vain subterfuge, & le public même en appercevoit la futilité. Il voit trop souvent des hydropiques porter plusieurs mois & plusieurs années quinze, vingt & soixante pintes d'eau dans le ventre, sans que cette *sérosité accumulée* leur donne aucune pro-pension au sommeil, aucune disposition à la léthargie & à l'apoplexie : mais la léthargie & l'apoplexie sont toujours à craindre, & arrivent fréquemment lorsque le sang est échauffé & épais, & tel qu'il l'étoit chez m. l'Archevêque. Dans cet état, le second épanchement qui survient après la ponction est toujours plus fâcheux que le premier, non pas par la raison que la cavité est encore inondée de sérosité, mais parce que cette sérosité est séparée de la masse du sang qui en est



conséquemment privée, & chez m. l'Archevêque le sang en a été privé au point qu'il est devenu trop épais pour ne point s'arrêter dans les vaisseaux du cerveau, accélérer par-là & rapprocher tous les accidents de si près, que la mort s'en est suivie en moins de trente heures,

Ce n'est pas seulement pour prouver que vous avez mal vu & mal agi en tout & jusqu'à la fin, que j'ai tant insisté sur les suites de la ponction que vous avez fait pratiquer; mais c'est pour empêcher qu'on ne la fasse plus en pareille occasion. Dans ma seconde lettre, je vous ferai voir, qu'en suivant mes principes, la ponction deviendra moins souvent nécessaire; & qu'alors elle ne pourra même être suivie d'aucun accident fâcheux. Il faut instruire le public de cette vérité, afin que les malades ne redoutent pas de s'y soumettre, quand elle sera avantageuse & indispensable. Je reviens à la lettre de m. *Bonafos*, dont je n'ai interrompu la suite que pour vous entretenir d'une manière encore plus directe.

« En effet, continue m. *Bonafos*, je ne connois point de maladies dans laquelle une boisson abondante soit mieux indiquée & plus nécessaire que dans l'hydropisie. Le sang des hydropiques est,

pour ainsi dire, à sec ; la sérosité s'en est presque toute séparée ; elle s'est accumulée dans quelque cavité , ou dans le tissu cellulaire , ou le plus souvent dans l'un & dans l'autre ; par le défaut de sérosité dans le sang les sécrétions tarissent , ou ne se font presque plus , les organes sécrétoires se dessèchent , de là ces feux , cette ardeur , cette soif inextinguible qui dévore les hydropiques ; de là ces dispositions inflammatoires & gangréneuses , & cette alkalescence générale des liqueurs , qui aggrave encore davantage tous les symptômes , &c. comment remédier à un tel état ? Comment procurer un véhicule au sang , le délayer , lui rendre la sérosité dont il manque ; remédier aux dispositions inflammatoires & gangréneuses , tempérer le feu & l'âcreté du sang , arrêter les progrès de l'alkalescence , & de la putridité des liqueurs , si ce n'est en faisant passer beaucoup d'eau dans le sang , si ce n'est par une boisson abondante ? Comment rétablir les sécrétions ? comment procurer aux parties solides desséchées leur souplesse naturelle ? Comment , enfin , étancher cette soif ardente , si ce n'est par une boisson proportionnée au besoin ? En effet , la soif n'est-elle pas une sens

sation qui avertit la nature du besoin de boire ? Comment donc peut-on être assez cruel pour refuser à un malade un soulagement dont la nature lui a fait sentir la nécessité , & dont l'expérience nous apprend les avantages ? La nature doit être interrogée par tous les médecins. Dans toute autre maladie , lorsque la langue est aride & que les malades sont tourmentés par la soif , on leur fait prendre copieusement d'une boisson appropriée au genre & à la cause de la maladie. Pourquoi l'hydropisie seroit-elle la seule dans laquelle il ne seroit pas permis de mettre en usage les secours indiqués par la nature » ?

« Il me seroit aisé de citer un grand nombre de faits qui prouvent les avantages & la nécessité de la boisson dans les hydropisies , & les mauvais effets du régime sec. Plusieurs médecins *jurantes*, comme l'on dit , *in verba magistri* , n'ont pas assez de force pour secouer le joug du préjugé : j'en ai cependant déjà affranchi beaucoup ; & il faut espérer , continue m. Bonafos , que tous enfin se rendront à l'évidence ».

Pour que vous puissiez moins y résister , après vous avoir mis sous les yeux les effets funestes de l'abstinence de la boisson , je vais vous faire connoître , par le

raisonnement & par des observations , les avantages de la boisson abondante dans l'hydropisie. Si les diurétiques, les purgatifs, ont quelquefois réussi, c'est quand les hydropisies ne dépendoient que d'un simple relâchement ; mais cette espece d'hydropisie peut se guérir aussi parfaitement , & même plus sûrement , par la méthode que nous proposons ; méthode qui , en laissant aux malades la liberté de boire à leur soif , leur prescrit la boisson qui convient à l'état présent de la maladie. L'expérience apprend que les hydropisies par relâchement , se guérissent facilement en buvant , à volonté , des eaux minérales aérées , ferrugineuses , & par le secours des évacuans toniques. Dans les hydropisies , qui ne dépendent que d'un simple relâchement , les malades n'ont qu'une soif très-moderée : il n'y a donc pas d'inconvénient qu'ils la satisfassent avec une boisson vineuse , ferrugineuse , aromatisée. Cette méthode a même des avantages sur celle qui tend à détruire l'hydropisie par exsiccation ; mais quand l'hydropisie a pour cause l'épaississement du sang , la tenacité des humeurs , leur dépravation , des engorgemens , des obstructions , des évacuations immodérées , quel effet peut-on attendre du régime sec ? On voit de l'enflure , ce sont des  
eaux

eaux qui la forment ; on se propose aussitôt de les évacuer , de les dessécher : mais d'où viennent ces eaux ? Quelles sont les causes de l'épanchement , de l'infiltration ? Quand même le malade pourroit soutenir ce traitement , quand on parviendroit à évacuer & à dessécher les eaux , n'arrive-t-il pas nécessairement , qu'excepté le cas où l'hydropisie dépend d'une simple atonie , les eaux reparoissent promptement , & qu'il survient une rechûte d'autant plus fâcheuse , que le traitement a aggravé les causes du mal ?

Examinons maintenant les avantages de notre méthode. On peut , par une boisson appropriée , relâcher , détendre ou fortifier les solides , & corriger la mauvaise qualité des liquides ; c'est même la seule voie pour diminuer la tristesse & la mélancolie des hydropiques , pour remédier à l'épaississement du sang , à la tenacité & à l'acrimonie des humeurs , & le moyen le plus efficace de détruire les engorgements & les obstructions. Ces avantages sont incontestables , & les inconvéniens qui peuvent résulter en laissant boire les hydropiques à leur volonté , se réduisent , le plus souvent , à la seule apparence. Il n'y a effectivement que deux cas où les boissons soient nuisibles. Le

premier, c'est lorsque l'hydropisie est occasionnée par des hémorrhagies considérables. M. Bouillet en donne la raison, (pag. 101. de ses excellentes observations sur l'Anasarque). *Les vaisseaux sanguins se trouvant, dit-il, presque vuides, toutes les humeurs séreuses répandues dans tout le corps doivent s'y rendre, & le peu de sang qui reste n'étant pas suffisant pour s'assimiler ces humeurs, & le chyle qui y aborde, & qui ne peut être que fort aqueux dans un pareil cas, on conçoit aisément qu'une grande quantité de sérosités doit sortir par les orifices exhalants, & s'accumuler dans les cellules de la membrane adipeuse.*

Le second cas est lorsque l'acrimonie des humeurs est parvenue au point de ne plus pouvoir être corrigée. On accélère la mort par une boisson trop abondante; elle met en mouvement & développe les parties les plus âcres, qui étant portées dans différens vaisseaux, y causent la gangrene. On voit donc que la méthode qui d'abord étoit la seule capable de remédier aux causes qui lésent les fonctions par lesquelles le corps est conservé, accélère sa destruction, quand elle est employée trop tard, & quand le mal est parvenu à ce degré qui rend la mort inévitable. Nous avons cru devoir remar-

quer les cas où il faut s'abstenir de la boisson abondante, afin que les mauvais effets qui en résultent, quand elle est donnée à contre-temps, ne puissent servir de prétexte pour la décrier, quand elle est indispensable; ce qui ne feroit que perpétuer les préjugés.

C'en est un très-pernicieux que d'attendre que les urines percent, pour satisfaire la soif des hydropiques. En effet, s'ils sont altérés, c'est à raison de la rigidité, des spasmes, de l'engouement & de l'acrimonie; & dans tous ces cas, les diurétiques les plus sûrs, sont une boisson abondante qui excède même la soif des malades; car ce n'est qu'en continuant à rendre au sang les parties les plus fluides, dont il ne cesse d'être privé dans cette maladie, qu'on peut venir à bout de délayer & de fondre jusqu'à la dernière couche des humeurs empâtées, & les rendre elles-mêmes assez fluides & méables, pour pouvoir être repompées & évacuées; & ce n'est qu'en continuant à assouplir des solides irrités & trop tendus, qu'on peut rétablir, dans toute leur intégrité, les fonctions des voies urinaires. La crainte de disposer plus promptement à l'enflure, ni même celle d'augmenter l'épanchement, lorsqu'il est le plus considérable, ne doit pas empêcher

de suivre les vues que nous proposons. Lorsque l'épanchement n'est pas encore fait, une boisson choisie sera un des plus sûrs moyens de le prévenir, en détruisant les causes qui l'auroient produit. Lors même que la maladie sera plus avancée, & que l'épanchement sera inévitable, la boisson, bien loin de le rendre plus dangereux, pourra faciliter la guérison, en délayant, divisant, comme nous l'avons déjà dit plusieurs fois, les humeurs empâtées. Le sang sera moins sec & appauvri, les obstructions seront moins difficiles à détruire, & les solides, plus souples, se prêteront plus facilement à l'action des remèdes.

La crainte d'augmenter l'enflure par une boisson abondante, est d'autant plus difficile à dissiper, qu'après avoir bu, la plupart des malades sentent réellement un poids, un mal-aise, une plus grande gêne dans la respiration, & que le ventre se tend davantage; ce qui les alarme, & ce qui, en effet, peut bien en imposer à ceux qui ne connoissent pas, par l'expérience, les avantages de notre méthode. Si le liquide que prennent les hydropiques augmente l'enflure, donne du mal-aise, & s'il gêne la respiration, c'est parce que les vaisseaux par lesquels il doit passer, sont engorgés par une ma-



tiere tenace , ou parce qu'ils ont perdu de leur diametre par leur tension , ou par leur relâchement. Dans tous ces cas , il n'y a pas de meilleur moyen , pour y remédier , que l'usage bien réglé des boissons convenables , sans lesquelles nul autre remede ne peut agir avec succès. En continuant ce traitement , on doit s'attendre à des évacuations abondantes qui sont toujours le premier pas vers la guérison , à moins que la maladie ne soit parvenue à son dernier période , c'est-à-dire , à moins qu'il n'y ait un affaïssement universel , ou quelque viscere affecté au point que les fonctions vitales se trouvent gravement lésées.

Je me suis occupé de démontrer , par une juste application des principes les plus certains de la médecine au traitement des hydropisies , & par des observations multipliées & exactes , l'utilité & la nécessité de la boisson dans ces maladies. Il étoit d'autant plus difficile & important de donner cette conviction parfaite , que *Sennert* , *Fernel* , *Doleus* , *Riviere* , *Sydenham* , *Charles le Pois* , *Mead* , *Monro* , & précisément tous les médecins , dont les écrits sur l'hydropisie ont eu le plus de réputation , sont d'un sentiment opposé ; *Celse* , veut qu'on mesure la circon-

férence de l'enflure ; c'est effectivement un bon signe , quand , avec la rémission des autres symptômes , le volume des eaux diminue ; mais ce n'est pas pour cela toujours un mauvais signe quand l'enflure augmente. Nous avons même prouvé qu'il n'est possible quelquefois de guérir qu'en augmentant l'enflure ; & cet axiome , qui d'abord paroît choquant , n'en est pas moins certain. Le médecin qui a ajouté l'article *Hydropisie* à l'*Avis au Peuple sur sa Santé* , édition de Paris 1765 , recommande , fut-tout , l'abstinence de la boisson aux hydropiques. Dans l'édition de 1767 , l'article *Hydropisie* est totalement supprimé , & m. *Tiffot* , dans son article des maladies chroniques , en donnant des regles générales sur l'hydropisie , adopte notre sentiment , puisqu'il conseille la boisson , les délayants & les fruits. Les traités que m. *Tiffot* a fait imprimer , en 1769 , sur différents objets de médecine , renferment tous , ainsi que celui sur l'hydropisie , des vues excellentes.

MM. *Cochu* , *Majault* , *Lemonnier* , *Delassonne* , *Borie* , *Leclerc* , *Lorry* , *Gervaise* , *Grandclas* , *Maloët* , *d'Arcet* , *Richard* , *de Horne* , *Bouillet* , *Bonafos* , *Desmilleville* , *Daignan* , *de la Brethe*

nie (1), de la Mazière (2), Duperrin (3), Picamille (4), Jadelot (5), Planchon (6), Sallin, Philip, le Preux, Désessart\*, Dumangin, Guillotin, Lafisse, Solier de la Romillais, Devillier, Paulet, Bourdois de la Motte, Doublet, le Roux des Tillets, & plusieurs autres médecins, d'un savoir distingué, conseillent la boisson aux hydropiques. Ce n'est que depuis peu cependant que cet usage a été adopté plus généralement; & malgré les suffrages des médecins que je viens de citer, vous pourriez donc encore dire ce que vous avez déjà dit si souvent & si agréablement, c'est de *la nouvelle cuisine*. A la bonne heure, monsieur; mais vous vous trouvez trop mal de votre vieille cuisine, pour que vous ne deviez pas être tenté d'essayer de la nouvelle. Je ne demande pas mieux; je vous menerai chez les hydropiques, auxquels je donne mes soins, vous les verrez tous boire; vous aurez

---

(1) Médecin de l'hôpital militaire de Toulon; (2) médecin à Poitiers; (3) doyen de la faculté de Bourges; (4) médecin de l'hôpital militaire de l'île de Rhé; (5) professeur de la faculté de médecine de Nanci; (6) médecin à Tournay.

\* Voyez sa thèse, *An detur hydrops in quo humectantia, dilluentiaque hydragogis præmittendo*. Aff. 1769.

aussi la satisfaction d'en voir guérir le plus grand nombre ; & pour mieux vous engager à suivre ces malades avec moi , il faut vous rapporter des observations authentiques , & qui prouvent indubitablement les heureux effets de la boisson abondante. Vous en trouvez un grand nombre dans mes recherches sur les hydropiques , que vous avez daigné placer dans votre bibliothèque. Il me suffit d'en joindre ici cinq , elles sont décisives.

*Lenglant* , grenadier des Gardes-Francoises de la Compagnie de m. d'*Hallot* , fut blessé d'un coup d'épée , le 12 d'avril 1765. Les poumons étoient lésés , & les symptômes urgents. On lui fit dix saignées. La plaie se cicatrifa en peu de jours. Il survint un gonflement d'estomac & de ventre , & la respiration fut très-gênée. Ces accidents parurent se calmer , & ce grenadier demanda à sortir de l'hôpital.

Peu de temps après , la difficulté de respirer & de marcher , des crachats abondants , & des aigreurs continuelles , le forcèrent d'aller à la charité. M. *Macquart* , qui étoit alors de quartier , lui trouva des embarras considérables vers la région du foie. Pendant son séjour dans cet hôpital , ce malade crachoit du

pus ; les urines & les selles étoient rares, toutes les nuits il sentoît des fraîcheurs aux jambes , à l'estomac & à la tête ; il saignoît souvent du nez , & il perdoit totalement l'appétit. Au bout de deux mois , il sortit de la charité , après avoir pris , sans succès , les remèdes indiqués. Ce malade , de retour aux casernes , sentit son mal empirer ; il devint même enflé par-tout le corps , de sorte qu'on fut obligé de le renvoyer à l'hôpital du régiment. L'anasarque augmenta , le scrotum & les cuisses se tuméfièrent à un point prodigieux , & il survint un épanchement dans le bas-ventre. On fit observer à ce malade un régime sec , & l'abstinence de la boisson , malgré le tourment d'une soif cruelle , & on lui administra les hydragogues & les drastiques les plus violents. Les excrétiions se supprimèrent , & les symptômes devinrent si pressants , qu'on se décida à faire la ponction. Dans cet état , les indications les plus urgentes étoient de modérer la fièvre , de prévenir & d'arrêter les progrès de l'inflammation. Tout indiquoit les humectants , les délayants , les anti-phlogistiques ; sans ces secours préalables , tout autre remède devenoit pernicieux. Dès que je vis ce malade , je lui

conseillai donc de boire incessamment & abondamment du petit-lait. Malgré l'oppression qui augmentoit, notre hydropique continua de satisfaire à sa soif, de sorte que, dans les vingt-quatre heures, il but quatre à cinq pintes de petit-lait & de tisane. Trois jours après l'usage de ces boissons copieuses, la soif & la fièvre se modérèrent au point que je crus pouvoir prescrire les pilules toniques.

Le 29 août, *Lenglant* les prit au nombre de quinze à la fois, & deux autres pareilles doses, c'est-à-dire, quarante-cinq en tout par jour. Par-dessus chaque prise de pilules, il but du bouillon, ou du petit-lait. Il prit de même tous les jours un bouillon aux herbes, avec le sel ammoniac, & tous les trois ou quatre jours un lavement de petit-lait. Le septième jour & les suivans, les urines percerent, les selles devinrent fréquentes, la fièvre & la soif diminuèrent sensiblement. Comme l'érétisme étoit tombé, on augmentoit de jour à autre le nombre des pilules, jusqu'à celui de quarante pour la dose, c'est-à-dire, cent vingt par jour, en interrompant l'usage chaque quatrième, cinquième ou sixième jour. Vers la fin de septembre, l'enflure diminua considérablement, la respiration devint

libre; le malade jetta aisément des crachats épais & visqueux, & il eut des moiteurs qui le soulagerent. Le ventre, cependant, quoique moins volumineux; conserva de la tension & de l'empatement, particulièrement vers la région du foie. Le quarantieme jour du traitement, il survint une dyssenterie qui ne fut accompagnée d'aucun symptôme fâcheux, elle ne dura que six jours; elle céda aux remedes usités en pareils cas, & le lendemain, septieme, *Lenglant* reprit & continua l'usage des pilules toniques, à la même dose que la veille de la dyssenterie: il ne ressentit aucune douleur, & ses évacuations n'étoient nullement teintes de sang. *Lenglant* continua l'usage des pilules toniques, du petit-lait & des bouillons aux herbes avec le sel ammoniac, toujours avec le succès le plus marqué. Vers le milieu d'octobre, l'enflure fut entièrement dissipée, les embarras du bas-ventre diminuerent sensiblement. Je fis diminuer la dose des pilules; je supprimai les bouillons aux herbes, je leur substituai un vin médicinal, & j'accordai un régime plus nourrissant.

Le 15 de novembre, le ventre fut absolument dégagé & dans l'état naturel. *Lenglant* fit bien toutes ses fonctions, &

le 25 du même mois, il sortit de l'hôpital du régiment en bonne santé.

Dans le courant du mois de mars suivant, ce grenadier fut commandé pour monter la garde à Versailles. En y arrivant, étant en sueur, il but une grande quantité d'eau froide. Il revint à l'hôpital avec un gonflement de ventre & une gêne dans la respiration; mais il se remit bien vite avec peu de remèdes, à l'aide du repos & d'un bon régime. Depuis ce temps, malgré la dure nécessité d'un régime trop sobre (*Lenglant* fut, pendant deux mois, en prison, au pain & à l'eau), il continue de jouir d'une santé, même à l'épreuve des excès.

Cette maladie a été suivie par m. le maréchal *de Biron*, par m. *Richard*, & par mm. *Dufouart*, dont vous ne pourrez point récuser le témoignage. Vous admettrez sans doute aussi celui de m. *Bonafos*, & son observation; elle seule vaut un volume de preuves.

« Le nommé *Jacques Ratte*, dit *la Terreur*, soldat dans le régiment de Champagne, compagnie de m. *de Guerrieronière*, entra dans l'hôpital militaire de Perpignan, le 21 juillet 1767. Il étoit attaqué d'une fièvre ardente, se plaignant de chaleurs énormes dans les entrailles, & d'une soif inextinguible; la



langue étoit sèche, noire & aride. Ce fut principalement en inondant le malade d'une limonade, tantôt végétale, tantôt minérale, dont il faisoit usage pour sa boisson ordinaire, par le moyen de quelques saignées, de beaucoup de lavements & de quelques minoratifs, comme les tamarins, la crème de tartre & la manne, que je vins enfin à bout de guérir cette maladie ».

« Mais, par la suite, ce soldat se plaignoit toujours de beaucoup de soif ; de beaucoup de feu dans les entrailles ; les urines étoient fort allumées ; elles ne couloient qu'avec peine & en petite quantité ; elles diminueoient tous les jours, & se supprimèrent presqu'en entier. Il restoit une fièvre lente, avec un petit redoublement, tous les après-midi. Le malade commença à devenir un peu bouffi du visage & des extrémités inférieures ; il usoit toujours de la limonade, qui le tempéroit beaucoup ; il prenoit aussi plusieurs fois par jour de petites doses de nitre purifié ».

« Les symptômes néanmoins allèrent toujours en augmentant ; l'enflure gagna de plus en plus ; le malade devint anasarque & ascitique, sans presque rendre une goutte d'urine ».

« Comme la soif & l'ardeur des viscères

duroient toujours, je ne cessai point de donner de la limonade au malade, d'autant plus que si je voulois essayer de la discontinuer un seul jour, aussitôt il se trouvoit plus mal, & il me la redemandoit, de nouveau, avec instance, comme étant la seule chose en quoi il trouvoit du soulagement. En même temps je commençai de mettre en usage de légers incisifs, les sucres des plantes chioracées, principalement du pissenlit, ensuite j'ajoutai les cloportes; tout cela étoit inutile. Voyant tous les jours le mal empirer, je voulus essayer du vin calibé des formules de m. *Richard* (1), une once le matin, & autant le soir; le malade en fut si échauffé, que je fus obligé de diminuer la dose de ce vin, & de n'en donner qu'une demi-once par jour, en continuant toujours la limonade ».

« Malgré cela, le malade souffroit toujours des douleurs dans les entrailles, qui le dévoroient; de sorte que je me vis forcé d'abandonner, en entier, le vin calibé. Je n'en fus pas surpris, eu égard à la maladie qui avoit précédé ».

« Mais, d'autre part, l'hydropisie faisoit toujours de nouveaux progrès; le ventre

---

(1) Voyez Recueil d'observations de médecine des hôpitaux militaires, tom. I. de l'imprimerie royale, 1766.

enflait de plus en plus, la fluctuation étoit sensible, l'enflure de tout le corps, sur-tout des jambes, des cuisses & des parties génitales étoit monstrueuse; il survenoit souvent des hémorrhagies par le nez: tout cela me faisoit désespérer de mon malade. Dans cet état, je voulus avoir recours aux pilules toniques du D. *Bacher*; je me contentai d'en faire prendre dix-huit par jour au malade, de crainte de le trop irriter, & de l'échauffer. Ces pilules, dont le malade fit usage à différentes reprises, produisirent quelques selles, accompagnées de tranchées assez vives; mais du reste, elles n'opérèrent aucun mieux. Je voulus varier les remèdes; tantôt j'avois recours aux simples incisifs & légers fondants; je mis en usage le savon d'alicante, les cloportes, le safran de mars apéritif; tantôt je revenois au vin calibé, tantôt aux pilules toniques; le malade étoit toujours pire, & il ne soupiroit qu'après la limonade, que je lui permettois de continuer ».

« Voyant cependant que rien n'opéroit, & que la maladie, au contraire, faisoit toujours des progrès, je fis interrompre l'usage de la limonade, & prescrivis la lessive de cendres de genêt pour boisson ordinaire; je mis aussi en usage l'infusion de la seconde écorce du sureau dans le

vin blanc, & autres remèdes sans nombre, tantôt diurétiques & apéritifs, tantôt hydragogues, plus ou moins actifs; mais bientôt j'étois obligé d'abandonner tous ces remèdes, qui ne faisoient qu'échauffer mon malade, sans diminuer son mal, & je devois revenir au plutôt à la limonade, pour tempérer la soif, & le feu qui le dévorait; de sorte que je suspendis, pendant plusieurs jours, l'usage de tout remède, & je me contentai de laisser boire de la limonade au malade à sa volonté, pour tâcher de calmer cet incendie. En effet, par le moyen de cette boisson acide bien abondante, le malade se trouvoit soulagé; la soif, l'ardeur, l'aridité de la langue cessèrent enfin ».

« Mais, malgré cela, les urines ne couloient pas; le bas-ventre enflait de plus en plus; les téguments étoient si fort tendus, que le malade souffroit des douleurs vives, & avoit beaucoup de peine à respirer; c'étoit-là un nouveau tourment, qui achevoit d'accabler le malade ».

« Dans cette situation, je me déterminai enfin à faire faire la ponction au malade, qui la desiroit beaucoup. Cette opération fut faite le 15 octobre 1767; on tira environ vingt-cinq livres d'eau; j'avois recommandé qu'on eût l'attention d'avoir des bandes convenables pour serrer le ventre

ventre au fur & à mesure que l'eau sortoit, pour suppléer ainsi à la pression que faisoit sur les viscères du bas-ventre l'eau qui y étoit contenue. Cette précaution fut d'abord mal exécutée par les garçons chirurgiens qui soignoient le malade ; j'y fis remédier lors de ma visite du lendemain, & le malade s'en trouva soulagé ».

« A la suite de cette opération, le malade fut tourmenté par des tranchées & des douleurs de colique des plus vives, & il fut menacé d'un cours de ventre féroce ».

« Le grand feu étoit calmé, le malade n'avoit plus cette soif brûlante, dont il avoit été tourmenté ci-devant ; au contraire, il s'abstenoit facilement de boire, ou ne buvoit que très-peu. Je laissai d'abord aller la diarrhée, en recommandant toujours de bien contenir le ventre, par le moyen des bandes ; mais voyant que les tranchées augmentoient, j'ordonnai une demi-dragme de thériaque, qui les calma merveilleusement ».

« Voulant tâcher de rétablir le ton des solides, & de procurer, par les urines, l'excrétion de la sérosité épanchée dans la cavité du bas-ventre, & dans tout le tissu cellulaire ; de détruire enfin les embarras considérables qui s'étoient formés dans les viscères, je revins au vin calibé. Le ma-

lade avoit quelque peine à se déterminer à le prendre , à cause des mauvais effets qu'il en avoit éprouvés par le passé ; mais je le persuadai , & me contentai de lui en donner une fois par jour , une once & demie tous les matins , & , soit pour calmer les tranchées du bas-ventre , soit pour ranimer un peu les forces du malade , je faisois délayer tous les jours dans le vin calibé une demi-dragme de rhériaque , & je faisois toujours tenir le ventre bien serré ».

« Le vin calibé fit un effet bien différent de la première fois ; bien loin que le malade en fût échauffé , il sentoît tous les jours , que ce vin consolait son estomac , & qu'il lui donnoit des forces. Ce remède agit d'abord par les urines ; il commença d'en faire usage vers le 29 octobre ; peu de jours après , il pissâ abondamment ; l'enflure diminua sensiblement ; l'œdème des parties supérieures fut entièrement dissipé en peu de jours ; le bas-ventre diminuoit aussi visiblement. Je voulus quelquefois supprimer la rhériaque ; mais aussi-tôt le malade souffroit des coliques : ce qui me déterminâ à la faire ajouter tous les jours dans le vin calibé ; au moyen de quoi le malade se trouvoit mieux de jour en jour , & ne souffroit pas ».

«Encouragé par les bonseffets que je voyois opérer à mon remede , je le continuai avec confiance. Le malade , en effet , prenoit tous les jours de nouvelles forces ; il mangeoit avec appétit ; de sorte que vers le 15 novembre , il fut en état de se lever un peu , & de faire un tour dans la salle. Le 20 novembre , l'enflure étoit presque dissipée en entier ; le bas-ventre , qui avoit été monstrueux , étoit presque réduit à son état naturel ; le malade pouvoit boutonner sa veste , & se promenoit librement dans la salle ».

«Cependant , comme le malade se plaignit d'avoir un peu de dégoût , je le purgeai avec une médecine ordinaire , dans laquelle je fis ajouter quelques grains de poudre de jalap. Cette médecine produisit un bon effet ; & le lendemain , 22 novembre , le malade revint à son vin calibé avec la thériaque , sans en augmenter la dose , qu'il a continuée jusqu'à entiere guérison ».

«Tout , en effet , a été delà en avant de mieux en mieux ; l'hydropisie universelle a été entièrement détruite ; le malade s'est rétabli à vue d'œil ; il est revenu en entier à son premier état ; il est enfin sorti de l'hôpital le premier février 1768 , bien rétabli , se portant le mieux du monde , n'ayant plus la moindre marque

d'enflure dans aucune partie de son corps ; aujourd'hui il fait son service aussi-bien & avec autant de vigueur, qu'il l'ait jamais fait ».

N'est-il pas évident que ce soldat eût été tué par le régime sec, tandis qu'il a été sauvé par l'abondance de la boisson ?

Vous connoissez mm. *Mangeot* & *Rouffiere*, pour lesquels vous avez été consulté. Je le fus après vous, & je les ai trouvé dans l'état le plus déplorable. Tous les deux avoient des étouffemens qui les obligeoient de passer les nuits dans un fauteuil ; ils avoient tous les deux des obstructions & de la fièvre ; chez l'un & chez l'autre les évacuations, & surtout celles des urines, manquoient, & l'un & l'autre étoit énormément enflé ; il falloit cependant leur faire quitter le régime sec, les faire boire, & ne point hésiter à les faire enfler davantage. Tout cela est arrivé ; mais ces hydro-piques ne tarderent point à être soulagés & désenflés. M. *Mangeot*, que vous aurez pu voir chez m. l'Archevêque, se trouve dans un état fort satisfaisant. M. *Rouffiere* est bien désobstrué & désenflé ; mais ayant été sujet depuis longtemps à l'asthme, à la goutte, & à l'intermittence du pouls ; il est d'une grande foiblesse & dans la marasme. Cet hiver



il lui est survenu une vomique , qui faisoit craindre un danger éminent ; depuis ce temps son pouls est devenu régulier , & sa poitrine est plus libre qu'elle ne l'a été pendant plusieurs années. Il dort parfaitement bien , & l'appétit est bon , son état cependant à exigé les plus grands ménagements , & ne le laisse point sans inquiétudes. C'est précisément dans les cas les plus difficiles , qu'on apprend à trouver les ressources , & il falloit les multiplier chez ce malade , pour remédier aux diverses complications & à la gravité des accidents qui sont survenus. Cette observation est des plus intéressantes ; je l'insérerai dans un mémoire sur l'hydropisie de poitrine , que je me propose de donner au public.

Peut-être , monsieur , commencez-vous à être ébranlé , à avouer même que ces observations pourroient effectivement signifier quelque chose en faveur de la méthode délayante ; mais il vous reste encore à objecter , que m. l'Archevêque avoit soixante-dix-neuf ans. D'accord : Vous m'inspirez trop bien , monsieur , pour vous laisser sans réponse. Lisez l'observation suivante. Une femme de quatre-vingts ans en fait le sujet : elle étoit , à la vérité , d'une constitution aussi forte que m. l'Archevêque ; mais , quoique les

accidents chez elle eussent été infiniment plus graves que chez m. l'Archevêque, & quoique l'enflure eut été énorme, elle a bu, ella a guéri, & elle a encore vécu douze ans. Elle est donc morte âgée de quatre-vingt-douze ans, & seulement douze ans après avoir eu une hydropisie des plus dangereuses. C'étoit le 20 mai 1764, que je l'ai vue hydropique, & elle a continué de vivre jusqu'au mois d'avril 1776.

Pour avoir des observations exactes, je charge souvent les malades eux-mêmes de les faire jour par jour, ou bien les personnes les plus intelligentes qui les environnent. Celle que je vous invite à lire, a été faite par un des fils de la malade, procureur-fiscal de Nogent-sur-Marne. Son récit vous intéressera; c'est l'expression de la nature.

« Ma mere Bénard, âgée de quatre-vingts ans, croit avoir ressenti les commence-mens de sa maladie vers la fin de 1759. Dans ce temps, il lui est survenu une enflure aux jambes, & sur-tout aux chevilles des pieds, dont elle a souffert pendant plusieurs mois. L'enflure s'est ensuite diminuée; mais il lui a succédé des battemens de cœur très-violents, qui lui prenoient ordinairement deux ou trois fois la semaine. Elle s'est apperçue qu'elle

n'urinoit que dans ces battemens ; & les urines venoient alors en très-grande abondance : hors ce temps, elle n'urinoit pas. Elle sentoit venir ces battémens par une espece de suffocation d'estomac, & des maux de cœur, & elle ne se trouvoit soulagée que par l'abondante évacuation d'urine qui succédoit à ces douleurs. Elle a été dans cette situation pendant trois ans, ayant de temps en temps les jambes enflées, & des douleurs de rhumatisme, sur-tout au bras droit, qui la faisoient beaucoup souffrir : elle a, dis-je, été trois ans dans cet état, sans avoir consulté personne, s'imaginant, sans doute, que cela n'auroit aucune suite fâcheuse ; mais un chagrin qu'elle a eu l'hiver passé, 1763, a entièrement fait déclarer sa maladie : car depuis ce temps, elle a toujours été en empirant ; son estomac & sa poitrine se sont insensiblement remplis ; ses douleurs de rhumatisme ont redoublées, & lui venoient répondre dans la poitrine ; ce qui lui occasionnoit une grande difficulté de respirer : ses urines ne sont plus venues comme à l'ordinaire ; ses jambes, son estomac, son ventre se sont enflés considérablement. L'hydropisie s'est déclarée dans tout le corps : elle ne laissoit cependant pas que de ressentir très-souvent des envies d'uriner ;

mais elle n'urinoit que peu, & avec beaucoup de difficulté, & non sans douleur. L'urine qu'elle rendoit étoit fort rouge, & dépoſoit un limon ſemblable à de la brique pilée. Enfin, ſe voyant dans un état où, au lieu d'eſpérer du ſoulagement, elle empiroit au contraire de plus en plus, elle fit venir un chirurgien qui, ne traitant ſa maladie que d'un ſimple rhumatisme, la ſaigna, & la purgea enſuite avec une eſpece de ſirop de nerprun. Depuis ce moment, les ſuffocations d'eſtomac devinrent inſupportables. Croyant donc que ce chirurgien, par ſon traitement, lui avoit fait plus de mal que de bien, elle a eu recours à d'autres. Un ſecond chirurgien l'ayant vue, la ſaigna deux fois en deux jours, & il la purgea pluſieurs fois de ſuite, traitant ſa maladie d'inflammation du bas-ventre, ſur lequel il lui fit appliquer des fomentations avec des herbes émollientes. Pendant tout ce traitement, l'enflure n'a fait qu'accroître, les douleurs ſe ſont augmentées, & la reſpiration eſt devenue très-difficile. Elle vit encore un troiſieme chirurgien, qui la ſaigna encore deux autres fois, & qui lui ordonna des breuvages faits avec des racines de perſil, d'aſperges & autres, dont on ne ſe ſouvient plus. Ce traitement n'a pas eu de meilleures ſuites que

les autres; l'hydropisie a gagné les reins; les mains & les bras commençoient alors à enfler à vue d'œil; elle ne pouvoit plus jetter aucun crachat, ce qu'elle faisoit auparavant, quoiqu'avec peine; sa poitrine paroissoit être entièrement remplie, & elle étoit attaquée d'un râle qui annonçoit une mort prochaine & inévitable. Tel est l'état où m. *Bacher* a trouvé ma mere, le 20 mai 1764, quand madame *Delorme*, remplie de bontés pour elle, nous engagea à le prier de venir la voir. Dans les quatre premiers jours, qu'elle commençoit à faire usage des pilules toniques, elle s'est trouvée beaucoup soulagée par une grande évacuation d'urine; l'usage continué de ces pilules, pendant plusieurs jours de suite, lui ont fait vuider une grande quantité de sang & d'autres matieres corrompues & fétides, qui lui occasionnoient, sans doute, toutes les suffocations d'estomac, & les difficultés de respiration; de sorte qu'au bout de quinze jours, tout au plus, sa poitrine s'est débarrassée, sa respiration a repris sa premiere liberté, son ventre s'est entièrement dégonflé, & ses jambes ont aussi beaucoup diminué de volume; elle tiroit ses crachats avec beaucoup de facilité, & abondamment. Voyant le bien inespéré que lui avoient procuré ces pilules, elle

a tâché de suivre exactement, pendant tout l'été, le régime que lui avoit conseillé *m. Bacher* ; ce qui lui a toujours procuré du soulagement de plus en plus. Mais, comme les causes n'étoient pas encore détruites chez elle, dès qu'elle passoit huit jours sans prendre des pilules, ses urines s'arrétoient, & l'enflure recommençoit ; mais, aussi-tôt qu'elle en reprenoit, ses urines reprenoient leur cours, elles devenoient abondantes & très-claires ; de sorte que, pour avoir toujours du soulagement, elle a été obligée, pendant tout l'été, de prendre toutes les semaines environ soixante pilules en deux jours. Mais, depuis deux mois, ou environ, que la saison est devenue plus rude, elle ne se trouvoit pas si bien qu'à l'ordinaire, & il semble que l'enflure eût voulu reprendre le dessus ; elle n'éprouvoit plus de ces pilules le soulagement ordinaire qu'elle en avoit auparavant ; cependant elle en a pris régulièrement tous les huit jours comme à l'ordinaire, excepté que, depuis longtemps, elle ne prenoit plus de lavements, & qu'elle ne faisoit usage d'autre boisson que du vin blanc. Dans le mois de février 1765, elle ressentit des maux de cœur qui lui ont procuré un vomissement qui lui a duré plus de vingt-quatre heures, & elle a vomi une quantité abondante d'eau bleuâ-

tre , & d'une bile fort âcre : il est survenu ensuite une très-grande évacuation d'urine ; ce qui a rendu la poitrine entièrement libre , & a ramené l'appétit. Après cela, elle a pris un vin avec des bayes de genievre & de laurier , & ensuite un vin avec de la limaille de fer & du quinquina , & d'autres drogues ; ce qui lui a très-bien fait ; & elle s'est bien trouvée tout l'été & l'hiver dernier, en prenant de temps en temps des pilules toniques ».

Vous connoissez madame de *l'Âge* , elle a répandu ses bienfaits sur cette malade ; & si madame de *l'Âge* a oublié les bontés qu'elle a eues pour cette vieille hydropique , elle se souviendra toujours de la maladie & de son traitement.

Actuellement , monsieur , avez-vous encore quelque chose à me demander ? Oui certainement ; car il faut vous enseigner le traitement par lequel il eût été facile de guérir m. l'Archevêque. Représentez-vous encore son état : son pouls étoit plein , dur & fréquent , l'appétit perdu , la nuit agitée , & le jour il survenoit une forte propension au sommeil , les urines étoient rares & enflammées : tous les symptômes se réunissoient donc pour annoncer une disposition prochaine à l'inflammation. Aussi ai-je prescrit un régime délayant & rafraîchissant ; aussi

m. l'Archevêque commençoit-il à moins souffrir, à être moins assoupi le jour, à dormir tranquillement la nuit; aussi falloit-il continuer l'usage des boissons rafraîchissantes, celui des fruits fondants & des légumes aqueux. Je vais vous dire encore ce qui seroit arrivé, comme je vous ai prédit ce qui est arrivé.

Les boissons auroient pénétré dans les vaisseaux sanguins & lymphatiques, elles se seroient insinuées dans les glandes, elles auroient imprégné les humeurs tenaces qui faisoient obstruction, elles les auroient ramollies, détrempées, fondues, & auroient amené le moment d'évacuer une partie de ces humeurs rendues fluxiles, en même temps que les vaisseaux auroient été détendus. Un purgatif doux auroit suffi, on auroit purgé avec la manne, la pulpe de tamarins, la crème de tartre & le petit-lait. Quelque doux que soit ce purgatif, il ne falloit y revenir qu'après avoir obtenu une nouvelle fonte des humeurs par l'usage continué des délayants; il n'y a qu'un seul obstacle qui auroit pu empêcher le succès du purgatif que j'indique, c'est le gonflement des vaisseaux sanguins: car le sang étant très-échauffé & très-épais, il n'auroit probablement pas pu recevoir la quantité d'eau qui lui manquoit, qu'en dilatant, par ce mélange, les



vaisseaux au point d'en forcer le diamètre. C'étoit-là l'instant, comme j'en avois prévenu dans ma première consultation, d'appliquer les sangsues, & par un effet simultané elles auroient rendu la liberté générale à la circulation, & contribué efficacement à la résolution des embarras du foie. Il ne falloit pas d'autres moyens pour guérir m. l'Archevêque; &, je le répète, il étoit facile de le guérir, parce que la maladie n'étoit point compliquée: c'étoit une hydropisie occasionnée par une disposition inflammatoire, & le régime aqueux & rafraîchissant, les doux purgatifs & l'application des sangsues, auroient également dissipé la cause & l'effet de cette maladie.

Mais j'ai ouï dire à vos partisans, que plusieurs causes avoient contribué à la mort de m. l'Archevêque. Il avoit eu la fistule, il avoit subi l'opération de la taille; enfin, vous ne vous êtes point trompé, disent-ils, & vous ne vous trompez jamais. M. l'Archevêque, selon eux, n'est point mort par les obstructions & par l'inflammation; mais, comme vous le donnez à entendre dans votre bulletin, c'est, le prétendent-ils toujours, la présence des eaux dans le bas-ventre, qui a occasionné la léthargie, l'apoplexie & la mort; ce n'est pas non plus, à ce que

vous assurez, le purgatif que vous avez donné dans le temps de la plus forte irritation, qui a occasionné l'épanchement & la léthargie qui s'en est suivie. Vos partisans soutiennent également que l'épanchement, qui s'est renouvelé après la ponction encore plus rapidement que celui qui a été déterminé quatre jours avant par l'effet de la médecine, n'a point été nécessaire parce que vous avez donné mal-à-propos issue à la sérosité fournie par le premier épanchement, & conséquemment ils persistent à nier que la léthargie, l'apoplexie & la mort qui se sont succédées d'une manière très-prompte, doivent être attribuées au purgatif, à la manière dont vous avez purgé (1), & à la ponction. Vos partisans, quoiqu'ils s'en rapportent plutôt à vos discours qu'aux phénomènes de la maladie, ne pourront cependant plus résister à la vérité en leur présentant les phénomènes de la mort. Son témoignage est irrécusable, il convaincra les plus obstinés.

Le crâne ayant été exactement scié, on a eu beaucoup de peine pour le séparer de la dure-mère avec laquelle il avoit l'adhérence la plus intime.

---

(1) Cette manière de purger se trouve dans le récit historique, pag. 26.

Toute la substance tant externe qu'interne du cerveau, ainsi que celle du cervelet, étoient enflammées & gorgées de sang.

Pareille inflammation & pareil engorgement dans les lobes du poumon, dont une portion étoit flétrie.

Environ quatre pintes de sérosités épanchées dans les intervalles du bas-ventre.

Le foie très-volumineux, dur, squirrheux & parsemé de quantité de petits points noirs & friables.

La vésicule du fiel contenoit une bile noire & épaisse, & deux petites pierres.

L'épiploon étoit aussi squirrheux dans toute son étendue, ainsi que le pancréas.

La rate participoit de l'inflammation ainsi que les reins; le rein gauche étoit un peu plus volumineux que le droit.

La vessie, ainsi que l'estomac & les intestins, n'ont rien offert d'extraordinaire.

Dans ce rapport vous ne trouvez nulle affection dans la vessie, & nul vestige de fistule; mais le cerveau, les poumons, le foie, le pancréas, l'épiploon, la rate, le sang, la bile, tout vous certifie l'inflammation, l'obstruction & le dessèchement.

M. *Daigan*, dans ses remarques & ses observations sur les hydropisies (1), rap-

---

(1) Ce mémoire de m. *Daigan* est inséré dans mon ouvrage déjà cité, voyez pag. 486.

porte des observations anatomiques bien conformes à la précédente. Vous allez en juger.

« Le régime sec , qui n'est que trop connu du vulgaire , produit des effets faciles à distinguer dans les cadavres de ceux qui s'y sont soumis opiniâtrément ; j'en citerai des exemples à la fin de ce mémoire. On trouve ordinairement les viscères racornis, desséchés, durs, squirrheux, parsemés de tubercules, gorgés d'un sang livide, noir & épais, qui leur donne la même couleur ; ils sont atteints de marques de phlogose , d'inflammation, de gangrene ; toutes les humeurs tendent à la putridité , & le liquide épanché paroît toujours moins limpide , & plus gluant. Tous ces phénomènes sont aisés à déduire de l'état du vivant : si les humeurs naturelles ne reçoivent pas de quoi réparer la sérosité à mesure qu'elles en perdent, elles sont bientôt réduites dans un état propre à produire tous ces désordres ; d'ailleurs, celle qui s'en échappe après quelques jours d'abstinence de la boisson , a toujours quelque disposition alcaline qui la rend bientôt âcre & corrosive , au moyen de la chaleur qu'elle éprouve dans le lieu où elle s'épanche , & où elle séjourne ; & cette chaleur en dissipe la partie la plus fluide ; c'est ce qui

la rend gluante. Après cela, doit-on être étonné si des viscères gorgés intérieurement, & macérés extérieurement par des humeurs aussi dépravées, se trouvent en si mauvais état. Comme le régime sec oppose les plus grands obstacles à la circulation, tous les symptômes sont plus graves, & les malades souffrent plus dans cet état, que dans tout autre; mais la plus grande souffrance est celle que cause la privation absolue de la boisson. Tout le monde peut apprécier ce tourment: pour prouver combien il est cruel, *van Swieten* cite l'exemple d'un ami du roi Antigonus, qui hâta sa perte en buvant son urine, pour ne pas manquer à ce monarque qui lui avoit recommandé de ne pas boire, par l'intérêt qu'il prenoit à sa guérison ».

Dans ma seconde lettre, monsieur, j'aurai l'honneur de vous entretenir sur la formation de l'hydropisie, ses différentes especes, & sur les moyens de les reconnoître, de les juger & de les guérir.



---

*EXTRAIT des prima mensis de la faculté de médecine de Paris, tenus les 15 novembre & 1<sup>er</sup> décembre 1781. \**

LA constitution froide & humide de l'air, interrompue par quelques jours d'une température chaude & humide, a causé des toux, des rhumes, des catarrhes, des rhumatismes avec & sans fièvre. L'humeur catarrhale a produit différents accidents, suivant les parties sur lesquelles elle s'est fixée, tels que des maux de gorge, des douleurs de côté, des coliques ou douleurs d'entrailles. Quoique le traitement délayant incisif, & légèrement diaphorétique, ait été celui qui généralement a le mieux réussi, cependant on a été obligé de recourir à la saignée lorsqu'il y avoit des signes d'inflammation, tels que la chaleur, l'aridité de la peau, la soif, des crachats très-gluants ou sanguinolents; & ce moyen a été répété plusieurs fois avec succès dans les sujets forts, robustes & pléthoriques. La purgation n'a été utile que placée lorsque la détente bien établie les évacuations, soit spontanées, soit sollicitées par les lavements, annonçoient la coction de la bile, & sa disposition à cou-

---

\* Par m. DESESSARTZ.

ler. On a remarqué que la fièvre, chez ces malades, redoubloit en double-tierce, & participoit encore de la constitution qui avoit été dominante depuis plusieurs mois.

Les fièvres catarrhales ou rhumatifantes ont été fort longues, & malgré les remèdes indiqués & employés suivant l'indication, on en a vu durer 27, 30 jours, & même davantage.

Les érysipeles ont encore été très-communes, soit sur le visage, sur le col, soit sur les bras & autres parties du corps. L'éruption étoit ordinairement accompagnée de fièvre, d'un mal-aise, & même d'élancement dans toute la tête, dépendants de la distension considérable de la peau. Mais la fièvre duroit peu, & n'exigeoit pas toujours la saignée; on a même eu lieu de se convaincre qu'en diminuant les forces de la nature, dont le travail n'étoit accompagné d'aucun symptôme véritablement alarmant, elle rendoit la durée de l'érysipele plus longue en retardant la coction de l'humeur: les purgatifs proprement dits & sagement énergiques, ont produit de bons effets en faisant évacuer d'abord une eau rousse, ensuite de la bile de bonne qualité. Un moyen très-simple, & auquel on a attribué la douceur & la brièveté marquée des symptômes, a

été de garantir les malades d'un air trop chaud, & de les tenir hors de leur lit le plus qu'il a été possible. Cette pratique a constamment réussi à m. *Gervaise* qui en a développé les avantages d'après l'observation & la doctrine des anciens, *Hippocrate*, *Duret*, *Houllier*, &c.

Lorsque l'abondance de l'humeur qui se portoit à la tête causoit des accidents graves, tels que la sécheresse de la bouche, l'inflammation des yeux, le délire, &c. on s'est bien trouvé d'une & même de plusieurs saignées du pied, & de l'application des vésicatoires aux jambes.

On a vu quelques-uns de ces érysipeles se dissiper par l'écoulement d'une liqueur jaune, très-âcre, soit par le nez, soit par les pustules qui s'étoient élevées çà & là sur l'étendue de l'érysipele.

M. *Thierry*, médecin consultant du roi, a rapporté l'histoire d'un enfant qui a eu un semblable érysipele sur le visage, quelques jours après la prompte cessation d'un mal de gorge. Le regardant comme une crise de la première maladie, il a cru ne point devoir troubler le travail de la nature par des remèdes actifs, mais seulement le seconder par des boissons appropriées : l'écoulement par le nez d'une matière épaisse & semi-purulente, a fini



la maladie & justifié le jugement du médecin observateur.

Les coliques, les dévoiements bilieux, & même dysentériques, ont encore été fréquents, & les mucilagineux ont procuré constamment du soulagement, & ensuite la guérison.

Les fièvres intermittentes en général, soit tierces, soit quartes simples ou doubles, ont commencé à être moins communes. La constitution de la saison avoit fait penser à quelques praticiens que l'écorce du Pérou pourroit être plus avantageuse, mais on n'a pas toujours eu lieu de se féliciter de l'avoir employé, & on a été plus satisfait du traitement rapporté dans les *prima mensis* précédents, & confirmés par l'observation non-seulement des médecins de Paris, mais des médecins établis dans les provinces.

Aux observations qui avoient déjà été faites sur la petite-vérole, & que de nouveaux rapports ont confirmées, nous ajouterons que, dans ce mois & sur la fin d'octobre, plusieurs ont été compliquées de symptômes manifestes de putridité. Ces symptômes ont imposé la nécessité de tenir le ventre libre pendant toute la maladie, & même de placer des purgatifs sans avoir égard au temps, au période

de la petite-vérole. Un nombre considérable de malades que l'abondance des humeurs putrides jéttoient dans le plus grand danger, ont dû leur salut à cette pratique adoptée depuis long-temps, dans de semblables circonstances, par de grands médecins.

Il seroit bien à souhaiter que ces faits fussent assez connus du public pour détruire entièrement le préjugé trop enraciné dans les provinces, que jamais il ne faut solliciter la liberté du ventre, même par un lavement, pendant tout le cours de la petite-vérole.

Un autre préjugé qu'il ne seroit pas moins important de déraciner, c'est que l'apparition des regles pendant la petite-vérole est presque toujours funeste. La multiplicité des exemples apportés par les docteurs qui ont assisté aux assemblées depuis trois mois, de femmes ou filles à qui cette évacuation est survenue dans le temps ou après l'éruption, & qui ont été bien guéries de leur petite-vérole, doit rassurer, & c'est aux gens de l'art à annoncer & à divulguer, le plus qu'ils pourront, que l'écoulement des regles, soit que ce soit le temps où il doit avoir lieu, soit qu'il soit prématuré, n'est point dangereux : ils dissiperont une frayeur qui est

toujours la véritable cause des accidents qui surviennent alors.

Il y a eu un assez grand nombre de fièvres lentes nerveuses. Les malades se sentoient foibles, languissans, fatigués sans cause, ayant perdu le sommeil, l'appétit, éprouvant de petits ressentiments de froid, de chaud successifs, sans cependant avoir de fièvre marquée. Dans cet état, qui duroit plus ou moins de semaines, ils avoient tout-à-coup des soubresauts dans les tendons, la tête se brouilloit, il y avoit des disparates, ensuite un délire continuel, point de soif, les urines étoient crues, la plupart ont péri; quelques-uns ont eu une éruption critique, du millet. Des observations communiquées à ce sujet par mm. *Majault & Desessartz*, il suit que les purgatifs sont plus préjudiciables qu'utiles dans ces maladies: des boissons légèrement cordiales & sudorifiques, un régime analeptique, continués avec persévérance, ont réussi.

Plusieurs fièvres putrides se sont annoncées avec les caractères d'une vraie pleurésie, fièvre aiguë, point de côté, difficulté de respirer, toux, & même crachement de sang. Cependant le pouls n'avoit pas cette tension, cette dureté qui accompagne l'inflammation proprement

dire de la poitrine. Aussi bientôt les symptômes de la putridité se développoient, la tête se prenoit, le ventre se météorisoit, les urines étoient tantôt enflammées, tantôt naturelles. Après avoir employé les remèdes ordinaires en pareil cas, *m. Cosnier* a eu recours avec succès aux lavemens chargés d'une dose assez considérable de camphre, dans une forte décoction de quinquina, pour calmer le météorisme du ventre. Le camphre, dans des potions appropriées, a été aussi très-avantageux.

On a cité plusieurs faits qui prouvent le danger des remèdes trop actifs, soit émétiques, soit purgatifs, administrés dans le principe de ces maladies, lorsqu'il n'y a pas cette véritable turgescence de matière dans les premières voies dont parle *Hippocrate*, & lorsque toute la machine est en éréthisme.

*M. Doublet* a lu l'histoire des maladies qu'il a traitées dans l'hospice de charité; cette histoire étoit précédée d'une notice météorologique, & il a ajouté la description des accidents qu'a éprouvés un particulier reçu dans cet hospice. Ces accidents étoient ceux de la passion iliaque au plus haut degré; cependant les remèdes les mieux indiqués ne procuroient aucun

soulagement : mais après que le malade eut fait usage de la poudre tempérante de *Stahl*, à la dose de 12 grains par prise, il a vomi un ver : de cet instant les accidents ont insensiblement diminué, & la continuation de cette poudre a rétabli le calme & la santé.

M. Dupré le fils a lu <sup>des réflexions</sup> un-mémoire sur les oscillations régulières des fibres musculaires du crotaphite. On avoit pris ces oscillations pour les pulsations de l'artere maxillaire fortement dilatée, & formant un anevrisme de la longueur d'un pouce, espace qu'occupoit le battement senti à l'angle de la mâchoire. Le relâchement des muscles crotaphite & masseter faisoit disparoître ce battement que des pédiluves ont totalement dissipé.



# OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES.

## NOVEMBRE 1781.

Jo. Mo.	THERMOMETRE.			BAROMETRE.		
	Au lever du S.	A 2 h. du soir.	A 9 h. du soir.	Au matin.	A midi.	Au soir.
	Deg.	Deg.	Deg.	Pou. Lig.	Pou. Lig.	Pou. Lig.
1	5, 3	10, 2	5, 7	27 10, 4	27 10, 6	27 10, 7
2	3, 1	9, 5	6, 5	27 9, 10	27 8, 10	27 8, 1
3	4, 7	10, 0	6, 5	27 8, 0	27 8, 8	27 9, 11
4	2, 5	8, 8	5, 0	27 11, 0	27 11, 6	27 11, 7
5	5, 5	12, 7	11, 3	27 9, 4	27 8, 8	27 7, 0
6	11, 4	12, 0	10, 0	27 6, 4	27 6, 3	27 5, 4
7	8, 0	8, 5	3, 6	27 4, 3	27 6, 5	27 8, 2
8	2, 8	5, 0	4, 0	27 10, 11	28 0, 0	28 1, 4
9	2, 0	7, 0	2, 7	28 2, 6	28 2, 10	28 2, 6
10	1, 2	7, 0	5, 0	28 1, 5	28 0, 9	27 11, 6
11	3, 6	6, 3	6, 5	27 8, 1	27 6, 9	27 6, 5
12	7, 6	10, 8	7, 0	27 7, 4	27 7, 10	27 7, 10
13	7, 2	8, 8	7, 2	27 7, 4	27 8, 6	27 9, 1
14	10, 1	13, 2	11, 0	27 7, 2	27 6, 2	27 6, 0
15	11, 5	11, 5	8, 5	27 2, 2	27 3, 6	27 1, 5
16	7, 5	9, 0	7, 0	27 3, 10	27 5, 10	27 6, 0
17	5, 8	7, 5	6, 2	27 4, 5	27 3, 10	27 3, 6
18	3, 9	7, 8	5, 0	27 4, 5	27 3, 6	27 4, 0
19	2, 0	5, 5	3, 1	27 7, 6	27 8, 9	27 11, 2
20	-0, 0	2, 0	0, 9	28 0, 11	28 1, 0	28 0, 8
21	0, 3	2, 0	0, 9	27 10, 11	27 9, 2	27 8, 1
22	2, 4	5, 0	1, 5	27 6, 7	27 7, 6	27 9, 2
23	-0, 0	4, 8	4, 0	27 8, 2	27 6, 10	27 6, 7
24	3, 8	7, 8	4, 6	27 7, 0	27 7, 6	27 8, 7
25	1, 5	6, 8	3, 5	27 10, 7	27 11, 4	28 0, 0
26	0, 5	4, 5	0, 5	28 0, 4	28 0, 4	28 0, 4
27	-0, 6	-0, 0	-0, 8	27 11, 1	27 10, 2	27 10, 0
28	-1, 0	0, 2	-0, 0	27 9, 6	27 9, 11	27 11, 0
29	0, 2	2, 5	1, 0	28 0, 0	28 0, 2	28 0, 4
30	0, 3	1, 1	1, 0	28 0, 0	28 0, 0	28 0, 0

## VENTS ET ÉTAT DU CIEL.

J. du mois.	La Matinée.			L'Après-midi.			Le Soir à 9 h.		
1	S-O. nu. pét. pl.	S-O. beau.	S-O. beau.	S-O. nu.	S-O. beau.	S-O. beau.	S-O. beau.	S-O. beau.	S-O. beau.
2	S. nu. <i>paraféline</i> .	S-O. couvert.	S-O. couvert.	S-O. couvert.	S-O. couvert.	S-O. couvert.	S. couvert.	S. couvert.	S. couvert.
3	S. nuages.	S. & O. nuages.	S. & O. nuages.	S. & O. nuages.	S. & O. nuages.	S. & O. nuages.	N. <i>idem</i> .	N. <i>idem</i> .	N. <i>idem</i> .
4	N. beau, <i>gélée bl.</i>	E. beau, froid.	E. beau, froid.	E. beau, froid.	E. beau, froid.	E. beau, froid.	E. nuages.	E. nuages.	E. nuages.
5	S. & S-E. couv.	S. couvert, pluie	S. couvert, pluie	S. couvert, pluie	S. couvert, pluie	S. couvert, pluie	S. couvert, hu-	S. couvert, hu-	S. couvert, hu-
	brouill. p. uic.	chaude.	chaude.	chaude.	chaude.	chaude.	mide.	mide.	mide.
6	S-O. <i>idem</i> . vent.	S-O. nuag. vent.	S-O. nuag. vent.	S-O. nuag. vent.	S-O. nuag. vent.	S-O. nuag. vent.	S-O. nuag. vent.	S-O. nuag. vent.	S-O. nuag. vent.
7	S-O. nuag. grand	O. <i>idem</i> . froid.	O. <i>idem</i> . froid.	O. <i>idem</i> . froid.	O. <i>idem</i> . froid.	O. <i>idem</i> . froid.	S-O. <i>idem</i> . froid.	S-O. <i>idem</i> . froid.	S-O. <i>idem</i> . froid.
	vent, pet. pluie.								
8	N-O. c. pl. <i>grêle</i> .	N-O. c. pl. <i>grêle</i> .	N-O. c. pl. <i>grêle</i> .	N-O. c. pl. <i>grêle</i> .	N-O. c. pl. <i>grêle</i> .	N-O. c. pl. <i>grêle</i> .	N-O. <i>idem</i> .	N-O. <i>idem</i> .	N-O. <i>idem</i> .
9	N-O. b. br. <i>gél. bl.</i>	S-O. nuag. froid.	S-O. nuag. froid.	S-O. nuag. froid.	S-O. nuag. froid.	S-O. nuag. froid.	S. beau.	S. beau.	S. beau.
10	S-E. <i>idem</i> .	E. <i>idem</i> .	E. <i>idem</i> .	E. <i>idem</i> .	E. <i>idem</i> .	E. <i>idem</i> .	S. couvert.	S. couvert.	S. couvert.
11	S. couvert, pluie.	S. couvert, pluie.	S. couvert, pluie.	S. couvert, pluie.	S. couvert, pluie.	S. couvert, pluie.	S. <i>id.</i> br. épais.	S. <i>id.</i> br. épais.	S. <i>id.</i> br. épais.
12	N-O. couv. doux.	O. c. br. in. doux.	O. c. br. in. doux.	O. c. br. in. doux.	O. c. br. in. doux.	O. c. br. in. doux.	O. nuages.	O. nuages.	O. nuages.
13	N-O. <i>id.</i> pl. vent.	N-O. nuages.	N-O. nuages.	N-O. nuages.	N-O. nuages.	N-O. nuages.	N-O. couv. br. in.	N-O. couv. br. in.	N-O. couv. br. in.
14	S-O. c. br. gr. v.	S-O. c. vent ch.	S-O. c. vent ch.	S-O. c. vent ch.	S-O. c. vent ch.	S-O. c. vent ch.	S-O. c. v. chaud.	S-O. c. v. chaud.	S-O. c. v. chaud.
15	S-O. c. pl. gr. v.	S-O. c. pl. vent.	S-O. c. pl. vent.	S-O. c. pl. vent.	S-O. c. pl. vent.	S-O. c. pl. vent.	S-O. couv. pluie.	S-O. couv. pluie.	S-O. couv. pluie.
16	S-O. couv. vent.	O. couvert, vent.	O. couvert, vent.	O. couvert, vent.	O. couvert, vent.	O. couvert, vent.	O. couvert.	O. couvert.	O. couvert.
17	N-O. & S-O. cou-	S. couvert, pluie,	S. couvert, pluie,	S. couvert, pluie,	S. couvert, pluie,	S. couvert, pluie,	S-O. beau, tem-	S-O. beau, tem-	S-O. beau, tem-
	vert, brouill. pl.	<i>tempête</i> .	<i>tempête</i> .	<i>tempête</i> .	<i>tempête</i> .	<i>tempête</i> .	<i>pête</i> .	<i>pête</i> .	<i>pête</i> .
18	S. couvert, pluie.	S-O. couv. pluie.	S-O. couv. pluie.	S-O. couv. pluie.	S-O. couv. pluie.	S-O. couv. pluie.	S-O. couv. pluie.	S-O. couv. pluie.	S-O. couv. pluie.
19	N. beau, froid.	N. <i>idem</i> .	N. <i>idem</i> .	N. <i>idem</i> .	N. <i>idem</i> .	N. <i>idem</i> .	N-O. beau.	N-O. beau.	N-O. beau.
20	N-E. & E. couv.	N-E. & E. couv.	N-E. & E. couv.	N-E. & E. couv.	N-E. & E. couv.	N-E. & E. couv.	N-E. & E. couv.	N-E. & E. couv.	N-E. & E. couv.
	brouill. froid.	brouill. froid.	brouill. froid.	brouill. froid.	brouill. froid.	brouill. froid.	brouill. froid.	brouill. froid.	brouill. froid.
21	S-E. <i>idem</i> . froid.	S-E. couv. froid.	S-E. couv. froid.	S-E. couv. froid.	S-E. couv. froid.	S-E. couv. froid.	S. couv. froid.	S. couv. froid.	S. couv. froid.
22	S. <i>idem</i> . pluie.	N. nuag. froid.	N. nuag. froid.	N. nuag. froid.	N. nuag. froid.	N. nuag. froid.	N. beau, froid.	N. beau, froid.	N. beau, froid.
23	S-E. couv. froid.	S. couv. froid.	S. couv. froid.	S. couv. froid.	S. couv. froid.	S. couv. froid.	S. couvert.	S. couvert.	S. couvert.
24	S-E. couvert.	E. nuages.	E. nuages.	E. nuages.	E. nuages.	E. nuages.	E. nuages.	E. nuages.	E. nuages.
25	N. & N-E. be. br.	N. beau.	N. beau.	N. beau.	N. beau.	N. beau.	N. beau.	N. beau.	N. beau.
26	N-E. <i>idem</i> .	E. c. br. in. épais.	E. c. br. in. épais.	E. c. br. in. épais.	E. c. br. in. épais.	E. c. br. in. épais.	E. c. br. in. épais.	E. c. br. in. épais.	E. c. br. in. épais.
27	E. c. br. in. froid.	E. <i>idem</i> . froid.	E. <i>idem</i> . froid.	E. <i>idem</i> . froid.	E. <i>idem</i> . froid.	E. <i>idem</i> . froid.	S-O. & E. <i>id.</i> fr.	S-O. & E. <i>id.</i> fr.	S-O. & E. <i>id.</i> fr.
28	S. & E. <i>idem</i> .	S. & E. <i>idem</i> .	S. & E. <i>idem</i> .	S. & E. <i>idem</i> .	S. & E. <i>idem</i> .	S. & E. <i>idem</i> .	E. <i>idem</i> .	E. <i>idem</i> .	E. <i>idem</i> .
29	N-E. & E. <i>idem</i> .	N. & E. <i>idem</i> .	N. & E. <i>idem</i> .	N. & E. <i>idem</i> .	N. & E. <i>idem</i> .	N. & E. <i>idem</i> .	N. & E. nu br.	N. & E. nu br.	N. & E. nu br.
30	E. <i>idem</i> .	E. <i>idem</i> .	E. <i>idem</i> .	E. <i>idem</i> .	E. <i>idem</i> .	E. <i>idem</i> .	E. c. br. in. froid.	E. c. br. in. froid.	E. c. br. in. froid.

## RÉCAPITULATION.

Plus grand degré de chaleur . . . . 13, 2 deg. le 14

Moindre degré de chaleur . . . . -1, 0 le 28

Chaleur moyenne . . . . . 5, 2 deg.

Plus grande élévation du Mer- *pou. lig.*  
cure . . . . . 28, 2, 10 le 9

Moindre élévat. du Mercure . . . 27, 1, 5 le 15

Elévation moyenne . . . . . 27 p. 9, 1

Nombre de jours de Beau . . . . . 2

de Couvert . . . . . 19

de Nuages . . . . . 9

de Vent . . . . . 7

de Tonnerre . . . . . 0

de Brouillard. . . . . 15

de Pluie . . . . . 11

de Grêle . . . . . 1

Quantité de Pluie . . . . . 23, 6 lignes.

D'Evaporation . . . . . 18, 0

Différence . . . . . 5, 6

Le vent a soufflé du N. . . . . 4 fois.

N.-E. . . . . 2

N.-O. . . . . 3

S. . . . . 7

S.-E. . . . . 2

S.-O. . . . . 7

E. . . . . 7

O. . . . . 2

TEMPÉRATURE : Froide &amp; très-humide.

MALADIES : Aucune ici, mais dans nos environs, &amp; à Groslay sur-tout, fièvres putrides &amp; malignes.

COTTE, Prêtre de l'Orat. Curé de Montmorency, &amp;c.

A Montmorency, ce 1<sup>er</sup> décembre 1781.



OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES,  
Faites à Lille, au mois de novembre 1781, par  
m. BOUCHER, médecin.

APRÈS quelques jours de beau temps; il y a eu des pluies jusqu'au 18 du mois : le temps s'est ensuite essuyé; les jours subséquents ont été marqués par des brouillards.

La liqueur du thermomètre, jusqu'au 18, s'est maintenue à un état de température moyenne : après le 19, elle a été observée, tous les matins, au terme de la congélation.

Il y a eu des variations dans le baromètre. Le 9 du mois le mercure étoit monté au terme de 28 pouces 2 lignes. Le 15 & le 17 il est descendu à celui de 27. pouces 3 lignes; &, dans les derniers jours du mois, il s'est maintenu à la hauteur de 28. pouces.

La plus grande chaleur de ce mois, marquée par le thermomètre, a été de  $9\frac{1}{2}$  degrés au-dessus du terme de la congélation; & la moindre chaleur a été de  $\frac{1}{2}$  degré au-dessous de ce terme. La différence entre ces deux termes est de 10 degrés.

La plus grande hauteur du mercure, dans le baromètre, a été de 28. pouces  $2\frac{1}{2}$  lignes, & son plus grand abaissement a été de 27. pouces 3 lignes. La différence entre ces deux termes est de  $11\frac{1}{2}$  lig.

Le vent a soufflé 4 fois du nord.	14 fois du sud.
2 fois du nord	4 fois du sud
vers l'est.	vers l'ouest.
6 fois du sud	3 fois du nord
vers l'est.	vers l'ouest.

Il y a eu 25 jours de temps couvert ou nuageux.

15 jours de pluie.	8 jours de brouil-
2 jours de grêle.	lards.

Les hygromètres ont marqué une grande humidité tout le mois.

*Maladies qui ont régné à Lille, pendant le mois de novembre 1781.*

LA fièvre continue-bilieuse-phlogistique persistoit, sur-tout dans le bas-peuple : elle a fait même un assez grand nombre de victimes. Sa cure n'a pas dû être différente de ce que nous en avons dit le mois précédent ; mais on devoit être réservé sur l'emploi des émétiques : quoiqu'ils paraissent indiqués, ils ont eu de suites funestes lorsqu'ils ont été employés avant que la chaleur interne ne fût bien mitigée, & la phlogose des viscères suffisamment amortie par les saignées & par un usage abondant de boissons délayantes & tempérantes. La constipation opiniâtre & la diarrhée féreuse étoient également nuisibles. Dans ce dernier cas nous nous sommes bien trouvé de l'eau panée, acidulée avec de l'esprit de vitriol, un peu sucrée, & aiguillée d'une médiocre portion de vin.

Cette saison est celle des affections catarrhales & rhumatismales. Elles ont régné assez généralement ce mois, sur-tout les rhumes, auxquels ont contribué, sans doute, les brouillards de la fin du mois. Nombre de personnes ont été attaquées de fluxions de poitrine, & quelques-unes de la vraie péripneumonie.

On a vu plusieurs atteintes d'apoplexie ce mois & le précédent ; mais point, que nous sachions, d'apoplexie décidée.

Les fièvres intermittentes persistoient à régner généralement : elles étoient aisément suivies de bouffissure & de leucophlegmatie. Les opiniâtres étoient souvent entretenues par des obstructions plus ou moins considérables dans le foie & le mésentère : dans ce cas le seul parti à prendre, pour la cure, étoit de s'en tenir aux apozèmes composés des plantes amères nitreuses, aiguillés avec le nitre & quelques sels neutres, entremêlés de purgatifs appropriés.

A N N O N C E D E P R I X.

L'ACADÉMIE de Harlem propose un prix de physique sur les différentes especes d'air. Elle dit dans son programme :

Comme quelques physiciens croient que les fluides élastiques qui proviennent d'une ou d'autre maniere de différentes substances, sont autant d'especes d'air, pendant que d'autres sont d'une opinion opposée, & qu'il seroit à souhaiter que cette question fût pleinement déterminée par des expériences, puisque la diversité des opinions à ce sujet produit beaucoup de confusion dans cette nouvelle branche de la physique, & en arrête par conséquent les progrès, on demande :

1°. *Quelles sont les especes vraiment différentes des fluides qui paroissent être de l'air, auxquels on a donné les noms d'air fixe, d'air déphlogistiqué, d'air inflammable, d'air nitreux, d'air acide, d'air alkalin, &c. ? Quelles sont les différences réciproques, & en quoi different-ils de l'air atmosphérique ?* 2°. *Chacune de ces especes de fluides élastiques a-t-elle assez de rapport avec l'air de l'atmosphère, pour qu'on puisse la croire une espece d'air ?* 3°. *Jusqu'à quel point peut-on déterminer la nature de l'air atmosphérique par les expériences & les observations avec ces fluides ?*

On attend les mémoires pour servir de réponse à cette question, avant le premier Janvier 1783.

Ces réponses & les dehors des billets ne doivent pas être écrits de la main propre des Auteurs, ni avec expression de leur nom & demeure, mais signées d'une devise, & accompagnées d'un billet cacheté qui porte la même devise en-dehors, & dans l'intérieur duquel le nom & l'adresse de l'Auteur soient écrits très-lisiblement, de sa propre main, en hollandois, françois ou latin, & envoyées, franche de port, à M. C. C. H. Vander AA, Secrétaire de la Société, dont les membres ne sont pas exclus du concours.

---

# T A B L E

## DU MOIS DE JANVIER 1782.

EXTRAIT. <i>Traité des nerfs &amp; de leurs maladies;</i> par m. TISSOT, médecin.	page 3
Lettre de m. BACHER, docteur-régent de la faculté de médecine de Paris, à m. BOUVART, docteur-régent de la même faculté.	14
Extrait des prima mensis de la faculté de méd. de Paris, tenus les 15 novembre & 1 <sup>er</sup> décembre 1781.	82
Observations météor. faites à Montmorency.	90
Observations météor. faites à Lille.	93
Maladies qui ont régné à Lille.	94
Annonce de prix.	95

---

## A P P R O B A T I O N.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Garde-des-Sceaux, le *Journal de Médecine* du mois de janvier 1782. A Paris, ce 24 décembre 1781.  
POISSONNIER DESPERIERRE.



JOURNAL  
DE MÉDECINE,  
CHIRURGIE,  
PHARMACIE, &c.

---

FÉVRIER 1782.

---

SECONDE LETTRE  
DE M. BACHER  
A M. BOUVART,

*POUR servir d'EXTRAIT des Recherches  
sur les maladies chroniques, particuliè-  
rement sur les hydropisies, & sur les*  
Tome LVII. G

*moyens de les guérir; par m. BACHER, docteur-régent de la faculté de médecine de Paris (1).*

Ne quidquam pro vero idcò recipiamus, quia receptum est, sed experimenta acquiramus quæ fidem opinionibus nostris faciant. HALLER, *élément. physiol.* tom. 1, lib. 3, sect. 2, page 204.

*A Paris, chez la veuve Thiboult, imprimeur du roi, place de Cambrai; & Didot le jeune, quai des Augustins. 1776. in-8°. de 724 pages.*

L'OBJET de notre discussion ne me permettoit pas, monsieur, de taire des vérités qui devoient vous paroître dures; mais si mes expressions ne pouvoient être trop nettes pour donner un entier déve-

(1) Persuadé qu'un journaliste doit être très-réservé sur un ouvrage qu'il fait paroître en son nom, j'ai cru qu'il me convenoit de n'annoncer que le titre de mes *recherches*: c'est aussi ce que je me suis borné à faire dans le journal de juin 1778, p. 565. Mais ma discussion avec m. Bouvart me détermine en ce moment à suivre le conseil de plusieurs médecins qui desirerent que je fisse connoître mes recherches par un extrait.

loppement à la théorie qui a conduit à une méthode encore nouvelle, (c'est-à-dire peu connue, quoiqu'elle soit justifiée par des observations recueillies pendant quarante années), il devoit en résulter un avantage trop précieux, pour qu'actuellement vous n'en excusiez & n'en approuviez pas le motif. Le véritable moyen de faire honorer les médecins, & le seul digne d'eux, c'est de convaincre le public que leurs prédécesseurs & leurs contemporains ont perfectionné un art aussi difficile qu'important, avec assez de succès pour que le plus grand nombre des malades puissent être traités d'après des principes aussi heureux dans leur résultat, que sûrs dans leur application. Vous avez déjà vu dans ma première lettre, & vous verrez également dans celle-ci, que j'ai ramené le traitement des hydropiques aux principes de la médecine. Par l'application de ces principes, en conformant le traitement aux besoins de la nature, nous obtenons le double avantage d'affranchir les hydropiques d'un tourment cruel, & de les guérir plus fréquemment. Néanmoins, comme je l'ai déjà dit, mon travail étoit presque ignoré, c'est à votre nom que je vais devoir un succès plus étendu. Bien que vous y ayez contribué involontaire-

ment, ce n'en est pas moins à vous présenter à multiplier les avantages que cette doctrine doit produire en l'adoptant, & en la confirmant par votre suffrage. Mais si, en attendant, elle rend la guérison des hydropiques plus assurée & plus facile, si même elle répand un nouveau jour sur quelques maladies de langueur, je me ferai toujours gloire de publier que je dois cet avantage aux lumières & à une suite de correspondance de plusieurs médecins de province (1), & sur-tout à mon père à qui le mérite de l'invention en appartient. Je dois mes principes à ses institutions, & c'est de ses manuscrits que j'ai tiré tout ce que mon travail peut offrir de neuf & d'intéressant. La reconnoissance ne me permet pas non plus d'oublier que sans les conseils & sans la bienveillance de mm. *De Laffonne, Maloët & Richard*, je me serois laissé décourager par les obstacles que je rencontrais en proposant l'utilité & la nécessité de la boisson dans l'hydropisie.

En m'occupant, dans ma première lettre, à fixer l'opinion générale sur les effets de l'abstinence de la boisson, & sur ceux de la méthode contraire, j'ai dû entrer

---

(1) Voyez le journal de janvier, page 34.



dans des détails dont il résulte un nouvel avantage ; car je ne pouvois établir la théorie qui a conduit à la méthode délayante, qu'en faisant connoître au public que le traitement des hydropisies, pour être heureux, suppose une chaîne non interrompue de connoissances, & que par conséquent on ne peut, sans témérité, le confier qu'aux médecins, par lesquels seuls il peut être & sera dirigé à l'avenir avec sûreté, tandis qu'auparavant les hydropiques étoient souvent abandonnés aux charlatans, parce que, comme nous l'avons déjà remarqué, le traitement de ces malades étoit trop souvent empirique entre les mains des médecins même. Cette vérité sera encore mieux sentie en démontrant que l'hydropisie n'est presque jamais une maladie primitive, mais qu'elle se forme & se manifeste le plus souvent à la suite d'autres maladies : aussi la difficulté de la guérir est-elle toujours relative à la gravité de la maladie qui a occasionné l'enflure, & qui est compliquée avec elle. Il y a donc une immense variété dans les causes & les complications de l'hydropisie ; il faut donc aussi, pour la traiter avec les connoissances nécessaires, en avoir les plus exactes sur toutes les maladies ; & sur la nature & sur l'action de tous les

remedes qui peuvent leur convenir. Cet apperçu suffit pour avertir le public du danger auquel il s'expose en confiant le traitement d'une maladie aussi difficile aux empiriques.

Je n'ai point la présomption de croire que seul & de mes propres forces , je puisse saisir l'ensemble des rapports qu'offre la médecine. Si j'ai été assez heureux pour répandre un nouveau jour sur plusieurs causes & complications d'hydropisies, il reste encore bien des éclaircissements à donner sur des points de pratique qu'il seroit important de décider, sur-tout relativement aux hydropisies de poitrine. Je n'ai pu étendre, à quelques égards, les limites de l'art que par le secours de mes confrères, & c'est à leur amitié, à leurs lumières & à leurs conseils, que je devrai de nouveaux succès. Je me ferai donc toujours un devoir de leur soumettre mes vues. Que je suis à plaindre, monsieur, de n'avoir pu, dans nos premières consultations pour m. l'Archevêque, vous persuader que si ce n'étoit point par égard pour moi votre confrere, c'étoit par l'attachement que les vertus de m. l'Archevêque vous inspiroient, que vous deviez examiner mes raisons avec une attention suivie. Je n'aurois point eu le désagrément

de vous citer devant le public pour détruire vos préjugés. Je présume, à juste titre, que vous venez de les écarter loin de vous, & qu'en adoptant mes principes sur la nécessité de la boisson, vous commencez à vous appercevoir que ce n'est que parce qu'on les a généralement ignorés, que depuis des siècles le traitement de l'hydropisie n'a point été rectifié.

Comme le nom même de l'hydropisie paroît effrayant, il importoit d'examiner si c'est par elle-même que cette maladie est mortelle, & si elle est même toujours dangereuse, si elle ne devient pas souvent telle par les moyens employés jusqu'ici pour la combattre, & si ce n'est pas le mauvais traitement qui la rend rebelle ou incurable, & qui en accélère la terminaison malheureuse.

On a vu de bons effets & des guérisons d'hydropisies opérées par les apéritifs, par les diurétiques, par les sudorifiques, par les toniques, par les purgatifs, par les émétiques, par le mercure, par l'opium, par un air sec & par l'insolation, par les bains secs & spiritueux, par une nourriture sèche, & par l'abstinence de la boisson, par une boisson copieuse, par les incrassants, par les anti-scorbutiques, par les onctions & frictions huileuses,

par les bains , par des vapeurs , des lavements & des cataplasmes de décoction émolliente , par les saignées , par la ponction , par les scarifications , par les vésicatoires , par d'autres topiques irritants , par le caustere actuel , par la communication de la galle ; & enfin on a vu guérir des hydropiques uniquement par les forces de la nature. Mais les effets de ces moyens n'ont pas toujours été uniformes & constants , ils ont même rarement réussi ; ce qui a jetté une grande incertitude tant sur leur choix que sur la maniere de les appliquer.

Cependant les caracteres , les symptomes & les degrés des hydropisies fournissent des indications & des signes qui auroient dû déterminer sur le choix des remedes & sur la méthode de les employer. Mais quoique l'hydropisie soit une maladie peu rare , les véritables indications , jusqu'à nos jours , ont été constamment si mal saisies , que la pratique ordinaire devoit être aussi cruelle que malheureuse , car elle est précisément opposée aux principes de la médecine.

En vous présentant de justes idées sur la formation de l'hydropisie , sur ses différentes especes , & sur les moyens de les reconnoître , j'espère , monsieur , de vous

persuader entièrement que pour guérir les hydropiques il faut avoir égard plutôt à la cause qu'à l'effet ; c'est-à-dire , plutôt à la maladie qui a précédé l'hydropisie , qui l'a déterminée , & qui est compliquée avec elle , qu'à l'hydropisie elle-même.

L'hydropisie est un amas d'une liqueur le plus souvent séreuse , qui se fait par la condensation & l'interception de la rosée universelle qui existe toujours dans un corps vivant , ou par l'expression des fluides les plus ténus à travers les pores des vaisseaux , ou à travers les mailles du tissu cellulaire , ou enfin , par la rupture des vaisseaux lymphatiques.

La rosée universelle peut être condensée & interceptée par-tout où elle existe ; dans le tissu cellulaire & dans les cavités. L'infiltration n'est donc que la suite de l'interception & de la condensation de la rosée universelle , ou de l'épanchement des parties séreuses par les pores , par les orifices , ou par la rupture des vaisseaux. C'est un mécanisme par lequel la matière hydropique formée , ou par l'interception de la rosée universelle , ou fournie par l'épanchement , est reçue dans le tissu cellulaire , y est logée dans ses parties externes , ou internes ; & peut être transportée à travers les mailles de cet organe d'un lieu dans

un autre, & fournir la matiere d'un nouvel épanchement dans quelques cavités.

L'infiltration devient d'autant plus considérable & augmente d'autant plus promptement, qu'il se trouve déjà dans les couches du tissu cellulaire un amas d'humeurs dépravées prêtes à être délayées & étendues par la présence du fluide intercepté ou épanché, & c'est ainsi que l'absorbtion de l'humidité de l'atmosphère peut en même temps devenir la cause efficiente & matérielle d'une hydropisie subite & monstrueuse.

Toutes les parties du corps qui sont capables de contenir des liqueurs contre nature, soit dans leurs propres cavités, soit en cédant elles-mêmes pour se prêter & donner séjour à la collection des liqueurs séreuses, toutes ces parties peuvent devenir hydropiques.

Tout ce qui peut gêner & intercepter le cours de la rosée universelle, & la réunir pour en former une masse liquide; tout ce qui peut faire obstacle au cours des liqueurs, distendre, ou comprimer les vaisseaux, jusqu'à forcer les parties les plus fluides de s'en échapper, peut devenir la cause de l'hydropisie.

Toute cause de l'hydropisie n'est elle-même que l'effet de la foiblesse des vaisseaux & des viscères, ou des spasmes

fréquens, & qui subsistent long-temps. Ces vices des solides ne sauroient exister sans avoir eux-mêmes, pour causes ou pour effets, la dépravation des liquides, comme la surabondance de la sérosité; mais plus souvent encore l'épaississement du sang, la tenacité des humeurs; & leurs diverses acrimonies, dont enfin l'éréthisme, l'inertie & l'érosion des solides sont les suites funestes.

Tout ce qui peut débilitier les vaisseaux & les viscères; tout ce qui peut trop épaisir les humeurs, trop les atténuer ou les désunir; tout ce qui peut occasionner des irritations & des spasmes, est donc capable de produire la première cause de l'hydropisie.

On voit delà que les causes qui disposent à l'hydropisie sont très-variées, & qu'elles sont les mêmes que celles de presque toutes les maladies; mais pour qu'une de ces causes, ou plusieurs réunies, donnent lieu à l'interception & à la condensation de la rosée universelle, ou à l'épanchement des parties séreuses, plutôt qu'à toute autre maladie, il faut qu'il y ait nécessairement d'autres dispositions particulières, qui tiennent à l'état actuel de l'organe cellulaire, & des corps glanduleux.

Parmi les causes qui peuvent diminuer

le ressort, & l'action des viscères, des vaisseaux & de l'organe cellulaire, qui peuvent gêner la perméabilité des glandes; & parmi celles qui sont capables d'occasionner des spasmes & des irritations, les unes sont plus graves que les autres. Il en est de même de celles qui suffisent pour produire l'épaississement des humeurs, & leur atténuation. Nous allons indiquer d'abord les causes des hydropisies qui se guérissent facilement, & les remèdes qui conviennent à cet effet. Nous exposerons ensuite les causes des hydropisies graves, & nous examinerons qu'elle est la manière d'agir, & quels sont les effets des moyens les plus usités pour les combattre.

L'épanchement des parties sereuses, l'interception & la condensation de la rosée universelle, peuvent avoir lieu à la suite d'un mauvais régime, de quelque dérangement dans les fonctions des premières voies; elles peuvent être le produit d'un relâchement des solides, occasionné par l'humidité de l'air; elles peuvent survenir après une transpiration supprimée, après un trop grand usage des boissons chaudes, ou d'une boisson copieuse d'eau froide, dans un état de spasme, ou de relâchement excessifs. On doit ranger parmi les causes légères,



celles que nous venons de rapporter. Ces hydropisies, dans des sujets bien constitués, se guérissent facilement, & même quelquefois celles qui viennent à la suite des maladies aiguës.

Les hydropisies occasionnées par l'abus des aqueux, par le défaut de ressort des solides & par l'abondance des humeurs, se guérissent par les vomitifs, & par les purgatifs violents, par un régime sec & par l'abstinence de la boisson, par les bains secs spiritueux, &c. dans les cas où le vice des solides, ne dépend que des causes que nous venons de désigner, quand il y a une surabondance de sérosité dans le sang, & quand le sujet est d'ailleurs bien constitué, les émétiques & les purgatifs forts évacuent promptement les eaux accumulées, par le vomissement, par les selles & par les urines ; ils agacent les solides & leur donne de l'action. Le régime sec donne du ton & de la force aux parties motricés ramollies & flasques. Dans ces cas ces moyens remédient au mal & à sa cause.

Les préparations scillitiques & les autres diurétiques stimulants operent heureusement, lorsqu'il n'y a point d'échauffement, lorsque la sensibilité & la tension des solides est peu remarquable, &

dans les cas où les humeurs sont fluides, ou pour mieux dire, lorsqu'il n'y a ni empâtement, ni engorgement d'humeurs tenaces & épaissies.

Les fudorifiques, les bains secs spiritueux, produisent de même de bons effets, lorsqu'il y a un relâchement dans les solides, & une abondance d'humeurs séreuses, ou résolubles en sérosité, comme dans les cas de sueur, ou de transpiration supprimées par une cause froide.

L'hydropisie qui se forme dans un état d'engorgement, d'irritation, & de spasmes, même à la suite des maladies aiguës, se guérit chez les enfants par des cataplasmes & des lavements émolliens. Des sujets jeunes & forts guérissent quelquefois, sans remèdes, de cette espèce d'hydropisie, dès que la cause cesse d'agir; dans ce cas, on a vu que l'effet se dissipoit par les seules forces de la nature.

Les causes dont nous venons de parler, suffisent, quand elles subsistent long-temps, pour produire une énorme collection de sérosité. On en guérit quelquefois sans autres secours que les scarifications & la ponction. Comme les causes étoient dissipées, & qu'il n'en restoit que l'effet (la sérosité accumulée), son évacuation seule devoit faire toute la cure.

Aussi, n'est-ce point d'après le volume de l'enflure qu'il faut juger de l'événement de la maladie, mais d'après les causes qui ont déterminé l'enflure. Si ces causes n'ont été que passagères, ou si elles peuvent aisément être écartées, le malade guérira bientôt; car l'enflure, quelque énorme qu'on la suppose, sera facile à dissiper. Mais lorsque les causes sont graves, le malade sera dans un état fâcheux, quoiqu'il ne soit que peu enflé; & le danger deviendra d'autant plus certain, que pour dissiper l'enflure, on aura prescrit des remèdes dont l'usage ne pouvoit qu'aggraver la maladie essentielle. Néanmoins, tel étoit l'effet des moyens employés dans le traitement des hydropisies, qui succèdent à des fièvres intermittentes invétérées, à des obstructions rebelles, à la répercussion & à l'action de quelque humeur dartreuse, rhumatismale, &c. Les remèdes les plus employés devoient aussi être pernicieux dans les hydropisies occasionnées par la trop grande rigidité, par l'irritabilité, par les dispositions inflammatoires, ou par l'atonie & l'inertie des parties motrices, ou quand l'enflure se manifeste dans le temps que se forme un dépôt, ou à sa suite, & chez des sujets naturellement foibles, ou

chez ceux dont la constitution a été lésée, débilitée après différents excès.

C'est ainsi que les vomitifs, & les purgatifs violents, connus sous les noms de drastiques, & d'hydragogues, excepté les cas que nous avons énoncés (*pag.* 109), agissent toujours d'une manière disproportionnée aux forces & aux efforts de la nature, ils lui résistent, ils la violentent, ils l'oppriment & ils la détruisent. Leur usage est suivi d'irritation, de spasmes, auxquels succède plus ou moins promptement une extrême sensibilité, ou une atonie, une inertie, un affaiblissement incurable.

En exceptant les causes que nous avons désignées (*pag.* 108 & 109), les bains secs, & tous les topiques échauffants, la chaleur du four, l'insolation, les sudorifiques chauds externes & internes ne peuvent qu'être fort pernicieux, en crispant les solides, en exprimant les parties les plus fluides, en appauvrissant le sang.

Il est des cas où la tension considérable des solides, & les douleurs qui en sont l'effet, exigent au plutôt de recourir aux fomentations émollientes, comme au moyen le plus prompt pour dissiper l'enflure, ou au moins le plus sûr pour obtenir du calme & un relâchement, à la faveur desquels seulement il est permis  
de

de mettre en usage les moyens capables de guérir : mais lorsque l'affaîssement est à craindre, ou qu'il existe déjà, les applications émollientes, ne pourroient qu'augmenter l'inaction des vaisseaux, & hâter les progrès du mal.

Quand le gonflement rend l'oppression inquiétante & la distension très-douloureuse, il faut recourir aux scarifications; elles peuvent devenir utiles, en facilitant l'action de la nature & des remèdes, par la détente qui suit l'évacuation des eaux. Il est important de faire usage des moyens qui puissent soutenir le ressort des vaisseaux, rendre leur action uniforme, & s'opposer à une dégénérescence ultérieure des liqueurs. Ces moyens sont particulièrement une boisson copieuse, appropriée à l'état du malade, & souvent le quinquina. Néanmoins, malgré ces précautions, elles peuvent développer la gangrene chez des hydropiques dont le sang auroit été appauvri, & les solides énervés par les diurétiques, les purgatifs, & un régime sec. Elles ne peuvent même qu'accélérer la destruction, dans les cas où il y a une grande tenacité & acrimonie dans les humeurs, & quand le tissu cellulaire est dur & comme squirrheux.

Je viens de vous faire connoître les circonstances dans lesquelles seules les

émétiques, les purgatifs forts, les diurétiques, les sudorifiques, les bains spiritueux & le régime sec peuvent convenir, & je vous ai indiqué les moyens d'assurer le succès de ces remèdes. Il faut encore vous dire quels sont les moyens de prévenir les mauvais effets de la ponction, & de tirer un précieux avantage de cette opération.

Les accidents qui sont à craindre après l'évacuation des eaux auxquelles on a donné issue par la ponction, sont un nouvel épanchement de sérosité & la gangrene ; mais il arrive quelquefois qu'une mort prompte ne lui laisse pas le temps de se déclarer. Ces accidents succèdent d'autant plus nécessairement à la ponction, qu'elle a été précédée par l'usage des remèdes qui échauffent, décomposent & appauvrissent le sang, & qui en augmentant l'âcreté de la bile & des autres humeurs, fatiguent, irritent & énervent les glandes & les vaisseaux. Tel est l'effet des diurétiques & des purgatifs, lorsqu'on les donne à des hydropiques qui n'ont point la fibre forte & le sang aqueux.

Ces deux conditions, qui favorisent & assurent l'effet des diurétiques & des purgatifs, se réunissent rarement dans le même individu. Il doit donc aussi rarement arriver que les hydropiques gué-

rissent par les diurétiques, & par les purgatifs. Il est infiniment plus rare encore de trouver un hydropique qui puisse guérir par les diurétiques & par les purgatifs, lorsqu'il est en même temps privé de la boisson. Il résulte de ces remarques également justifiées par des notions exactes sur la maniere d'agir des diurétiques & des purgatifs, & par l'observation qui ne nous présente guere que des événements malheureux après un pareil traitement, surtout lorsque le régime sec en fait la base ; il résulte, disons-nous, que ce traitement amene la disposition la plus défavorable qu'il soit possible d'imaginer pour soumettre un hydropique à la ponction. J'espere, monsieur, que vous appercevez maintenant les moyens que je vais conseiller pour prévenir les accidents fâcheux qui, jusqu'à nos jours, ont si fréquemment succédé à la ponction, qu'on ne peut pas la proposer sans alarmer les malades & ceux qui s'y intéressent.

C'est à vous, monsieur, qu'on aura l'obligation de ne plus tant la redouter. Les réflexions que j'ai l'honneur de vous communiquer se trouvent bien dans mon livre ; mais on ne le lisoit guere, parce qu'il étoit peu connu. En revanche, une lettre adressée à m. *Bouvard*, doit nécessairement inspirer quelque intérêt au pu-

blic. Vous l'avez habué depuis si longtemps, à croire à votre réputation. J'y crois comme un autre, & quoique j'attaque vivement vos opinions, je ne crains pas que vous, qui savez vous apprécier, me prêtiez dans ce moment un air de méchanceté; je le répète, déjà je vous vois découvrir avec sagacité le vrai moyen de prévenir les suites fâcheuses de la ponction. Il est le même que celui qu'il faut employer pour remédier aux causes les plus graves & les plus fréquentes de l'hydropisie. Oui, monsieur, c'est une boisson convenable & assez abondante pour diminuer & écarter les irritations, pour adoucir des humeurs âcres, & pour restituer au sang la sérosité dont il a été privé, en fournissant celle qui s'est accumulée dans le bas-ventre. Par cette méthode, le sang sera toujours assez rafraîchi pour fournir encore à un nouvel épanchement, sans qu'il puisse s'altérer de manière à être gêné dans sa circulation, & à s'enflammer. Ainsi, comme j'ai déjà eu l'honneur de vous le dire, quand la maladie est assez avancée pour que les délayants ne puissent pas prévenir la ponction, ils sont néanmoins le vrai moyen d'en assurer le succès. La ponction ne sera donc nullement à craindre quand par les délayants on aura écarté les dispositions à



l'inflammation & à l'apoplexie ; & quand même la fièvre & la soif feroient aussi ardentes qu'elles l'ont été chez ce soldat guéri par m. *Bonafos* , & dont je vous ai rapporté l'observation (page 60), il ne faudra pas hésiter d'accorder des boissons assez abondantes pour dissiper la fièvre & la soif, puisque la ponction devient alors non-seulement un moyen assuré de dissiper la gêne des viscères & de leurs fonctions , en donnant issue à la sérosité contenue dans le bas-ventre , mais en même-temps elle rend aux hydropiques la liberté de continuer l'usage de la boisson , jusqu'à ce que les solides cessent d'être irrités , jusqu'à ce que la fièvre soit calmée , & jusqu'à ce que la masse des liqueurs soit assez détremmée pour que la fonte & l'évacuation des humeurs dégénérées puissent avoir lieu.

En récapitulant ce que j'ai eu l'honneur de vous représenter dans ma première lettre au sujet de la ponction , avec ce que vous venez de lire , vous serez à même de tirer bon parti de cette opération dans des hydropisies très graves. Je vous ai suffisamment entretenu dans ma première lettre des mauvais effets du régime sec , & de votre manière de purger. Comme c'est particulièrement pour vous que je fais l'extrait de mes *RE-*

*CHERCHES*, je dois au moins avoir l'attention de choisir les passages qui sont les plus relatifs au sujet de notre discussion. Je ne différerai plus de vous exposer les effets variés des préparations martiales & aromatiques, de la saignée & des vésicatoires.

Dans le cas où une matière rhumatismale, goutteuse, dartreuse, mise en mouvement & répercutée du dehors au dedans cause des angoisses & des désordres graves, il faut, sans délai, appliquer les vésicatoires, à moins qu'il n'existe des dispositions inflammatoires; dans ce cas, il faut saigner & donner en abondance des boissons rafraîchissantes, en même temps que l'on applique les vésicatoires. Mais leurs effets seront équivoques, à moins que les malades n'y aient été suffisamment préparés d'avance par les délayants. Quel effet, monsieur, pouviez-vous attendre des vésicatoires appliqués à m. l'Archevêque? Les solides étoient alors racornis, & le sang desséché; les vésicatoires, en ce cas ne peuvent produire d'autre effet que celui d'ajouter aux angoisses & au danger.

Vous avez enfin fait appliquer les sangsues. Il faut en effet quelquefois verser le sang des hydropiques; mais il faut au moins qu'il puisse encore couler; & celui de m. l'Archevêque étoit coagulé,

Vous ne pouvez donc plus vous dissimuler à vous-même, ni disconvenir devant personne, qu'en privant m. l'Archevêque de la boisson, vous ne l'ayez réduit dans un état si extrême & si déplorable, que tous les secours qui ont été employés ne pouvoient plus que lui devenir nuisibles. Vous n'aviez donc (& vous pouvez présentement en juger vous-même) aucune idée juste sur l'état du malade; vos idées étoient aussi peu nettes sur l'hydropisie, que sur l'action des remèdes que vous ordonniez; & si vos remèdes furent donnés au hasard, ce n'est point par hasard qu'ils produisirent les effets les plus funestes; car tout remède produit un effet nécessairement relatif à la disposition dans laquelle il a été donné. Vous voyez donc, monsieur, combien il est essentiel de reconnoître les causes, les especes, les degrés & les complications des hydropisies, & combien il est important de saisir & de combiner de la maniere la plus précise, les circonstances qui déterminent l'action des remèdes, qui la facilitent, ou qui la rendent équivoque, & même périlleuse. Afin de mieux établir ces principes, je rapporterai, comme je vous l'ai déjà promis, quelques passages de mes recherches sur les divers

effets des diurétiques, des préparations martiales & aromatiques.

Les préparations martiales conviennent lorsqu'il y a un relâchement dans les solides, & de la mucosité froide dans les humeurs. On les mêle souvent avec d'autres remèdes, pour en augmenter les vertus apéritives, toniques, tempérantes. Ainsi, lorsque les digestions sont viciées par l'atonie & l'engouement des matières pituiteuses froides, on mêle les martiaux avec les amers, les aromates, les âcres; & dans les cas où les vaisseaux sont foibles, & les humeurs en orgasme, on joint les martiaux aux absorbants & aux sels neutres; & lorsqu'on veut provoquer les urines, & que la délicatesse de la fibre dispose trop à l'irritation, on ajoute les préparations martiales aux scillitiques.

Les préparations martiales sont indiquées plus pour assurer la guérison lorsque les viscères débarrassés sont dans une forte de relâchement, que dans le commencement de l'hydropisie & dans son cours, où les viscères sont souvent obstrués, & où il y a des irritations fréquentes. L'observation confirme l'étendue & la solidité de ces principes : cependant il y a des hydropisies que l'on peut & doit combattre, même dans leur commencement, par les remèdes tirés du fer. Ce sont celles qui se forment chez les filles vers

l'âge de puberté, & qui surviennent aux jeunes gens après des hémorrhagies immodérées, parce que ces hydropisies dérivent d'un relâchement des solides, & de l'abondance des humeurs mal-élaborées, qui en est la suite. Mais la présence des humeurs dégénérées au point qu'elles ne puissent plus être assimilées, interdit l'usage des préparations martiales. Elles deviendroient mortelles dans les cas d'obstruction par resserrement, dans les squirrhes, dans le marasme, & quand il y a pléthore rouge & des assoupissemens qui en dépendent.

La pénurie du fluide vital ou de la matière ignée, la surabondance des parties séreuses, le relâchement des fibres, la viscosité des humeurs, la langueur de la circulation, des sécrétions & des excréctions, l'engourdissement des solides sont des maladies, & en produisent d'autres, dans lesquelles les amers, les âcres, les aromatiques & les balsamiques sont indiqués. Le choix de ces remèdes & les combinaisons qu'on peut en faire, en y ajoutant d'autres substances, pour en modifier, en modérer, ou même en augmenter l'énergie, dépendent de l'état actuel de la fibre, des liqueurs & des viscères.

Si les différens degrés du relâchement des solides, une variété aussi étendue

dans la dépravation des humeurs, une sensibilité extrême, les changemens qui dérivent de la cause de la maladie, ainsi que ceux produits par l'art, demandent diverses modifications dans l'usage des remèdes chauds, il y a des circonstances plus embarrassantes encore. Ce sont celles qui naissent de la complication du relâchement & de la tension, de l'inégalité de la distribution de la matière ignée, de l'inertie d'un ou de plusieurs organes, tandis qu'il y a un excès d'action dans d'autres. On ne peut même douter que des causes opposées n'exercent quelquefois en même temps leur action sur le même organe, & qu'elles ne manifestent par-là les symptômes de la complication & de la confusion du relâchement & de la tension.

C'est ce qui s'observe dans les hydropisies graves, & ce qui rend leur cure incertaine, & même quelquefois impossible. C'est dans ces cas difficiles, ainsi que dans les hydropisies qui dépendent d'une disposition inflammatoire, qu'on reconnoît évidemment les avantages de la boisson ; elle est l'unique ressource pour remédier aux inconvénients des remèdes, & pour préparer & assurer leur succès. En effet, sans la boisson abondante comment

pourroit-on garantir quelques organes irrités de l'impression des remèdes chauds & actifs, nécessaires aux autres agens de l'économie animale, qui languissent dans l'inertie. Ce n'est donc qu'en temporisant, en insistant sur une méthode combinée des délayants, des tempérants, des adoucissants, & des stimulants, des évacuants & des fortifiants, qu'il reste quelque espoir de guérison. Dans ma première lettre j'ai suffisamment démontré les avantages & la nécessité de la boisson dans l'hydropisie. Je me contenterai de remarquer ici que si dans les dispositions requises, l'effet avantageux des amers, des âcres, des aromatiques & des balsamiques, est d'agacer la fibre, d'ouvrir les couloirs, de résoudre, de déterger & de fortifier, de résister ainsi à la dissolution & à la putridité, ils en produisent d'autres aussi fâcheux que ceux-là sont salutaires. En effet, ces remèdes sont pernicieux quand le sang est épais, quand il existe une pléthore vraie, lorsque les solides sont généralement tendus, crispés, irrités, ou lorsqu'ils sont dans une sorte de dessèchement.

Aucun médecin, monsieur, ne peut disconvenir de la justesse de ces réflexions sur l'action des préparations martiales &

aromatiques ; néanmoins vous vous proposiez d'affirmer votre triomphe (1) & la convalescence de m. l'Archevêque par les préparations martiales & aromatiques : mais actuellement que par les phénomènes de la mort vous êtes convaincu que les solides étoient desséchés & le sang résineux , vous voyez évidemment que les préparations martiales & aromatiques auroient été absolument contraires à l'état de m. l'Archevêque. Mais j'ai encore quelque chose à vous dire sur les diurétiques dont on abuse si souvent.

Ils augmentent le cours des urines lorsque les solides sont à-peu-près dans une disposition naturelle ; mais cette classe de remèdes ne fait que donner des malaises & des irritations lorsque les humeurs sont trop dépourvues de sérosité , ou lorsque les solides ne peuvent se prêter à leur

---

(1) M. *Cochu* étant de plus en plus alarmé sur l'état de m. l'Archevêque , desiroit que je fusse plus souvent appelé en consultation ; m. *Cochu* espéroit enfin que nos représentations pourroient faire changer le traitement : mais le 3 décembre , neuf jours avant la mort de m. l'Archevêque , m. *Bouvard* a si positivement prononcé sur sa convalescence prochaine , que je ne fus plus appelé.



action , soit par un vice inhérent , soit parce qu'il se fait actuellement un travail particulier pour préparer une crise , pour décider & former un dépôt , une vomique , &c.

Pour déterminer le cours des urines , il faut non-seulement du liquide , mais encore une action particulière des organes sécrétoires & excrétoires. Il n'est donc pas surprenant que selon la différente disposition des solides l'action des différents remèdes , même opposés , devienne diurétique : mais cette action diurétique , trop continuée , rend les hydropisies incurables quand elles ont pour cause l'empâtement des humeurs , des engorgements , des obstructions , & des dispositions inflammatoires. En effet , en faisant passer par la voie des urines la matière de la transpiration , ou de la rosée universelle , ce défaut ne peut qu'augmenter l'épaississement du sang & la tenacité des humeurs , & donner lieu à l'oblitération des parties vasculuses & glanduleuses ; & si l'on considère qu'en rappelant & en concentrant les forces vers les voies urinaires , on les détourne d'un ou de plusieurs organes qui devroient être en travail pour détruire une ou plusieurs causes de l'hydropisie , on ne sera plus étonné de voir mourir des hy-

dropiques, quoique le cours des urines se soutienne, même en abondance. Aussi, monsieur, le jour de notre dernière consultation, malgré votre assurance, malgré votre contentement, & malgré des urines abondantes; ai-je porté le pronostic le plus sinistre sur la terminaison de la maladie de m. l'Archevêque.

Vous voyez de plus en plus, monsieur, que votre manière de traiter & de juger les hydropiques, a été constamment illusoire, & contraire aux vrais principes de la médecine : car il ne suffit point de faire couler les urines des hydropiques pour les guérir, & je viens de prouver qu'il est même dangereux d'en trop augmenter le cours. Il est sans doute fâcheux que vous ayez à réformer vos principes sur l'hydropisie; mais ne perdez pas courage, le plus fort est fait; & pour ne pas toujours exiger de vous un entier renversement de vos idées; je ne vous parlerai plus que d'un vieux préjugé, qu'il ne faudra réformer qu'aux deux tiers. Car vous regardez encore la présence de la soif comme une mauvaise marque; & l'absence de la soif, selon vous; est toujours d'un bon augure.

Je n'ai jamais été plus flatté, monsieur, que quand j'ai pu être de votre avis : je

m'empresse donc de dire que vous avez raison, & que vous avez raison avec tout le monde; car qui ne fait pas que la soif continuelle & inextinguible dénote l'aridité du sang, une extrême acrimonie, l'inflammation & une disposition à la putridité & à la gangrene; mais vous ne saviez pas que ce n'est pas un signe moins funeste, si, dans les hydropiques graves & rebelles, la soif ne se fait pas sentir. Il indique un relâchement, un affaiblissement incurables, & la disposition à une paralysie mortelle; au lieu que si les hydropiques boivent avec plaisir un peu plus qu'ils ne faisoient en état de santé, cette soif excitée par la nature, ou par l'art, est un symptôme des plus favorables; & c'est ce que vous n'auriez jamais présumé. Le desir de boire, une soif modérée, annoncent cependant aux yeux d'un médecin observateur, que la nature n'est pas encore opprimée, qu'elle demande du secours pour résister à la mauvaise qualité des humeurs, pour vaincre leur tenacité, pour corriger & pour éliminer leur acrimonie.

J'ai un plaisir infini à vous écrire, monsieur, & j'ai tant de choses à vous dire, que j'ai grande envie de vous adresser une troisième lettre; mais ce ne sera plus par la voie de ce journal: ayant déjà passé les bornes ordinaires d'un extrait, je

le finis par un apperçu des principaux articles de mes *RECHERCHES*.

Je commencé par examiner quelles sont les causes de l'hydropisie & ses différences, eu égard à ses causes, à ses symptômes & à son siege; je passe à l'exposition de tous les remeds usités dans cette maladie, en déterminant les circonstances & le temps auxquels chaque remede convient ou ne convient pas, & en indiquant les moyens qui peuvent en faciliter & en assurer l'action (1);

---

(1) C'est en suivant cette méthode que j'ai fait mention des pilules toniques. On conçoit qu'il étoit important de faire connoître leurs différents effets avec la plus scrupuleuse exactitude, puisque c'est précisément dans les hydropisies les plus graves que ce remede est le plus souvent nécessaire. C'est le jugement des médecins qui en ont fait usage dans les hôpitaux militaires; &, d'après les observations de m. *Bonafos*, ce remede demande à être employé encore avec plus de réserve & de précautions dans les provinces méridionales. La composition de ce remede se trouve dans le premier volume du recueil des observations des hôpitaux militaires; elle est insérée dans le journal de méd. tome *XLI*, p. 210 & suiv. & dans mes *recherches*. Pour satisfaire en tout à ce que l'honneur de la profession & le besoin des malades peuvent exiger d'un médecin, j'ai invité m. *Costel* à préparer à la fois une grande masse de ce remede, afin de le mettre à la portée de tous ceux à qui il seroit conseillé. Je ne pouvois pas mieux  
j'insiste

j'insiste à démontrer l'abus & le danger des remèdes violents, qui ne peuvent convenir que dans quelques cas particuliers; j'indique les exceptions à la règle générale, & je détaille les précautions que ces remèdes exigent; je combats le préjugé cruel & pernicieux de faire souffrir la soif aux hydropiques; j'établis les avantages & la nécessité d'une boisson convenable. Il résulte de mes recherches, que les causes des hydropisies de poitrine & de toutes les autres hydropisies graves mieux connues, se réunissent à l'expérience pour faire connoître & éviter les erreurs & les mauvaises suites de la pratique ordinaire.

Je rassemble ensuite les signes les plus essentiels à observer pour assurer le pronostic. Il est sur-tout important de connoître quelles maladies peuvent se guérir, & celles qui sont incurables; parce qu'en tentant de guérir des maladies incurables, on aggrave les maux, & on court risque de précipiter les jours du malade, tandis qu'avec une méthode palliative on

---

m'adresser. M. *Costel* est aussi avantageusement connu par ses lumières que par son exactitude, & il s'est fait un devoir, ainsi que tous les médecins pourront facilement en juger, de mettre le prix le plus modique à ce remède.

peut vivre très-long-temps avec certaines hydropisies, & nommément avec celles qui sont enkystées.

En communiquant les observations, j'ai choisi les plus essentielles & les plus décisives, & j'ai supprimé celles qui ne feroient que se réunir à d'autres pour prouver les mêmes faits, sans donner de nouveaux éclaircissements. Je les ai divisées relativement à leurs causes, à leur variété, & à leur rapport avec d'autres maladies, de la manière suivante.

Leucophlegmaties & ascites peu graves.

Hydropisies par relâchement avec obstructions.

Hydropisies par pléthore & tension avec engorgement des viscères — avec disposition inflammatoire (1).

Anasarques & ascites compliquées de tension & de relâchement — à la suite d'obstructions — d'hémorrhagie — de fièvres intermittentes — de fièvres putrides — hydropisies compliquées avec la tympanite.

Hydropisies à la suite du temps critique — à la suite du lait épanché — de la

(1) L'hydropisie de m. l'Archevêque étoit de ce genre. Ces hydropisies se guérissent plus facilement, plus promptement, & avec moins de remèdes, que la plupart des hydropisies d'un autre genre.

suppression des lochies — à la suite de la petite-vérole — complication de l'hydropisie avec la galle — l'érysipèle — les dartres — le rhumatisme — la goutte — avec des ulcères — avec les écrouelles. — avec le scorbut — avec le virus vénérien — avec l'asthme — avec des palpitations — avec un vice organique — avec des engorgements tuberculeux — avec un dépôt — avec la paralysie & l'apoplexie.

Hydropisies de poitrine, hydropisies enkystées, leurs complications avec un ou plusieurs squirrhes.

Il résulte de ces observations & des réflexions auxquelles elles ont donné lieu, que les hydropisies sont déterminées par un excès, par un défaut ou par une inégalité d'action des solides, ou par quelque vice dans les humeurs, ou par ces deux causes combinées; mais ces causes, comme je l'ai déjà dit, ne sont pas tellement propres aux hydropisies, qu'elles ne soient aussi communes à toute autre maladie; & en effet, ce sont les degrés & les combinaisons de ces excès, de ces défauts & de ces inégalités de mouvement qui constituent essentiellement le caractère de toutes les maladies, & qui font varier leurs symptômes.

La guérison d'une maladie est d'autant plus difficile, que ces vices sont plus com-

pliqués, & qu'il y a plus d'obstacles à rétablir ces mouvements dont l'impression & la réaction doivent être proportionnées à l'état des solides & des fluides, pour que la nature puisse préparer & exciter les différentes crises qui opèrent la solution de la maladie. C'est pourquoi nous avons travaillé à nous former des idées justes sur les diverses hydropisies, & à examiner quelles sont les véritables opérations des moyens usités pour les combattre, & nous nous sommes convaincus que si ces remèdes guérissent quelquefois, ce n'est pas parce qu'ils évacuent & absorbent la sérosité épanchée & infiltrée, mais parce qu'ils aident à rétablir le mouvement oscillatoire, c'est-à-dire, ce mouvement des vaisseaux qui est nécessaire pour opérer les sécrétions & les excrétions convenables; & si jusqu'à présent on a vu peu de succès des remèdes qu'on prescrit familièrement aux hydropiques, c'est parce que les uns ne conviennent que rarement, & parce que les autres n'ont pas été employés à temps & convenablement, pour exciter, favoriser & soutenir ce mouvement oscillatoire, & qu'ils n'ont le plus souvent fait que troubler & pervertir les efforts de la nature. C'est à cette mauvaise administration des remèdes, qu'on doit l'opinion populaire, que la guérison d'un hydropique est



une espèce de phénomène ; mais il ne sera pas aussi rare qu'on a voulu le persuader , si , comme nous ne cessons de le dire , on s'applique à ramener le traitement des hydropiques aux principes de la médecine.

Quoique les moyens de prévenir l'hydropisie se présentent facilement dans mes recherches , j'en ai cependant fait une récapitulation suivie , afin de rapprocher les détails & les réflexions sur les moyens préservatifs.

J'ai cru qu'il étoit inutile d'insérer des formules dans mon livre. Les médecins savent combien elles doivent être variées d'après la combinaison des circonstances.

Cet ouvrage est terminé par un catalogue des écrits qui y sont relatifs , avec un exposé du sentiment des auteurs qui ont eu le plus de réputation. Ce catalogue , que je n'avois entrepris que pour mon usage particulier , est fort imparfait. Si je n'avois consulté que mon amour-propre , je me serois dispensé de le faire imprimer ; je m'abstiendrois de même d'en faire mention ici , si je n'y retrouvois ( pag. 686 ) une observation ( 1 ) rapportée par Ri-

---

(1) *Vidi*, inquit (MONTANUS), *Venetis Religiosum quemdam Ordinis Prædicatorii, hydropi-*

viere , & qui , par la réunion des circonstances , mérite de reparoître ici.

RIVIERE cite MONTANUS en ces termes ; *J'ai vu*, dit-il, *à Venise un reli-*

*cum ex ascite & tympanite , qui fuit curatus. Ad-*  
*fuerunt mecum excellentissimi Medici plurimi, sci-*  
*licet PAPIENSIS, EUGUBINUS, TRINCAVELLA*  
*& alii. Habebat is , ut dixi , ascitem cum tympa-*  
*nite , & tabem cum febre hectica. Opportebat tum*  
*exsiccare & humectare , quare eramus in maximâ*  
*discordiâ. Ego volebam UT MULTUM BIBERET,*  
*sed quæ aperirent , quia habebat plurimas ob-*  
*structiones , præterea ut humectaretur , qui ad ta-*  
*bem pervenerat. Ordinabam ego syrupum aceto-*  
*sum cum omnibus , quæ provocant urinam. EU-*  
*GUBINUS nolebat quidquam esse bibendum , &*  
*narrabat de quodam historiam , qui per sicca fuit*  
*curatus , PAPIENSIS ut litem dirimeret, conclusit*  
*neque liberaliter , neque omnino nihil esse bibe-*  
*ndum. Res extrahebatur usque ad noctem. Dedu-*  
*cebant nobiles unumquemque medicum ad suam*  
*cymbam. Ibi tum PAPIENSIS , quod antea dis-*  
*simulaverat , conversus ad magnificum quemdam,*  
*dixit : si vultis curare hunc Religiosum profecto*  
*non aliud erit faciendum , quàm quod consuluit*  
*BAPTISTA MONTANUS.*

Venetiis apud Julianos, 1686, de hydrope, ca-  
 pite VI. sub finem , pag. 335, ex Montano , con-  
 silio 263.

gieux de l'ordre de Saint Dominique. Il avoit une hydropisie ascite & tympanite, dont il guérit. Plusieurs médecins de la plus grande réputation, furent consultés avec moi, nommément PAPIENSIS, EUGUBINUS & TRINCAVELLA. Ce religieux, ainsi que je viens de le dire, étoit hydropique, tympanitique, obstrué & travaillé d'une fièvre lente. Il falloit dessécher & humecter, aussi nos avis étoient-ils très-opposés. Je conseillois au malade de BOIRE BEAUCOUP, mais des apéritifs, parce qu'il avoit plusieurs obstructions, & en même temps pour l'humecter, parce qu'il étoit dans le marasme. Je lui prescrivis du syrop de vinaigre, & tous les délayants qui provoquent les urines. EUGUBINUS vouloit que le malade fût privé de toute boisson, & racontoit l'histoire d'un hydropique guéri par le régime sec. PAPIENSIS faisant l'office de conciliateur, concluoit que le malade ne devoit pas boire beaucoup, & qu'il ne devoit pourtant pas non plus être entièrement privé de la boisson. La consultation dura jusqu'à la nuit. Les Seigneurs qui y assisterent conduisirent chaque médecin à leur gondole. PAPIENSIS alors s'adressant à un magnifique, s'expliqua franchement, & dit : Si vous voulez guérir ce

*religieux, il n'y a certainement pas autre chose à faire qu'à suivre l'avis de MONTANUS. Voilà, monsieur, une conformité singulière entre les avis des trois médecins de Venise & les nôtres; mais à Venise le malade suivit le conseil de MONTANUS & de PAPIENSIS : il but beaucoup, & il guérit.*

*P. S. On ne peut guère répondre, monsieur, de l'exactitude des faits dont on n'a point été le témoin. Aussi je me trouve en défaut, relativement à ce qui s'est passé dans les derniers moments de m. l'Archevêque. On m'avoit assuré que la ponction avoit été faite avant l'arrivée de mm. Borie & Maloët. On m'assure dans ce moment-ci, que mm. Borie & Maloët étoient appelés avant cette époque. Je me hâte d'avouer mon erreur; mais que mm. Borie & Maloët soient arrivés un jour ou une heure plutôt ou plus tard, l'exposé de la maladie & des faits qui concernent le traitement, reste toujours le même, & mes raisonnements ne perdront rien de leur solidité.*



## OBSERVATION

*SUR une tumeur squirrheuse au pylore ,  
reconnue long-temps avant la mort de  
la malade , & confirmée par l'ouverture  
du cadavre ; par m. AMILHON , doc-  
teur en médecine de la faculté de Mont-  
pellier , médecin ordinaire du roi , in-  
tendant des eaux minérales de Gabian  
& Roujan , dans le diocèse de Béziers  
en Languedoc.*

*Marie Verniere , originaire de Ville-  
neuve-la-Cremade , âgée de 22 ans , d'un  
bon tempérament , d'une stature assez  
haute , & d'une taille très-mince , détenue  
dans la maison du Bon Pasteur de la ville  
de Béziers , non par raison de libertinage ,  
mais par d'autres motifs qu'il est inutile  
de rapporter , se plaignit vers le milieu  
du mois d'octobre 1780 , d'une douleur à  
la région de l'estomac. On crut d'abord  
qu'elle prétextoit cette douleur pour se  
soustraire aux travaux ordinaires de la  
communauté ; on le crut avec d'autant  
plus de fondement , qu'à la douleur près ,  
on n'observoit ni mouvement déréglé dans*

son pouls, ni mal de tête, ni lassitudes, ni envies de vomir. La diette lui fut prescrite pour quelques jours, & l'espoir d'en obtenir du soulagement, l'y fit aisément consentir; mais elle n'en éprouva aucun, & la douleur, qui devenoit beaucoup plus vive, la força de renoncer à tout exercice de la maison, & à aller à l'infirmerie. La fièvre pour lors se fit appercevoir, devint même assez forte; une saignée au bras fut ordonnée & fut faite sur le champ: la douleur s'appaîsa, le calme & un soulagement parfaits succéderent peu de temps après.

Le lendemain de la saignée il survint de fréquentes envies de vomir; elle rejetta par la bouche quelques matières crues, indigestes, amères & même fétides. Ce vomissement accidentel apporta, pour un instant, un changement agréable à sa situation: mais ce calme ne fut pas de longue durée, le vomissement reparut le surlendemain. Je crus qu'il étoit à propos d'aider la nature dans ses efforts. En conséquence je fis dissoudre dans quatre onces d'eau commune, quatre grains de tartre émétique. (On ne trouvera pas cette dose trop forte, si l'on fait attention que l'émétique que l'on donne à Béziers, & qu'on débite chez tous les apothicaires,

n'agit ordinairement qu'à quatre grains; &, pour faire vomir, on se sert rarement de celui qui agit à un grain). J'ordonnai qu'on partageât ce remède en trois prises; qu'on commençât par lui en faire prendre une, & que si cette première agissoit assez efficacement, on jettât les deux autres: ce qui fut exécuté avec la plus grande attention.

Cette petite dose d'eau émétiqée lui fit vomir une grande quantité de matieres bilieuses jaunâtres & fort épaisses, qu'elle rendit sans peine & sans beaucoup d'efforts; mais la langue resta un peu chargée, limoneuse, & sa bouche amere. Elle usa pendant trois ou quatre jours d'une tisane très-légere, faite avec les feuilles de bourrache & l'oxymel; elle fut purgée le cinquieme jour avec une médecine très-douce. La malade se trouva beaucoup mieux; sa convalescence fut très-courte, la douleur disparut, l'estomac reprit ses forces, elle revint en communauté où elle resta huit jours environ.

Il faut observer que pendant ces huit jours, aucun régime ne fut gardé; elle vécut suivant l'usage de la maison, d'entrailles, de foies, de rates, de têtes de mouton, qu'il ne faut point regarder comme de mauvais aliments pour les personnes en santé. D'ailleurs cette maison fait en

cela plus qu'elle ne peut, en donnant cette forte de nourriture, vu son modique revenu, & le grand nombre de malades vénériens qu'on y reçoit journellement.

La douleur reparut de nouveau dans le même endroit, mais à trois travers de doigt plus bas du côté droit, à la région de l'orifice inférieur de l'estomac. La réussite que j'avois eue de l'administration de la petite dose d'eau émétisée, me détermina à lui en donner une seconde. J'eus à-peu-près les mêmes résultats, quant à la quantité des matières pûtrides qu'elle rendit par le vomissement : la douleur parut s'apaiser. Néanmoins le soir elle prit un léger parégorique qui procura du sommeil, & rendit la douleur plus supportable. Le lendemain, sur les quatre heures de l'après-midi, la douleur reprit de nouvelles forces, augmenta & fut bientôt beaucoup plus vive ; la bouche redevint amère.

J'examinai avec la plus grande attention l'endroit de la douleur ; je n'y observai ni tension, ni dureté, ni rénitence, ni rougeur. Cependant tout le conduit intestinal se ressentoit d'une impression très-douloureuse ; je lui ordonnai des lavements d'eau pure avec un filet de vinaigre, qui lui firent pousser des selles très-abondantes & très-chargées. Ces moyens lui procurèrent le plus grand soulagement :



ils furent très-souvent réitérés, & toujours avec des effets avantageux; la bouche ne fut plus amère; dès-lors la malade recouvra son appétit, & malgré tout cela, elle souffroit toujours, & dans la même région.

Le bouillon gras, la crème de riz à l'eau commencerent à peser sur son estomac; les digestions devinrent de plus en plus difficiles: je ne savois à quoi attribuer tout ce changement. Comme la malade n'étoit que très-imparfaitement réglée, je crus que ces symptômes pouvoient reconnoître & avoir une cause nerveuse, produite par la diminution des menstrues; je dirigeai mes vues vers les éménagogues & les anti-spasmodiques. Elle prit du petit-lait auquel on ajouta 20 gouttes de teinture de mars tartarisée, qui ne fit ni bien ni mal: l'usage de plusieurs autres anti-spasmodiques ne fut ni plus efficace, ni plus salutaire. Le vomissement devint beaucoup plus considérable, & se soutint toujours au même degré; les aliments n'étoient pas plutôt avalés qu'ils étoient rejetés: elle prit des bains tièdes pendant plus d'un mois consécutif. Au sortir du bain elle avaloit une écuelle de lait de vache bien écrémé & coupé avec une légère infusion de feuilles de lierre terrestre, & parfumé avec une cuillerée d'eau de fleurs d'orange. Ce régime n'eut pas de

succès plus heureux que les autres remèdes déjà employés.

Je réfléchissois souvent sur son triste état, & après un second examen de l'endroit douloureux, quoique je ne pusse rien appercevoir au toucher, je jugeai que cette pauvre fille avoit un squirrhe au pyllore.

Sous ce point de vue, les indications qui se présentoient à remplir, se réduisoient à résoudre cette tumeur squirrheuse, à empêcher qu'elle ne dégénérât en cancer, & à s'opposer à la fièvre lente qui ne manqua point de survenir.

En premier lieu j'employai, avec beaucoup de circonspection, les apéritifs & les fondants, tels que le sel de *Glauber*, la terre foliée de tartre, les suc de pissenlit & autres plantes chicoracées, & j'en prolongeai l'usage pendant un très-long-temps, ayant le soin d'en augmenter ou d'en diminuer les doses par degrés; j'en adoucissois l'action, en usant de temps en temps de remèdes purement délayants, humectants & tempérants, comme petit-lait, quelques verrées d'eau minérale gazeuse, les fomentations émollientes, les cataplasmes relâchants, les emplâtres de mucilage, les bouillons faits avec la racine d'asperges, de petit houx, les feuilles de cresson de fontaine, & le cerfeuil. Je me

déterminai d'autant plus volontiers pour ces remèdes, que la constitution de son sang étoit épaisse & visqueuse.

Ces remèdes ne procurèrent aucune sorte de soulagement ; je m'aperçus que la malade maigrissoit, que son pouls devenoit plus fréquent & plus fébrile, principalement sur le soir. Il y avoit un redoublement bien marqué qui survenoit tous les jours vers les cinq heures de l'après-midi, précédé de quelques frissons suivis d'une chaleur âcre répandue sur tout le corps, avec sécheresse à la peau. Le mal de tête se faisoit sentir, la difficulté de respirer s'y joignit, la chair qui recouvre les os de la pommette étoit d'un rouge très-vif ; le vomissement devenoit alors plus considérable & plus fréquent, & ne donnoit du relâche à la malade qu'après la fin du paroxysme, dont la durée étoit indéterminée ; son pouls étoit par fois *entre-coupé*, avec quelques foiblesses qui survenoient de temps en temps ; les nuits qu'elle passoit étoient des plus cruelles : ce surcroît de maux me confirma de plus en plus dans mon diagnostic.

Tout usage de viande lui fut interdit ; je la mis à la diète végétale pour toute nourriture : elle se lassâ bien vite de ce régime, & ne put point le supporter. Fatiguée du peu de succès des remèdes, &

regardant son mal comme incurable, elle résolut de n'en plus faire, de ne suivre plus que ses goûts, & de ne manger que ce qui lui venoit en fantaisie : elle aimoit par-dessus toutes choses, les harengs salés, & tout ce qui étoit épice & de haut goût.

Il arrivoit qu'après avoir mangé des mets de cette nature, une chaleur très-forte se faisoit sentir dans ses entrailles, & les agitations étoient si vives, qu'elle étoit contrainte à avoir recours à l'eau fraîche pour étancher sa soif. Abandonnée à ses goûts funestes, elle vécut environ trois mois. Quelques jours avant sa mort, ses jambes enflèrent, devinrent œdémateuses, sa voix rauque, son regard louche, ses yeux hagards & caves, sa langue se dessécha, ses deux lèvres se retirèrent : elle perdit l'usage de tous les sens. Après une agonie très-longue, elle mourut le 4 juin 1781, à trois heures de l'après-midi. Le lendemain je fis procéder à l'ouverture de son cadavre en présence de messieurs *Sarrau*, directeur des fermes du roi en cette ville, de *Bourguet* le fils, *Labrie*, *Combescuré* & *Pomier*, tous élèves en chirurgie ; je priai m. *Bourguet* le pere, très-habile, de vouloir bien faire l'ouverture. Voici le résultat :

1°. L'abdomen ouvert, je trouvai l'épiploon fondu dans toute son étendue, &  
tous

tous les viscères contenus dans cette cavité, étoient atrophiés & si adhérents entr'eux, qu'ils formoient une masse informe d'un très-petit volume.

2°. L'estomac très-resserré & fort raccorni, avec un amas considérable de bile dégénérée.

3°. Au pylore une tumeur squirrheuse de la grosseur d'un gros œuf de poule, qui bouchoit, dans tout le diamètre, toute communication avec l'intestin duodénum. Les parois intérieures du pylore avoient contracté en tout sens une adhérence très-intime.

4°. Les intestins grêles & la grande portion du colon, je veux dire son grand arc, très-adhérente & très-ferrée dans toute sa surface : il fallut avoir recours au scalpel pour la détacher, & ce fut encore avec beaucoup de peine.

5°. Le foie étoit d'un volume immense, eu égard à la petitesse des autres viscères contenus dans le bas-ventre. Point d'altération dans sa substance, & la vésicule du fiel étoit presque vuide.

6°. Les reins dans l'état le plus sain, ainsi que les ureteres & la vessie.

Je portai mes recherches plus loin, & je trouvai dans la poitrine cinq à six livres d'eau épanchée.

Je ne m'arrêterai pas à donner l'ex-

plication & la solution de différents symptômes & phénomènes qui ont pu me faire prononcer sur l'existence de cette tumeur au pylore, comme je le fis quatre mois avant la mort de celle qui a fait le sujet de cette observation. Je me contenterai de dire que ce squirrhe, qui s'est formé dans l'orifice inférieur de l'estomac, a donné naissance aux symptômes & accidents qui ont accompagné cette maladie : je regarde même l'épanchement dans la poitrine, comme l'effet & le produit de cette tumeur squirrheuse. *Fin de l'observation de m. Amilhon.*

Il n'est point rare, du moins dans cette capitale, de rencontrer des tumeurs squirrheuses au pylore ; cette maladie mérite des recherches particulières pour reconnoître les signes qui précèdent & annoncent sa formation, & aux moyens desquels on puisse la prévenir, ou au moins la retarder ; & quoique le mal soit incurable ; quand le squirrhe est formé, il est cependant encore important de ne point se tromper sur son existence, afin de ne pas prescrire des moyens qu'on croiroit pouvoir tenter sans une parfaite connoissance de la maladie, & qui ne pourroit qu'accélérer la mort & la rendre plus douloureuse. Nous avons vu plusieurs fois cette cruelle affection : nous rapporterons l'observation la plus frappante.

*SQUIRRHE CANCÉREUX au pylore, suivi d'infiltration & d'épanchement de sérosité, évacuée par le vomissement.*

M. le comte de Lallain, âgé de 65 ans, sentit pendant plusieurs mois une chaleur mordicante à l'estomac : l'appétit étoit vorace. Il survint de la fièvre, des vomissements, & il rendit des aliments qu'il avoit pris il y avoit quinze jours. Cet état fut suivi de l'infiltration des jambes, des cuisses, des reins ; il se fit en même temps un épanchement dans le bas-ventre : les douleurs devinrent inexprimables, elles ne se terminèrent que par la mort.

Lorsque le pylore est squirrheux, les malades finissent toujours par vomir non-seulement ce qu'ils prennent d'aliments & de boissons, mais une partie de leur propre substance. Ce qui est encore plus digne de remarque, c'est que le malade qui fait le sujet de cette observation, rendit par les vomissements toutes les eaux infiltrées, & la plus grande partie de celle qui étoit épanchée. L'infiltration avoit été considérable, & l'épanchement pouvoit être évalué à quinze pintes. Avant de rapporter le procès-verbal de l'ouverture, nous indiquerons le moyen par lequel seul le malade put recevoir quelque soulagement : c'étoit de la gomme ara-

bique dissoute dans l'eau commune. On en donnoit deux cuillerées à la fois, & trois quarts d'heure après, un peu de bouillon qui ne pouvoit séjourner quelque temps dans l'estomac, qu'à la faveur de cette eau gommée qui, sans doute, faisoit fuir les tubercules cancéreux & en suppuration, un enduit qui empêchoit le contact immédiat du bouillon, lequel auparavant ne manquoit point d'exciter des douleurs & des vomissemens.

#### PROCÈS-VERBAL D'OUVERTURE.

Nous, docteurs en médecine, & maître en chirurgie, après avoir procédé à l'ouverture du corps de m. le comte de *Lallain*, avons observé ce qui suit :

1°. A l'ouverture du bas-ventre il s'est écoulé environ une pinte d'une eau jaunâtre & visqueuse.

2°. L'épiploon a paru d'un volume prodigieux, d'une couleur jaune & très-foncée remplie d'hydatides & de tubercules squirrheux, principalement vers le colon, où il adhère naturellement. On observoit, vers la grande courbure de cet intestin, une partie de l'épiploon tuméfiée & tendante au sphacèle.

3°. L'estomac, qu'on avoit regardé comme le siège de la maladie, avoit sa



SUR UNE TUMEUR SQUIRRH. 149  
grandeur ordinaire; mais les parois étoient plus épaisses. On voyoit divers tubercules dont la surface étoit hérissée & en suppuration; le pylore étoit confondu dans une tumeur squirrheuse formée de la substance même de l'estomac. Cette tumeur, de la longueur de plus de 4 pouces, de la grosseur du double du volume d'un œuf, ne laissoit qu'une communication fort rétrécie avec le duodénum; cette même tumeur, fendue dans sa longueur, a montré les parois de l'estomac, dans cet endroit, de l'épaisseur de plus d'un pouce, & de la dureté presque d'un cartilage. Telle est la cause nécessaire & sûrement très-ancienne des vomissements dont le malade a été attaqué. La matière qu'ils fournissoient étoit noire, sanieuse, très-fétide, & semblable à celle qui a été rendue dans les vomissements des derniers jours du malade.

4°. Rien de remarquable au foie, si ce n'est la vésicule du fiel fort gonflée de bile.

5°. La rate plus petite, le pancréas squirrheux.

6°. Les autres viscères nous ont paru dans l'état naturel:

*A Paris, ce 22 août 1770.*  
Signés, MALOET; PORTAL; BACHER;  
DELAFAÏE.

---

NOUS donnâmes dans le cahier d'octobre (pag. 356) un extrait de l'anthologie romaine, dans lequel il est question des vertus d'une plante de Sibérie, désignée sous le nom de rose de neige. On peut voir la note que nous ajoutâmes à la fin de cet extrait, & dans laquelle nous déclarions qu'il nous avoit été impossible de découvrir la véritable espèce de rhododendron dont il est fait mention dans l'anthologie romaine. Notre journal se distribuoit lorsque nous avons reçu de m. Willemet, doyen des apothicaires de Nanci, démonstrateur de botanique & de chymie, membre de plusieurs académies, & connu par ses connoissances & par son zèle, l'éclaircissement que nous desirions sur la rose de Sibérie. Quoique l'on retrouve dans ce morceau les observations de m. Kolpin, nous n'avons pas cru devoir les supprimer, parce qu'elles sont accompagnées de quelques circonstances qui ne sont pas dans l'extrait. M. Willemet y marque à quel poids la plante est employée, sa préparation pour servir de remède, & la dose à laquelle on l'administre. Il décrit d'ailleurs exactement la plante, & fait connoître les différents noms sous lesquels elle est désignée par les différents botanistes. Il nous apprend d'ail-

DE SIBÉRIE. 151  
leurs & les lieux où elle croît, & l'usage  
qu'en font les Kamschadales. Il releve  
même en passant une erreur importante,  
commise par deux botanistes au sujet de  
la rose de Sibérie.

---

## R E C H E R C H E S

Pour servir à l'histoire naturelle & mé-  
dicale de la rose de neige de Sibérie,  
par m. WILLEMET, botaniste à  
Nanci.

C'EST un arbrisseau dont la racine est  
passablement épaisse, divisée en deux ou  
trois surgeons de la grosseur d'une plume  
de cigne ; la tige se partage en plusieurs  
rameaux ; l'écorce extérieure est grise ;  
le bois en est blanc, cassant ; les feuilles  
sont ovales, obtuses, veineuses, glabres,  
belles, pointues, vivaces, semblables  
à celles du laurier-cerise, d'une saveur  
âcre & stiptique, à pétiole court, lisse ;  
la corolle de la fleur est monopétale, très-  
ample, étendue, campaniforme, décou-  
pée en cinq lanieres, les trois supérieures  
droites disposées en forme de gueule ; le  
fond est en poinçon avec des lignes &  
raies panachées, les deux segments infé-  
rieurs en levre ; le stylet est courbe, flexi-

## 152 ROSE DE NEIGE

ble; l'ovaire ovale, à fix angles, est hérissée, blanchâtre, portant dix étamines blanches, crochues, pliées, inégales; les anthères velues, blanches, attachées sur le dos des étamines; le calice nud. La fleur est ordinairement purpurine, un peu soufrée, & quelquefois blanche, de la grandeur de celle du laurier-rose, d'une odeur agréable, mais qui se passe facilement: elle plaît aux abeilles. La beauté de cet arbrisseau peut le faire classer parmi les végétaux adonides; c'est dommage qu'on le croit malfaisant, & par-là propre à exciter des vapeurs, à occasionner des vertiges nuisibles au cerveau.

La synonymie suivante se rapporte à la rose de neige de Sibérie.

1. *Rhododendron ponticum*. L. 562.

2. *Rhododendron chrysanthemum*. PAL-LAS.

3. *Andromeda foliis ovatis, utrinque venosis, corollis campanulatis, obliquis, longissimis*. GMELIN, *Sibiric. Flor. pag. 121. tab. 54.*

4. *Andromeda foliis ovatis venosis*. KRASCHEW.

5. *Chamærodendros pontica maxima, folio lauro cerasi*. TOURN. *cor. 42 & 43, p. 69.*

6. *Chamærodendros glabra magno folio, subtus non rubiginoso, flore amplif-*

*fimo*, *sulphureo*. STELLER, *Ochot.* 502.

7. Rose de neige de Sibérie.

8. Rosage crisaine.

9. En allemand, *scheerose*.

10. En kamschadal, *katunach*.

11. En russe, *piana trawa*.

Ce végétal aime la terre grasse, humide, le bord des ruisseaux, des rivières, des fleuves, des lacs, des fontaines, & l'ombre, il se trouve spontanément dans le Levant, sur les côtes de la mer noire, jusqu'à Trébifonde, aux isles de l'Archipel & Kamschatka, depuis la rivière d'*Octrotska* jusqu'au fleuve Lena, & le long de l'*Amur* en Sibérie, en Russie, en Chine.

*Alstroemer*, naturaliste Suédois, membre de l'académie royale des sciences de Stockholm, a rencontré la rose de neige de Sibérie aux environs de Gibraltar. Cette plante fleurit au Levant depuis la fin du mois d'avril jusqu'à la fin de juin; en Sibérie, vers les fêtes de Noël & de l'Epiphanie; & à Kamschatka, au commencement de juin.

Le chevalier de *Linné* a puisé dans le voyage du Levant de notre grand *Tournefort*, la dénomination de *rhododendron ponticum*, dont il s'est servi dans son *Species*, après avoir lu que cet arbrisseau pouvoit fort bien être le *rhododendron*.

*pontica* de Pline. Mais une faute commise par le savant naturaliste Suédois, c'est qu'il range dans sa *Mantissa* la rose de neige, à l'article du *Rhododendrum maximum*, erreur que son très-digne & célèbre disciple m. *André Murray*, professeur de botanique à Gottingue, a adoptée dans son *Regne végétal*. GMELIN en a donné la figure dans sa *Flore de Sibérie*.

Quant à ses propriétés, les Kamschadales estiment que la rose de neige de Sibérie est bonne contre les maladies vénériennes ; mais c'est spécialement dans les affections rhumatismales qu'elle passe pour spécifique. Le docteur *Kolpin*, conseiller de justice de sa majesté Danoise, médecin & chirurgien de Cour, membre du college royal de médecine de Copenhague, adjoint à la faculté de médecine de Greiffwalde, & inspecteur du jardin botanique, vient de publier en allemand des *observations pratiques* sur l'efficacité de ce nouveau médicament. Je vais rapporter, d'après lui, ses principales vertus & la manière d'en user. Il faut prendre des feuilles de cet arbrisseau avec leur pétiole, une once ; mettez-les en digestion avec quatre onces d'eau pure, dans un vaisseau bien fermé pendant vingt-quatre heures, sur un feu doux, capable néanmoins de donner une chaleur qui approche de l'é-

bullition, après quoi passez cette infusion. Le malade en prend la moitié à jeun, & l'autre dans l'après-dîné. Si cette quantité ne produit pas assez d'effet, l'on peut en augmenter la dose. Une personne s'avisa d'en prendre le double, parce qu'elle étoit violemment attaquée d'un rhumatisme invétéré, n'ayant pas reçu de soulagement de la dose ordinaire : elle prit donc en conséquence quatre onces de l'infusion à huit heures du matin, & autant à dix ; il survint alors un vomissement avec des étourdissements & asphyxies. On craignoit la mort, le pouls étant extrêmement foible, petit, les extrémités froides. Dans l'après-midi ces symptômes effrayants diminuerent & cessèrent, à l'exception d'une véhémente constriction à la poitrine, occasionnée sans doute par la matiere rhumatismale qui s'y étoit concentrée : les douleurs s'appaisèrent, ce malade guérit de ses rhumatismes. Comme il étoit septuagénaire, il fut attaqué, quelque temps après, d'hydropisie & mourut. L'analogie qui regne avec le rhumatisme & la goutte, a engagé le docteur *Kolpin* d'employer la rose de neige de Sibérie sur un vieux goutteux ; ce remede lui a parfaitement réussi. Dès le commencement qu'il en prit, il se fit un travail étonnant ; une vive démangeaison se fit aussi sentir dans

les pieds, après quoi survint une sueur abondante à la partie souffrante, qui se répandit ensuite sur toute l'habitude du corps. Lorsque les rhumatismes causent des enflures, cette infusion les conduit à la suppuration.

Un autre malade attaqué de douleurs qui provenoient de causes vénériennes, fut soulagé par l'infusion susdite, & ensuite parfaitement guéri. Ce médicament avoit d'abord augmenté les douleurs à un point insupportable; il survint des tumeurs au col, ce qui occasionna la cessation du mal: mais il faut tout dire, c'est que la personne avoit préliminairement fait un long usage de l'eau du baron *van Swieten*. Le docteur *Kolpin* s'est servi de cette plante sur quinze personnes malades; il n'y en a eu aucune où la partie souffrante n'ait éprouvé une sueur forte, accompagnée de démangeaison, & cela pendant plusieurs jours, même après la cessation du remède: ce qui prouve combien est grande son activité.

Le docteur *Kolpin* a essayé de donner cette infusion plus concentrée; la constriction de poitrine qui s'est aussi-tôt suivie, n'a pas permis de continuer, & seroit à coup sûr devenue pernicieuse aux personnes foibles. Le professeur *Pallas* a fait des essais & des expériences sur les



propriétés de cette plante, qui sont consignées dans le recueil des mémoires des Scrutateurs de la nature de Berlin, par lesquels il démontre qu'elle est véritablement efficace contre les rhumatismes; que la simple décoction de quelques-unes de ses branches, produit une grande agitation & un vif chatouillement dans la partie souffrante; qu'une seconde dose, si la première ne suffit pas, apaise parfaitement toutes les douleurs. Cette décoction est d'un brun rougeâtre, elle exhale une odeur qui n'est pas agréable, le goût diffère peu de celui du thé-bouë. Le docteur *Kolpin* n'a pu analyser cette plante, attendu que m. *Pallas* ne lui en a envoyé que trois livres (poids de Russie).

Les habitants de la Sibérie & du Kamtschatka en font usage depuis long-temps pour réparer leurs forces dans le cas d'épuisement, & après de longues fatigues. Il y a des isles de ces contrées étrangères où la rose de neige de Sibérie, prise également en décoction, purge très-bien, excite chez d'autres des traits de folie. Il paroît que les effets de cet arbrisseau varient suivant le sol & le climat qu'il habite : il en est de même de sa contexture & de son port extérieur.

---

*EXTRAIT des prima mensis de la faculté de médecine de Paris, tenus les 15 décembre 1781, & 2 janvier 1782.\**

LES maladies, qui ont régné pendant le mois de décembre, sont les mêmes dont il a été fait mention dans les extraits précédents, toux, maux de gorge, catarrhes avec ou sans fièvre, rhumatismes goutteux, coliques bilieuses, dévoiements dont quelques-uns dysentériques, fièvres intermittentes, fièvres putrides, même malignes, érysipeles & petites-véroles.

Les toux ont été opiniâtres, les crachats ont été long-temps lymphatiques, pituiteux, & parvenoient difficilement à cette consistance épaisse, blanche qui caractérise leur coction; encore à ce degré, ils étoient plus ordinairement jaunes, & même verts que blancs. Les délayants pectoraux d'abord, un peu diaphorétiques ensuite, & sur la fin les purgatifs réitérés, ont paru les remèdes efficaces.

---

\* Par m. DESESSARTZ.

Peu de maux de gorge ont été véritablement inflammatoires; il en est de même des points de côté, des difficultés de respirer, causés par l'action de l'humeur catarrhale sur les muscles de la poitrine & sur les bronches. Aussi on a été rarement obligé de répéter la saignée, qui néanmoins a été nécessaire dans les commencements, & chez les sujets pléthoriques. Le sang étoit glaireux, visqueux & formoit à sa surface une masse couenneuse verte : cette couleur & cette fermeté en ont imposé à beaucoup qui, regardant cet état du sang dans la poëlette comme un caractère d'inflammation, ont prodigué les saignées & diminué les forces de la nature au point de la rendre incapable d'opérer la coction de l'humeur catarrhale. Plusieurs des docteurs ont rapporté des observations relatives aux mauvais effets des saignées trop multipliées dans ces circonstances.

On a eu lieu d'observer que ces maladies étant toujours jointes à l'affection bilieuse qui regne depuis le commencement de l'été, on a été obligé de terminer le

traitement apéritif , expectorant ou dia-  
phorétique par des purgations réitérées.

Les fluxions de poitrine avoient pour  
diagnostic une toux opiniâtre, une grande  
oppression , une respiration difficile & gra-  
vative ; la langue étoit humide , les cra-  
chats abondants , mais glaireux & très-  
épais ; les urines étoient presque natu-  
relles , la peau douce & humide : la gêne  
du poumon , dans cet état , n'exigeoit que  
peu de saignées , mais une grande abon-  
dance de délayants apéritifs , incisifs , tels  
que les borraginés , les chicoracés , les ca-  
pillaires avec l'oxymel simple , & quel-  
quefois le scillitique ; enfin des purgatifs ,  
lorsque la bile commençoit à céder aux  
remèdes ci-dessus , & aux lavements. Les  
loochs , animés par le kermès , ont paru  
nuire lorsqu'ils ont été trop rapprochés ,  
ou trop fortement dosés.

Les dévoiements ont été avec ou sans  
douleurs ; ils n'ont rien présenté de diffé-  
rent , ni dans les symptômes , ni pour la  
curation , de ce qui avoit été observé dans  
les *prima mensis* précédents.

Les rhumatismes ont été plus inflam-  
matoires ,

matoires, & ont exigé, chez la plupart des malades, au moins deux saignées, mais pas plus de trois. M. *Morizot Deslandes* a établi cette regle de pratique sur un grand nombre de faits, & l'a justifiée par le développement de la nature, de la marche, des symptômes & de la terminaison de cette maladie.

Les fièvres continues tenoient le milieu entre la fièvre mésentérique de *Baglivi* & la fièvre maligne. Les principaux symptômes sont une douleur répandue dans tous les membres, la tête lourde sans être prise, de la tension dans le pouls sans soubresauts dans les tendons, des urines claires, des évacuations sereuses & crues; la marche de ces fièvres étoit lente, & elles ont été funestes à plusieurs, parce que peu ont voulu se soumettre au traitement qui devoit consister dans peu de saignées, des délayants administrés en abondance, ensuite des purgatifs doux, tels que la casse, la manne délayée dans une grande quantité d'eau. Quand l'état de la tête a exigé des vésicatoires, leur effet a été prompt, mais il a été néces-

faire de l'entretenir long - temps , car si la suppuration s'arrêtoit trop vite , l'embarras de la tête recommençoit bientôt. M. *Thierry* , médecin-consultant du Roi , a observé que les redoublements de ces fièvres suivoient le type des doubles-tierces ou doubles-quartes.

Quoiqu'en général les petites-véroles aient été plus douces , cependant on en a vu de très-fâcheuses. La dissolution des liqueurs étoit portée à un tel degré que les pustules , à peine formées , devenoient gangreneuses. La serpentinaire , le quinquina & le camphre , administrés ensemble , ont produit le plus grand effet.

M. *Bouru* a fait le tableau d'une éruption qu'ont eue plusieurs jeunes demoiselles Angloises dans le couvent des Dames de cette nation. Cette éruption est appelée petite-vérole de poule ou de poulet : elle consiste en plusieurs taches ressemblantes à des morsures de puces , du milieu desquelles s'élève une pointe qui se gonfle , se remplit d'une liqueur limpide. Cette liqueur se trouble , s'épaissit , se durcit , la desquamation suit promptement

& en quatre jours la maladie est terminée. La fièvre, au moins sensible, ne précède ni n'accompagne l'éruption; seulement celle-ci s'annonce par un mal - aise général, une pesanteur de tête, & la langue chargée. Cette maladie attaque quelquefois la même personne plusieurs années de suite: elle paroît contagieuse, car une pensionnaire Française l'a eue avec ses compagnes Angloises.

M. *Saillant* a lu le procès-verbal de l'ouverture du fieur *Pouble*, & a déposé sur le bureau les os des extrémités, l'une supérieure & l'autre inférieure, de cet infortuné. Les détails contenus dans ce procès-verbal, & l'état des os, concourent à confirmer l'opinion qu'avoit eue m. *Saillant*, que cette singulière maladie étoit une maladie de la moëlle.



# **OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES.** **D É C E M B R E 1781.**

Jo. du M.	THERMOMETRE.			BAROMETRE.		
	Au lever du S.	A 2 h. du soir.	A 9 h. du soir.	Au matin.	A midi.	Au soir.
	Deg.	Deg.	Deg.	Pou. Lig.	Pou. Lig.	Pou. Lig.
1	1, 2	4, 5	1, 0	27 11, 7	27 11, 7	28 0, 0
2	-0, 9	-0, 0	-0, 4	28 0, 0	27 11, 9	27 11, 2
3	0, 2	0, 8	0, 4	27 10, 5	27 10, 2	27 10, 0
4	0, 2	1, 6	0, 6	27 9, 7	27 9, 2	27 9, 0
5	-0, 0	0, 4	0, 1	27 8, 6	27 8, 5	27 8, 11
6	0, 3	2, 3	1, 4	27 9, 0	27 9, 0	27 9, 4
7	0, 5	2, 0	0, 3	27 8, 5	27 7, 10	27 7, 0
8	0, 9	5, 0	2, 0	27 6, 1	27 6, 2	27 6, 4
9	2, 0	5, 0	0, 5	27 6, 11	27 7, 0	27 7, 8
10	-1, 2	3, 5	0, 3	27 7, 7	27 7, 10	27 8, 0
11	-0, 8	3, 1	2, 8	27 8, 2	27 8, 2	27 9, 0
12	4, 0	7, 2	4, 8	27 9, 8	27 9, 10	27 10, 0
13	2, 4	7, 0	4, 5	27 9, 6	27 9, 5	27 9, 4
14	3, 5	7, 9	5, 5	27 9, 4	27 9, 1	27 9, 0
15	4, 1	8, 0	7, 4	27 8, 7	27 8, 3	27 8, 0
16	8, 5	10, 5	7, 9	27 8, 1	27 8, 4	27 9, 0
17	6, 6	7, 6	6, 8	27 8, 11	27 8, 6	27 9, 0
18	6, 5	8, 2	8, 2	27 9, 0	27 8, 9	27 9, 0
19	7, 0	9, 5	9, 8	27 8, 9	27 8, 5	27 9, 0
20	8, 0	10, 0	6, 0	27 10, 3	27 11, 0	28 0, 6
21	2, 6	4, 8	5, 0	28 2, 0	28 1, 10	28 1, 8
22	3, 4	5, 1	5, 0	27 11, 11	27 11, 1	27 11, 2
23	4, 8	8, 0	5, 5	27 11, 9	27 11, 6	27 11, 2
24	3, 0	4, 4	7, 5	27 10, 5	27 10, 4	27 11, 0
25	6, 5	9, 0	5, 3	28 0, 4	28 1, 0	28 1, 6
26	2, 1	6, 2	5, 6	27 11, 2	27 9, 8	27 8, 1
27	5, 9	9, 0	7, 5	27 9, 9	27 11, 6	28 0, 7
28	7, 5	10, 3	10, 3	27 11, 10	27 10, 10	27 11, 4
29	7, 3	10, 7	7, 3	27 11, 7	27 11, 0	27 11, 7
30	3, 5	5, 1	6, 0	28 0, 7	27 11, 10	27 9, 8
31	5, 9	7, 2	5, 5	27 7, 5	27 7, 9	27 7, 7



## VENTS ET ÉTAT DU CIEL.

<i>J. du mois.</i>	<i>La Matinée.</i>	<i>L'Après-midi.</i>	<i>Le Soir à 9 h.</i>
1	N-E. be. brouill.	N-E. beau.	N-E. couv. brouil.
2	N. c. brouill. fr.	N. c. brouil. froid.	N. <i>idem.</i>
3	E. & N. <i>idem.</i>	E. & N. c. bruine.	E. & N. couvert.
4	E. couv. <i>neige.</i>	S. <i>idem.</i>	S-E. <i>idem.</i>
5	S-E. c. pl. <i>verglas.</i>	S-E. couv. <i>neige.</i>	S-E. <i>idem.</i>
6	N. & S. couvert, brouill. <i>neige.</i>	N-E. & S. cou- vert, froid.	N-E. & S. <i>idem.</i>
7	E. couvert, froid.	E. <i>idem.</i>	E. <i>idem.</i> froid.
8	E. <i>idem.</i>	E. nuages.	E. nuages.
9	E. beau.	E. <i>idem.</i>	E. beau, froid.
10	E. <i>idem.</i> froid.	E. beau, froid.	E. <i>idem.</i>
11	E. couvert, froid.	E. couvert.	E. couvert.
12	E. nuag. pl. doux.	E. beau, doux.	E. <i>idem.</i> doux.
13	E. nuages, doux.	E. <i>idem.</i>	E. beau, doux.
14	E. <i>idem.</i> brouill.	E. nuages, doux.	E. couvert, doux.
15	E. & S-E. c. doux.	S. couv. doux, pl.	S-E. <i>idem.</i>
16	S-O. <i>idem.</i> pluie.	S-O. <i>idem.</i>	S-O. <i>idem.</i>
17	S. & S-O. cou- vert, brouill.	N-E. & S-O. cou- vert, brouill.	N-E. & S-O. couv. brouill.
18	E. & S. <i>idem.</i>	S. couvert, doux.	S. couvert, doux.
19	S. couvert, doux.	S. <i>idem.</i>	S. couvert, pluie.
20	S-O. <i>idem.</i>	S-O. nuages.	O. beau.
21	S-E. & S. c. brouil.	S. couv. brouill.	S. couvert.
22	S. <i>idem.</i>	S. <i>idem.</i>	S. beau.
23	S. <i>idem.</i>	S. beau, doux.	S. <i>idem.</i> doux.
24	S. nuages, pet. pl.	S. couvert, doux.	S. couv. pet. pl.
25	S-O. be. doux, pl.	O. beau, doux.	O. beau, brouill.
26	E. nuag. brouill.	S-E. couvert.	S-E. couvert.
27	O. beau, vent, pl.	S-O. <i>idem.</i>	S-O. <i>idem.</i> para- fêlenc.
28	S-O. c. vent doux.	S-O. <i>id.</i> vent, pl.	O. & S-O. c. v.
29	S-O. nuag. vent.	S-O. nuag. vent.	S-O. beau, vent.
30	O. beau, froid.	S-O. couvert.	S-O. couvert.
31	S-O. c. vent, pl.	O. couvert, pluie.	S. <i>idem.</i> pluie.

## R É C A P I T U L A T I O N.

Plus grand degré de chaleur . . . . 10, 7 deg. le 29

Moindre degré de chaleur . . . . -1, 2 le 10

Chaleur moyenne . . . . . 4, 5 deg.

Plus grande élévation du Mer-  
cure . . . . . pou. lig.  
28, 2, 0 le 21

Moindre élévât. du Mercure . . . . 27, 6, 1 le 8

Elévation moyenne . . . . . 27 p. 9, 9

Nombre de jours de Beau . . . . . 6

de Couvert . . . . . 21

de Nuages . . . . . 4

de Vent . . . . . 4

de Tonnerre . . . . . 0

de Brouillard . . . . . 11

de Pluie . . . . . 9

de Neige . . . . . 3

Quantité de Pluie . . . . . 15, 5 lignes.

D'Evaporation . . . . . 9, 0

Différence . . . . . 6, 5

Le vent a soufflé du N. . . . . 2 fois.

N.-E. . . . . 2

N.-O. . . . . 0

S. . . . . 8

S.-E. . . . . 3

S.-O. . . . . 7

E. . . . . 10

O. . . . . 2

TEMPÉRATURE : Douce &amp; humide.

MALADIES : Aucune.

COTTE, Prêtre de l'Orat, Curé de Montmorency, &amp;c.

A Montmorency, ce 1<sup>er</sup> janvier 1782.

## OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES,

*Faites à Lille, au mois de décembre 1781, par  
m. BOUCHER, médecin.*

ON n'a guère vu de mois de décembre moins froid que celui de cette année. La liqueur du thermomètre, à trois jours près, dans le commencement du mois, n'est pas descendue au-dessous du terme de la congélation. Dans les derniers jours du mois elle a été observée, les matins, à 5 ou 6 degrés au-dessus de ce terme.

Il n'y a presque pas eu de pluie dans la première moitié du mois. Il n'en a pas été de même des derniers jours.

Le mercure, dans le baromètre, a été observé presque tout le mois au-dessous du terme de 28 pouces, sans beaucoup s'en éloigner.

La plus grande chaleur de ce mois, marquée par le thermomètre, a été de 6 degrés au-dessus du terme de la congélation, & la moindre chaleur a été de  $1\frac{1}{2}$  degré sous ce même terme. La différence entre ces deux termes est de  $7\frac{1}{2}$  degrés.

La plus grande hauteur du mercure, dans le baromètre, a été de 28 pouces 2 lignes, & son plus grand abaissement a été de 27 pouces 9 lignes. La différence entre ces deux termes est de 5 lignes.

Le vent a soufflé 4 fois du nord	8 fois du sud.
vers l'est.	5 fois du sud
5 fois de l'est.	vers l'ouest.
7 fois du sud	2 fois de l'ouest.
vers l'est.	

Il y a eu 23 jours de temps couvert ou nuageux.

14 jours de pluie.	8 jours de brouil-
2 jours de neige.	lards.

---

*Maladies qui ont régné à Lille, pendant le mois  
de décembre 1781.*

LES vents d'est, qui ont soufflé à la fin de novembre & dans le commencement de ce mois, ont amené des pleurésies & des péripneumonies légittimes, qui ont exigé de la célérité dans l'administration des remèdes; faute de quoi les malades périssent par quelque dépôt dans la poitrine, ou ils tomboient dans la pulmonie. On a vu aussi des rhumatismes inflammatoires.

Les rhumes ont été communs : nombre de personnes ont été dans le cas de la fluxion de poitrine, & de l'esquinancie catarrheuse.

La fièvre continue-bilieuse persistoit : elle étoit plutôt du caractère de la fièvre putride, que de l'espèce inflammatoire. Par cette raison l'on devoit bien plutôt insister sur les remèdes évacuans des premières voies, que sur la saignée. Un émétique-cathartique, donné à propos, a souvent obvié aux suites funestes de la maladie. Ce genre de fièvre s'est trouvé compliqué, dans plusieurs, des symptômes de la péripneumonie, dont la cure néanmoins devoit être analogue à celle de la fièvre bilieuse putride, même dans le cas des crachats sanguinolents. Le sang tiré des veines n'étoit ni couenneux, ni d'un rouge brillant comme dans la vraie péripneumonie.

Les fièvres intermittentes étoient toujours fort communes & opiniâtres.



---

 NOUVELLES LITTÉRAIRES.\*

*Mémoire sur les symptômes & le traitement de la maladie vénérienne dans les enfants nouveaux-nés, lu à l'assemblée particulière de la faculté de médecine, dite prima mensis, le 15 octobre 1781. Par m. DOUBLET, docteur-régent de la faculté de médecine de Paris, médecin de l'hospice de charité de Saint-Sulpice, & de l'hospice de santé situé à Vaugirard.*

Lactantium cura posita est tota in medicatione nutriticum. *HIPP. 6 epid. 5, sect. text. 34.*

*A Paris, chez Méquignon, libraire, rue des Cordeliers, vis-à-vis S. Côme, 1781. Brochure in-12 de 77 pages.*

Ce mémoire, divisé en trois parties, est précédé d'un avant-propos dans lequel on présente quelques réflexions historiques sur le traitement des enfants infectés du mal vénérien. L'auteur, avec une érudition sage & bien réglée, rappelle 1°. que dans le commencement & vers le milieu du seizième siècle, les médecins s'occupoient de la composition d'une eau philosophale propre à guérir les enfants nouveaux-nés; en même temps qu'ils recherchoient les moyens chimiques de détruire les qualités vénéneuses du mercure; 2°. que

---

\* Par m. LEROUX DES TILLET.

*Louis Guyon Dolois, Sieur de la Nauche (1), en a traité d'une manière particulière, & qu'en rappelant les différentes opinions des médecins qui l'ont précédé, il paroît incliner pour les inondations mercurielles à très-petites doses, sans toutefois dissimuler ce qui en arrive, ce qu'il exprime avec naïveté; 3°. que dans le dix-septième siècle Sydenham ne parle pas de la vérole des enfants; que Riviere, sur une seule observation, conclut pour les sels mercuriels; enfin que Harris vante avec assurance l'usage du santral citrin & de la falseparcille. Mais, ajoute m. Doublet, en 1696 un médecin de l'hôpital de Lyon, m. Garnier, auteur des formules à l'usage de cet hôpital, fait une remarque importante, c'est qu'il a fait frotter des femmes grosses & infectées de la maladie vénérienne, jusques dans le neuvième mois; que les enfants sont venus au monde guéris ou peu infectés, & qu'il a vu de ces derniers achever de se guérir en suçant le lait de leurs meres qui avoient le flux de bouche. Les conséquences qu'on pouvoit tirer de cette observation ne sont point exposées évidemment avant l'ouvrage de m. Astruc; &, depuis cet ouvrage, les leçons de m. Petit, les livres de mm. Burton, Rosen, Levret, sembloient avoir établi pour doctrine générale, que le vrai moyen de guérir les enfants nouveaux-nés étoit de traiter les femmes.*

Cependant la méthode curative, quoique bien décrite dans plusieurs auteurs, n'avoit point été confirmée par une expérience suivie.

Ce que l'on prouve, 1°. par les écrits même des auteurs qui se sont le plus étendus sur cette matiere,

(1) *Louis Guyon*, auteur d'un cours de médecine appelé *Miroir de santé & beauté corporelle*, écrivoit sur la fin du seizième siècle.

2°. par le silence ou les diverses opinions des médecins les plus modernes. *Il manquoit*, dit m. Doublet, *un établissement public pour fonder cette méthode curative ; & cet établissement, si désirable pour les progrès de l'art, est dû à la vigilance & au zèle patriotique de m. LENOIR, conseiller d'état, & lieutenant-général de police.* Il fait ensuite l'histoire de cet établissement, dans lequel on prépare les femmes grosses un ou deux mois avant leur accouchement ; ensuite on leur donne à chacune, pendant le traitement, un ou deux enfants à nourrir ; ce qui fait que chaque nourrice peut, non-seulement guérir son enfant, mais encore un enfant-trouvé infecté, ou, au défaut de son propre enfant, deux enfants-trouvés.

Dans la première partie l'auteur traite de la préparation & de l'accouchement des femmes grosses destinées à être nourrices ; ce qui consiste, 1°. à rétablir leur santé qui est presque toujours en mauvais état, abstraction faite de l'affection vénérienne ; 2°. à administrer des palliatifs ; 3°. à rendre les accouchements plus heureux, car ils se font souvent avant terme, & plusieurs de ces femmes accouchent d'enfants morts ou mourants.

La seconde partie comprend l'état des enfants infectés : tout ce tableau est neuf & bien dessiné. Il est le résultat des symptômes observés sur plus de 150 enfants. L'époque de la naissance des symptômes est en général dans les premiers huit jours de la naissance : quoique multipliés, ils peuvent se diviser en ulcères, pustules & tumeurs. Ils affectent particulièrement la bouche, les yeux & les parties de la génération ; mais comme il n'est aucun endroit du corps où ils ne portent leur ravage, l'auteur les examine dans toutes ces différentes parties. Nous ne pouvons pas le suivre dans ce détail, bien fait à tous égards ; le style, très-bon dans tout l'ouvrage, est encore relevé par

des expressions heureuses & qui font image, telles que celle-ci en parlant de la face livide & terreuse, & de la peau noire & desséchée qui la recouvre. *Ce ne sont plus les traits de l'enfance, les rides, les plis & la contraction de la douleur en ont fait la mignature de la décrépitude.*

Le tableau finit par le résumé des symptômes qui sont l'ophtalmie vénérienne, les aphtes à la bouche, les pustules & les ulcères à la peau : cette seconde partie est terminée par le parallèle de la maladie vénérienne des enfants & des adultes.

La troisième partie, ou la curation, consiste en deux points : le premier est le traitement des nourrices qui doivent fournir un lait médicamenteux à l'enfant ; le second est le traitement particulier des enfants. On voit dans le premier article ce qu'exigent les accidents de la couche, quand il y en a ; l'administration des ami-vénériens, & la nourriture des femmes nourrices. Dans le second article on décrit l'effet du lait, imprégné de mercure, sur les enfants, & les soins que ces enfants exigent alors suivant les différens mois de leur naissance, & les différens accidents qu'ils éprouvent.

Cette dernière partie est terminée par le triste tableau des enfants qui ne peuvent pas tetter. L'auteur rapporte ce qui a été tenté pour les faire vivre ; ce qui a pu quelquefois reculer la mort de ces innocentes victimes sans en sauver aucune ; & il attribue la mort de tous ces enfants, non-seulement à la maladie vénérienne, mais au *millet*, maladie étrangère à la vérole, mais non moins pernicieuse pour les enfants nouveaux-nés.

Cette espèce particulière de millet auquel on a donné le nom de *muguet*, est une éruption de petits points blanchâtres continuellement renaissans, qui se fait dans la bouche des enfants nouveaux-nés. Cette maladie contagieuse a des variétés que



l'auteur expose, ainsi que les moyens curatifs qui ne sont pas infructueux dans toutes les espèces de millet.

Pour conclusion du mémoire, l'auteur donne le résultat que présente cet hôpital après quinze mois d'établissement. Il restoit à l'hospice de Vaugirard, le 15 octobre dernier, le quart des enfants qui y sont nés ou qui y ont été reçus, & le tiers de ceux qui ont pu être soumis au traitement; c'est-à-dire, sucer le lait des femmes nourrices. Succès bien flatteur, quand on pense que jusqu'alors toutes les tentatives sur cet objet avoient été infructueuses, & que la mort n'avoit épargné presque aucun des enfants infectés, en naissant, du virus vénérien.

Nous croirions manquer à ce qui est dû à m. Doublet, si nous négligions de faire remarquer qu'il ne donne cet ouvrage que comme un essai; que les observations qu'il renferme ont, à son avis, besoin d'être confirmées; & qu'il en reste peut-être beaucoup plus à désirer. Le ton honnête qu'il emploie est remarquable dans tout le mémoire. Il expose avec franchise, dans la partie historique, tout ce qui a été proposé, & tout ce qui s'est fait avant lui. Il convient que l'idée du traitement suivi à l'hospice de Vaugirard, n'est dû ni à lui, ni à aucun médecin de nos jours.

Dans la partie curative il raconte ce qui s'est passé sous ses yeux; il propose des moyens, il espère que l'art atteindra à une perfection à laquelle il ne se flatte pas d'être parvenu. Dans aucun endroit on ne trouve rien de tranchant, rien d'affirmatif; par-tout il compte autant sur les secours de la nature, que sur les ressources de l'art: ce qui caractérise le vrai médecin. Il y a dans ce mémoire de l'ordre, de la clarté, de l'érudition, de la modestie, & sur-tout de la bonne-foi: la faculté,

qui en a reçu le premier hommage, l'a honoré d'un accueil flatteur.

Un pareil début (1) dans la carrière médicale est d'un heureux augure pour m. *Doublet* que l'on doit encourager à se rendre toujours, par ses talents, aussi digne de la bienveillance de sa compagnie, que par l'attachement qu'il lui a voué.

*Dissertation sur les avantages de l'allaitement des enfants par leurs meres ; ouvrage qui a été couronné par la faculté de médecine de Paris, dans sa séance publique, le 9 décembre 1779. Par m. LANDAIS, docteur en médecine, aux Effarts en bas Poitou.*

Vir & uxor liberos communiter procreant, non item communiter educant, sed in eis propria sunt hujus & illius adjumenta : *Alere matrum est, erudire patrum.* Liber *ÆCONOM.* cap. 7.

*A Geneve ; & se trouve à Paris, chez Méquignon l'aîné, libraire, rue des Cordeliers, vis-à-vis l'église de S. Côme, 1781. in-8°. de 55 pages. Prix 1<sup>re</sup> 4<sup>s</sup> broché.*

Cet ouvrage est dédié à m. *Antoine Petit* ; il est

(1) Il vaut mieux donner un petit mémoire où il y a quelque chose de neuf & d'intéressant, qu'un gros volume qui n'est souvent qu'un extrait mal fait d'ouvrages infiniment meilleurs, où la même matière est traitée amplement ; mais on n'auroit pas alors le plaisir de se faire annoncer par-tout, & de se faire afficher à tous les coins des rues.

précédé d'un avant-propos ayant pour épigraphe :

..... *Nec tam  
Turpe fuit vinci, quam contendisse decorum est.*  
OVID. Mémorph.

Dans une note de l'avant-propos l'auteur revendique, pour les médecins, les différentes parties de l'éducation *physique* des enfants qu'ils avoient discuté & approfondi long-temps avant que *Jean-Jacques Rousseau* en eût parlé.

La dissertation elle-même commence ainsi :

### Q U E S T I O N.

*Quels sont, dans l'ordre physique, moral & politique, les avantages de l'allaitement des enfants par leurs mères ?*

*Je réponds : Ils sont en grand nombre.*

*Ils sont en grand nombre dans l'ordre physique,*

*Ils sont en grand nombre dans l'ordre moral.*

*Ils sont en grand nombre dans l'ordre politique.*

*Ils sont en grand nombre dans ces trois ordres, relativement aux mères & relativement aux enfants.*

### S E C T I O N P R E M I E R E.

*Les avantages de l'allaitement des enfants par leurs mères, sont en grand nombre dans l'ordre physique.*

Dans cette section *m. Landais* prouve que le vœu de la nature est que toute femelle nourrisse son petit ; il expose les avantages qui résultent pour les femmes dociles à l'intention de cette sage mère, & les dangers que courent celles qui y résistent ; il détaille les accidents qui suivent l'étouffement du lait, & ceux qui accompagnent le lait répandu. Il est d'avis qu'une femme, quoique délicate & dont le tempérament n'est pas encore

formé, a toujours assez de force pour allaiter son enfant, puisqu'elle en a eu assez pour le porter & le mettre au monde. Après avoir offert aux femmes le tableau des maux qui les menacent si elles se refusent à leurs devoirs, & leur avoir montré les avantages qu'elles recueilleront si elles écoutent la voix de la nature, l'auteur plaint le sort du malheureux enfant que l'on éloigne sans pitié pour le livrer à des mains mercenaires. Il détaille tous les maux qui résultent d'une nourriture qui n'est pas propre à l'estomac d'un enfant nouveau-né. Il passe à l'avantage du *colostrum* qui est une espèce de purgatif préparé pour entraîner le reste du *mécomium*. Il blâme fortement l'usage dangereux de la bouillie, & fait l'énumération des maladies qu'elle engendre : il prétend qu'un enfant qui ne tette pas sa mère n'atteint jamais à la grandeur & à la force qu'il auroit eu. Il assure que le lait de la mère, eût-il quelque mauvaise qualité, est encore moins nuisible à l'enfant que le lait d'une nourrice étrangère, à cause de l'analogie parfaite qui se trouve entre une mère & son enfant. Il finit par conclure que l'on ne doit se permettre de donner une nourrice à un enfant que dans le cas où la mère n'auroit point de lait ; ce qui est extrêmement rare, ou que ce lait seroit essentiellement mauvais & infecté de miasmes destructeurs. Mais dans ce cas il fait voir la difficulté de trouver une bonne nourrice, tant au moral qu'au physique.

## SECTION II.

*Les avantages de l'allaitement des enfants par leurs mères, sont en grand nombre dans l'ordre moral.*

On insiste beaucoup, dans cette seconde section, sur l'attachement des enfants pour leur nourrice ; attachement perdu pour leur mère : *Les premiers mouvements*

*mouvements de leurs cœurs n'ont pas été pour elle ; c'est une autre qui a eu ce premier sourire si expressif, si touchant, si doux, si consolant pour le cœur d'une bonne mere, &c. Ensuite on veut, ajoute l'auteur, faire oublier à l'enfant, peut-être même faire haïr, celle à qui il a les premières & les plus importantes obligations. On ne se fait point de peine de faire entrer le vice dans l'âme d'un innocent enfant ; on corrompt de sang-froid, à leur naissance, les facultés morales ; & la première leçon qu'on lui donne, c'est une leçon d'une horrible ingratitude.*

M. Landais fait voir les maux qui peuvent naître de cette première leçon. Dans toute cette section ; s'il n'a pas cité à chaque page l'auteur d'*Emile* on ne sent pas moins qu'il tient de lui une sorte d'inspiration qu'il avoue de bonne foi à la fin de sa dissertation.

On prouve ensuite que les meres qui nourrissent leurs enfants, ont pour eux plus de tendresse, & que réciproquement celles en sont plus aimées. *Point de meres, dit-il d'après un philosophe célèbre, point d'enfants.* L'amour, né de l'allaitement des meres, est un lien dont la force s'étend de la mere à ses enfants, de ceux-ci à leur mere, des enfants aux enfants ; c'est un lien qui attache un pere à sa maison dans laquelle il trouve son bonheur en faisant celui de sa famille.

De l'allaitement par les meres se forme dans les enfants une bonne constitution qui s'étend jusqu'à l'ame. La nourriture, & sur-tout la nourriture première, influe sur le physique du corps & sur la trempe de l'esprit, d'où naît en partie la différence observée entre les différents peuples. Enfin *la nourrice*, dit l'auteur, *communique à l'enfant ses passions comme elle lui transmet ses maladies ; c'est elle qui donne le premier jeu à tout le système physique & moral, c'est elle qui met dans le cœur*

*de son nourrisson le germe des vertus & des vices, &c.*

## SECTION III.

*Les avantages de l'allaitement des enfans par leurs meres, sont en grand nombre dans l'ordre politique.*

*La population fait la force & la richesse des états. Après cette maxime m. Landais démontre que la population s'augmente en raison de la sagesse des meres & de leur attachement à leurs devoirs ; que les hommes les plus forts & les plus robustes sont ceux qui sont nourris par leurs meres ; que l'allaitement est un des moyens les plus puissants pour attacher un mari sensible à sa famille par un spectacle attendrissant ; que la sagesse dans les femmes doit faire diminuer le nombre des célibataires, & que, ce nombre diminuant, la population doit nécessairement augmenter.*

Selon l'auteur, l'éducation des enfans commence à leur naissance, peut-être même avant ce temps.

Il fait voir qu'une mere est seule capable des sacrifices & des attentions qu'exige l'allaitement dont on risque de perdre le fruit par l'intempérance, l'incontinence, les veilles, la colere & toutes les autres passions de l'ame.

Il expose les inconvénients du maillot & du bercement qu'emploient les nourrices pour endormir les enfans ; ce qui, à ce qu'il nous paroît, auroit été placé plus naturellement dans la section première. Enfin il fait une récapitulation des avantages de l'allaitement par les meres. Parmi ces avantages il range *la cessation du mal vénérien* ; mais on pourroit, avec raison, objecter à m. Landais que l'allaitement par les meres pourroit, à la vérité, détruire un moyen puissant de reproduire

ce mal , mais non pas en procurer la cessation ; car une mere très-sage peut être infectée du virus vénérien.

La faculté de médecine de Paris ayant couronné l'auteur de cette dissertation , le jugement qu'elle a porté nous dispense de donner le nôtre qui ne pourroit être que très-favorable à m. Landais.

*Catéchisme sur les morts apparentes , dites asphyxiés , ou Instruction sur les manieres de combattre les différentes especes de morts apparentes , par demandes & par réponses , fondée sur l'expérience , & mise à la portée du peuple ; imprimé & publié par ordre du gouvernement. Par m. DE GARDANNE , docteur-régent de la faculté de médecine de Paris , médecin de Montpellier , censeur royal , des sociétés royales des sciences de Montpellier , de Nancy , & de l'académie de Marseille. A Paris , de l'imprimerie de Valade , 1781. In-12 de 116 pages.*

Cet ouvrage , dédié à m. LENOIR , conseiller d'état , & lieutenant-général de police , est précédé d'un avertissement dans lequel l'auteur est d'avis que l'on rende les propriétaires de lieux infectés solidairement responsables envers les parents des ouvriers asphyxiés , quand ces propriétaires n'auront pas pris les précautions nécessaires pour faire cesser l'infection ; & quand ces précautions n'auront pas été dirigées par m. Cadet Devaux , physicien désigné par le gouvernement pour ces sortes de travaux.

Dans le livre premier m. *Gardanne* traite de l'asphyxie & de ses causes, des différences de l'asphyxie, des précautions générales pour se garantir de l'asphyxie en allant au secours des asphyxiés, des secours généraux contre les asphyxies, des moyens dangereux & meurtriers conseillés par quelques auteurs.

Dans le second livre il est question du traitement des asphyxies. Les noyés, si l'asphyxie est légère, doivent être essuyés avec des linges chauds auprès d'un bon feu, s'il est possible, & placés dans un lit chaud, ou enveloppés dans une camisole de flanelle, &c. Mais si l'asphyxie est complète, on emploie l'alkali volatil ou une autre liqueur spiritueuse & pénétrante. Il faut souffler doucement par le nez, introduire, au défaut d'autre remède, la fumée de tabac dans les intestins, &c.

Dans toutes les autres espèces d'asphyxies causées par la combustion des corps, tels que charbon, braise, &c. par la vapeur des substances végétales en fermentation, comme vin, cidre, bière, &c. par les odeurs fortes, suaves ou non, par la vapeur des lieux bas & humides, par la moffette des fosses, d'aisance, par celles des mines, des puits, des puisards & des égouts, des cerqueils, tombeaux, caveaux & cimetières, des voieries, creux à fumier, marres, fossés, étangs, &c. par la vapeur des hôpitaux, des prisons, églises, salles de spectacle, &c. par la moffette de la calle & de l'entrepont des vaisseaux, par la chaleur ou le froid excessifs; par les vives douleurs, les coups violents, l'étranglement par cause interne & externe, les grandes passions, comme la colere, la joie, &c. Dans toutes ces espèces d'asphyxies m. *de Gardanne* conseille d'éloigner l'asphyxié du lieu infecté, de le mettre entièrement nud, de le bien laver avec de l'eau & du vinaigre, de l'asseoir sur une chaise en plein air, la tête soutenue dans



sa position naturelle, de manière que le corps ne puisse vaciller. Ensuite, continue-t-il, vous l'envelopperez d'un drap exactement fixé sous le menton, comme un linge à barbe, & vous répandrez de l'eau fraîche sur ce linge. Sur toute chose, ayez l'attention de lui jeter avec force & sans relâche, de l'eau très-froide sur le visage, principalement sous le nez, jusqu'à ce que vous aperceviez quelques signes de vie; ce qui n'arrive quelquefois qu'après plusieurs heures. Alors, placez entre les dents de petits morceaux de bois tendre arrondis, de liège ou de racine de réglisse; afin d'empêcher que les mâchoires ne se resserrent, & introduisez dans les narines des mèches de papier roulé, imbibé d'alkali volatil. — Vous reprendrez ensuite la projection de l'eau froide au visage, jusqu'à ce que le malade ait donné des preuves de connoissance; qu'il ait poussé des cris, & qu'il commence à articuler quelques mots.

Il faut alors cesser de jeter de l'eau au visage, placer le malade dans un lit-bassiné, l'essuyer avec des linges chauds, lui frotter le corps & les extrémités, lui faire respirer de l'esprit volatil ammoniacal, & lui faire avaler quelques cuillerées à café d'un mélange de trente gouttes d'alkali volatil sur six cuillerées à bouche d'eau-de-vie, données à un demi-quart d'heure de distance, ayant l'attention d'entretenir un courant d'air dans la chambre.

M. de Gardanne passe ensuite à l'asphyxie ou mort apparente des enfants nouveaux-nés, ou autres enfants. Les enfants, dit-il, peuvent tomber en asphyxie, 1°. par le serrement du cordon ombilical; 2°. en partageant la foiblesse de leurs meres; 3°. par la compression de leur corps dans les accouchements difficiles; 4°. par les convulsions, les cris, les coliques, la dentition, la coqueluche; 5°. par l'imprudence des meres &

*des nourrices qui les tiennent suspendus par des lisières ; 6°. de celles qui les laissent long-temps couchés sur le dos, ou qui les couchent à côté d'elles dans un même lit ; 7°. enfin, les enfants qui ont la petite-vérole, & ceux qui tombent dans l'eau, peuvent aussi être asphyxiés par ces deux causes.* Dans tous ces cas le traitement est simple ; si l'asphyxie vient de foiblesse, il faut tarder à lier ou à couper le cordon jusqu'à ce que l'enfant ait repris des forces ; ou, s'il est coupé, il faut souffler dans la bouche du nouveau-né, ou dans ses narines, l'approcher du feu & le frotter avec du vin chaud ou quelque autre liqueur spiritueuse ; enfin, lui jeter quelques gouttes d'eau fraîche sur le visage : si au contraire l'asphyxie est causée par excès de force, ce qui la rapproche de l'apoplexie, le premier secours est de couper le cordon & d'en laisser couler le sang jusqu'à ce que le nouveau-né donne des signes de vie. Ensuite on lui souffle fortement dans la bouche, on le transporte à l'air libre, on lui jette quelques gouttes d'eau fraîche sur le visage, on le frotte légèrement avec des linges dégourdis, on l'agite doucement, & on ne doit pas négliger de lui sucer la mamelle gauche. Le traitement, dans les autres asphyxiés des enfants, est le même que pour les adultes. Quant à la petite-vérole, il suffit de changer de linge le malade, de renouveler l'air qui l'entoure, & d'enlever toutes les causes d'infection après avoir rappelé le malade à la vie par les moyens déjà indiqués.

L'auteur passe ensuite au traitement des maladies après l'asphyxie ; il recommande de l'exposer à l'air libre & pur, d'éviter la chaleur, de fuir les hôpitaux, de faire usage de potions anti-spasmodiques, d'employer quelquefois la saignée quand les accidents, à la suite de l'asphyxie, l'exigent ; mais elle ne doit, dit-il, être pratiquée qu'à la

dernière extrémité : il conseille les purgatifs doux comme la pulpe de tamarins rendue plus active par un sel purgatif, & l'émétique que l'on ne doit point donner dans l'intention de faire vomir ; le vinaigre dans les boissons, & même dans les lavements. Le mal de tête violent & opiniâtre, qui est la suite de l'asphyxie, est combattu avec efficacité en couvrant la tête de linges trempés dans le vinaigre, en y versant de l'eau froide, ou en appliquant par-dessus, à la manière des Russes, des cataplasmes de mie de pain, ou de ris bouilli dans l'eau & le vinaigre.

L'ouvrage est terminé par une récapitulation dans laquelle m. de Gardanne est d'avis que l'asphyxie est un véritable empoisonnement.

Si nous voulions nous permettre quelques réflexions, nous dirions que ce catéchisme étant à la portée de tout le monde, ne peut manquer d'être infiniment utile aux gens du peuple pour lequel il est fait, & même que, si tout ce qui a été écrit jusqu'à présent sur les asphyxies venoit à se perdre, il pourroit alors devenir précieux aux personnes de l'art.

*Nouveaux principes de physique, ornés de planches, dédiés au Prince Royal de Prusse; par m. CARRA, tom. I. & II<sup>e</sup>.*

Mens agitat molem & magno se corpore miscet.

LUCAIN.

*A Paris, chez Esprit, libraire au Palais-Royal; & chez l'Auteur, rue Neuve des Petits-Peres, maison de m. le Duc. M. DCC. LXXXI. avec approb. & privil. du Roi. (In-8°. 2 vol.) Prix 12<sup>th</sup>.*

Nous nous étendrons peu aujourd'hui sur cet ouvrage qu'on ne sauroit bien faire connoître que

quand on le possédera tout entier. En attendant nous nous contenterons de donner une idée du principe universel sur lequel l'auteur établit son système physique, ou ses *nouveaux principes*. Nous le citerons lui-même.

« Pour simplifier, dit-il, le mécanisme de l'univers, l'Être suprême a répandu, par le seul acte de sa volonté, dans l'immensité de l'espace un fluide, agent universel de sa toute-puissance, auquel il a abandonné la matière. Ce fluide, substance unigène, immatérielle, insolide, compressible & élastique à l'extrême, est l'ame de la nature (1); c'est lui qui distribue le mouvement & la modalité aux différentes parties des solides, & la vie aux individus organisés. Telle est incontestablement la cause véritable & générale de l'impulsion des corps, de leur choc, de leur mélange, de la liaison & de l'accord de leurs parties; enfin celle des loix mathématiques de la gravitation, de l'attraction de l'électricité, & du magnétisme ».

*Disc. prélim. pag. xvij.*

M. Carra, dans son *prospectus*, avoit promis de donner aux souscripteurs quatre volumes; il fera plus, il leur en donnera cinq pour le même prix qui est de 24<sup>th</sup>, & prolonge la souscription jusqu'au 20 mai 1782, passé lequel temps le cinquième volume coûtera 9<sup>th</sup> en sus; c'est-à-dire, que tout l'ouvrage se paiera 33<sup>th</sup>.

Ce sera dans un des volumes que le public at-

(1). Pour connoître les rapports très-conséquens sous lesquels monsieur Carra présente la définition & l'existence de son fluide universel, il faut nécessairement lire l'ouvrage; d'autant plus que cette idée, absolument neuve, semble d'abord n'offrir à l'imagination qu'une spéculation purement métaphysique. On verra cependant que toutes les observations & toutes les expériences viennent se ranger en foule autour de son principe universel.

tend, que l'auteur parlera de l'animal : voici comment il annonce cet objet intéressant dans sa préface , pag. lxj.

« La théorie du *système animal* offre un champ immense d'observations & de réflexions ; mais les bornes de cet ouvrage ne me permettent pas d'entrer dans de longs détails : je me suis contenté de laisser appercevoir les premiers procédés de la nature dans l'organisation des espèces vivantes par l'incubation des fluides , & la propagation de ces espèces par générescence.

« La *progression spécifique des forces & facultés de l'animal prototype* , est démontrée par la perfectibilité physique & morale qui réside dans le genre comme dans l'espèce de l'être pensant ».

« La *génération* est présentée sous le rapport des facultés données à l'animal pour se reproduire , & dans les moyens que la nature emploie à cet effet ».

« Dans mon *traité de l'économie animale* , je considère la charpente du corps humain , l'harmonie de ses organes , le mécanisme de ses muscles , les différentes qualités de fluides qui composent ses humeurs , & la correspondance de ces fluides aux différents fluides extérieurs ».

« Dans mon *traité du cœur & de la circulation du sang* , j'explique les causes du mouvement vital , de la pulsation des artères & des commotions sensitives ».

« Dans mon *traité du cerveau & du système nerveux* , je rends raison des causes qui transmettent à nos sens cette vibrescence continuelle des objets extérieurs , & excitent en nous la commotion intellectuelle ».

« Le *sensorium humain* est considéré comme un centre de mouvement particulier auquel aboutissent tous les rayons qui divergent du mouvement étendu , pour converger dans le cerveau en

au cœur, & y former des traces plus ou moins profondes de l'effet donné. Ce *sensorium* est distractif & abstraktif; distractif, lorsqu'il appète les objets ou le mouvement extérieur; & abstraktif, lorsqu'il alchymise ou analyse ses propres sensations, ou celles des autres ».

« *La vue, l'ouïe, l'odorat, le goût, la mémoire, le mécanisme des rêves & du somnambulisme, & les passions*, sont traités, ainsi que les objets précédents, sous des rapports conséquents & déterminés, pris dans les principes généraux de ma physique ».

*PRIX extraordinaire proposé par l'académie royale des sciences, pour l'année 1783.*

Le Roi desirant augmenter dans son royaume la fabrication des sels alkalis, & procurer à ses sujets de nouvelles lumieres sur une opération si importante pour le commerce, a jugé utile de faire de cette opération le sujet d'un prix, & a bien voulu, par une lettre du ministre de ses finances, charger l'académie des sciences de proposer ce prix, & de le juger. L'académie s'est empressée de remplir les vues du Roi, & de répondre à la confiance dont il l'a honorée. Elle a considéré que les alkalis employés dans nos plus grandes manufactures, & qui sont si nécessaires à différentes branches de commerce, sont distingués en deux classes, à raison de leur origine & de quelques propriétés différentes; l'un est l'alkali marin ou minéral, contenu dans le sel de mer, dans le sel gemme, dans le sel des fontaines salées, & dans plusieurs plantes maritimes, tels que les sondes, les salicots, les varecks, les goémons, &

autres qui les fournissent par une espèce de combustion & calcination ; l'autre est l'alkali végétal que l'on tire des bois , de la fougere , des lies de vin , des marcs de raisin & autres matieres végétales, après les avoir réduites en cendre.

Les verreries, les fayanceries, les blanchisseries, les savonneries, les teintureries, peuvent employer indifféremment dans leurs travaux les deux sortes d'alkalis ; ils se combinent l'un & l'autre avec le sable, pour former le verre, les frites, les émaux, avec les huiles & les graisses, pour faire les savons ; ils servent également à fouler les draps, à blanchir les toiles : c'est la facilité plus ou moins grande que l'on peut avoir à se procurer ces sortes de sels, qui seule en détermine le choix pour ces usages. Les savonniers de Marseille emploient la soude qu'ils tirent de l'Espagne & de l'Égypte ; ceux de Lille préfèrent la potasse qui leur vient de Suede ; à Paris on emploie la soude pour les lessives ; les blanchisseries de Flandres se servent des vedasses ou parasses tirées de Suede, de Pologne, de Russie ; le nord de l'Amérique en fournit aussi beaucoup.

On n'a pas le même choix pour la fabrication du salpêtre : l'alkali minéral ne peut pas y être employé, parce qu'il forme, avec l'eau de nitre, un sel qui s'humecte trop facilement à l'air, & qui par-là même doit être exclu de la composition des poudres de guerre ; ce seul objet entraîne une grande consommation d'alkali végétal ; mais nous ne pouvons pas espérer de balancer de long-temps l'importation des potasses étrangères, eu égard à la plus grande abondance & à la moindre consommation des bois dans les climats septentrionaux, beaucoup moins peuplés & moins industrieux que nos provinces.

Il faudroit donc s'appliquer principalement à multiplier en France la production ou l'extraction de l'alkali minéral, pour faire baisser en même

temps les prix de ces deux sels , en diminuant la concurrence des fabriques qui les consomment.

On peut y réussir par différents moyens ; on pourroit cultiver , choisir & brûler sur les côtes de nos provinces méridionales les bonnes especes de soudes. Feu m. *Antoine Jussieu* , à son retour d'Espagne , a donné quelques instructions sur cette matiere dans les mémoires de l'académie pour l'année 1717.

On pourroit peut-être encore plus avantageusement tenter la décomposition du sel de mer , pour en séparer l'alkali minéral qui lui sert de base , & le mettre à nud ; plusieurs chymistes ont indiqué des méthbdes pour y réussir , mais la plupart sont très - dispendieuses , & difficiles à pratiquer en grand.

De toutes les productions du royaume , une des plus faciles à multiplier dans nos provinces maritimes , est celle du sel marin. Les eaux de la mer , échauffées par le soleil , le répandent avec profusion sur les côtes de France , au point qu'elle pourroit en fournir l'Europe entiere.

Ces réflexions ont fait penser à l'académie qu'un des meilleurs moyens de répondre aux intentions du Roi , étoit de fixer pour sujet du prix que Sa Majesté veut bien accorder , la question suivante :

*Trouver le procédé le plus simple & le plus économique pour décomposer en grand le sel de mer , en extraire l'alkali qui lui sert de base dans son état de pureté , dégagé de toute combinaison acide ou autre , sans que la valeur de cet alkali minéral excède le prix de celui que l'on tire des meilleures soudes étrangères.*

Le prix sera de 2400 livres. Les savants de toute nation sont invités à travailler sur ce sujet , même les associés étrangers de l'académie ; elle s'est fait une loi d'en exclure les académiciens régnicoles.



Les pieces pourront être écrites en latin ou en françois, & ne seront plus admises passé l'époque de Pâques 1783, afin que les commissaires aient le temps nécessaire pour en vérifier les expériences & les procédés, avant l'assemblée publique de la Saint Martin de la même année, jour auquel ce prix sera proclamé.

Les auteurs ne mettront point leurs noms à leurs ouvrages, mais seulement une devise.

Ils auront soin de les adresser, francs de port, à Paris, au secrétaire perpétuel de l'académie.

---

*P R I X proposés par l'académie des sciences de Bordeaux.*

Cette académie avoit deux prix à distribuer; un extraordinaire de deux mille livres proposé en 1778; & un autre de trois cens livres. Elle avoit réservé le prix extraordinaire pour celui qui proposeroit les moyens de prévenir, dans l'usage ordinaire d'allaiter les enfans, les dangers qui en résultent, soit pour ces enfans, soit pour leurs nourrices, & par une suite nécessaire; pour la population en général; ou bien qui indiqueroit la méthode la meilleure, & en même temps la plus économique, de suppléer au lait de femme pour la nourriture de ces enfans; & le second, quels sont les insectes qui attaquent les différentes especes de vignes, &c.

Lorsque cette compagnie proposa le premier, elle en sentit toute l'importance, & eut soin d'avertir qu'elle n'accueillerait aucun des moyens proposés qu'autant qu'ils seroient établis sur l'expérience, & que les succès en seroient bien & duement certifiés. Aucun des auteurs, dont l'académie a reçu les ouvrages, n'ayant rempli cette

condition , quoiqu'en droit de leur fermer le concours , elle veut bien faire l'essai des moyens qui lui ont paru les plus praticables , & interroger l'expérience qui manque. Ainsi , elle se voit dans la nécessité de différer la distribution de ce prix , & ne voulant en exclure ni ceux qui ont déjà concouru , ni ceux qui voudroient encore concourir , elle avertit qu'elle recevra les suppléments , corrections ou nouveaux mémoires jusqu'au premier août 1782 ; les renvoyant au surplus , pour l'énoncé de la question , le développement des motifs & les conditions imposées , à son programme de 1778.

A l'égard du second , l'académie n'ayant reçu aucun ouvrage qui le concernât , elle a réuni ce prix , qui étoit de 300 livres , à celui qui concerne l'allaitement des enfans - trouvés. Elle propose pour un prix extraordinaire de 300 livres , d'*indiquer les ouvrages qui traitent du lecti minctio , ( incontinence d'urine pendant la nuit ) ; quelle est la cause , ou manifeste , ou cachée , de cette infirmité ; quels en sont les principes , qu'elle soit habituelle ou par périodes régulières , ou à des intervalles inégaux ; quels sont les différens remèdes qui ont été proposés pour la guérir , & ceux enfin qu'une expérience constante peut faire regarder comme spécifiques ?*

L'académie ne reçoit les pieces au concours que jusqu'au premier avril de chaque année , lorsqu'elle n'a pas fixé d'autre terme aux auteurs. Les paquets doivent être adressés , francs de port , à *m. de la Montaigne*, conseiller au Parlement , & secrétaire perpétuel de l'académie.



*NOTICE de quelques ouvrages qui  
paroissent chez l'étranger.*

*LEZIONI intorno alle malattie degli occhi, &c.* Leçons sur les maladies des yeux, à l'usage de la nouvelle Université fondée par le roi de Naples à l'hôpital des Incurables; par *Michel Troja*, professeur royal dans la même Université: in-8°. de 403 pages, avec deux planches, 1781. *A Naples*, de l'imprimerie royale.

*THE history of epidemics, &c.* Les épidémies d'Hippocrate, en sept livres, traduit du grec en anglois, avec des notes, des observations & un discours préliminaire sur la nature & les causes de l'infection; par *Samuel Farr*, docteur en médecine, & membre de la société royale de Londres. in-4°. 1780. *A Londres*, chez *Cadell*.

*PHARMACIA rationalis eruditorum examini subiecta à societate quoddam medicâ.* Pharmacie raisonnée soumise à l'examen des savants, par une société de médecins. Premier cahier contenant la lettre *A*, en 36 pages. Second cahier renfermant les lettres *B*, *C*, *D*. *A Cassel*, chez *Cramér*. 1779.



## T A B L E

DU MOIS DE FÉVRIER 1782.

SECONDE LETTRE de m. Bacher à m. Bouvart, pour servir d'EXTRAIT des Recherches sur les maladies chroniques, &c. ; par m. BACHER, méd.	page 97
Observation sur une tumeur squirrheuse au py- lore, &c. ; par m. AMILHON, méd.	137
Recherches pour servir à l'histoire naturelle & médicale de la rose de neige de Sibérie ; par m. WILLEMET, botaniste.	150
Extrait des prima mensis de la faculté de méd. de Paris, tenus les 15 décembre 1781, & 2 janvier 1782.	158
Observations météor. faites à Montmorenci.	164
Observations météor. faites à Lille.	167
Maladies qui ont régné à Lille.	168
NOUVELLES LITTÉRAIRES.	
Livres nouveaux.	169
Prix extraordinaire proposé par l'acad. royale des sciences, pour l'année 1783.	186
Prix proposés par l'académie des sciences de Bordeaux.	189
Notice de quelques ouvrages qui paroissent chez l'étranger.	191

## A P P R O B A T I O N.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Garde-  
des-Sceaux, le Journal de Médecine du mois  
de février 1782. A Paris, ce 24 janvier 1782.

POISSONNIER DESPÉRIFRE.

De l'Imprimerie de la Veuve THIBOUST.



JOURNAL  
DE MÉDECINE,  
CHIRURGIE,  
PHARMACIE, &c.

---

MARS 1782.

---

PREMIER EXTRAIT \*.

*MÉMOIRE sur les méthodes rafrat-  
chissante & échauffante ; par m. DE  
BOISSIEU, docteur en médecine de  
la faculté de Montpellier, professeur &  
docteur agrégé au collège des médecins  
de Lyon, des académies de Villefran-  
che, Montpellier, &c., qui a remporté  
le prix proposé par l'académie des  
sciences, arts & belles-lettres de Dijon,*

---

\* Par m. LEROUX DES TILLÉTS.  
Tome LVII. N

*pour l'année 1770, auquel on a joint l'extrait d'une dissertation sur le même sujet, qui a eu le premier accessit, & dont l'auteur est m. GODART, docteur en médecine à Viviers, près Liège. Imprimé par ordre de l'académie. A Dijon, chez Caussé, imprimeur du parlement & de l'académie des sciences, place S. Etienne, 1772; & se trouve chez Didot, quai des Augustins. In-8°. de 344 pages. A Paris. Prix 5<sup>th</sup> broché.*

CE mémoire est précédé d'une préface de XVI pages; dans laquelle on fait un précis historique de la vie de m. de Boissieu, mort à la fin de décembre de la même année 1770, où il fut couronné, pour la deuxième fois, par l'académie de Dijon. On y fait mention d'une dissertation du même auteur sur les anti-septiques, qui a remporté le prix en 1767, & qui a été imprimée.

Depuis que les sociétés savantes ont excité l'émulation, & ont cherché à favoriser les progrès des arts en décernant des prix, on peut rapporter les sujets proposés à deux classes différentes. Dans la première on a demandé des découvertes; dans la seconde, on a proposé des questions qui tendoient à nous faire tirer le plus grand parti des connoissances acquises,

& on a mieux réussi; mais en considérant les questions de ce dernier genre, & en nous en tenant à celles qui ont rapport à la médecine, on voit entr'elles une différence bien frappante; les unes, difficiles à traiter, n'offrent que des épines à arracher, qu'un cercle étroit à parcourir; & l'avantage qu'elles procurent n'est pas proportionné à la peine & au travail qu'elles exigent; les autres, ouvrant un champ plus vaste, présentent plus d'attraits, quoiqu'avec autant de difficultés, & promettent plus de gloire à ceux qui disputent le prix. Les premières de ces questions sont toutes celles qui ont pour objet des recherches précises & exactes, des descriptions minutieuses, un grand nombre d'observations, soit générales, soit même particulières; telles sont un ordre de maladie quelconque, ou une épidémie. Les secondes sont ces questions qui, simples en apparence, ne peuvent s'appliquer à aucun objet particulier, mais qui embrassent toute la médecine, & peuvent guider dans tous les cas. Un homme instruit, qui a un pareil sujet à traiter, en fait un point de ralliement auquel peuvent se rapporter ses connoissances & celles des grands hommes qui l'ont précédé; l'auteur alors, non-seulement est riche de son propre fonds, mais peut encore, avec un esprit

analytique, se parer des richesses de tous les âges, les épurer par la combinaison qu'il en fait, & se trouver à la fin de son travail beaucoup plus loin qu'il ne l'espéroit en commençant. Un tel ouvrage, quand il est bien fait, ne peut point être un livre où l'on trouve le guide, le remède pour telle ou telle maladie, mais une source féconde où le vrai médecin peut aller puiser; c'est un tableau peint à grands traits, où les connoisseurs cherchent plutôt la hardiesse du dessin, la beauté de l'ordonnance, que les grâces de détails.

Un homme qui ne connoît que la routine, & qui ne se doute même pas que la médecine soit un art soumis à de grands principes; un impudent qui se jone de la vie de ses semblables, & qui n'apporte auprès des malades que son ignorance & son effronterie, n'ont aucun profit à espérer des ouvrages dont nous parlons; l'un les méprisera comme inutiles, l'autre ne les entendroit pas; il lui faut un recueil de recettes, & l'indication générale à côté, pour les appliquer empiriquement. Le jeune médecin, sage & prudent, connoîtra bien qu'il possède un aliment excellent, mais il sentira que ses forces digestives ne peuvent encore en former sa nourriture. Le médecin déjà formé, celui



qui connoît les maladies , non pas seulement pour en avoir lu l'histoire dans les auteurs, mais encore pour les avoir étudiées au lit des malades ; celui qui a vraiment le génie médical , & qui saisit l'ensemble de son art ; celui que sa propre expérience , jointe à la pratique de ses confreres , a déjà instruit ; celui-là seul , dis-je , peut apprécier & tirer parti de ces traités qui ne contiennent que des préceptes généraux sur la médecine , comme il n'appartient qu'à ceux qui se sont déjà distingués dans la carrière des lettres , de juger & de profiter d'un bon ouvrage sur la langue. Nous présentons avec d'autant plus de confiance le mémoire de m. *de Boissieu* , dont nous allons essayer de donner une idée (1), que ce mémoire nous a semblé mériter place entre les savantes dissertations qui exposent les grands principes de l'art de guérir.

---

(1) Nous pensons que quand on annonce un ouvrage important , on doit en donner l'extrait fidèle , faire parler souvent l'auteur quand il a été précis ; car personne n'expliquera mieux que lui ce qu'il a bien conçu , & rien ne donnera une plus juste idée de son ouvrage , que des citations que la malignité n'aura point indiquées. Nous pensons qu'il faut mettre le lecteur à portée de se décider lui-même sans prévenir son jugement.

## M É M O I R E

SUR le sujet proposé par l'académie des sciences, arts & belles-lettres de Dijon, pour le prix de 1770, & conçu en ces termes :

*Déterminer dans quels temps des maladies, & dans quelles circonstances on doit suivre la méthode rafraîchissante ou l'échauffante, & exposer les especes, la nature & la maniere d'agir des remèdes à employer dans l'une & dans l'autre de ces méthodes.*

Multum & repente vel vacuare vel replere, aut calefacere aut refrigerare, aut alio quovis modo corpus movere periculosum; omne si quidem nimium naturæ inimicum est. Quod verò paulatim fit, tutum est: tum aliàs, tum maximè ubi ab uno ad aliud facienda est mutatio.

HIPPOC. aphor. 51, sect. 11.

M. de Boissieu reconnoît, dans une es-  
pece d'exorde, que non-seulement les ma-  
ladies de différents caractères n'admettent  
pas la même méthode curative, mais en-  
core que la même maladie en exige quel-  
quefois une toute opposée, selon les dif-  
férents temps qu'elle parcourt; selon les  
circonstances qui l'accompagnent.

Dans l'introduction on explique la na-

ture & le caractère de la chaleur animale : « Elle peut, dit l'auteur, être innée ou engendrée, & comme acquise ou communiquée. La première est celle que nous engendrons indépendamment des causes extérieures ; & la seconde est celle que des corps plus chauds nous communiquent. Elle peut être aussi distinguée en chaleur naturelle & en chaleur contre nature, selon qu'elle accompagne l'état de santé, ou qu'on l'observe dans celui de maladie »,

Le degré de chaleur naturelle dans le corps humain, doit être au 32<sup>e</sup> du thermomètre de *Reaumur* avec la latitude de deux ou quatre degrés au plus : savoir, un ou deux en-dessus, & autant en-dessous. Mais la chaleur contre nature présente une bien plus grande latitude ; on a observé que dans quelques maladies la chaleur avoit élevé de 6 degrés plus haut la liqueur du thermomètre ; c'est-à-dire, au 38<sup>e</sup>. On l'a observé, dans une fièvre maligne, poussé jusqu'au 40<sup>e</sup>, &c.

« La chaleur de l'homme dépend du développement des parties de feu qu'il contient, & de leur mouvement, auxquels donnent lieu les principaux agents de toutes nos fonctions, les mouvements intestin & progressif. La sensation de la chaleur est produite par l'action des parties

200 MÉTHODE RAFRAICHISSANTE  
de feu sur les fibres des nerfs. Cette  
action est en raison doublée de la célé-  
rité de ces parties ».

Ce sentiment sur la cause de la cha-  
leur animale est développé savamment  
dans les pages suivantes avec des distinc-  
tions très-bien senties, & en répondant  
d'avance aux objections que l'on pourroit  
y faire.

Après les causes de la chaleur natu-  
relle on passe aux phénomènes qui l'ac-  
compagnent; & , pour les expliquer, l'au-  
teur compare les effets de l'air froid à  
ceux de l'air chaud, relativement à l'éco-  
nomie animale.

La chaleur contre nature ou morbifi-  
que est celle qui excède la chaleur natu-  
relle, & qui est accompagnée de la lésion  
des fonctions. Dans quelques-uns, la cha-  
leur augmentée n'existe que relativement  
à la sensation que le malade éprouve, sans  
qu'elle se fasse appercevoir au thermo-  
mètre ou au toucher; dans d'autres, le  
malade ne sent pas cette augmentation,  
ou se plaint d'une sensation contraire;  
quelquefois cette augmentation n'est que  
locale.

L'augmentation dans l'intensité d'une  
ou de plusieurs causes de la chaleur na-  
turelle, savoir, la matière ignée, le mou-  
vement intestin & le mouvement pro-

gressif, donne naissance à la chaleur contre nature,

L'auteur explique comment cette augmentation peut avoir lieu, relativement aux causes énoncées. Il passe ensuite à l'exposition des phénomènes de la chaleur contre nature.

« La chaleur morbifique , dit *m. de Boissieu*, poussée à un degré fort haut, peut produire de grands maux; elle raréfie les parties, cause un trop grand relâchement dans les solides, & une altération considérable dans les fluides, occasionne une prompte putréfaction & tous les désastres qui en sont la suite, ainsi qu'on l'observe dans les maladies pestilentiellles, inflammatoires, &c.»

« Mais, ajoute-t-il, les effets de la chaleur contre nature, contenue dans de justes bornes, sont salutaires; cette chaleur relâche les solides, rend le sang & les humeurs plus coulants, augmente le mouvement intestin dont elles sont agitées, afin de produire une coction ou décomposition des matières morbifiques ».

Cette introduction est terminée par les réflexions suivantes : « En faisant attention à ces effets, on voit de quelle importance il est de maintenir, dans la plupart des maladies, la chaleur un peu au-dessus de la naturelle, & combien il se-

roit dangereux de vouloir l'éteindre, pour ainsi dire, ou la réduire au 32<sup>e</sup> degré ou au-dessous. On doit suivre les pas de la nature, & jamais prendre un chemin diamétralement opposé : il est vrai que si la marche est trop rapide ou trop lente, on doit la modérer ou la ranimer, mais sans trop l'accélérer ou la ralentir. Indiquer la route, régler la marche que l'on doit tenir, fixer quand & comment on doit employer l'une des deux méthodes curatives proposées, rafraîchissante ou échauffante, telle est la tâche immense qui m'est imposée ».

Les remèdes rafraîchissants sont ceux qui diminuent la quantité des particules ignées, qui calment le mouvement intestinal, ou qui modèrent le mouvement progressif. Les premiers sont appelés rafraîchissants *anti-phlogistiques*, les seconds rafraîchissants *anti-septiques*, & les troisièmes rafraîchissants *ralentissants*. Les rafraîchissants anti-phlogistiques sont ou *froids* quand ils occasionnent la perte des molécules ignées surabondantes, ou *privatifs* quand ils diminuent la réparation qui pourroit s'en faire.

Les anti-phlogistiques froids *proprement dits*, diminuent la chaleur en évacuant la matière ignée seule ; les anti-phlogistiques froids *improprement dits*, la dimi-

nuent en évacuant en même temps une partie de nos humeurs; & dans ce sens la saignée, les remèdes évacuants, ceux, par exemple, qui procurent la sueur, sont des anti-phlogistiques froids *improprement dits*, tandis que tous les corps ou milieux froids auxquels le corps humain communiquera de sa chaleur lorsqu'il les touchera, seront des anti-phlogistiques froids *proprement dits*; tels sont l'air froid, les vents, l'air agité par les ventilateurs; tel est sur-tout l'air que nous respirons; tels sont les bains froids ou frais, les boissons fraîches, la douche, les aspersions, les fomentations, les lavements froids, le changement de linge & de vêtement, &c.

Les anti-phlogistiques *privatifs* rafraîchissent, en ne réparant pas la perte que nous faisons de la matière ignée. Ils sont de deux genres, 1°. les anti-phlogistiques *privatifs diététiques* qui fournissent la nourriture du malade, & qui sont toutes les substances alimentaires contenant peu de particules ignées, ou que l'on prend en moindre quantité que le besoin ne le demande: un grand intervalle entre chaque repas est du même genre d'anti-phlogistiques. 2°. Les anti-phlogistiques *privatifs pharmaceutiques*, qui contiennent également peu de ma-

matière ignée. Ceux-ci ou enveloppent les molécules ignées, & empêchent leur réunion; & alors ils portent le nom de *mucilagineux*, ou bien ils en facilitent la dissipation, & ce sont les anti-phlogistiques privatifs *salins*.

Les seconds rafraîchissants, ou rafraîchissants *anti-septiques*, temperent la chaleur, ou en suspendant les progrès de la putréfaction, ou en la corrigeant; de-là ils sont divisés en anti-septiques *improprement dits*, & en anti-septiques *proprement dits*. Les premiers agissent, 1°. en détruisant les causes de la pourriture ou foyers des matières putrides, tels sont les incisions pour donner issue aux fluides épanchés & qui se corrompent, les émétiques, les purgatifs, &c. 2°. En s'opposant à l'ultérieure dissipation de l'air fixe, tels sont les boissons ou applications froides, les substances acerbes, astringentes, les acides végétaux & minéraux. Les seconds ou anti-septiques *proprement dits*, agissent en redonnant de l'air fixe aux substances qui l'ont perdu: ils sont *diététiques* ou *pharmaceutiques*. Ces derniers sont effervescents, fébrifuges, amers, alexipharmaques, &c. Tous ces médicaments, quoiqu'ils soient la plupart plutôt échauffants que rafraîchissants, ne laissent pas de calmer en suspendant &



arrétant le mouvement intestin putride qui développe beaucoup de matiere ignée.

« Les rafraîchissans *ralentissans* calment la chaleur en modérant le mouvement progressif; ils agissent en éloignant les causes qui produisent l'augmentation de ce mouvement, ou en diminuant leur énergie. Tels sont le repos, la tranquillité d'ame, tous les moyens qui peuvent aider la nature dans la coction, l'évacuation critique, ou le dépôt de la matiere morbifique; tout ce qui calmera ou enlèvera la cause de la douleur; enfin tout ce qui pourra remédier au principe des inflammations ».

Les rafraîchissans ralentissans sont ou *tempérans* ou *délayans*.

Les ralentissans tempérans diminuent l'action augmentée des solides; les uns sont *relâchans*, les autres *sédatifs*.

Les tempérans relâchans diminuent l'élasticité des fibres, ou éloignent & dissipent les causes qui peuvent la mettre en jeu; les premiers sont les *relâchans proprement dits*, les seconds les *relâchans improprement dits*.

Les relâchans proprement dits, ou *émolliens*, agissent sur les fibres même, en interposant entre leurs éléments des molécules fines, lisses, qui diminuent leur

cohésion, &c. — A l'intérieur ce sont les tisanes, les bouillons, les potions, &c. A l'extérieur ce sont les bains, les fomentations, &c.

Les relâchans improprement dits agissent sur les causes qui peuvent augmenter l'action des fibres, dépendante de leur élasticité, comme le grand mouvement des fluides, la pléthore, les luxations, les fractures, la présence des corps étrangers, &c. Les relâchans improprement dits seront par conséquent le repos, la situation, la tranquillité d'ame, la saignée, la réduction, l'extraction, &c.

Les tempérans sédatifs calment l'irritabilité augmentée; les sédatifs *improprement dits* éloignent les causes qui excitent l'irritabilité ou affoiblissent l'action de ces causes; c'est ainsi que les délayans de matieres âcres, c'est ainsi que l'extraction d'un corps qui pique les parties nerveuses, ou la section de ces mêmes parties, sont des sédatifs *improprement dits*. Les sédatifs *proprement dits* diminuent la sensibilité ou le sentiment des nerfs; ce sont les *anti-hystériques* & les *narcotiques*. Quoique chauds, pour la plupart, ils calment la chaleur, parce qu'en diminuant la sensibilité ou la tension des nerfs, ils affoiblissent les causes du mouvement accéléré du sang.

Les rafraîchissants *délayants* sont improprement dits ou *évacuants* quand ils diminuent la trop grande quantité des fluides qui oppofoient de la réfiftance à l'action des folides. Les *délayants proprement dits* font ceux qui remédient au trop grand épaiffiffement des fluides. L'auteur explique fort au long la maniere d'agir des uns & des autres délayants. Parmi les premiers, il place entr'autres la faignée; parmi les feconds, il compte l'eau, furtout l'eau tiède, l'eau fucrée, le petit-lait, l'eau nitrée, les infufions de plantes chicoracées, &c. Il obferve que les acides tant recommandés doivent être donnés avec beaucoup de circonfpection, & étendus dans beaucoup d'eau, parce qu'ils font toniques & aftringents.

M. de Boffieu examine enfuite dans quels temps & dans quelles circonftances des maladies on doit employer la méthode rafraîchiffante. Ne pouvant embraffer toutes les maladies où elle convient, ni toutes les nuances de ces maladies, il fe contente de parler de celles dans lefquelles on obferve ordinairement un excès de chaleur; il les nomme *maladies chaudes* ou *phlogiftiques*, & il les divife en *simples*, en *putrides*, & en *inflammatoires*, qu'il diftingue par trois degrés de chaleur différens; la chaleur

*douce* accompagne les maladies phlogistiques simples; la chaleur *mordicante* s'observe dans les phlogistiques putrides; & la chaleur *brûlante* caractérise les maladies inflammatoires.

Ces chaleurs contre nature peuvent être compliquées, & l'auteur fait voir que pour connoître leur véritable degré, l'observation avec le thermometre, quoiqu'utile, est insuffisante. Il développe son idée, & il propose, pour y parvenir, les moyens suivans qu'il détaille fort au long; savoir, 1°. *le sentiment du malade*, pourvu qu'il ne soit pas dans cet état d'insensibilité où il n'est susceptible d'aucune impression; 2°. *le tact d'un médecin expérimenté*, avec les précautions nécessaires, tant de la part du médecin que de celle du malade; 3°. la *sécheresse* de la peau, de la langue & des autres parties de la bouche, *l'altération du malade*.

M. de Boissieu passe ensuite à l'histoire des maladies phlogistiques simples; il les divise en maladies d'échauffement, & en maladies phlogistiques fébriles simples. Il expose les symptômes des maladies d'échauffement (qu'il définit, d'après M. Lieutaud, *le premier degré de la fièvre éphémère, dans lequel le pouls, sans être dans l'état naturel, n'est pas fébrile*). Il en développe les causes, & il en indique les  
remedes

remèdes qui sont les anti-phlogistiques froids évacuans, & les anti-phlogistiques froids *proprement dits*.

Dans le traitement des maladies phlogistiques fébriles simples, on doit employer les anti-phlogistiques froids improprement dits, ou évacuans.

La chaleur mordicante accompagne les maladies phlogistiques fébriles putrides, elle a quelque chose d'âcre qui irrite les nerfs d'une manière particulière.

« Dans ces maladies, le mouvement intestin putréfactif dégage une grande quantité de molécules ignées, & forme des principes volatils, âcres, putrides, qui se dissipent par les pores de la peau en même temps que les molécules ignées, & occasionnent ensemble la sensation de chaleur mordicante ».

Le premier degré de cette chaleur accompagne les fièvres ardentes; le second se manifeste dans les fièvres putrides malignes; & le troisième s'observe dans les fièvres héctiques: toutes subdivisions des maladies phlogistiques putrides.

Les quatre périodes de ces maladies, savoir, le commencement, l'augment, l'état & le déclin, sont, en général, très-courts dans les fièvres ardentes; dans les fièvres putrides ils sont plus longs, & ils

sont très-longes dans les fièvres héctiques & purulentes.

Description des fièvres ardentes dont on expose très-méthodiquement les phénomènes, les causes & le diagnostic, pour appliquer ensuite à la curation la méthode rafraîchissante.

Dans le premier période de la fièvre ardente, l'auteur conseille d'employer rarement la saignée, & de ne la réitérer presque jamais; les autres remèdes doivent être pris parmi les rafraîchissants anti-phlogistiques froids. L'auteur examine soigneusement si l'on doit donner les boissons froides ou chaudes; il discute les sentiments des anciens & des modernes, & il indique dans quels cas il faut ordonner de préférence les uns ou les autres, & avec quelle précaution on doit les donner.

Il examine ensuite en détail quand & comment il faut employer & diriger les moyens auxiliaires; tels sont les qualités de l'air, la disposition des lits, les lavements, les bains, les lotions sur lesquelles il veut qu'on insiste; enfin quand la bile ou les matières bilieuses, jaunes ou vertes, sont fort abondantes & très-acrimonieuses, il se sert du mélange effervescent de *Rivière*, à petites doses, &

quelquefois d'un peu de magnésie dans les intervalles.

Dans le second période, les efforts de la nature sont les plus violents; c'est à cette époque, ou au commencement du période, suivant que le malade succombe, ou que l'on apperçoit des signes de coction. Quoiqu'il survienne alors des évacuations abondantes & des hémorrhagies, la saignée est nuisible, les émétiques & les purgatifs peuvent l'être. Il faut convenir avec les anciens, que dans ce temps des fièvres ardentes, les boissons abondantes peuvent remplir presque toutes les indications; & tenir lieu de tout aliment. Cependant si des circonstances particulières obligent à recourir à des remèdes plus actifs, on doit n'en user qu'avec la plus grande circonspection.

C'est au commencement du troisième période que le médecin doit redoubler ses attentions; l'indication est de modérer la chaleur, d'arrêter les progrès de la putridité, de la corriger, de redonner aux solides la force & l'action nécessaires; en un mot, de faciliter les évacuations.

« Enfin, dans le dernier période, lorsque les évacuations critiques se font bien, le médecin doit être spectateur; si elles sont insuffisantes, il doit les exciter; si elles sont troublées, empêchées, il doit

éloigner les obstacles, relever les forces si la nature est trop foible, & faire en sorte que la maladie ne dégénere point, ou n'ait des suites fâcheuses ».

L'article second est consacré aux fièvres putrides malignes. Ces fièvres marchent plus lentement que les précédentes, la chaleur & la soif n'y sont pas aussi considérables : elles sont précédées par le malaise, le dégoût, &c. M. de Boissieu les divise de même en quatre périodes, & il en décrit les symptômes. Comme il seroit trop long de le suivre dans les détails, nous observerons seulement, avec lui, que dans les premiers temps la langue est ordinairement sèche, l'altération est quelquefois considérable, mais le plus souvent elle est modérée, & la chaleur est âcre, sèche, mordicante. Les choses deviennent plus sérieuses dans le troisième période : la peau, en apparence comme dans l'état naturel, imprime, au bout de quelque temps, à la main une sensation de chaleur extraordinaire, âcre & mordicante, qui dure quelques minutes après ; la langue est ou humectée avec des aphtes, ou sèche avec des gerçures. Les évacuations ou les dépôts critiques se font dans le quatrième période.

L'indication des causes suit la description des symptômes.



« Il paroît certain, dit *m. de Boissieu*, qu'il existe dans ces fièvres un mouvement intestin de nos liqueurs, qui tend à une putridité particulière, & produit une altération qui paroît consister dans une dissolution & une décomposition putride de nos liqueurs, & un relâchement de nos solides. Lorsqu'ils sont portés l'un & l'autre à un certain point, ils donnent lieu à la coction & à la crise ».

Le traitement est ou préservatif, ou curatif. Dans le premier, l'auteur conseille de changer d'air, de s'en procurer un qui soit pur & renouvelé, de faire usage d'une dicte végétale ou qui en approche, de prendre un exercice modéré, de favoriser les sueurs par un vomitif, de laver les malades avec de l'eau & du vinaigre lorsqu'ils sont malpropres, de changer de linge, de relever l'ame dans les épidémies où elle est abattue par la terreur.

Le traitement curatif indique d'abord les soins à prendre pour l'air que le malade doit respirer, la manière de le couvrir, &c. On conseille de laisser passer le frisson sans rien donner, à moins que les accidents d'une fièvre maligne épidémique ne soient si graves qu'ils exigent de donner alors un doux vomitif. Dans le temps de la chaleur, un des principaux secours est la saignée; l'auteur distingue

avec beaucoup d'attention les cas où elle convient , & ceux où elle seroit nuisible ; il regarde le vomissement comme indispensable en général , mais il indique des circonstances où l'on doit s'en abstenir. Après l'usage du vomitif on a recours à un émétique doux en lavage , adouci avec la casse & la manne , & donné seulement dans l'intention de pousser par les selles. On doit faire usage des lavements , des boissons abondantes qui soient du goût du malade , & du nombre desquelles peuvent être celles que l'on prépare avec les fruits frais , comme cerises , fraises , framboises , &c. avec l'attention de ne pas les donner froides dans ce période de la maladie. Quant aux aliments , on doit défendre les bouillons , mais donner la préférence aux crèmes légères de riz , d'orge , &c. adoncies avec du sucre ; ce que l'on permettra de quatre en quatre heures.

Dans le deuxième période les opinions sont plus partagées sur les secours que l'on doit administrer , & particulièrement sur les purgatifs. *M. de Boissieu* rapporte différents sentiments , ensuite il s'en tient à l'observation qui démontre qu'une diarrhée claire , sérène , abondante est très-nuisible dans tous les temps de la maladie ; que celle au contraire qui est légère , qui ne fatigue pas le malade , est alors touz

jours avantageuse, & il croit qu'on doit conclure qu'il seroit très-dangereux de trop purger, & nuisible de ne pas évacuer légèrement ou tenir le ventre libre, ce que l'on obtient par l'usage des lavements, la décoction de casse dans le petit-lait, quelques minoratifs simples ou aiguïsés avec le tartre stibié.

Quoique les évacuations spontanées excessives soient nuisibles dans les fièvres malignes, on ne doit point chercher à les supprimer, dans la crainte d'augmenter la fièvre, la chaleur, la soif, d'occasionner le délire, &c. encore moins faut-il les exciter par des purgatifs forts; mais on doit les modérer, & *m. de Boissieu* en expose les moyens.

« Le troisième période est le temps le plus orageux; alors il faut tempérer la chaleur putride, favoriser ou modérer & quelquefois exciter les évacuations, prévenir, détourner les irritations, les engorgements & les dépôts, corriger la putridité, ou au moins en suspendre les progrès, soutenir les forces ».

Contre la chaleur putride & la sécheresse; des boissons anti-septiques, du petit-lait avec le syrop violat, des tisanes légèrement émulsionnées & nitrées, de la limonnade légère, &c.

Pour favoriser les évacuations dépur.

toires, les purgatifs avec encore plus de prudence, & plus rarement que dans le second période, de la réserve dans l'usage des lavements, les fomentations, les cataplasmes émollients, les onctions huileuses camphrées quand le bas-ventre est soulevé, tendu, météorisé.

Les sueurs sont favorables, mais il suffit de les aider & de les soutenir par des délayants ou par des cordiaux doux & diaphorétiques. On doit les modérer par les cordiaux, les acides, les anti-septiques quand elles sont abondantes, visqueuses, partielles, froides; car dans ce cas elles annoncent la dissolution, le relâchement, elles abattent les forces & ne font point l'effet d'une évacuation critique.

On recommande l'application des véficatoires sur-tout lorsque les forces sont presqu'anéanties, & que la chaleur est trop foible, lorsque les parties nerveuses & intérieures sont menacées de quelque irritation, engorgement, dépôts, lorsqu'on veut rappeler au-dehors les éruptions rentrées, lorsqu'on craint les métastases; ils sont nuisibles lorsque la diarrhée colliquative & les taches pétéchiales indiquent une dissolution putride du sang.

Contre les taches pétéchiales, les hémorrhagies, les évacuations immodérées, les gangrenes, il faut avoir recours aux

acides végétaux & minéraux, au camphre, au quinquina en substance, &c.

« Enfin l'évacuation critique s'annonce, le dépôt critique se manifeste, le quatrième période commence. Ce que l'art doit faire ici se réduit à soutenir les forces, à favoriser les évacuations, à corriger la putridité, & à hâter la maturation & l'ouverture des dépôts ».

Les cordiaux, la diète bien entendue, les substances gomme-résineuses, purgatives, les aromatiques, les amers, & surtout le camphre & le quinquina.

Pour les parotides, les bubons & autres tumeurs critiques, on emploie les emplâtres résineux, chauds, irritants, & non point des cataplasmes émollients; on les ouvre promptement.

M. de Boissieu conclut avec *Pringle*, « que la méthode rafraîchissante ne convient pas dans tous les temps & dans toutes les circonstances de ces fièvres; qu'elle peut, dans les troisième & quatrième périodes, jetter dans l'abattement, ou l'augmenter; que le régime échauffant peut aussi être très-nuisible, qu'il peut occasionner le délire, & un délire furieux, s'il est employé trop tôt ».

Il conclut encore « que la chaleur putride, ou la putridité qui l'occasionne, en dissipant les molécules ignées, en affoi-

blissant les solides & dissolvant les fluides, tend à éteindre la chaleur naturelle ou les causes qui la produisent; & que, pour établir celle-ci, il faut nécessairement des remèdes chauds, c'est-à-dire, qui rendent la matière ignée, fortifient les solides & donnent de la consistance aux fluides».

On passe ensuite, dans l'article troisième, aux fièvres lentes & héctiques, dont on distingue deux genres : le premier appelé *fièvre héctique simple*, ou *essentielle*, ou *proprement dite*; le second, *fièvre purulente*, ou *héctique symptomatique*, ou *lente, proprement dite*. D'après ces divisions tirées des causes, la fièvre héctique simple est quelquefois la suite des fièvres aiguës; d'autres fois elle est occasionnée par les passions de l'âme, fortes & longues, par des évacuations immodérées, par les travaux excessifs, les contentions d'esprit, les longues abstinences, &c. : c'est celle à laquelle sont sujets les Anglois.

La fièvre purulente est toujours occasionnée par un repompement de matière purulente dans la masse du sang.

La première n'a ordinairement aucun redoublement bien caractérisé; la seconde en est toujours accompagnée. Quoique leurs causes soient différentes, ces fièvres ont des symptômes communs; tels sont la chaleur qui paroît douce dans le pre-

mier instant où l'on touche la peau, mais qui imprime bientôt une sensation âcre, mordicante particulière, le marasme, &c.

La description des trois périodes de ces fièvres suit l'exposition de leurs causes : le tableau en est bien fait, mais il est trop court pour être extrait d'une manière satisfaisante, & trop long pour être copié.

Après avoir recherché quel est le siège de la chaleur dans la fièvre hectique, après avoir discuté & apprécié le sentiment des anciens à cet égard, l'auteur présume que c'est la partie muqueuse de nos humeurs, & sur-tout la lymphe, qui est principalement altérée dans cette fièvre ; (partie muqueuse qui est peut-être ce que les anciens appelloient l'humide primitif, radical, élémentaire). Il pense « qu'une dégénération putride de la lymphe, d'une espèce particulière, donne lieu aux fièvres hectiques, & que la nature excite la fièvre dans ces circonstances, afin d'évacuer les matières dissolvantes & putréfiantes, ou dissoutes & putrides, & afin de réparer plutôt ce qui a dégénéré en animalisant plus promptement le corps muqueux que fournit le chyle ; mais la nature manque son but, ses efforts le décomposent ».

La putridité de la lymphe est lente ; dans la fièvre purulente au contraire, les

progrès sont plus rapides : de cette difficulté qu'a la lymphe à se putréfier, suit la lenteur que l'on observe dans la marche de la fièvre hectique simple. L'auteur distingue, dans ses trois degrés, la différence de la chaleur, les progrès de l'amaigrissement jusqu'au marasme, &c.

« Le premier degré de la fièvre hectique, dit *m. de Boissieu*, peut aisément se guérir; le second, difficilement; & le troisième est incurable. La guérison du premier degré de la fièvre purulente est difficile, celle du second est le plus souvent impossible, & celle du troisième l'est toujours ».

Dans le premier degré de ces fièvres, il faut arrêter, corriger la dégénération de la lymphe, & la réparer; dans le second, il faut, en outre, remédier aux maux que cette dégénération a produits : la cure du troisième n'est que palliative.

Dans le traitement particulier de la fièvre hectique essentielle, l'auteur indique les précautions à prendre quant à l'air, au vêtement, à l'exercice, au sommeil, aux boissons & aux lavements; il passe à l'usage des bains qu'il recommande de prendre tièdes d'abord, en refroidissant l'eau par degré.

Quant aux remèdes internes, on conseille, 1°. d'évacuer les mauvais suc con-



tenus dans les premières voies, avec les précautions nécessaires; 2°. de fortifier les viscères chylopoïétiques par les stomachiques amers, le quinquina en extrait, quelquefois les martiaux, les eaux minérales ferrugineuses; 3°. de donner des boissons & des aliments humectants, nourrissants & de facile digestion; 4°. si l'acrimonie domine, d'employer des adoucissants, les émulsions, les bouillons de tortue, de mouton, de ris de veau, de limaçons, de grenouilles, &c. On passe ensuite aux cas particuliers dans lesquels un vice scorbutique, ou syphilitique, ou scrophuleux, ou enfin des obstructions, se trouvent joints à la maladie, ou l'ont causé.

La fièvre hectique purulente offre dans le premier période deux indications générales, 1°. procurer ou entretenir l'évacuation du pus; 2°. prémunir la masse humorale contre l'infection.

Dans le deuxième degré il faut modérer les sueurs & la diarrhée, soutenir & ranimer les forces.

Dans le troisième degré ou le marasme, on ne peut que retarder la mort; les analeptiques & quelques cordiaux sont les seuls remèdes dont on doive se servir.

La troisième section traite des maladies phlogistiques inflammatoires: la chaleur

qui accompagne ces maladies porte le nom de *brûlante*.

On divise, en général, les maladies inflammatoires en internes & en externes; mais il vaut mieux les diviser en maladies inflammatoires vraies, légitimes, pures ou simples, & sans matière, & en bâtarde, fausses, impures ou compliquées, & qui sont souvent avec matière.

La chaleur qui accompagne les maladies inflammatoires pures est la brûlante; dans le commencement des impures c'est ordinairement la même: ensuite elle est compliquée avec la putride, quelquefois elle est caustique, telle est celle qui accompagne les charbons, certaines dispositions gangréneuses, les gangrènes sèches, &c.

Par l'extrait, peut-être trop détaillé, que nous avons donné des maladies précédentes, on a dû voir quelle est la manière dont *M. de Boissieu* expose les symptômes & le traitement, dans les différents périodes d'une maladie, ses causes, sa terminaison & ses suites; qu'il nous suffise d'assurer ici que dans l'histoire & la curation des maladies inflammatoires, il apporte le même soin, la même précision, sans cesser de donner des vues générales,

& qui peuvent s'appliquer, par une main habile, à tous les cas particuliers : nous ne le suivrons pas dans les détails. La terminaison & les suites des inflammations pures sont la résolution que l'on doit avoir toujours en vue, la suppuration, le dépôt critique, & quelquefois le squirrhe. C'est parmi les maladies inflammatoires impures qu'on place les maladies contagieuses, la peste, la petite-vérole, sur lesquelles l'auteur s'appesantit un peu ; & il finit ainsi ce qui regarde la méthode rafraîchissante.

» Je n'ai pas besoin d'avertir que j'ai passé sous silence bien des maladies qu'on peut appeler chaudes ; mais leur nombre est trop considérable pour pouvoir faire mention de toutes ; c'est pourquoi j'ai cru qu'il suffisoit de parler des principaux genres auxquels les autres peuvent se rapporter, & dont ils se rapprochent pour le traitement, il semble qu'il vait mieux, dans une matière aussi importante, laisser quelques parties intactes, que de ne faire que les effleurér ».

Cette première partie de l'ouvrage est terminée par un *tableau des rafraîchissans*, dans lequel se trouvent rangés avec le plus grand ordre tous les remèdes indiqués dans la méthode rafraîchissante. En jettant un coup-d'œil sur ce tableau,

224 LETTRE A L'AUTEUR  
on se rappelle en un instant toutes les divisions & subdivisions des remèdes, faites par l'auteur.

( *La suite au journal prochain* ).

---

## L E T T R E

A L'AUTEUR DU JOURNAL DE MÉDECINE,  
*Relative à celle qui lui a été adressée par*  
*m. GARNIER, médecin du roi, doyen*  
*du collège de médecine de Lyon ; par*  
*m. BAUMES, docteur de la faculté de*  
*Montpellier, médecin à Lunel.*

M O N S I E U R ,

Le reproche tacite d'avoir méconnu la vraie indication du diabète, que j'ai reçu de m. *Garnier*, dans la lettre insérée dans le journal d'octobre dernier, me procure l'honneur de vous adresser la présente. Quoique très-porté à faire un sacrifice de mes premières idées, à la voix des médecins, qui, comme m. *Garnier*, ont vieilli dans la pratique de la médecine, je crois néanmoins devoir attendre encore que des observations ultérieures prononcent sur la prééminence des secours curatifs qui ont réussi à ce praticien respectable,

table, & ceux que j'ai proposés dans mon mémoire sur le diabète, publié dans le cahier d'août 1781, pag. 130.

Ce n'est pas qu'il se soit élevé dans mon esprit le doute le plus léger sur la fidélité de l'observation qui concerne le diabétique guéri avec des doses réitérées d'émétique (l'ipécacuanha) par m. Garnier, sous les auspices de m. Rast. Mais si l'habitude de réfléchir sur les faits est capable de donner du poids à mes assertions, je me crois fondé à rejeter la méthode de m. Rast comme infidelle dans le diabète essentiel : je n'ose trancher le mot en la disant très-dangereuse.

Il est une espèce de diabète sympathique dépendant de l'embarras des organes de la digestion, qui peut être susceptible des secours appropriés à quelques espèces de diarrhée. Les vomitifs, en enlevant, presque d'un seul coup, les amas de saburres, peuvent mettre fin à tous les symptômes qu'engendrent cette cause spéciale. Mais quelques nombreux que soient les cas de diverses affections dont le foyer morbifique réside dans les premières voies, n'est-ce pas généraliser vicieusement un fait clinique, que de dire d'une manière vague, que le diabète doit être regardé & traité comme une forte diarrhée.

La dénomination de diarrhée urineuse,

que des auteurs graves ont donné à cette étonnante maladie , auroit-elle été capable d'en imposer ? Ce n'est point au nom d'une maladie que le praticien observateur s'arrête ; mais ses avides regards tâchent de pénétrer dans le dédale des causes pour saisir les véritables indications qu'elles offrent. Il sait qu'un seul genre de maladie reconnoît pour causes probables une infinité d'agents qui diversifient le traitement , en établissant des especes très-différentes entr'elles.

En effet , quel peut être l'effet des émétiques dans ces diabetes déterminés par l'usage abusif des eaux minérales , par des diurétiques forts , ou autres remèdes trop actifs , comme l'ont vu *Hildan* , *Willis* , *Lifter* ? Quels succès pourront-ils produire dans les circonstances où une forte irritation nerveuse aura donné naissance à cette affection , ainsi que *Whytt* & *Tissot* l'ont apperçu chez les enfants pendant les douleurs de la dentition ? Enfin que doit-on attendre lorsqu'une obstruction hépatique , splénique , tristes résultats d'une maladie aiguë ou chronique , aura produit les germes du redoutable diabete ? Je n'ai pas encore nommé ces especes qui sont produites par la morsure du *dipsas*, comme l'a dit *Galien* ; par un excès de vin , ainsi qu'il s'en trouve un exemple dans le troi-

sième volume de la collection académique ; par une métastase de l'humeur goutteuse , comme nous l'apprend *Sydenham* , &c.

Il est donc vrai de dire que les cas qui nécessitent les vomitifs dans la cure du diabète , doivent être très-rares , & qu'il faut être bien assuré par tous les signes diagnostics des saburres existantes dans les premières voies , que cette maladie n'est qu'un symptôme du mauvais état des organes de la digestion. Peut-être même dans ces dernières occasions , il faut quelquefois préférer aux vives secousses de l'émétique des purgations douces & sûres , qui , outre qu'elles nettoient & balayent la fistule intestinale , n'en opèrent pas moins une révulsion certaine , efficace , quoique moins subite. *Bordeu* guérit un diabète de cette nature par l'usage des eaux de Baresges.

J'ai cru devoir faire cette réponse à la lettre & à l'observation de m. *Garnier* , parce que je n'y ai point trouvé une sage distinction , & que l'autorité d'un médecin qui pratique depuis 60 ans , peut induire à erreur des jeunes médecins qui ne se décident que trop souvent d'après des faits qui nous viennent d'aussi bonne part.

*Lunel* , le 17 décembre 1781.

## OBSERVATION

*SUR une fièvre putride compliquée de goutte vague ; par m. SOBAUX, chirurgien à Neuve-Maison en Thiérache.*

LE nommé *Pierre Foucampré*, habitant de Neuve-Maison en Thiérache, eut le sommeil interrompu vers une heure du matin, le 13 juillet 1780, par une violente douleur de tête fixée à la partie supérieure de la tempe droite, & une douleur semblable à la région lombaire : ces douleurs étoient gravatives & un peu lancinantes ; le corps & les membres étoient engourdis & affectés de lassitudes spontanées. Cet état fut suivi, dans l'heure même, de la distorsion de la bouche & des yeux, de mouvemens convulsifs des muscles du bras, de la jambe, du dos & des lombes, & de l'apparence d'une dyarrhée bilieuse. On vint me chercher vers les six heures du matin pour le voir : arrivé auprès de lui, je l'interrogeai & les assistants sur ce qu'ils avoient observé depuis la chute jusqu'à ce moment ; ils me rendirent compte des symptômes que je viens de détailler, & que je reconnus en examinant le malade. Les convulsions duroient une & deux minutes, & les ré-



missions autant ; il falloit un homme pour contrebalancer l'action musculaire & soutenir le bras, & un second pour les mêmes offices à la jambe. Ces mouvements se faisoient selon la flexion de l'avant-bras, du poignet & des doigts ; cependant la main se tournoit en supination ; les mêmes effets se passaient à la jambe, au pied & aux orteils. Le spasme affectoit les muscles dorsaux & lombaires du côté gauche, & tiroit le corps vers ce côté, l'élevant & le tenant roide. La distorsion de la bouche & des yeux, aussi vers le côté gauche, précédait ces mouvements ; celle de la bouche me parut être le *spasmus cynicus* ; la bouche étoit tournée obliquement de bas en haut vers l'oreille ; la mâchoire inférieure en fréquents mouvements, étoit tirée vers cette partie ; le spasme de quelques muscles du col & de la face donnoit certains mouvements à la tête & certaines grimaces au visage, & le tout ensemble rendoit assez bien, cette figure difforme qui annonce la méchanceté d'un chien en colère, & le malade sembloit vouloir dévorer son oreiller. Dans cet état convulsif, le pouls étoit au bras affligé, dur, petit & presque imperceptible, à cause des gesticulations fréquentes des tendons qui l'environnent ; & quoiqu'assez naturel au bras sain, quel-

ques mouvements des tendons se faisoient sentir de temps en temps, les yeux étoient furieux & hagards, ils sortoient des orbites, la pupille se dilatoit & se resserroit brusquement, comme dans des mouvements de colere; le col roide & tirant la tête vers la gauche; la respiration étoit assez bonne, mais le cœur un peu serré, disoit le malade; la transpiration étoit abondante, ainsi que les urines qui étoient aqueuses: la bouche & les yeux reprenoient leurs sieges naturels dans les rémissions; mais les paupieres étoient toujours en mouvement, & l'on voyoit fréquemment des petites grimaces dans le visage; le pouls devenoit plein, dur & élevé; le bras & la jambe étoient sans mouvement, mais sensibles, & les doigts restoient fléchis. Le malade parloit & raisonnoit encore bien.

Voilà l'invasion, première époque de cette maladie; mais ce diagnostic, ce vrai caractère, où le trouver; ce qu'il y avoit de certain alors, c'étoit que tous ces signes & symptômes assimilés offroient un pronostic très-fâcheux. On proposa les sacremens, & j'y consentis bien volontiers. Dans leur administration, qui demanda un certain temps, survint un spasme que l'on me dit avoir été universel, accompagné de frissons, pendant lequel

le malade fut regardé des assistans comme étant à sa dernière heure. De retour chez lui, je trouvai le poulx plein, fréquent, moins dur; mais toujours les soubresauts des tendons, la tête & les reins embarrassés & sensibles, la respiration haute, la bouche sèche, grande soif, sueur abondante, universelle & sentant l'aigre : le malade n'éprouvoit plus de convulsions depuis une demi-heure, quoique non exempt de petites secousses que l'on observoit de temps en temps dans ses membres; cependant il fut question des secours que l'on attendoit de moi. Dans un cas si dangereux & si obscur au premier début, je saisis avec une certaine confiance ces maximes d'Hypocrate : *Convulsiones & tetanicas distensiones febris accedens solvit.* Coac. prænot. *Convulsiones solvit febris superveniens acuta quæ prius non fuit.* Ibid. & je conseillai seulement l'usage d'une eau de poulet chicoracée, & celui du petit-lait légèrement nitré, que le malade prit & but abondamment. Le lendemain matin, je le trouvai un peu abattu, ayant eu un sommeil pénible, la tête & les reins toujours embarrassés & sensibles, les yeux hagards & brouillés, la langue couverte d'un limon jaunâtre, la région épigastrique élevée & un peu tendue; il y avoit des nausées & de la

répugnance pour les bouillons ; le pouls étoit dur , petit , fébrile & convulsif , [ cet état convulsif étoit confirmé par de légères contractions spasmodiques des muscles de la face , & de légères secouffes qu'effuyoient les membres lésés. ] Le cours des urines étoit diminué , ainsi que la sueur ; & la diarrhée qui avoit paru dans l'invasion , avoit cessé. La rémission de la fièvre m'offroit le moment d'agir , & je m'y déterminai d'autant plus , que la nature sembloit être opprimée de toutes parts : *Medicina auxiliatrix est naturæ laborantis* ; mais auparavant il falloit au moins être fondé sur quelque principe : le voici tel que je l'ai posé. Dans cette foule de signes & symptômes propres & communs à grand nombre de maladies , je fis mon diagnostic en combinant ceux que je viens de détailler & que je trouvai dans le temps de rémission ; ensuite je dirigeai mes vues sur l'empâtement des viscères par une humeur abondante & tellement dépravée , qu'elle indiquoit par l'irritation qu'elle causoit au ventricule & au duodénum , la nécessité de l'évacuer. En conséquence , je fis prendre au malade une dose de tartre stibié & de sel de saignette étendus dans une bouteille d'eau commune. Ce remède évacua abondamment du haut , une bile verte & acide ,

& du bas, une bile jaune, saburreuse & fétide. Cette opération ranima la nature & soulagea beaucoup le malade : *Si qualia oportet purgentur, confert, & facile ferunt.* Hyp. Cependant la fièvre redoubla vers les quatre heures après-midi, & les convulsions revinrent aux mêmes parties, aussi fortes & aussi fréquentes que dans leur première invasion ; ce qui alarma beaucoup : *Convulsioni febrem accedere fatius est, quam feбри convulsionem.* Hyp. L'eau de poulet & le petit-lait étant continués, je donnai, le soir, un julep composé des eaux de fleurs de tilleul, de mélisse, de camomille, de sureau, le syrop de menthe, la liq. anod. min. d'*Hoffmann* & le sel sédât. d'*Hornberg*. Ce remède rendit les rémissions moins courtes, & procura un peu d'assoupissement ; mais les convulsions éloignant le sommeil de demi-quart en demi-quart d'heure, la nuit fut très-mauvaise.

Le matin, troisième jour, je trouvai le malade avec le visage rouge, les yeux gros & étincelants, & la conjonctive un peu enflammée, la langue sale & sèche, la respiration grande, le pouls fort élevé & bondissant, beaucoup de chaleur & d'altération, une sueur contrainte, l'évacuation de bile supprimée, & fort peu d'urines, lesquelles étoient alors d'un clair

brillant & de couleur citrine ; les convulsions ne laissoient presque plus de rémissions , & dans celles-ci , les membres affectés étoient sans mouvements , mais toujours sensibles. Réflexion faite , je vis l'érétisme monté jusqu'au point à me faire craindre l'apoplexie , d'autant plus que le malade est de tempérament sanguin-bilieux , âgé de cinquante-cinq ans , ayant de l'embonpoint , aimant la bonne chère , le vin , l'eau-de-vie , &c. ; d'une vie oisive & souvent sédentaire , quoique fort vif & vapoureux mélancolique ; très-incliné à la pêche , où il souffroit souvent le froid ; le corps plongé dans l'eau jusqu'aux aisselles , de manière qu'il ne récupéroit sa chaleur que par le vin , les liqueurs & le feu. D'ailleurs , j'appris qu'il fut une fois l'espace de quinze jours sans pouvoir introduire un des bras dans sa manche d'habit ; une autre fois , qu'une cuisse lui faisoit tant de douleurs , qu'il ne pouvoit rester au lit ; d'autres fois , c'étoit une douleur qui ambuloit cà & là , tantôt dans quelques articulations , tantôt dans les chairs. Cela étant , étois-je donc bien fondé dans ma crainte ? Ne pouvois-je pas dire ici du vice arthritique mêlé avec des miasmes putride , ce que dit *Drawasius* du sel volatil corbutique corrompu & transporté par le génie d'une goutte vague sur les

*visceres ? Si ad cerebrum scandit, æger vertiginem, epilepsiam, apoplexiam aliosque truculentos capitis morbos incurrit. Ad pulmones delatum, spirandi angustiam, anxietates præcordiorum, ferinas & suffocatorias tusses, hæmoptises, &c. affert. ex versione celeberrimi Hoffmann.*

En conséquence, je proposai la saignée du pied, qui fut faite sur le champ, par une large ouverture ; le sang étoit fort épais & noirâtre, jaillissant & bavant alternativement en sortant du vaisseau : je cessai d'en tirer lorsque je sentis un peu de mollesse dans le pouls, & que je vis le visage un peu décoloré ; ce qui arriva par une évacuation de douze à quatorze onces de sang. Cette opération déchargea la tête instantanément, les membres devinrent moins roides, & les convulsions moins fortes & moins fréquentes. Je continuai l'usage de l'eau de poulet, du petit-lait nitré, & j'ajoutai un gobelet d'apozeme, de quatre en quatre heures, fait avec la bourrache, la pimprenelle & la chicorée sauvage, &c. Je conseillai un lavement d'eau simple à prendre dans le courant du jour, & je réitérai mon julep antispasmodique vers les neuf heures du soir.

Le lendemain matin, quatrième jour, je trouvai le malade tout stupéfait dans les rémissions, la tête & les reins em-

barrassés, le poulx un peu relâché & assez bien réglé, quoique fébrile, les convulsions allant toujours leur train, des sueurs symptomatiques, point d'évacuations, excepté l'urine qui couloit un peu, laquelle approchoit de l'état naturel. D'après cette observation je rendis l'apozeme laxatif par le tamarin & la manne, & je le fis prendre à même dose, de quatre en quatre heures, continuant l'eau de poulet & le petit-lait dans les intervalles. J'obtins par ce moyen une évacuation de sept à huit selles de bile jaune, verte & glaireuse, & des matieres fécales bien liées; ce qui procura un peu de soulagement & de sommeil.

Le lendemain, cinquieme jour, les convulsions étant les mêmes, & le malade dégoûté d'apozeme, je le mis à l'usage d'une légère infusion de bourrache & de gramen, du petit-lait, & de son eau de poulet ordinaire; j'ajoutai à ce régime une cuillerée de potion antispasmodique, à prendre de deux en deux heures, & je conseillai des demi-lavements, à prendre dans le jour, faits avec les plantes émollientes.

Je soutins cette méthode les fixieme & septieme jour, où je fus obligé de recourir à un bain d'eau tiède, pour obvier à la luxation du poignet & du pied affectés.



rés, tant les convulsions étoient fortes, & pour calmer les douleurs qui occasionnoient un spasme universel. Le malade y resta une demi-heure, soutenu par plusieurs personnes, & flottant dans l'eau jusqu'aux épaules. Ce bain calma effectivement les douleurs & les convulsions, & les borna sur les membres ordinairement affectés : la fièvre ne fut pas plus forte que les autres jours ; car elle avoit constamment, chaque jour, quelques redoublements plus ou moins forts, & la nuit se passa en assoupissemens & en convulsions.

*Hoffmann*, autorisé par l'expérience des anciens, employoit les bains d'eau modérément chaude ; dans les affections de la tête & des nerfs, même dans les accès & les symptômes les plus formidables. *Celse* & *Prosper Alpin* rapportent que les Egyptiens ont constamment conseillé les bains dans les fièvres continues & intermittentes, excepté les fièvres pestilentielles.

Le huitième jour, le matin, je trouvai la tête & les reins fort embarrassés, tout le corps en stupeur, un sommeil profond, & quelquefois stertoreux dans les rémissions des convulsions, qui étoient toujours fortes ; la langue sale & safranée, une transpiration toujours forcée, point de fonc-

tions du corps ; les clysteres étoient aussitôt rendus que reçus, mais sans effes ; les urines qui couloient un peu, étoient d'un jaune verd, avec une suspension gélatineuse, & l'on commençoit à s'appercevoir de la fonte des chairs. Je purgeai, à cette époque, avec une médecine composée de séné, de rhubarbe en infusion, & dans la collature on faisoit fondre de la manne & de la crème de tartre. Les évacuations durent jusqu'au soir, le malade conservant ses forces, ayant même plus de courage ; il rendit copieusement d'une bile jaune rouillée, saburreuse & fétide, & sur la fin des matieres fécales bien liées ; puis il dormit assez tranquillement jusque vers une heure après minuit, où il fut réveillé par les convulsions ordinaires : je lui trouvai le matin le visage un peu affaîsé, point tant de chaleur, le pouls moins plein ; mais toujours convulsif, un peu de délire, les urines avoient assez bien coulé, après le sommeil, & les membres étoient comme paralysés dans les rémissions ; ce qui me déterminà à appliquer un emplâtre vésicatoire sur le bras & la jambe affectés, en effet, il rendit le mouvement à l'un & à l'autre membre. Le lendemain, la tête étant toujours embarrassée, le spasme cynique & les contorsions des membres fréquens, j'appliquai un même emplâtre

à la nuque, qui donna une très-forte suppuration, ainsi que les autres. J'entretins cette suppuration cinq à six jours, pendant lesquels le malade ne vécut que de petit-lait, étant dégoûté de toute autre boisson; & je donnai pour tout remède, d'une potion antispasmodique, dans laquelle entroient le camphre, le nitre purifié, &c. Je répétai cependant ma purgation. Le douzième jour, dans le temps de la suppuration des vésicatoires, & malgré les convulsions, qui étoient encore fortes & longues, mais laissant aussi des rémissions au moins de la même longueur; je repurgeai, dis-je, étant absolument contraint par la fonte des humeurs. L'évacuation de bile fut la même que ci-devant, & sur la fin, beaucoup de matières stercorales liées & un peu dures; puis le malade dormit paisiblement jusque vers les deux heures après minuit. Les vésicatoires ont réveillé les membres de leur engourdissement, ils ont calmé le délire & empêché le sommeil stertoreux; mais ils ne produisirent aucun calme ni soulagement marqué, à l'égard des convulsions.

Du douzième au quatorzième jour parut une éruption milliaire avec rougeur, chaleur & démangeaison sur la poitrine, au col & sur les bras : ces pétéchies, qui

étoient de la grosseur d'une forte tête d'épingle, contenoient une sérosité lymphique; en se desséchant, la peau devint grise & rude au toucher, & l'épiderme s'en sépara en forme de son très-menu: il se fit en même-temps une autre éruption, le long de la colonne vertébrale & aux gros des fesses, qui étoit semblable à la petite-vérole; les pustules se terminèrent en partie par résolution, & en partie par suppuration, notamment aux environs du cocix, où il y eut une escarre assez considérable. Pendant tout le temps de cette irruption, les sueurs furent très-abondantes & puantes.

La séparation du sang & la sortie d'une humeur si active, sembleroit devoir produire un mieux être, si l'on ne savoit, par expérience, qu'elle est un symptôme de la plus grande dépravation des fluides: en effet, la tête resta toujours embarrassée, ainsi que les reins, la langue chargée & noirâtre sur sa base; point d'évacuation, excepté les urines qui couloient un peu; elles étoient alors tantôt claires, couleur de maron, & tantôt moins claires, couleur d'un jaune verd, avec un sédiment gélatineux: les convulsions toujours les mêmes; mais la fièvre étoit un peu modérée dans ses redoublemens.

Au

Au seizieme jour, il me parut que le principal foyer des humeurs existoit toujours dans les premieres voies ; je réitérai le purgatif ordinaire, & ce remède évacua, comme ci-devant, la même bile & un peu de matieres fécales avec des glaires sur la fin. Le malade dormit ensuite une bonne partie de la nuit & de la matinée.

A son réveil, dix-septieme jour, il fut repris de ses convulsions, qui monterent à un si haut degré, que je fus encore contraint, vers midi, de le faire suspendre dans un bain d'eau tiede, où il resta une heure, & en reçut beaucoup de soulagement : j'observai ensuite que les convulsions des membres, qui, jusques-là, ne commençoient qu'après le spasme cynique, commencerent au contraire alors par le tarse & le métatarse, le carpe & le métacarpe, bien entendu des membres lésés : du pied, elles sembloient s'étendre jusqu'aux muscles solaire & géméaux ; de la main, aux muscles biceps & deltoïde ; de-là, aux muscles du col & de la face ; puis s'ensuivoit la distorsion de la bouche & des yeux. Les convulsions duroient alors quatre à cinq minutes, & les intermissions un quart-d'heure. A cette époque je dis intermissions ; car jusques-là il n'y avoit eu que des rémissions.

Le lendemain matin, dix-huitieme

jour, les convulsions étant encore les mêmes, le malade s'affoupiſſoit dans les intermiſſions, il touſſoit fort, & crachoit une matiere épaiſſe, la déglutition des boiſſons étoit pénible, la gorge & la poitrine étoient très-embarraſſées; la fièvre avoit encore des redoublemens marqués, la tête étoit peſante, le viſage & les yeux pleins & enflammés, & le pouls, tantôt plus ou moins dur & fréquent, étoit encore convulſif. Cet incident me fit appréhender l'accès du vice arthritique mêlé aux miaſmes putrides, ſur la poitrine & la congeſtion du poumon : *Si ad pulmones delatum, ſpirandi anguſtiam, ferinas & ſuffocatorias tuſſes aſſert.* Dans ce cas, je donnai, de quatre en quatre heures, un gobelet d'eau de régliſſe nitrée & camphrée, en éteignant dedans une doſe de camphre enflammé juſqu'à réduction; puis le petit-lait non nitré, qui tenoit toujours lieu de bouillon. La gorge & la poitrine ſe débarràſſèrent très-bien dans les vingt-quatre heures, par des crachats plus épais; mais ſans coction parfaite; par une ſalivation gluante, par la tranſpiration, & plus encore par les urines, quoiqu'elles fuſſent encore crues.

Le vingtième jour, je trouvai les convulſions ordinaires, tantôt plus, tantôt moins fortes & longues, la tête & les

reins toujours embarrassés; le pouls fébrile & un peu convulsif, la langue sale, noire & humide, les urines d'un jaune verd avec un sédiment gélatineux. Un clystere donné la veille avoit produit de grosses matieres par pelotons; je répetai ma purgation ordinaire, excepté qu'au lieu de joindre ma rhubarbe à l'infusion, je la delayai en poudre dans la solution & la collature de la manne. Cette opération produisit encore une grande quantité de bile saburreuse, mais un peu glaireuse & brune, & sur la fin des matieres fécales pelotonées; le malade passa une nuit assez bonne, & les convulsions changerent de nature. Ces convulsions commençoient cependant toujours par les membres; mais la distorsion de la bouche & des yeux n'étoit plus si difforme; la paupiere droite recouvroit presque tout l'œil par son relâchement; les mouvements de la tête, du corps & des membres étoient épileptiques, & duroient depuis un demi-quart jusqu'à un quart-d'heure; puis la respiration étoit suspendue un moment, le cœur palpitoit, & le malade sortoit de ces détresses par une grande inspiration, avec un ton plaintif & comme un homme surpris & étonné; ensuite il s'assoupissoit un moment. Les intermissions duroient depuis une heure jusqu'à une heure & demie &

deux heures, pendant lesquelles le malade dormoit quelquefois ; les urines couloient en petite quantité, de couleur de feu, avec une suspension gélatineuse ; le pouls étoit assez bon, quoique fébrile & comme suspendu de tems en tems, par les soubresauts des tendons. Ces mouvements épileptiques, qui finissoient par le poumon, le cœur & le diaphragme, annonçoient clairement la correspondance qu'entretenoit notre vice arthritique entre le cerveau & les viscères : *Si ad cerebrum scandit, æger vertiginem & epileptiam incurrit : ad pulmones delatum, spirandi angustiam, & anxietates præcordiorum affert.* Le malade resta trois jours dans cet état, pendant lesquels il vécut de bouillons aux herbes, de petit-lait, & prit pour tout remède, d'une infusion théiforme, de racines de valériane & de fleurs de tilleul. Dans le courant de ce temps, il survint des évacuations d'une quantité de matières fécales pelotonées ; les urines, qui coulerent bien, étoient naturelles avec le même sédiment, & la transpiration devint régulière.

Le vingt-quatrième jour, au matin, je trouvai mon malade dans une tristesse profonde, pensant à ses affaires, sur-tout à la mort : le peu de sommeil qu'il avoit eu la nuit, fut troublé par des rêves finis-



tres, & interrompu par des mouvements convulsifs qui commençoient par un grand bâillement, en tournant cependant encore un peu la bouche & les yeux; puis ils parcouroient les membres, & alloient se réunir, tantôt dans le pied, tantôt dans le genoux & tantôt dans les reins; mais souvent au poignet; le malade faisoit des grimaces en parlant, les yeux étoient fixés, la pupille se dilatoit & se resserroit fort à chaque mot qu'il proféroit, & les paupieres étoient dans un mouvement continuel; la langue étoit noire & un peu humide, & les urines très-claires; cependant le pouls étoit assez bon, quoiqu'un peu concentré. Je conseillai un lavement d'eau simple, qui fut rendu aussitôt, sans effet; je prescrivis une infusion de valériane, de bourrache, de chicorée sauvage, pimprenelle & pourpier, légèrement nitrée; je repris, à cette époque, l'usage des bouillons de veau ou de poulet chicoracés, des bouillons maigres aux mêmes herbes, & toujours du petit-lait simple à volonté; puis je prescrivis des liniments avec l'huile de laurier, sur la colonne vertébrale, notamment sur la région lombaire, sur les membres affligés, & sur le poignet & le pied qui étoient contournés & à demi disloqués

& sur les doigts & orteils qui restoient fléchis. Ces liniments administrés trois fois en trois jours, rendirent la souplesse naturelle aux tendons & aux ligaments, & le ton aux muscles extenseurs, qui étoit perdu à cause qu'ils avoient supporté toute la force des rétractions spasmodiques de leurs antagonistes ; enfin ils soulagerent beaucoup le malade. Dans ces trois jours, les mouvements convulsifs diminuerent par degrés, & laisserent des intermissions plus tranquilles ; ils commençoient toujours par un grand bâillement en tournant fort peu la bouche ; puis ils s'étendoient dans les membres & alloient se réunir au poignet affecté, lequel fut tuméfié pendant quelques jours : le pouls étoit un peu dur & fébrile le matin, & il y avoit un redoublement de fièvre, avec de légers frissons, le soir ; cette fièvre étoit quotidienne intermittente, elle n'empêcha pas le sommeil ; au contraire, il fut plus long par degrés, de nuit en nuit, à mesure que les mouvements convulsifs disparurent. Ce sommeil, tout bon qu'il étoit, mettoit le malade dans un état fort singulier, en se réveillant, quoiqu'il fût seulement relatif au laxum qui suivit nécessairement le strictum que le cerveau & les nerfs éprouverent si long-temps. En se réveillant, dis-je, les yeux devenoient hagards,

la pupille se dilatoit fort , les paupieres étoient en de fréquents mouvements , ainsi que la mâchoire inférieure & les levres , mais sans contorsion de la bouche & des yeux , la vue étoit dépravée jusqu'au point , qu'un homme de moyenne taille lui sembloit être de celle d'un pied ; la terre lui sembloit être creusée de six pieds dans ses environs ; il retenoit souvent les draps & la couverture de son lit , parce qu'à ses yeux , ils s'échappoient du côté droit ; il ne pouvoit souffrir l'impression du soleil , de la chandelle & du bruit.

Ces accidents arriverent dans la matinée du vingt-cinquième jour , où il entra dans une espece de manie ou de mélancolie , à l'occasion du refus qu'on lui fit d'une prise de tabac , sachant que je lui en avois interdit l'usage : cette manie fut marquée par une fureur passagere qui l'inclinoit à la volonté de s'étouffer dans son lit. N'étoit-ce pas encore une étincelle de notre vice qui pétilla dans le cerveau , puis se dispersa ? *Si cerebrum scandit , morbos capitis truculentos incurrit æger.* Cependant elle se dissipa peu à peu ; il reprit sa figure naturelle , entra en raison dans le courant du jour , & passa la nuit fort tranquillement.

Le lendemain , vingt-sixième jour , à son réveil , il se leva furtivement , &

manqua de tomber de sa hauteur ; on retint, puis on le recoucha. Je trouvai ma visite, le pouls fort ému, les tendons un peu roides, l'air furibond, l'esprit un peu troublé, comme s'il eût fait un grand crime. Il étoit survenu des évacuations glaireuses-bilieuses & noirâtres ; la raison se rétablit, & la figure devint naturelle dans le courant du jour. La nuit se passa dans un sommeil de neuf heures sans interruption ; il dormit paisiblement, se réveilla doucement comme en santé, & il eut, peu de temps après, une selle glaireuse & brune.

Ce matin, vingt-septième jour, je lui trouvai le pouls encore un peu dur & fébrile, le visage assez naturel en toutes ses parties, la langue noire & chargée sur sa base, des borborygmes, la peau sèche & les urines assez naturelles. Le malade se trouvant bien, il demanda une soupe, & en réponse, je lui fis part de mon dessein, qui étoit de le repurger auparavant ; ce que je fis sur le champ, en faisant fondre deux onces de manne, & en délayant un gros de rhubarbe dans un gobelet de son infusion de bourrache, chicorée, &c. Cette purgation dura quelques vers le soir, & produisit une copieuse évacuation de bile jaune & verte. Il y eut insomnie pendant la nuit, causée par le

bruit & les éclairs d'un violent orage, par l'accès de la fièvre quotidienne, par les douleurs du poignet affecté & des reins; cependant le malade se contint assez bien; il rendit cette nuit des urines rouges, qui teignoient l'urinoir; elles étoient couvertes d'un nuage assez semblable à l'huile de pétrole, & le sédiment étoit une espèce de furfur blanc.

Le lendemain matin, vingt-huitième jour, je trouvai la tête un peu évaporée, la langue un peu safranée, mais très-humide, le pouls bon, cependant un peu ferme & fébrile, les tendons un peu roides, & on les surprenoit quelquefois en de petites gesticulations; le poignet étoit toujours sensible, & se fléchissoit de temps en temps par des rétractions spasmodiques. Le malade desirant des aliments, je lui permis de manger quelques pruneaux cuits; je continuai les bouillons aux herbes, & j'ajoutai le kina aux plantes des infusions ci-dessus mentionnées, pour en faire un apozème, duquel il prit un gobelet de deux en deux heures, & du petit-lait simple à volonté.

Le vingt-neuvième jour, le matin, le malade ayant passé la nuit en dormant & rêvant, je trouvai la tête encore un peu échauffée, le pouls petit & fébrile, les tendons encore un peu roides & gesticu-

lant de temps en temps, mais la langue nette; la fièvre d'accès n'avoit pas reparu la veille, il y eut un cours d'urines fréquent, mais en petite quantité chaque fois, avec un peu d'ardeur & de sensibilité dans les voies urinaires; cependant elles étoient de couleur naturelle, contenant un léger sédiment gélatineux; il avoit eu une selle de matieres délayées, & les douleurs étoient bornées au poignet & au pied affectés, qui me parurent sans engorgement. L'estomac étant affaîssi & le malade foible, je permis une soupe aux herbes, & je continuai l'apozeme & le petit-lait.

Le trentieme jour, il y avoit eu peu de sommeil la nuit, la tête étoit chargée & un peu échauffée, la langue bonne, le pouls petit, ferré & fébrile, le poignet toujours sensible, le corps libre, & les urines encore un peu crues: le malade étant levé sur le midi pour faire son lit, il tomba dans une syncope qui dura trois quarts d'heures; puis il se plaignit d'une cruelle douleur de tête, & d'une certaine horripilation spasmodique universelle; ensuite il tomba dans cette affection soporeuse de l'espece du coma; ainsi que je pus voir en ma visite du soir, où je trouvai le pouls moins dur, plus fréquent & plus élevé qu'à l'ordinaire, les tendons

assez tranquilles, la respiration bonne, le malade sans plainte, & dans une sueur universelle. Il resta dans cet état jusqu'au lendemain matin, trente - unieme jour, sans rien prendre ; je le trouvai éveillé de soi-même, avec la tête assez bonne, la langue belle, le pouls mol & bien réglé, la peau humide, les urines abondantes, & donnant pour la premiere fois une idée de coction, étant alors plus épaisses & ayant plus de sédiment que d'ordinaire ; le malade se plaignoit très-fort d'une douleur vive à la main affectée, & je reconnus qu'elle étoit causée par l'engorgement assez considérable de routes les articulations des doigts *index* & *medius* qui étoient gros & roides. Je conseillai ce jour-là, pour toute nourriture, le bouillon de poulet chicoracé, & pour tout remede, une tisane commune, dans laquelle entroient quelques feuilles de bourrache & un peu de nitre.

Le mouvement & la situation qu'il fallut donner au malade encore foible, pour l'élever, n'excitoit-il pas la nature qui commençoit à se réveiller, à mettre en mouvement le restant de l'humeur morbifique qui étoit en stase, faute d'oscillation suffisante de la part des solides. Quoi qu'il en soit, il fut suivi de la syncope, & ensuite de la fièvre ; mais enfin, la liberté

fut rendue à tous les organes essentiels à la vie : *Febris quod maximè mirum videri potest, sæpè præsidio est.* Celse, lib. 2, cap. 8.

Le trente-deuxieme jour au matin, le sommeil avoit été interrompu la nuit par quelques rêves effrayants ; je trouvai la tête un peu pesante, le pouls petit, un peu resserré & fébrile ; des petits points se faisoient sentir sous le *sternum* & aux environs, avec une touffle gênante, le corps libre, les voies urinaires sensibles, les urines abondantes & glaireuses, charriant de temps en temps quelques gouttes de sang épais & noir, & les douleurs de goutte n'étoient plus si violentes. Le régime fut continué ; on ajouta la racine de guimauve à la tisane ordinaire, & l'on supprima le nitre.

Le malade vécut de cette manière, trois jours, pendant lesquels il fut fort foible ; la langue se chargea d'un limon jaunâtre, le desir de manger se perdit, il y eut une insomnie accablante, la tête devint pesante & douloureuse, & la fièvre se réveilla par degrés ; de sorte, qu'elle donna un fort accès éphémère, qui prit sur le trente-quatrième jour, & finit avec le trente-cinquième, par une évacuation de trois ou quatre selles bilieuses, d'un jaune poracé, par une légère



transpiration, par l'expectoration de crachats gluants, & un écoulement abondant d'urines, de l'épaisseur & couleur de petit-lait naturel.

Le trente-fixieme jour le matin, le malade ayant un peu dormi la nuit, je trouvai la tête encore un peu pesante, la langue jaune & humide, la poitrine débarrassée, le pouls foible & fébrile, les urines couloient toujours abondamment, l'appétit revint. Je conseillai ce jour-là d'ajouter à son bouillon de poulet ou de veau, un peu de tranche de bœufs, & d'y faire nager une soupe quelquefois dans le courant du jour, & selon le goût, aussi une soupe dans un bouillon aux herbes, & pour boisson la dernière tisane.

Ce régime fut continué jusqu'au quarantieme jour, quoiqu'au trente-huitieme, je trouvai le malade, après avoir goûté tout le plaisir que procure le sommeil le plus doux, fort gai, sans fièvre, le pouls dans un état purement naturel, la tête & la poitrine de même, la langue nette, le corps faisant bien ses fonctions de toutes parts, les urines abondantes, & approchant de la consistance & couleur naturelle; enfin, l'enflure gouteuse presque résolue & sans douleurs.

Le quarantieme jour, le malade allant constamment bien, il se leva de son lit

de lui-même, pour la première fois, & resta sur son fauteuil sans aucune peine. Il n'éprouva, en marchant, aucune difficulté dans les mouvemens de la jambe, ni du pied qui souffrirent les rétractions spasmodiques mentionnées ci-dessus; non plus que du bras & de la main, dont les mouvemens sont rétablis dans toutes leurs parties, avec la résolution des engorgemens arthritiques. Cependant, en discutant ces raisons sur une certaine foiblesse qu'il ressentoit dans ses membres en les mouvant, je conçus que c'étoit une espece d'inertie des fibres musculaires qui furent tendues au-delà de leurs tons, & que je devois laisser la réparation à faire au temps & à la nature.

Le quarante & unieme jour, il entra en convalescence, pleinement satisfait de son état; & ayant toute disposition propre à remplir ses cellules adipeuses presque oblitérées.

La nature mise en désordre promptement par des causes si actives & si puissantes, perdit totalement ses loix; ses fonctions étoient les unes dissimulées, & les autres, en partie abolies, & en partie dépravées; jusqu'à celles de l'ame qui subirent un trouble relatif à celui du corps; elle étoit enfin opprimée par le poids d'une humeur viciée & turgescence,

Dans cette confusion , que pouvoit-on attendre de son mécanisme ? Il n'y avoit vraisemblablement que l'art seul qui pût la réveiller & la faire sortir de ses entraves. L'on vit dans le cours de cette maladie , que les crises salutaires furent l'ouvrage de l'art ; que la nature , comme engourdie & enchaînée , ne put subjuguier l'humeur morbifique , & lui donner cette coction avantageuse & si desirable dans les maladies aiguës ; qu'il fallut que l'art y suppléât en atténuant les humeurs , & en leur donnant à propos une issue par les voies qu'elles devoient prendre , relativement aux endroits où elles étoient embarrassées. L'on vit que les miasmes putrides , étendus dans le sang , donnerent beaucoup de force au vice arthritique ; & que celui-ci , par sa vélocité , attaqua tout le genre nerveux , bouleversa toute l'économie animale , & que par ses effets il masqua la marche de la fièvre putride. L'on vit que le sommeil fut contraire aux convulsions , & qu'il n'y fût convenable qu'autant que leur cause fût diminuée & dissipée : qu'à cet effet une diète sévère , la saignée , les délayants & les calmants furent préparatoires , & que les purgatifs ont décidé du salut du malade. L'on vit enfin que la matière arthritique restante ne céda qu'aux efforts

256 LETTRE DU F. BERNARD ,  
critiques de la nature seule, après qu'elle  
fût rendue à elle-même par les ressources  
de l'art, & que ces mouvements critiques  
furent exécutés avec cette harmonie pro-  
pre au rétablissement de la santé , époque  
où l'art cesse d'opérer.

---

*LETTRE du frere BERNARD, religieux  
Feuillant, élève & successeur du frere  
COSME, sur un remede qui peut guérir  
les cancers du visage.*

MONSIEUR,

Depuis que vous avez inséré dans le jour-  
nal de méd. (1) la lettre que j'ai eu l'hon-  
neur de vous adresser, au sujet d'un moyen  
propre à guérir les cancers du visage,  
j'ai été sollicité par un grand nombre de  
personnes de l'art de différents endroits  
du royaume, de leur communiquer promp-  
tement ce moyen, en répondant à leurs  
lettres. Mais comme il seroit gênant,  
pour ne pas dire ennuyeux, de n'être,  
pour ainsi dire, occupé qu'à répondre  
au desir empresse de tous ceux qui m'ont  
fait l'honneur de m'écrire, en leur écri-

---

(1) Novembre 1781, pag. 478.

vant moi-même à chacun en particulier, j'ai cru devoir me hâter de vous envoyer la composition de ce remède qu'ils me demandent, me réservant de vous communiquer, par la suite, les observations que j'ai promises à ce sujet, auxquelles je joindrai mon opinion sur la nature du *noli me tangere*, sur la préférence que mérite le remède que je publie sur tous les autres que l'on a pu employer, ou que l'on croiroit pouvoir l'être. Ainsi, je ne m'arrêterai maintenant ni à décrire le cancer & ses différences, ni à faire l'histoire de tous les moyens que l'on a conseillés ou mis en usage pour la guérison de cette cruelle maladie; mon but, dans ce moment, étant seulement de faire parvenir, par la voie de votre journal, aux personnes qui m'ont fait l'honneur de m'écrire, la recette du remède qu'ils me demandent avec tant d'instance.

Ce remède ne m'appartient qu'autant que le frere *Cosme*, mon respectable maître & confrere, en avoit fait l'acquisition, ainsi qu'il conste par les papiers que j'ai trouvés dans son porte-feuille, & dont je rendrai compte dans le temps avec exactitude. Depuis l'achat de ce remède (qui se trouve néanmoins décrit dans plusieurs ouvrages, quant au fond), le frere *Cosme*

258 LETTRE DU F. BERNARD ,  
le communiqua à quelques personnes de  
l'art ; & depuis neuf ans que ce remede a  
mérité ma confiance , je me suis fait un de-  
voir de le communiquer de même : enforte  
que beaucoup de chirurgiens l'emploient  
avec succès, entr'autres m. *Espiaud*, chirur-  
gien de mérite à Soissons, qui m'a fait  
l'honneur de m'envoyer une quinzaine  
d'observations sur ce sujet. Je les join-  
drai aux miennes dans le temps.

Enfin, le remede dont il est question,  
a pour base l'arsenic blanc ; ce seroit à  
tort que l'on craindroit de traiter les can-  
cers avec cette substance , parce que pre-  
mièrement elle n'entre qu'à très-petite  
dose dans le remede ; secondement,  
parce qu'on ne l'emploie qu'extérieure-  
ment, jointe avec d'autres substances qui  
l'étendent à volonté : cependant , en gé-  
néral, les proportions indiquées ne doi-  
vent point changer ; & depuis que je me  
sers de ce remede , je n'ai pas encore  
varié les doses , excepté pour certains  
vieux ulceres des jambes , où je l'em-  
ploie avec avantage (1). Ainsi ceux qui

---

(1) M. *Bergeret*, chirurgien de cette ville,  
connu avantageusement de plusieurs savants, m'a-  
voûa, il y plusieurs années, qu'il employoit aussi  
avec succès l'arsenic dans pareille circonstance.

ne font pas essentiellement de l'art, & qui pourroient être effrayés, cesseront de l'être, s'ils font attention, ou s'ils apprennent que depuis très-long-temps les médecins & les chirurgiens ont conseillé & employé l'arsenic avec succès; qu'il ne peut pas nuire, lorsqu'il est manié par des mains prudentes, ainsi que d'autres poisons aussi actifs, ou presque autant, & desquels on retire souvent de grands avantages. Il y auroit une infinité de choses à dire sur ce sujet; mais je m'arrête à ce qui me semble plus pressant. C'est à la formule du remède, & à la manière de l'employer,

#### F O R M U L E.

Prenez Cinnabre artificiel . . . 2 gros.  
 Cendre de semelles de  
 vieux souliers brûlés . 8 grains.  
 Sang-dragon . . . . 12 grains.  
 Arsenic blanc . . . . 40 grains.

Mettez le tout en poudre fine, & faites-en un mélange exact dans un mortier de verre ou de fayance; renfermez ensuite

---

M'ayant toujours fait part, depuis ce temps, de ses observations à ce sujet, je me fais un devoir de lui témoigner ici toute ma reconnaissance.

260 LETTRE DU F. BERNARD,  
ce tout, pour pouvoir vous en servir au  
besoin, & de la maniere suivante.

*Maniere d'employer la poudre ci-dessus  
pour les ulceres chancreux du visage.*

Quoique cette poudre soit très-avantageuse dans le traitement de plusieurs maladies chirurgicales, cependant il n'est question ici que de son application sur les ulceres chancreux du visage, dont le vice en général est local, comme l'expérience le démontre; néanmoins le malade sera mis au régime du lait, autant que cela sera possible; on le purgera une fois avant & après le traitement. Cette prudence ne peut être condamnable, de même que celle de faire un caustere, si l'ulcere chancreux a beaucoup de surface, & qu'il paroisse d'un mauvais caractère. L'application du remede se fait comme il suit. On met plus que moins de la poudre dans un petit vase de fayance ou de verre; l'on verse par-dessus quelques gouttes d'eau; & avec un petit pinceau de poil, on la detrempe, & on en fait une espece de boue, point trop liquide, afin que l'arsenic ne puisse se précipiter au fond du vase; ce qui romproit l'exactitude du mélange, & donneroit occasion d'employer plus ou moins d'arsenic dans un endroit de l'ulcere que



dans l'autre. Ayant donc détrempé la poudre, comme il a été dit, l'on trempe le pinceau dans le petit vase, & l'on porte sur l'ulcère préalablement bien nettoyé (1), une couche du remède, de l'épaisseur environ d'une pièce de six liards. L'on *barbouille* ainsi tout l'ulcère, y compris ses bords; après quoi, l'on recouvre le tout avec de l'agaric de chêne cardé, de la toile d'araignée, ou plutôt, comme nous le pratiquons toujours, avec le *byssus* qui croît sur les vieux tonneaux, & qui est improprement nommé par plusieurs agaric de cave. C'est le *byssus cryptarum* des botanistes (2). Nous le préférons à la toile d'araignée & à l'agaric de chêne cardé, parce qu'étant noir, ou d'un brun noirâtre, il semble flatter davantage les malades, qui préfèrent toujours, comme l'on fait, cette couleur à toutes celles qui n'ont pas le coup-d'œil des mouches de taffetas. Ayant donc appli-

---

(1) Il faut qu'il ne reste sur l'ulcère, de même qu'aux environs, aucunes croûtes; ainsi on les enlève toutes: cela devient facile si l'on a eu soin, la veille, d'appliquer par-dessus un emplâtre d'onguent, tel que celui de la mere.

(2) *Byssus capillava perennis cinerea tenax rupi innata*. LINNEUS, *syss. plant. nov.* édit. 1780, tom. 4, page 595.

qué l'une ou l'autre de ces choses, on les humecte, en y portant dessus quelques gouttes d'eau, soit avec le doigt, soit avec l'extrémité des pinces à anneaux, ou de la spatule, & on laisse sécher le tout. Ce tout forme une croûte qui tient très-bien d'elle-même, qui ne tombe qu'avec l'escarre. Le malade ainsi pansé, on le prévient sur les douleurs qu'il éprouvera bientôt à l'ulcère & dans les environs, auxquels il surviendra un gonflement inflammatoire, qui ne doit point inquiéter, & qui se dissipe ordinairement peu de jours après, lorsque l'escarre commence à se détacher. Cette escarre s'ébranle & tombe assez communément le 17<sup>e</sup> ou le 20<sup>e</sup> jour de l'application; mais on peut aider ou accélérer sa chute, lorsqu'il est presque entièrement détaché. Alors l'on applique sur le nouvel ulcère, qui n'est, pour ainsi dire, qu'une plaie simple, un emplâtre de Nuremberg. On le renouvelle une fois par jour, ayant grande attention de bien nettoyer, à chaque fois, les environs de l'ulcère, & l'ulcère lui-même. L'on parvient, par ce moyen, à le conduire à cicatrice, se servant toutefois, dans le besoin, de charpie rapée, de pierre infernale, &c. pour réprimer les chairs qui pourroient s'opposer, ou retarder la ci-

cicatrification. Or si, avec ces moyens, l'on ne parvenoit pas à la cicatrification parfaite de l'ulcere, il faudroit faire une seconde application du remede, laquelle auroit l'effet desiré, comme je l'ai éprouvé plusieurs fois.

Telle est la méthode de traiter les ulcères chancreux, que les anciens avoient nommés *noli me tangere*. Je desire ardemment que cette méthode parvienne à toutes les personnes de l'art, afin que, par ce moyen, elles puissent délivrer l'humanité d'une maladie dégoûtante, & qui, malheureusement, est fort commune dans les campagnes.

J'ai l'honneur d'être, &c.

## QUESTION DE PHYSIOLOGIE.

*L'électricité augmente-t-elle la vitesse du pouls ?*

LA plupart des physiciens électrisants qui ont écrit sur les effets de l'électricité appliquée à l'économie animale, ont avancé que la vitesse du pouls est évidemment accélérée chez ceux qui, montés sur un isoloir, se soumettent un certain temps à une électrisation continuée. Des expériences faites à dessein de m'assurer de ce fait, m'ayant fait connoître que cette as-

sertion étoit des plus hasardées, je m'étois inscrit en faux contre cette prétendue accélération, dans mon premier ouvrage sur l'électricité appliquée à la guérison de la paralysie, *pag.* 136 & *suivantes*; & j'avois plusieurs fois, avec m. *Marigues*, chirurgien-major de l'infirmierie royale de Versailles, qui cultive la physique par délassement, rejeté ces expériences, & obtenu des résultats différents de ceux qui sont énoncés par les physiciens. Je conclus donc de ces expériences, que le nombre des battements du poulx, soit qu'on fût électrisé, ou qu'on ne le fût pas, n'étoit pas plus grand, & que la vitesse du mouvement des arteres, dans l'un & l'autre cas, étoit parfaitement uniforme. Mais ayant trouvé dans quelques ouvrages ultérieurs la confirmation des opinions des physiciens cités plus haut, je pensai que je pouvois m'être trompé, & je présentai que m'étant servi d'une machine à globe qui ne donnoit pas une électricité bien forte, la matiere électrique pouvoit n'avoir pas été assez abondante dans les sujets électrisés pour produire cette augmentation de vitesse.

Pour me convaincre, il s'agissoit de répéter les expériences que j'avois déjà faites; & pour les faire avec plus de succès, je substituai au globe un plateau de glace de 24 pouces de diametre qui, frotté

par des coussins bien enduits d'amalgame, & dans un temps où le vent étoit au nord, devoit me donner une électricité très-forte. Mais, pour mesurer le temps avec exactitude, j'avois-besoin d'une pendule à secondes dont la marche fût bien réglée. M. *Thyerry de Ville - d'Avray*, premier valet-de-chambre du Roi, qui en possède une telle que je pouvois la désirer, me permit de porter ma machine chez lui, & d'y faire mes expériences. Je fis avertir m. *de Cubieres*, m. *de Crécy*, m. *Cornet* de l'académie des sciences, & m. *Hévin* fils, premier chirurgien de Madame, en survivance, tous amateurs de la physique, afin qu'ils fussent témoins de ces expériences & des résultats qui devoient s'ensuivre.

Je commençai par toucher mon poulx un quart d'heure de suite, je reconnus qu'il avoit quatre-vingt pulsations par minute; je montai ensuite sur l'isoloir, je me fis électriser positivement pendant un quart d'heure, & je trouvai que mon poulx battoit exactement quatre-vingt fois par minute. Je puis donc conclure, d'après cette expérience, comme je l'ai fait il y a dix ans, d'après plusieurs autres, que l'électricité positive n'augmente point le nombre des battements des arteres, & que ce nombre est toujours le même, que l'on soit électrisé, ou qu'on ne le soit pas.

## 266 QUESTION DE PHYSIOLOGIE.

Suivant les idées reçues , l'électricité positive augmentant dans ces vaisseaux le nombre des pulsations, l'électricité négative paroïssoit devoir les diminuer ; pour m'en assurer , je m'électrisai négativement le même temps. Dans cette expérience la vitesse de mon pouls n'a pas été ralentie , j'ai toujours compté quatre-vingt pulsations par minute. J'ai fait de la même manière répéter ces expériences par mm. *Cornet & Hévin*, & les résultats se sont trouvés absolument les mêmes.

Il résulte de ces faits qui sont incontestables , que l'électricité, soit positive, soit négative , n'augmente ni ne diminue dans un temps donné le nombre des pulsations des arteres , & que ce nombre est constamment le même, soit que l'électricité agisse sur le corps , ou qu'elle n'y agisse pas. On peut présumer de-là que le fluide électrique, mis en action par une bonne machine, n'agit pas directement sur les arteres, mais seulement sur les esprits animaux, dont il rectifie les radiations dans les nerfs, quand elles sont vicieuses en plus, comme dans les convulsions, ou en moins, comme dans les paralyfies.

J'ai fait voir ensuite à cette assemblée , qu'une jeune personne dont les nerfs sont très-vibratiles, & que j'avois fait venir à dessein , pouvoit recevoir des convulsions

de l'électricité positive, aidée des secousses qu'excite la traction des étincelles, & que je pouvois les faire disparoître sur-le-champ par l'électricité négative. J'ai fait successivement, sur cette demoiselle, ces deux expériences; la première lui a donné effectivement des convulsions, la seconde les a fait cesser dans l'instant.

Ces faits, qui détruisent une erreur accréditée par des auteurs estimables, me paroissent trop intéressants pour tarder plus long-temps à les faire connoître. C'est dans cette vue que je prie l'auteur du journal de médecine de vouloir bien les insérer dans un des 1<sup>ers</sup> cahiers. *Signé, SANS.*

*Versailles, 7 janvier 1782.*

*EXTRAIT des prima mensis de la faculté de médecine de Paris, tenus les 15 janvier & 4 février 1782. \**

LA constitution de l'air ayant été la même pendant tout le mois de janvier que pendant les mois de novembre & de décembre, les maladies dominantes, quelques variées qu'elles aient été en apparence, ont été du même genre; elles étoient toutes les effets d'une affection catharrale. Ses principaux symptômes ont été des toux, des maux de gorge, des

\* Par m. DESESSARTZ.

gonflemens douloureux des gencives, des points de côté, des douleurs rhumatismales, des coliques suivies de dévoiemens, ou même sèches, &c.

On a observé que les rhumes & les toux ont été très-communs parmi les enfans, & que chez plusieurs la toux avoit, par son opiniâtreté, sa précipitation & sa durée, quelque ressemblance avec la coqueluche. Les rhumes simples cédoient aux apéritifs béchiques & aux minoratifs. Mais lorsqu'ils étoient opiniâtres, avec une toux sèche, la poitrine souffrante, le pouls ferré, dur, & à plus forte raison lorsque les crachats étoient sanguinolens, avec oppression, il a été nécessaire d'employer la saignée ; elle parut plus avantageuse en ne tirant que peu de sang à la fois, & en la réitérant à des distances peu éloignées. Lorsque la toux ressembloit à la coqueluche, les adoucissans & même les apéritifs incisifs & expectorans faisoient peu d'effet, si l'on n'y joignoit pas l'ipécacuanha d'abord comme vomitif, ensuite comme incisif, donné à petites doses, mais réitérées, sous la forme, soit de pilules, soit de tablettes, soit de sirop. Ce remède détruisant la viscosité de l'humeur, préparoit la cotion & facilitoit l'effet des purgatifs, qui, chez la plupart des malades, ont dû être un peu actifs. Après avoir divisé l'humeur



& purgé une ou deux fois, la thériaque donnée le soir à des doses proportionnées à l'âge & à la sensibilité des sujets, a évidemment diminué la durée de ces toux.

En général, il a été prouvé par les observations uniformes des membres de la faculté, faites, soit à l'Hôtel-dieu par m. *Majault*, soit dans les colleges, couvents & pensions, ou chez les particuliers par d'autres médecins, que ces maladies catharrales dépendoient de matieres gluantes, épaisses, qui ne pouvoient être évacuées qu'autant qu'on avoit, dès le commencement, rompu leur ténacité par des remedes incisifs, appropriés aux circonstances & à la constitution des malades. La saignée a été quelquefois nécessaire ; mais on a dû la modérer, parce que les remedes n'operent pas, si la nature manque de forces. La fibre étoit-elle sèche, aride, tendue, les vrais incisifs, tels que l'hysope, le lierre terrestre & le kermès, l'oignon de scille, auroient augmenté cet état. La raison vouloit qu'on fit précéder les adoucissans, les relâchans. Y avoit-il au contraire trop de mollesse, trop de lâcheté dans la fibre, les incisifs toniques ont bien réussi.

Nous sommes entrés dans ce court exposé des traitemens différens, pour deux raisons ; 1<sup>o</sup>. pour présenter la somme

des observations communiquées & confirmées par un grand nombre de docteurs ; 2<sup>o</sup>. pour prévenir certains lecteurs contre l'erreur qu'un même traitement doit guérir toutes les maladies qui ont un symptôme principal, d'où elles tirent leur nom : erreur qui n'est que trop commune, & dont plusieurs médecins se sont plaints de n'avoir pu réparer les mauvais effets.

M. *Duhaume*, médecin de l'Hôtel-dieu, a remarqué que les maladies aiguës de la poitrine, cédoient plus aisément aux remèdes, lorsqu'on débutoit par des saignées, (proportionnées à l'intensité de la maladie & aux forces des malades) que lorsqu'on commençoit par les évacuans, & sur-tout par les émétiques. En général, ces maladies étoient susceptibles d'une guérison assez prompte, au lieu que les affections chroniques de la même capacité, ont été plus opiniâtres, ou devenoient plus promptement mortelles.

Les dévoiemens ont été plus funestes que dans les mois passés. M. *Dumangin*, médecin de l'hôpital de la Charité, a vu un grand nombre de fièvres putrides, dont plusieurs étoient accompagnées de dévoiement dysentérique. La tête est dans un état d'hébètement, (*hebetudo*) cependant sans délire marqué, la langue un peu sèche, jaune dans son milieu &

humectée sur les bords ; le ventre tuméfié, douloureux : les urines sont , tantôt pâles, tantôt enflammées. La peau devient aride, les extrémités froides avec une moiteur gluante, il survient un saignement de nez qui ne change point l'état en mieux. Mais quelques malades ont eu un gonflement des glandes parotides, ou maxillaires, d'abord d'un côté, ensuite de l'autre. La formation de ces tumeurs étoit suivie d'une diminution notable dans les symptômes. Cette maladie s'est adoucie sur la fin du mois, & elle n'avoit point de suites fâcheuses, lorsque les malades étoient secourus assez à temps pour qu'on pût placer, dès le commencement, les émético-cathartiques.

M. *Sollier de la Romillais*, médecin de l'Hôtel-dieu, a eu à traiter de pareilles fièvres ; les matieres évacuées étoient très-fétides ; il l'a employé l'eau de riz avec la décoction de quinquina, & acidulée avec l'eau de rabel. Quoique la dose de cette liqueur astringente fut très-moderée, il a observé qu'elle produisoit de l'agacement à la poitrine ; ce qui doit rendre très-circonspect dans son usage, sur-tout chez les sujets dont la fibre est susceptible d'irritation.

Quelques dévoiemens se sont terminés malheureusement, non-seulement par des

évacuations sanguinolentes, mais par des évacuations de sang noir & très-visqueux. Confirmation de la vérité du diagnostic établi par plusieurs docteurs, & spécialement par mm. *Majault, Salin, des Effartz, Dumangin, Coutavox, le Teneur*, qu'une des causes les plus graves de ces maladies, étoit la gêne & l'arrêt de la circulation du sang dans les vaisseaux du ventre.

M. *Salin* a eu lieu d'observer que quoique l'air fut très-humide pendant tout le cours du mois de décembre, cependant la bile couloit aussi difficilement que si la température eût été très-seche; mais que depuis le commencement de janvier le ventre est plus libre, & la bile cede mieux aux apéritifs & aux purgatifs: il a remarqué aussi que dans cet état de relâchement du ventre, la peau est plus douce, & devient plus aisément humide.

C'est à l'épaississement visqueux, non-seulement du sang, mais de la lymphe, de la bile & des autres humeurs, que m. *des Effartz* a cru devoir attribuer aussi les paralyties, qui n'ont pas été rares, les pesanteurs de tête & les engourdissements avec presque perte de sensibilité dans les extrémités supérieures, au moins par instants: incommodité qui a été fort commune, & pour la guérison de laquelle les saignées

saignées du bras, & même du pied, étoient peu efficaces. Ces engourdissements ne cédoient qu'à des incisifs long-temps continués & alliés aux toniques, chez les malades dont la fibre étoit molle & lâche.

Il y a eu quelques fievres putrides-malignes dans la dernière quinzaine de janvier. Les principaux symptômes étoient un accablement avec stupeur, un pouls mol, les fibres musculaires lâches, une langueur générale. Tout annonçoit l'engouement des vaisseaux & des organes sécrétoire, dépendant d'humeurs épaisses, gluantes, qui, ne pouvant fournir de l'activité à la circulation, se dépravoient par le repos & la stagnation. L'oxymel, qui est en même-temps apéritif, cordial, tonique & anti-septique, réussissoit aussi bien dans ces sortes de fievres, que dans celles qui sont inflammatoires. Pour peu qu'on réfléchisse sur les qualités physiques & médicinales de ce remède, si justement vanté par les anciens, on sera convaincu qu'il en est peu qui réunisse d'aussi grands avantages. Nous sommes fâchés de ne pouvoir entrer dans tous les détails qu'une longue & judicieuse expérience a soumis au sujet de ces maladies, & de ce remède à m. *Majault*, auteur de cette observation. Il a ajouté que ces sortes de fievres n'avoient point attaqué les enfans,

ni les adultes, qui font parvenus au-delà de vingt ans, mais les jeunes gens, depuis quinze jusqu'à vingt.

Les exemples des mauvais effets produits dans ces fièvres, & même dans plusieurs autres maladies, par le tartre stibié, mêlé en petite dose, à toutes les boissons, ont été fortement présentés par cet ancien praticien, & confirmés par mm. *Morizot Deslandes*, *Salin*, *Desessart*, *le Tenneur*. Ce remède si utile, nous pouvons dire si héroïque, quand il est administré comme vomitif, n'est pas aussi avantageux, que la plupart le croient, employé par fractions, comme fondant incisif, dans toutes les boissons. Ces qualités, cette action qu'on lui suppose, ne seroient-elles pas imaginaires, ou, si elles existent, préjudiciables? M. *Majault* avoit été frappé, depuis long-temps, de la fétidité des évacuations, le jour que le tartre stibié avoit été ainsi administré, tandis que leur odeur étoit moins piquante, moins forte les autres jours. M. *Morizot* avoit fait la même remarque, & l'avoit communiquée à son confrere. Il est vrai que les boissons émétisées procurent des évacuations, mais les matieres qu'elles forcent de sortir par l'action continuelle du tartre stibié sur l'estomac & sur le canal intestinal, sont crues, & dès-

lors très-fétides. Cette irritation perpétuelle s'oppose à la coction des humeurs ; il n'est plus permis d'en attendre : par conséquent plus de crises. La maladie devient beaucoup plus longue & plus difficile, parce que, contre la méthode d'*Hippocrate*, on trouble sans cesse le travail de la nature, que ce prince de la médecine avoit appelée, d'après l'expérience & l'observation, *morborum medicatrix*. M. *Desessart* a assuré que depuis 14 ans qu'il a renoncé à donner le tartre stibié par fractions, il a eu le plaisir de voir les maladies qu'on appelle putrides, & même malignes, se terminer plus régulièrement & plus promptement. M. le *Tenneur* a assuré la même chose. Ce point de pratique nous a paru trop intéressant pour n'en pas présenter au moins l'essentiel, dans ce temps sur-tout où l'on prodigue si fort ce remède, que l'on a vu des malades en prendre 4 & même 5 grains par jour, & jusqu'à 80 grains dans le cours de leurs maladies.

Cet extrait est déjà si long ; que nous sommes forcés de renvoyer à un autre cahier, les réflexions importantes faites sur la croûte couenneuse du sang, & plusieurs observations particulières très-intéressantes.

# OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES.

## JANVIER 1782.

Jo. du M.	THERMOMETRE.			BAROMETRE.		
	<i>Au lever du S.</i>	<i>A 2 h. du soir.</i>	<i>A 9 h. du soir.</i>	<i>Au matin.</i>	<i>A midi.</i>	<i>Au soir.</i>
	Deg.	Deg.	Deg.	Pou. Lig.	Pou. Lig.	Pou. Lig.
1	3, 6	4, 4	4, 2	27 10, 3	27 11, 5	27 11, 5
2	7, 5	9, 8	8, 7	11, 1	10, 7	10, 4
3	6, 0	8, 0	5, 5	10, 5	11, 11	28 1, 4
4	5, 6	8, 0	7, 8	28 1, 8	28 1, 4	0, 9
5	7, 2	8, 1	6, 0	27 10, 8	27 10, 2	27 11, 0
6	4, 4	7, 3	4, 4	28 0, 0	28 0, 9	28 1, 5
7	2, 8	5, 0	5, 7	27 11, 10	27 11, 2	27 8, 0
8	3, 0	7, 2	4, 9	10, 2	11, 2	11, 5
9	5, 7	6, 9	7, 3	7, 10	4, 7	1, 4
10	1, 3	3, 3	2, 3	6, 5	7, 8	11, 10
11	-1, 0	2, 4	-0, 6	28 3, 0	28 3, 3	28 3, 8
12	-2, 5	1, 4	1, 2	4, 0	4, 0	4, 8
13	-0, 0	2, 7	0, 2	4, 6	4, 4	4, 6
14	-0, 7	1, 3	-1, 5	4, 0	3, 3	3, 0
15	-2, 9	-1, 5	-2, 0	2, 0	1, 6	1, 4
16	-0, 0	3, 0	4, 5	27 11, 6	27 9, 2	27 6, 6
17	1, 2	3, 7	0, 6	4, 9	5, 0	5, 6
18	-1, 0	2, 6	-2, 4	7, 1	8, 3	10, 1
19	0, 4	2, 5	3, 3	10, 5	10, 6	11, 2
20	5, 0	6, 6	6, 7	11, 2	10, 3	8, 10
21	5, 1	7, 5	4, 1	9, 0	10, 1	28 0, 0
22	0, 9	6, 9	6, 5	28 2, 1	28 1, 10	1, 8
23	7, 2	8, 5	7, 2	2, 1	2, 4	2, 7
24	6, 3	6, 9	6, 2	1, 4	0, 0	27 11, 0
25	5, 7	6, 2	3, 7	27 9, 0	27 9, 8	11, 3
26	5, 7	6, 2	2, 5	5, 2	7, 10	9, 11
27	3, 0	7, 7	3, 7	4, 6	4, 4	5, 0
28	3, 3	5, 6	3, 0	3, 6	3, 4	4, 5
29	2, 3	5, 0	1, 5	1, 9	2, 6	2, 2
30	2, 8	2, 4	2, 0	1, 11	2, 10	0, 2
31	-0, 4	3, 0	-0, 0	8, 7	9, 11	10, 11



## VENTS ET ÉTAT DU CIEL.

<i>J. du mois.</i>	<i>La Matinée.</i>	<i>L'Après-midi.</i>	<i>Le Soir à 9 h.</i>
1	N-E. couv. vent.	N-E. cou. pet. pl.	E. couvert.
2	S-O. <i>idem.</i> doux.	S-O. couv. doux.	S-O. <i>idem.</i> doux.
3	S-O. n. v. pet. pl.	S-O. nuages.	S-O. nuages.
4	S-O. cou. pl. vent.	N-O. couv. pluie.	O. couvert.
5	S-O. <i>idem.</i>	N-O. <i>idem.</i>	O. <i>idem.</i>
6	O. nuages.	N-O. beau.	N-O. beau.
7	S-O. c. pl. vent.	S-O. c. pl. gr. v.	S-O. c. pl. gr. v.
8	O. nuages, vent.	O. nuages, pluie.	O. beau.
9	S-O. c. gr. vent.	S-O. c. pl. temp.	S-O. couv. temp.
10	S-O. nuag. froid.	O. couv. pl. vent.	O. beau, froid.
11	N. beau, froid.	N-E. beau, froid.	N-E. <i>idem.</i>
12	N. & N-E. <i>idem.</i>	N. nuages, froid.	N. couvert.
13	N. beau.	N. nuages.	N. <i>idem.</i>
14	N. & N-E. c. br.	N-E. c. br. froid.	N-E. <i>id.</i> br. froid.
15	N-E. & E. <i>id.</i> fr.	N. & E. <i>idem.</i>	N. & E. <i>idem.</i>
16	N-O. c. br. <i>grefil.</i>	S-O. c. pl. gr. v.	S-O. couvert.
17	S-O. nuag. vent, pluie, grêle.	N-O. nuag. pluie, vent, tonnerre.	O. beau.
18	N-O. beau, <i>neige</i> la nuit.	N-O. beau, froid.	N. <i>idem.</i> froid.
19	S. couv. brouill.	S. couv. brouill.	S. c. brouil. dégel.
20	S. <i>idem.</i>	S. cou. vent doux.	S. c. vent doux.
21	N-O. bc. pet. pl.	N-O. n. doux, bru.	O. nuages.
22	O. nuages, vent.	S-O. c. pl. & vent.	S-O. couvert.
23	S-O. couvert, pl.	S-O. couvert.	S-O. <i>idem.</i>
24	S-O. couv. doux.	S-O. & S-E. <i>id.</i>	S-O. <i>idem.</i>
25	S-O. nuag. pluie, grêle, tempête.	S-O. nuag. vent.	S-O. nuag. vent.
26	S-O. c. pl. temp.	N-O. <i>idem.</i>	N-O. beau.
27	S-O. n. pl. <i>neig.</i> v.	O. <i>idem.</i> pluie.	O. nuages, vent.
28	O. nu. pl. temp.	O. <i>id.</i> gr. vent.	S-O. beau.
29	S-O. nua. gr. v.	S-O. beau, vent.	S-O. <i>idem.</i>
30	S. couv. <i>neige.</i>	O. & E. couvert.	O. couvert, pluie.
31	N-E. & N. b. <i>nei.</i>	N. beau, froid.	N. beau, froid.

## 278 OBS. MÉTÉOROLOGIQUES.

## R É C A P I T U L A T I O N.

Plus grand degré de chaleur . . . . . 9, 8 deg. le 2

Moindre degré de chaleur . . . . . -2, 9 le 15

Chaleur moyenne . . . . . 3, 8 deg.

Plus grande élévation du Mer- *pou. lig.*

cure . . . . . 28, 4, 8 le 12

Moindre élévat. du Mercure . . . . 27, 1, 4 le 9

Elévation moyenne . . . . . 27 p. 10, 3

Nombre de jours de Beau . . . . . 5

de Couvert . . . . . 15

de Nuages . . . . . 11

de Vent . . . . . 16

de Tonnerre . . . . . 1

de Brouillard. . . . . 4

de Pluie . . . . . 17

de Neige . . . . . 4

de Grêle . . . . . 3

Quantité de Pluie . . . . . 24, 9 lignes.

D'Evaporation . . . . . 15, 0

Différence . . . . . 9, 9

Le vent a soufflé du N. . . . . 5 fois.

N.-E. . . . . 3

N.-O. . . . . 4

S. . . . . 2

S.-E. . . . . 0

S.-O. . . . . 12

E. . . . . 2

O. . . . . 6

TEMPÉRATURE : Extraordinairement douce ,  
humide & orageuse.

MALADIES : Aucune.

COTTE , Prêtre de l'Orat. Curé de Montmorency, &amp;c.

A Montmorency, ce 1<sup>er</sup> février 1782.

## OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES,

Faites à Lille, au mois de janvier 1782, par  
m. BOUCHER, médecin.

LE froid n'a pas été plus rigoureux ce mois que le précédent. La liqueur du thermomètre n'a été observée que dans trois matinées au-dessous du terme de la congélation; encore n'est-elle guère descendue plus bas que ce terme: ce n'est que le 12 du mois qu'elle a été observée à  $1\frac{1}{2}$  degré au-dessous.

Il n'est presque point tombé de neige de tout le mois; mais le temps a été à la pluie depuis le premier jusqu'au 10, & depuis le 22 jusqu'au 31. Le vent a été le plus souvent *sud*.

Le mercure, dans le baromètre, a essuyé des variations considérables. Le 8 du mois il a été observé, le soir, au terme de 28 pouces 1 ligne; & le 29, à la même heure, il étoit descendu à celui de 27 pouces  $2\frac{1}{2}$  lignes: le 11 il étoit monté à 28 pouces 4 lignes. Au reste, depuis le premier jusqu'au 16, il a toujours été observé au-dessus du terme de 28. pouces, si l'on en excepte trois jours; & depuis le 16 jusqu'à la fin du mois, il s'est tenu constamment au-dessous de ce terme.

La plus grande chaleur de ce mois, marquée par le thermomètre, a été de 7 degrés au-dessus du terme de la congélation, & son plus grand abaissement a été de  $1\frac{1}{2}$  degré au-dessous de ce terme. La différence entre ces deux termes est de  $8\frac{1}{2}$  degrés.

La plus grande hauteur du mercure, dans le baromètre, a été de 28 pouces 5 lignes, & son plus grand abaissement a été de 27 pouces  $2\frac{1}{2}$  lignes. La différence entre ces deux termes est de 1 pouce  $2\frac{1}{2}$  lignes.

280 MALADIES RÉGNANTES.

Le vent a soufflé 2 fois du nord.	7 fois du sud.
2 fois du nord	10 fois du sud
vers l'est.	vers l'ouest.
2 fois de l'est,	6 fois de l'ouest,
1 fois du sud	7 fois du nord
vers l'est.	vers l'ouest.

Il y a eu 29 jours de temps couvert ou nuageux.  
 22 jours de pluie, | 2 jours de grêle.  
 4 jours de neige.

Les hygrometres ont marqué une grande humidité tout le mois.

*Maladies qui ont régné à Lille, pendant le mois  
 de janvier 1782,*

DEUX genres de fièvre continue ont été observés ce mois : la fièvre bilieuse, putride & vermineuse, telle qu'elle a régné dans les mois précédents ; (elle étoit encore la maladie la plus commune) ; & la fièvre inflammatoire de la tête, qui devoit être traitée par la méthode anti-phlogistique, le sang tiré des veines se trouvant toujours ou couenneux, ou d'un rouge brillant. La véritable crise de cette fièvre étoit une grande hémorrhagie. Un jeune homme robuste, à qui on avoit prescrit quatre grandes saignées dans le commencement de la maladie, a failli être la victime de l'imprudence d'un chirurgien qui, par le moyen d'une poudre astringente, lui supprima une hémorrhagie survenue au septième jour, & dont l'abondance avoit alarmé les assistants : il s'en ensuivit un refoulement de sang dans le bas-ventre, qui ne céda qu'au bout de plusieurs jours à l'administration des remèdes convenables.

Nous avons encore des fluxions de poitrine & des esquinancies catarrheuses, mais en moindre quantité que dans les deux mois précédents.

Les fièvres intermittentes de toute espèce étoient toujours en vigueur, & généralement très-opiniâtres. Des fautes graves dans le régime ou dans la cure les faisoient dégénérer, les tierces en continues ou en doubles-tierces, & les quartes simples en doubles-quartes.

---

*ÉLOGE historique de JEAN BASEILHAC, dit Frere Côme, religieux Feuillant & chirurgien Lithotomiste, avec des détails sur les instruments qu'il a inventés, perfectionnés ou appropriés pour la taille dans le haut & le bas appareil, & autres opérations chirurgicales, pour servir à l'histoire de la chirurgie; par m. DE CAMBON, chirurgien du corps de feu S. A. R. la Princesse Charlotte de Lorraine.*

Multis flebilis occidit.

*A Paris, chez la veuve Ballard & fils, imprimeurs du Roi, rue des Mathurins.*  
M. DCC. LXXXI.

Nos lecteurs liront avec plaisir quelques fragments de cet éloge.

Le Frere Côme, aidé de mm. *Grandclas*, docteur-régent de la faculté de Paris; *Menjon*, maître en chirurgie; & *Baseilhac* son neveu; devenu depuis chirurgien-major adjoint de l'hôpital de la Charité, s'assura parfaitement avec eux du véritable effet du lithotôme caché sur les parties qu'il

divise en les incisant. Les avantages étoient si sensibles à chaque essai , qu'il se convainquit de plus en plus de l'utilité de la nouvelle méthode , & la forme de son instrument lui parut si avantageuse qu'il n'a jamais cru devoir y faire le plus léger changement ».

« L'invention du lithotôme caché , n'est pas la seule que nous devons à l'intelligence & aux recherches laborieuses de ce zélé religieux. Son génie actif s'exerçoit sans cesse à perfectionner tout ce qui lui paroissoit susceptible de correction dans son art. Indépendamment de ses découvertes en chirurgie , il a inventé plus de vingt instruments , & perfectionné plusieurs autres. Ces instruments , en partie , sont gravés ou décrits dans ses ouvrages , mais il n'a pas fait mention de ceux qui sont étrangers à la taille ».

« Ayant reconnu l'imperfection de l'opération de la cataracte par abaissement , il imagina qu'on pouvoit extraire de l'œil le crÿstallin cataracté , & il inventa des instruments propres à cette nouvelle opération. Il en fit usage pour la première fois , le premier juillet 1750 , sur la belle-mère du sieur *Fessard* , graveur en taille-douce. Il fut aidé dans cette opération par mm. *Merlin* , maître en chirurgie à Lyon , & *Baseilhac* son neveu ».

« *Frère Côme* a inventé un trois-quarts courbe , pour faire la ponction de la vessie par l'hypogastre dans les rétentions d'urine. Tous ses trois-quarts ont une cannelure qui regne depuis la base de leur poinçon jusqu'au manche. Leur canule est percée d'un petit trou qui répond au commencement de cette canelure. L'instrument parvenu jusqu'au fluide , son issue contre son manche avertit l'opérateur qu'il est dans son foyer ».

« Il a aussi perfectionné l'instrument de m. *Garangeot* , pour arracher les dents , ainsi que les tenettes , pour l'extraction des pierres dans la

vesse : il a su approprier pour le même objet le mécanisme du forceps de m. *Leyret*, & inventé une tenette pour casser les pierres dans la vessie lorsqu'elles se trouvent d'un volume trop considérable ».

« Les liens en étrier qu'il a imaginés, en supprimant ceux dont on se servoit avant lui pour assujettir les malades dans l'opération de la pierre, sont d'une utilité reconnue ».

« Il a démontré que la situation horizontale des pierreux, pendant l'opération, étoit préférable à l'ancienne, & il leur a épargné de très-grandes souffrances par la suppression des pansements dont il a reconnu l'inutilité & les dangers. Il les a bannis pour toujours de la taille au bas appareil, ne s'en servant même dans le haut appareil, que dans le cas où la suppuration avoit peine à s'établir ».

« On lui doit encore une méthode nouvelle pour guérir les fistules lacrimales, & pour traiter les ulcères des paupières, en les cautérisant avec des instruments de son invention ».

« Son porte-agaric donne une grande facilité pour arrêter l'hémorrhagie de l'incision dans l'opération de la taille, & on se sert avantageusement de sa colle de gomme ammoniacque dissoute dans le vinaigre, dont l'application méthodique suffit pour réunir les plaies, sans être obligé d'avoir recours aux aiguilles & aux sutures ».

« Enfin, il a perfectionné l'opération au haut appareil dans les deux sexes, au moyen des instruments qu'il a inventés pour cet objet. On en trouve la description dans sa nouvelle méthode d'extraire la pierre par-dessus le pubis » (1).

---

(1) Elle a été publiée en 1779, avec fig. & se vend chez d'Houry, imprimeur, rue Haute-fenille, ainsi que la collection de tous les ouvrages du Frere Côme.

« L'ardeur d'acquérir de nouvelles connoissances dans l'art de guérir , le dominoit tellement qu'elle lui faisoit faire de grands sacrifices ».

« Persuadé que le sieur *Chonet* , chirurgien , possédoit un spécifique pour cette espece d'ulcere qui ronge les chairs du visage ; il en auroit fait l'acquisition , si un particulier zélé pour le bien public , auquel il en parla , ne l'avoit pas prévenu , en le payant 3000 livres. Deux ans après , celui-ci parut regretter son argent ; *Frere Côme* n'hésita pas de le lui rendre , il venoit de recevoir la même somme d'une personne riche dont il avoit achevé la cure » (1).

« Jamais on ne le vit esclave des préjugés : on étoit généralement persuadé que les emplâstiques ne devoient jamais être employés dans le traitement des ulceres inflammatoires à la cornée transparente. Il brava cette opinion , & par le moyen de quelques suppuratifs détersifs , il a conservé la vue à quantité de personnes qui l'auroient infailliblement perdue sans ce secours ».

« Après avoir appliqué un vésicatoire , il se servoit , pour le traitement de ces ulceres , de l'onguent de la mere , de celui de l'*abbé Pipon* , ou de la pommade de m. *Gaulard*. » Après les avoir étendus légèrement sur un morceau de linge figuré en ovale de la longueur & largeur de l'orbite , cousu sur une compresse languette fixée au bonnet du malade , il arrêtoit l'emplâtre sur l'œil , à la faveur d'un bandeau simple peu serré. Il renouvelloit le pansément de vingt - quatre en vingt-quatre heures , pendant douze ou quatorze jours , sans jamais ouvrir l'œil , se bornant à en essuyer les environs , avant d'y appliquer un nouvel emplâtre. Le traitement fini , il ôtoit l'appareil le soir

---

(1) Voyez la lettre du *Frere Bernard* , pag. 256.



en couchant le malade après avoir éteint sa lumière. Le lendemain, lorsqu'il étoit jour, il faisoit placer sur les yeux une feuille de papier bleu ou noir, fort basse, en forme de garde-vue, & laissoit ainsi l'œil s'ouvrir de lui-même, sans faire aucune épreuve, ni déplacer le papier, jusqu'à ce que la lumière n'occasionnât plus d'impression douloureuse. Pour ne pas renouveler l'inflammation de l'œil, il s'abstenoit des purgatifs, & tenoit même le malade long-temps après le traitement, à l'usage des gruaux, de la soupe au lait, du riz, & des œufs au lait, ou à la coque. La quantité de pain se régloit sur l'appétit, & il permettoit l'usage des fruits bien murs ».

« Il a amputé une infinité d'hémorroïdes charnues, dont les pédicules tenoient fort avant dans le rectum. Une canule d'ivoire, de métal, ou de buis, un peu longue, introduite dans l'anüs, arrêtoit l'hémorrhagie lorsqu'elle survenoit, & elle favorisoit en même temps l'issue du sang & des vents, qui, sans cette précaution dont on lui est redevable, occasionnent un grand surcroît de douleurs dans cette opération. Entre ses mains elle a toujours été suivie du succès le plus complet ».

« Sa dernière opération fut faite le 30 juin 1781, huit jours avant sa mort. C'étoit l'extirpation d'un polype dans le nez; il s'étoit convaincu, par une foule d'expériences, que la plupart des auteurs avoient effrayé mal-à-propos les gens de l'art, en leur faisant craindre des hémorrhagies difficiles à arrêter dans cette sorte d'opération: il a constamment observé, pendant le cours de sa longue pratique, que les plus rebelles cèdent assez facilement en faisant gargariser & renifler de l'eau froide aux malades, d'abord après l'extraction du polype ».

« Quoiqu'il fut d'un abord facile, son activité étonnante, l'extrême précision de son esprit, la

multiplicité de ses occupations lui donnoient des instans de vivacité & d'impatience, lorsqu'on vouloit l'entretenir de futilités, ou de choses peu importantes en comparaison de l'objet dont il étoit occupé. C'étoit aussi la crainte de perdre un temps précieux qui l'empêchoit de rechercher la netteté & les grâces du style, dans les ouvrages qu'il livroit à l'impression. Il se persuadoit avoir assez bien écrit, lorsqu'il croyoit pouvoir être entendu ».

« L'honnêteté de ses mœurs, sa simplicité, sa modestie, sa candeur, un caractère ouvert, une conversation enjouée, beaucoup d'esprit naturel, des saillies heureuses, & une curiosité sans bornes pour toutes les connoissances utiles, l'avoient lié avec des savans distingués. MM. *Falconet, la Peyronnie, de Jussieu, de Parcieux, Winslow, Lorient, Morand, Duhamel, Réaumur, Perchet* depuis chirurgien du roi d'Espagne, d'*Osebray, Petit, Garangeot, &c.* étoient ses amis : ils avoient une haute estime pour sa personne & pour ses talens ».

« Jamais il n'abusa de son crédit chez les grands & chez les personnes en place. Il ne s'en servoit que dans des occasions où il s'agissoit d'obliger essentiellement ses amis, ou pour obtenir des actes de justice, ou quelques grâces en faveur des malheureux dignes de leur compassion ».

« Ses liaisons avec des personnes riches & bienfaisantes, le mettoient en état de faire beaucoup de bien, & il le faisoit toujours avec discernement. Sa bienfaisance ne se bornoit pas à ses malades, ni à ses élèves en chirurgie, elle s'étendoit aussi sur de jeunes gens destinés à différens états, arts & métiers, sans que jamais il ait fait acheter ses dons par des humiliations qui dégoutent de les recevoir ».

« Sa vie étoit austère : il ne se nourrissoit ordinairement que de légumes, & supportoit sans fen

les rigueurs de l'hiver. Ce ne fut que vers la fin de sa carrière qu'il commença à faire quelque usage du vin, à la sollicitation de ses supérieurs dont il posséda l'estime & l'amitié jusqu'à sa mort. On peut dire qu'ils ont toujours vu avec plaisir le public profiter de ses talents. Loin d'en tirer quelque intérêt pour eux ou pour leur maison, ils l'aideroient dans sa bienfaisance, en donnant gratuitement le logement & la nourriture à plusieurs de ses élèves. *Frere Côme* les chérissoit comme ses enfants, veillant sur leurs mœurs & sur leur conduite. Il se faisoit rendre compte journellement des instructions qu'ils avoient reçues dans les écoles & dans les hôpitaux ».

« Une maladie catarrheuse, habituelle depuis long-temps, a terminé la vie de cet homme précieux, le 8 juillet 1781. Il n'a gardé la chambre que huit jours, pendant lesquels sa patience & sa résignation, ont édifié tous ceux qui avoient accès auprès de lui. Après avoir satisfait à tous ses devoirs de chrétien & de religieux, il ne s'est occupé, dans les derniers moments, que de l'intérêt de ses pauvres. Il leur a donné, avec la permission de son supérieur, le peu qu'il avoit en réserve, & il les a recommandés vivement à la charité du sieur *Basseilhac*, son neveu, en lui remettant tout ce qu'il avoit d'instruments d'un art qui lui doit beaucoup, & qu'il n'a jamais exercé que pour leur soulagement ».



---

# T A B L E

## DU MOIS DE MARS 1782.

PREMIER EXTRAIT. <i>Mémoire sur les méthodes rafraîchissante &amp; échauffante ; par m. DE BOISSIEU , médecin.</i>	page 193
<i>Lettre aux auteurs du journal de médecine ; par m. GARNIER , méd.</i>	224
<i>Observation sur une fièvre putride compliquée de goutte vague ; par m. SOBAUX , chirurg.</i>	228
<i>Lettre du frere BERNARD , religieux Feuillant , élève &amp; successeur du frere COSME.</i>	256
<i>Question physiologique ; par m. SANS.</i>	263
<i>Extrait des prima mensis de la faculté de méd. de Paris , tenus les 15 janvier &amp; 4 février 1782.</i>	267
<i>Observations météor. faites à Montmorenci.</i>	276
<i>Observations météor. faites à Lille.</i>	279
<i>Maladies qui ont régné à Lille.</i>	280
<i>Eloge historique de JEAN BASEILHAC , dit frere Côme ; par m. CAMBON , chir.</i>	281

---

## A P P R O B A T I O N.

J'AI lu , par ordre de Monseigneur le Gardes-Sceaux , le *Journal de Médecine* du mois de mars 1782. A Paris, ce 24 février 1782.

POISSONNIER DESPERIERRE.



JOURNAL  
DE MÉDECINE,  
CHIRURGIE,  
PHARMACIE, &c.

---

AVRIL 1782.

---

SECOND EXTRAIT

*Du mémoire sur les rafraîchissans  
& échauffans.*

SECONDE PARTIE.

*De la méthode échauffante:*

« LA méthode échauffante, dit M. de Boissieu, est une prudente administration des remèdes, ou de tous les moyens propres à augmenter la chaleur dans le corps humain ».

La chaleur animale diminuée en pro-  
Tome LVII. T

portion de la diminution de la quantité des molécules ignées, de leur développement & de leur mouvement. La sensation de froid vient du défaut ou d'une moindre action de ces molécules sur les fibres nerveuses, ou de ce que ces fibres sont moins disposées à recevoir les impressions que ces molécules peuvent leur communiquer : de-là le froid réel & le froid apparent. On fait le détail des causes de l'un & de l'autre.

La sensation de froid peut être générale, ou locale ; on en explique les effets pour passer ensuite à *la nature & à la manière d'agir des remèdes échauffants.*

« La nature, l'essence & le caractère de ces remèdes consistent à augmenter la quantité des molécules ignées, à faciliter leur développement, à accélérer leur mouvement ; ce qui fournit trois ordres d'échauffants, que je nommerai échauffants *phlogistiques*, échauffants *septiques*, ou *extricants*, & échauffants *accélérateurs* ».

1°. *Des échauffants phlogistiques* les uns s'opposent à la perte que nous pouvons faire des molécules ignées, ce sont les phlogistiques *improprement dits* ; les autres en fournissent une plus ou moins grande quantité, & ce sont les phlogistiques *proprement dits*.

Les premiers défendent de l'impression des milieux froids, tels sont les vêtements multipliés, le poids & la qualité des couvertures, des fourrures, &c. Le séjour dans les appartements bien calfeutrés.

Les seconds nous fournissent des molécules ignées par toutes les voies possibles. Ces molécules sont, dans leur état élémentaire, développées & extraites des corps dont elles étoient un élément, & ce sont les échauffants *actuels*, ou bien ces molécules sont encore contenues dans ces corps, & ce sont les échauffants *potentiels*.

Les échauffants actuels sont la chaleur du soleil, du feu ordinaire, des corps échauffés, les bains chauds, l'application des linges chauds, &c. les boissons & autres aliments plus ou moins échauffés.

Les échauffants potentiels sont *diététiques* & *médicamenteux*, ou *pharmaceutiques*.

Les échauffants potentiels diététiques sont les aliments qui fournissent une grande quantité de corps muqueux. Les anéleptiques, principalement ceux qui sont tirés des animaux, les gelées, les bouillons, &c. les huileux, les viandes rôties ou grillées, les ragoûts épicés, le café, les boissons vineuses & spiritueuses, &c.

Parmi les pharmaceutiques on compte

les substances résineuses, &c. les aromatiques, &c. les liqueurs spiritueuses, les alkalis, les esprits sulphureux, aromatiques, huileux.

2°. *Les échauffants septiques ou extricants* augmentent de trois manières le mouvement intestin d'animalisation, 1°. en fournissant des fucs déjà animalisés, ce seront les *animalisés*; 2°. en rendant les causes d'animalisation plus actives, ils seront appelés *animalisants*; 3°. en évacuant les humeurs crues & féreuses qui s'opposent à l'animalisation, & ces troisièmes porteront le nom d'*évacuants*.

Les animalisés sont fournis par les substances tirées des différents animaux terrestres, aquatiques, végétorores, carnivores ou végéto-carnivores, les végétaux cuits ou apprêtés avec ces substances.

Les animalisants sont ceux qui rétablissent les digestions & la sanguification, en remédiant à la foiblesse des organes qui operent ces fonctions. Tels sont les absorbants terreux, le sel marin, &c. les stomachiques chauds, amers, aromatiques, les substances résineuses, astringentes, les boissons froides, les vins rouges de Bourgogne, &c. le fer & ses préparations, les apéritifs, l'exercice, les frictions, &c. l'application des linges chauds, les onctions aromatiques.



Les évacuans seront pris parmi les émétiques, les purgatifs, les sudorifiques, les diurétiques chauds, les sialogogues, les béchiques incisifs, les errines, &c.

3°. Les *échauffans accélérans* sont ceux qui augmentent le mouvement des solides & des fluides, & par conséquent l'action des molécules ignées sur les nerfs. Ceux qui agissent principalement sur les solides portent le nom d'accéléran's *proprement dits*, & on donne celui d'*incrassans* ou *improprement dits*, à ceux qui corrigent l'état des fluides.

Les incrassans ou échauffans improprement dits, réparent ou augmentent la partie muqueuse ou gélatineuse du sang. Cette partie manque quelquefois, ou est trop délayée, ou est dissoute putridement. Dans le premier cas les incrassans seront les analeptiques; dans le second, ce seront les animalisans, les évacuans; dans le troisieme, les anti-septiques, soit diététiques, soit pharmaceutiques.

Parmi les échauffans accélérans proprement dits, les *toniques* augmentent l'élasticité des solides, & les *irritans* mettent en jeu leur irritabilité.

Les toniques sont l'eau froide, la neige, la glace, les bains, les fomentations, &c. les amers, les substances résineuses, gomme-résineuses, aromatiques, astringentes,

les préparations martiales, l'exercice, les frictions, l'air frais, froid, pur, &c. les irritants sont ou externes, & alors ce sont les vésicatoires, les synapismes, l'évulsion des poils, les pincements de la peau, l'urtication, l'électricité, &c. ou internes, savoir, les émétiques violents, les purgatifs drastiques, les sels neutres, &c. les alkalis, les acides minéraux, les athers, les spiritueux, les huiles aromatiques & empireumatiques, certaines substances végétales résineuses, âcres, plusieurs plantes vénéneuses.

M. de Boissieu se propose ensuite d'examiner *dans quels temps & dans quelles circonstances des maladies, on doit employer la méthode échauffante*. Il applique cette méthode aux maladies qu'il appelle froides, parce qu'un de leurs symptômes généraux est la diminution ou le défaut de chaleur; il divise les maladies froides en trois ordres, les *maladies d'épuisement*, lorsque la quantité de molécules ignées est considérablement diminuée; les *maladies séreuses* ou *cachectiques*, dans lesquelles il y a abondance d'humours séreux, défaut de la partie rouge, relâchement des solides; & les *maladies adinamiques*, ou *par défaut de mouvement*, qui sont caractérisées par l'affoiblissement ou la perte du mouvement, soit vital,

soit musculaire. Ces maladies ont trois périodes dont le premier se guérit assez aisément; le second difficilement, & le troisieme est incurable.

Dans la section premiere l'auteur traite *des maladies d'épuisement*, il indique leurs causes, parmi lesquelles il range les longues abstinences, les hémorrhagies où les saignées excessives, les pertes lymphatiques, les excès vénériens, les évacuations énormes dans les longues maladies fébriles, les exercices immodérés, les contentions d'esprit trop longues & trop assidues, les mauvais aliments.

Il décrit les symptômes dont les principaux sont dans le premier période, difficulté de remplir les fonctions, fatigue pour un exercice modéré, diminution de chaleur, foiblesse du pouls, perte d'appétit, mauvaises digestions, rapports; resserrement du ventre avec des urines pâles & crues.

Dans le second période les symptômes précédents augmentent, la respiration devient plus gênée, plus courte, plus fréquente, le malade est triste, hébété; après la perte totale de l'appétit, il survient des diarrhées, des sueurs, &c.

Le troisieme période est manifesté par une plus grande intensité dans les accidents; la voix & la vue s'éteignent, il y

a des défaillances, des syncopes, des tintemens d'oreilles, l'imagination est égarée, le froid aux extrémités, aux joues, au nez, annonce une mort prochaine.

Dans la curation, *m. de Boissieu* s'occupe d'abord de la diete & du régime qu'il faut observer au premier période; il distingue les cas où ces moyens suffisent, & ceux où il faut avoir recours aux médicaments proprement dits,

Son premier soin est de rétablir l'estomac; parmi les évacuans, lorsqu'il est nécessaire de les employer, il place de préférence l'ipécacuanha, la rhubarbe, l'aloës, parce qu'ils sont stomachiques-toniques; il recommande en général les amers, comme le quinquina, la myrrhe, le cachou, &c. quelquefois l'usage des absorbans. *M. de Boissieu* s'occupe ensuite de la sanguification, & donne les moyens de favoriser cette fonction.

Le second période exige les mêmes secours avec plus de soins & plus de circonspection.

Le troisieme période est un état désespéré; les cordiaux, les échauffans irritans & les analeptiques soulagent le malade & prolongent ses jours.

La section seconde est consacrée aux *maladies froides, séreuses ou cachectiques*, qui succèdent quelquefois aux maladies

phlogistiques, & souvent à d'autres maladies rebelles mal traitées, comme fièvres intermittentes, affections catarrhales, maladies de peau répercutées, suppuration arrêtée, ou bien ces maladies sont causées par les ravages d'un virus, soit scrophuleux, soit cancéreux, &c. L'énumération des autres causes est très-longue, plusieurs ressemblent à celles des maladies d'épuisement.

Les premiers symptômes se rapprochent aussi de ceux du commencement des maladies d'épuisement ; les autres en diffèrent, & le malade est amené par des degrés très-bien décrits à l'enflure des extrémités inférieures, tandis que les supérieures tombent dans l'atrophie : quelquefois cependant la bouffissure est générale dans toute l'habitude du corps dès le second période.

Au troisième degré, outre les autres accidents, l'enflure des jambes est quelquefois telle, qu'elles éclatent & s'ulcèrent, les sérofités en coulent abondamment ; & , si l'on n'y prend pas garde, la gangrene ne tarde pas à paroître. On doit attribuer ces effets à un vice dans la constitution du sang, & à la lésion de la sanguification. C'est d'après de longues réflexions sur ces causes, & d'après le rapport qu'elles ont avec les symptômes que

298 MÉTH. RAFRAICHISSANTE  
m. de Boissieu se fait un plan de méthode  
curative.

Les maladies froides, séreuses, pituiteuses sont très-difficiles à guérir, parce que la nature agit foiblement avec des organes affoiblis : ici l'art est nécessaire pour réveiller l'action de la nature.

« Les indications générales que présentent ces maladies, sont de rétablir la digestion & la sanguification ; d'aider l'action des causes qui operent ces deux fonctions, & d'éloigner les obstacles qui s'y opposent, &c. ».

« Les indications particulieres du premier degré sont principalement de remédier au dérangement des digestions, le sang n'étant pas encore vicié à un certain point. Pour y réussir il faut, 1°. évacuer les matieres glaireuses, séreuses & acides, qui tapissent ordinairement, dans ces maladies, les parois de l'estomac & des intestins ; 2°. donner les aliments convenables ; 3°. augmenter la chaleur & l'action de ces viscères ; 4°. remédier aux obstructions, engorgements ou affections quelconques des autres viscères du bas-ventre ».

M. de Boissieu entre ensuite dans tous les détails qu'exige le traitement qu'il vient d'annoncer, avec toutes les précautions nécessaires, soit pour le choix des médi-

caments ou la maniere de les administrer, soit pour les aliments, soit enfin pour tous les moyens accessaires, & qui peuvent assurer le succès des remèdes principaux. Rien n'échappe à notre auteur dans les trois périodes de la maladie, mais l'extrait que nous en ferions ne serviroit qu'à tronquer & à dénaturer ses préceptes, à moins de lui donner une extension qui ne nous est pas permise.

La section troisième traite des *maladies froides adinamiques*, ou *par défaut de mouvement*; celles où le seul mouvement musculaire est lésé, seront les *paralytiques*, & on donnera le nom de *léipothimiques* à celles dans lesquelles le mouvement musculaire & le mouvement vital s'affoibliront ou s'éteindront.

1<sup>o</sup>. *Des paralyties*. M. de Boissieu expose rapidement leurs symptômes & leurs causes, pour l'explication desquelles il admet l'existence, la sécrétion & la circulation du fluide nerveux.

Il reconnoît l'impossibilité de tracer un plan de curation générale, curation qu'il suit cependant dans tous les degrés des paralyties; la saignée, les émétiques, les purgatifs, les lavements âcres, &c. pour le premier période; les sudorifiques, les anti-scorbutiques, les anti-vénériens dans

de certains cas , & dans d'autres , les toniques , les apéritifs , les martiaux , certaines opérations chirurgicales , &c.

Dans le second degré , rarement la saignée , mais plus souvent les remèdes déjà indiqués , des bouillons de vipères , des eaux minérales chaudes extérieurement & intérieurement , les vésicatoires , &c. les douches , les bains , les frictions , &c. enfin l'électricité.

Dans le troisieme période , les cordiaux , les aromatiques , les analeptiques , &c.

2°. *Des maladies de défaillance.* M. de Boissieu les définit. toute diminution ou perte subite de tout mouvement & de tout sentiment.

Le premier degré est la *léipothimie*.

Le second degré est la syncope , que l'on peut regarder avec *de Sauvages* , dit M. de Boissieu , comme une éclipse de la vie.

Le troisieme degré est l'asphyxie ou extase , ou mort apparente.

Les symptômes de ces maladies ne diffèrent que par le plus ou le moins de violence ; les causes sont aussi les mêmes , & ne diffèrent que par leur intensité ou leur action. Les plus fréquentes sont toutes celles qui peuvent donner lieu aux maladies d'épuisement ; quelquefois cependant ce



sont les contraires, comme la pléthore. Il y a d'autres causes, telles que la présence des matieres putrides, des vers, des aliments indigestes, &c. l'action des virus pestilentiels ou varioliques, la goutte remontée, les vomitifs, toutes les especes de mofettes ou exhalaisons malfaisantes des différents gaz, la vue des objets désagréables, &c.

Les indications générales qui se présentent sont, 1°. de ranimer les forces, & de rappeler à la vie ; 2°. de prévenir le retour de ces maladies ; 3°. de remédier aux maux qui en sont la suite. C'est par l'exposition des moyens propres à remplir toutes ces indications, & par le *tableau des échauffants*, que m. de Boissieu finit ce qui regarde la méthode échauffante.

Ainsi donc, après avoir exposé la nature & les effets de la chaleur naturelle, m. de Boissieu en fait connoître les degrés d'augmentation : ces degrés & leurs phénomènes lui servent à classer les maladies qu'il appelle *chaudes* ou *phlogistiques*, & qu'il divise en *simples*, en *putrides*, & en *inflammatoires*. La différence dans la chaleur, qui fait le caractère principal de ces maladies, conduit naturellement l'auteur à prescrire la méthode rafraîchissante dont il a précédemment fait l'exposé, & dont

302 MÉTH. RAFRAICHISSANTE, &c.  
il fait une heureuse application dans la  
curation des maladies chaudes, pour ter-  
miner la première partie de son ouvrage  
par le *tableau des remedes rafraichissants*.

Au contraire les degrés de diminution,  
dans la chaleur naturelle, exigent l'usage  
de la méthode échauffante dans les ma-  
ladies que l'auteur nomme *froides*, &  
qu'il distingue en maladies d'épuisement,  
maladies *séreuses* ou *cachectiques*, & ma-  
ladies *adinamiques* ou *par défaut de mou-  
vement*. Le *tableau des remedes échauf-  
fants* fait le complément du mémoire ;  
ouvrage qui doit laisser des regrets éter-  
nels de ce qu'une mort prématurée a en-  
levé m. de Boissieu à la médecine.



## O B S E R V A T I O N

*SUR l'opération de la paracentèse qu'on a pratiquée aux deux côtés de la poitrine ; par m. LURDE, docteur en médecine à Auch.*

LE sieur Lasserre, âgé de 43 ans, doreur de profession, & grand mangeur, se rendit à Condom, au commencement de février 1754, pour l'exécution d'un ouvrage qu'il avoit entrepris. A peine y fut-il arrivé qu'il ressentit une grande chaleur d'entrailles ; ses urines étoient fort échauffées, & la soif étoit considérable ; ce qui l'obligea à boire abondamment de l'eau de puits, qui est la plus commune dans cette ville.

Il prétend que la quantité des urines répondoit assez à celle de la boisson ; cependant il lui survenoit de temps de temps, & sur-tout pendant la nuit, des difficultés de respirer qui le réveilloient en sursaut. Il sentoît, dit-il, quelque chose qui lui montoit au gosier & qui l'engouoit : il prenoit une goutte de vin ; au moyen de quoi il touffoit, il crachoit quelque phlegme gluant, & l'embarras du gosier se dissipoit. Il ignore si la fièvre étoit jointe à ces accidents.

Quoi qu'il en soit, il se retira à Auch, le 6 mars, & se mit entre les mains d'un chirurgien qui, le croyant attaqué d'une fièvre de pourriture, & imputant aux rehaussemens de la fièvre, l'oppression de poitrine qui le prenoit dans la nuit, le purgea neuf fois dans le courant du mois, après l'avoir saigné une ou deux fois.

Je fus appelé vers le commencement du mois d'avril; je lui trouvai une petite fièvre, la respiration un peu gênée, le pouls plein & dur, la langue extrêmement chargée, & se plaignant qu'il n'avoit pu se tenir au lit depuis trois jours, à cause de l'oppression que lui donnoit constamment toutes les nuits le rehaussement de la fièvre.

Je lui dis de se faire saigner la nuit prochaine, lors de l'oppression, & de se purger le lendemain; cependant, comme par la gêne que j'apperçus dans sa respiration, je soupçonnai, de même que son chirurgien, quelque épanchement de sérosités dans la poitrine, qui pourroient plus vraisemblablement être la cause des étouffemens nocturnes, que les prétendus rehaussemens, j'ordonnai une tisane diurétique avec le bruscus, le capillaire, la réglisse & le nitre purifié; je recommandai en même-temps qu'on altérât, avec une poignée de cresson d'eau & une demi-

poignée

poignée de cerfeuil son bouillon ordinaire, dans deux prises duquel on écrasât vingt cloportes, matin & soir.

Le sang qu'on lui tira étoit couenneux comme dans la pleurésie; le poulx demeura dur & plein, la langue toujours chargée. Je lui dis de se faire tirer une palette de sang lors des étouffements, & de se purger de deux jours l'un. Ce dernier remède fut employé quatre ou cinq fois jusqu'au 11 d'avril, où la fièvre parut réduite à peu de chose, & où le poulx cessa d'être dur; mais les extrémités inférieures devinrent œdémateuses, l'oppression de poitrine faisoit des progrès & devenoit de temps à autre si considérable, sur-tout pendant la nuit, que le malade craignoit de suffoquer.

Le 12 Avril, il y avoit quinze jours que le malade n'avoit pu se mettre dans son lit, & il y en avoit huit que les extrémités inférieures avoient commencé de s'enfler. Sa respiration étoit si gênée, qu'il lui étoit impossible de se tenir ailleurs que sur son fauteuil, la poitrine un peu courbée en avant, ses bras appuyés sur ceux du fauteuil; il n'y avoit ni toux ni sifflement, comme dans les fluxions de poitrine & les asthmes. Il sentoit une douleur gravative, une tension circulaire autour du corps, (sans doute aux attaches du diaphragme); mais cette douleur étoit

306 OBSERV. SUR L'OPÉRATION  
plus considérable à la région épigastrique  
& aux hypochondres, où le foie & la rate  
paroissent avoir beaucoup plus de dureté  
& de volume que dans l'état ordinaire,  
apparemment parce que le poids des eaux  
de la poitrine obligeoit le diaphragme à  
se porter plus bas dans cet endroit (1),  
& que la respiration étant extrêmement  
gênée, l'action du diaphragme & des  
muscles du bas-ventre, les antagonistes,  
n'étoit pas suffisante pour aider, par leur  
pression alternative, le cours des liqueurs  
à travers la substance de ces viscères.

Cependant, comme cette douleur &  
cette pesanteur se faisoient sentir plus  
vivement à l'hypocondre gauche, je pré-  
sumai que l'épanchement étoit plus con-  
sidérable dans le côté gauche de la poi-  
trine ; & comme le malade n'avoit pu  
rester sur aucun côté, lorsqu'il lui étoit  
encore permis de faire quelque tentative  
pour se coucher, je présentai encore qu'il  
y avoit de l'eau dans les deux côtés de la  
poitrine.

Tous ces symptômes réunis dans un  
sujet où il n'avoit paru aucune cause  
antécédente d'empyème, me donnerent  
donc un diagnostic non équivoque de  
l'hydropysie des deux côtés de la poitrine,

---

(1) Voyez SAVIARD, *observ.* 115.

& sur-tout du gauche. Le malade ne fut point me dire s'il y avoit jamais senti la fluctuation ou le balottement des eaux, & il n'étoit pas dans un état à soutenir l'agitation nécessaire pour en faire l'épreuve : en effet, il avoit le pouls fort petit, la voix foible & entrecoupée, & les extrémités couvertes d'une sueur froide.

Dans ces tristes circonstances, je me trouvai fort indéterminé, si je ferois faire la paracentese à la poitrine, moins, à la vérité, dans l'espérance de guérir le malade, qui étoit presque aux abois, que dans la vue de lui prolonger la vie. Je savois qu'*Hypocrate*, *Sennert*, *Zacutus Lusitanus*, *Silvius de Laboë*, *Willis Etmuler*, *Boerrhave* conseilloient cette opération, & que feu m. *Bergeron*, fameux médecin de Pau, l'avoit fait pratiquer, il y a vingt-huit ans, sur un côté de la poitrine avec beaucoup de succès; mais il paroît aussi que *Riviere* & *Barbeyrac* la rejettoient, & que le célèbre m. *Chirac* dit en propres termes : « Que tous ceux à qui on l'a faite meurent quelque temps après ».

Parmi cette variété de sentiments, jugeant qu'il n'y auroit rien de plus contraire au progrès de l'art & au bien de l'humanité, qu'une timidité mal-entendue, je pris mon parti sur cette maxime de

*Celse*, connue de tout le monde : *In certo mortis periculo ; satius est anceps experiri remedium quàm nullum.*

Je représentai au malade que l'unique moyen d'éviter la mort dont il sentoît les approches , étoit de faire la ponction à la poitrine , pour en tirer les eaux qui le suffoquoient. Ma proposition l'épouvanta d'abord ; mais il devint plus traitable , & il y consentit à la fin , après que je l'eus rassuré sur la douleur de l'opération , dont il s'étoit formé une idée affreuse , & que je l'eus encouragé par l'espoir du soulagement qu'il en devoit attendre. Je conseillai en même temps à m. *Gimbrere* son chirurgien , & chirurgien-major du régiment d'Auch , d'appeler quelques-uns de ses confreres pour l'aider en cas de besoin. Il fit venir m. *Bauduer*, lieutenant de m. le premier chirurgien ; m. *Pardiac*, chirurgien de l'hôpital ; & m. *Bagneris*, autre habile chirurgien de cette ville.

On porta le malade sur son lit, où étant assis , on fit la paracentèse au côté gauche où l'on soupçonnoit la plus grande extravasation , à quatre travers de doigt au-dessous de l'angle inférieur de l'omoplate , & à cinq grands travers de doigt de distance de l'épine ; ce qui répond à l'interstice de la troisième & quatrième des fausses-côtes , à compter de bas en



haut, & qui est précisément le lieu d'éléction où se fait l'opération de l'empyème.

M. *Gimbrere* plongea le trois-quarts avec sa dextérité ordinaire : il n'eut pas plutôt retiré le fer, que l'eau jaillit par la canule aussi loin & d'un mouvement aussi uniforme que lorsqu'on fait cette opération pour l'hydropisie du bas-ventre. A mesure que l'eau couloit, le jeu de la respiration se développoit au point que quand on en eut tiré environ une livre, le malade s'écria avec enthousiasme, qu'il se sentoit guérir.

Je faillis être la dupe de cette exclamation, parce que sans cela, j'aurois fait arrêter l'évacuation à cette quantité, soit à cause de l'extrême foiblesse du sujet, soit à cause de l'observation d'*Hippocrate* (1), en conséquence de laquelle nos anciens recommandent de ne faire les évacuations qu'à différentes reprises, non-seulement dans le cas dont il s'agit ici, mais encore dans l'ouverture des grands abcès, & même dans la ponction du bas-ventre ; en quoi cependant on s'est fort aguerri : car qui met à présent plusieurs jours à vider une ascite ?

Je laissai donc couler les eaux : leur sortie, uniforme jusqu'alors, commença à

---

(1) Aphor. 27, sect. 6.

se faire principalement, lors de l'expiration, avec un sifflement considérable par l'ouverture. Mais quand on en eut tiré encore une demi-livre, le malade dit qu'on arrêta, qu'il étouffoit, & qu'il se mouroit. J'ordonne qu'on applique exactement le bout du doigt sur l'embouchure de la canule pour la boucher; malgré cela il lui prend une foiblesse, dans laquelle cependant il ne perd ni la parole, ni la connoissance. Privé, par l'espece de la maladie, du secours le plus prompt dans la syncope, qui est de faire coucher le malade la tête basse, je lui fais donner un peu de vin d'Espagne, on lui fait flairer du vinaigre, au moyen de quoi il recouvre le peu de forces qu'il avoit avant l'opération.

Revenu de la syncope, il me parut presque tout aussi oppressé qu'auparavant; de sorte que l'extrémité où il demouroit toujours réduit, exigeant un prompt secours, je me déterminai à faire continuer l'évacuation, dans l'espérance que si elle pouvoit rendre la respiration plus libre, le malade en prendroit de nouvelles forces, comme il arrive à ceux qui sont prêts à suffoquer dans une attaque d'asthme violente, & qu'une saignée rappelle sur le champ, pour ainsi dire, de la mort à la vie.

Quoiqu'il fût tout simple d'attribuer cette syncope & à l'état de débilité où le malade étoit parvenu depuis quelques jours, & au défaut de jeu du poumon gauche, par la pression de l'air qui entra dans la cavité de la poitrine, après qu'il en fut sorti une livre d'eau, je regardai néanmoins comme une des principales causes de cet accident, l'espèce d'inertie ou le manque de dilatation du poumon droit, sur lequel tout le mécanisme de la respiration devoit rouler pendant tout le temps que l'air entroit dans la cavité gauche de la poitrine; & je présumai que le poumon droit ne pouvoit se dilater suffisamment, parce qu'il devoit être pressé par les eaux qui étoient épanchées dans ce côté.

Sur ce principe je formai le dessein, en achevant de vider le côté gauche, d'user d'une manœuvre à la faveur de laquelle le poumon gauche pût, durant cette opération, partager avec le poumon droit le travail de la respiration, & prévenir ainsi la suffocation qui avoit été le prélude de la syncope.

Dans cette idée je recommandai au chirurgien de prendre si bien son temps pour laisser couler les eaux, qu'il n'ôtât son doigt de la canule que lors de l'expiration, laquelle étant finie, il l'y appli-

quât tout aussi-tôt, afin que dans l'inspiration suivante, l'air fût obligé d'entrer par la trachée-artère.

On revint donc à l'évacuation au bout d'un gros quart d'heure; l'eau ne sortit plus que dans l'expiration, & avec le même sifflement qu'auparavant : mais soit que la méthode que j'avois prescrite pour empêcher l'air d'entrer par la canule, fût difficile à exécuter, soit que les forces du malade se refusassent à une évacuation ultérieure, à peine en eut-on tiré encore environ une demi-livre, qu'il s'écria, comme ci-devant, qu'il suffoquoit, qu'il se mouroit. Nous vîmes en effet la pâleur de la mort se peindre sur son visage; & de peur que ce ne fût-là son dernier moment, on arracha la canule, & on mit sur la plaie un peu d'emplâtre-aglutinatif. Il revint pourtant de cette seconde syncope, encore plus facilement que de la première.

Le lendemain 13 du mois, le malade parut moins oppressé; mais il demeura toujours si foible, que, quand même la canule auroit resté en place, je n'aurois osé tenter de continuer l'évacuation. J'examinai l'eau qu'on avoit tiré : il y en avoit bien deux livres; elle étoit limpide, & il surnageoit vers le fond du vaisseau un gros flocon semblable à la gelée

de coing, & qui avoit presque la consistance de la thérébentine claire, quoique le malade continuât toujours le bouillon dont j'ai parlé ci-dessus, & dans lequel on écrasoit vingt cloportes matin & soir; ce qui entretenoit assez bien le cours des urines. Je lui ordonnai de prendre encore, deux fois le jour, dans deux cuillérées de ce même bouillon, un demi-gros de sel polycroste.

Le 14, même état, même remède.

Le 15, le malade eut une si grande suffocation, avec le visage plombé & la froideur des extrémités qui avoit toujours subsisté, qu'on crut qu'il alloit mourir. Il ne sentoît plus, depuis l'opération, la douleur gravative à la région de la rate, mais à celle du foie; ce qui me confirma dans l'opinion où j'avois toujours été, qu'il y avoit de l'eau dans le côté droit de la poitrine.

Le 16, je lui trouvai le poulx meilleur & les extrémités réchauffées. Il ne m'en fallut pas davantage pour me déterminer à lui faire faire la ponction au côté droit, avec la ferme résolution de ne tirer que peu d'eau à la fois, de faire boucher la canule à chaque inspiration, & de la laisser dans le côté, pour reprendre l'évacuation quand les circonstances le permettroient.

Il en sortit un bon gobelet & demi, mais d'un jet uniforme, sans impétuosité ni sifflement : l'eau couloit, au contraire, sur la fin, avec tant de lenteur, que le tiers de toute celle qui sortit, fut absorbé par les linges qu'on fut obligé de mettre sur la peau, au-dessous de la canule. Nous laissâmes là le malade, après avoir bouché la canule avec une bougie fine, & nous recommandâmes qu'on lui donnât un peu de bouillon. Nous revînmes au bout de trois heures, pour voir s'il étoit resté de l'eau. On ôta la bougie ; il n'en sortit plus : on eut beau passer un stilet par la canule, il n'en vint pas davantage ; on l'enleva & on ferma la plaie avec un morceau d'emplâtre diapalme.

Le 17 au matin, j'allai voir mon malade : il me dit qu'il venoit de passer la meilleure nuit qu'il eût eue depuis longtemps ; qu'il avoit pu se tenir au lit, où il avoit dormi deux heures. Je lui fis faire de grandes inspirations, & il me parut que l'air entroit dans sa poitrine avec assez de liberté. Il ajouta qu'il avoit eu quatre selles, & qu'il sentoît des grouillements. Sur cela je le purgeai avec une demi-once de sel d'epsom & une once & demie de manne délayée dans un verre de sa tisane apéritive. Ce léger purgatif le fit aller douze fois dans la journée, & tout autant la nuit suivante.

Le 18, je lui trouvai le poulx foible, cependant les extrémités étoient chaudes; & comme il étoit couché, je pus lui palper le ventre à mon aise; je le lui trouvai beaucoup plus gros qu'à l'ordinaire, & j'y sentis de la fluctuation: les pieds, les jambes & les cuisses étoient extrêmement enflés. Le soulagement qu'il venoit de retirer de la ponction à la poitrine, lui faisoit demander qu'on lui en fit une autre au ventre, tant il s'étoit familiarisé avec cette opération. Je lui répondis qu'il étoit trop foible, & qu'au surplus, le volume des eaux n'étoit pas à beaucoup près suffisant, & je recommandai qu'il ne se négligeât point sur la continuation des remèdes déjà prescrits, c'est-à-dire, des bouillons & de la tisane.

Le 19, le volume du ventre & des extrémités inférieures est encore plus considérable: le scrotum commence à s'enfler.

Le 20, je fais ajouter 10 gr. de jalap à la dernière médecine. Ce remède le vuide beaucoup & l'affoiblit un peu. Il éprouve quand il est couché une difficulté de respirer, qu'il attribue autant à l'ascite qu'à la première maladie.

Le 21 l'oppression est plus grande & l'empêche de se tenir au lit.

Le 22, je le mets à l'usage du bol fondant & hydragogue qui suit:

℥ Tartar. chalyb. solub.

Rhæi elect.

Sal. polychr. ana ʒ i.

Aquil. alb.

Jallap. ana gr. X.

Syrup. quinq. rad. q. f. m. f. l. a. bol.  
pro unâ dosi.

Ce remede lui donna de grandes angoisses ; & quoiqu'il évacua dix fois , il n'en fut pas moins obligé de passer la nuit sur son fauteuil , tout aussi oppressé qu'auparavant.

Le 23 , toutes les enflures semblent grossir à vue d'œil ; la poitrine même paroît se remplir de nouveau. Entreprendre de vider toutes ces eaux par le moyen des hydragogues , me parut un ouvrage aussi long que difficile ; c'est pourquoi je suspends l'usage du bol ci-dessus ; & prenant une voie plus courte & moins laborieuse , j'ordonne qu'on fasse une scarification à la partie du métatarse qui répond au petit orteil , comme l'endroit le plus déclive , mais à l'un des pieds seulement , de peur qu'un écoulement trop abondant n'affoiblît trop le malade.

Cette scarification qui avoit une ligne & demie de profondeur sur trois pouces de longueur , me parut beaucoup trop grande par la difficulté que je prévis de la faire cicatrifer ; nous verrons après



ce qui en arriva : cette incision rendit fix livres d'eau chaque 24 heures.

Trois jours après on en fait une semblable , mais plus superficielle , à l'autre pied , & qui rendit tout autant ; ce qui rétablit le ventre , le scrotum , les cuisses & les jambes presque dans l'état naturel ; mais le malade ne pouvoit se coucher à cause de son oppression ; & la soif , médiocre au commencement , devorante quelque temps après l'opération , diminue à mesure que les sérosités s'écoulent.

Au bout de trois autres jours le dévoiement le prit , & la petite fièvre qui n'avoit jamais discontinué & qui sembloit fondre le sang en eau , devient plus forte.

Le 30 , je voulois le purger , mais il se trouva trop foible pour y consentir ; il eut un léger délire pendant la nuit.

Le 1 mai , il fut assez bien purgé avec une demie-once de sel d'epsom , & une once & demie de manne ; mais il passa toute la nuit suivante dans une oppression & dans des inquietudes qui l'obligèrent à se faire porter du fauteuil au lit , & du lit au fauteuil.

Le 2 , la fièvre a diminué , l'oppression se soutient , les extrémités sont un peu froides , quoiqu'il ne paroisse d'enflure qu'au tour des malléoles & aux pieds qui n'ont jamais diminué de volume.

Le 3, je le trouve moins mal; il a passé quelques heures de la nuit précédente dans son lit, mais il n'a pu s'y tenir que les rideaux & les fenêtres ouverts.

Le 4 se passa comme le 3.

Le 5, je le purge avec une once & demie de manne, & demi-once de sel d'Angleterre par-dessus un bol de 15 grains de mercure doux, & de huit grains de jalap.

Le 6, il me paroît mieux qu'il n'avoit été depuis long-temps.

Le 7, *idem*. Cependant, comme la fièvre subsiste toujours, & que je crois qu'il est nécessaire de donner du ressort aux solides, je prescris un bol composé de vingt grains de quinquina, quatre de cascarille, & quatre de safran de mars apéritif, avec une suffisante quantité de syrop d'absynthe pour une prise. Il prit, matin & soir, un de ces bols pendant six jours; & tout ce temps-là, il passa assez tranquillement les nuits dans son lit.

Le 14, la fièvre s'est modérée; mais les urines qui avoient toujours bien coulé, ne sont rendues qu'en petite quantité, enflammées & avec ardeur, charriant un peu de sable rouge, à quoi le malade est quelquefois sujet: le ventre est extrêmement paresseux. J'ordonne une tisane,

avec le chiendent, le fraiser, la guimauve & le nitre purifié, & je fais ajouter un nouet de ris à son bouillon dont on avoit déjà supprimé le cresson.

Et comme il ne sort presque plus de sérosité par les issues qu'on avoit pratiquées aux pieds, les jambes & les cuisses s'enflent de nouveau; & par surcroît, la première scarification qu'on avoit faite trop grande, comme je l'ai déjà dit, occasionne une chaleur brûlante, avec des élancements à cette partie, dont les bords sont devenus calleux, & l'intérieur pâle & filandreux. Le malade ne peut y supporter ni la douce chaleur du lit, ni l'application du digestif simple, qu'il ne soit noyé dans beaucoup d'huile d'hypéricon. On couvre le pied d'un cataplasme, avec la mie de pain & l'eau; par ce moyen, on tempère une ardeur insupportable: car le malade n'est jamais plus content que quand il a le pied froid comme la glace.

Tous ces accidents joints au mauvais état de l'ulcère, me firent appréhender que la gangrene ne s'y mît. En effet, quelques jours après, la chaleur & les élancements se réveillèrent, les bords devinrent livides & exhaloient une puanteur cadavéreuse; il fallut les découper en frange & laver l'ulcère avec la dé-

coction d'aristoloche ronde, de scordium, d'absynthe & de petite centaurée.

Je reprendrai cette digression chirurgicale, que j'ai été bien aise de rapporter ici, pour faire voir la circonspection dont il faut user quand on fait des scarifications dans l'hydropisie, par la difficulté qu'il y a de mener à cicatrice les ulcères qui servent d'égout à la sérosité.

(*La suite au journal prochain*).

**LETTRE** à m. SAILLANT (1), docteur - régent de la faculté de médecine de Paris ; par m. BAUMES, docteur de la faculté de Montpellier, médecin à Lunel.

TRÈS-CHER & HONORÉ CONFRÈRE,

L'estime que doivent s'accorder mutuellement toutes les personnes qui cultivent l'art de guérir, est à mes yeux un titre suffisant pour vous adresser cette lettre. Elle renferme, dans tous ses détails,

(1) M. Saillant a entrepris un travail sur l'épilepsie, annoncé dans le second volume des *mémoires de la société*, & a engagé toutes les personnes de l'art à lui faire part de leurs observations sur cette matière.

une

une observation sur cette maladie cruelle, que vos travaux, entrepris sous les auspices de l'illustre société royale de médecine, doivent éclaircir; car que ne devons-nous pas attendre de ce génie délicat qui brille dans toutes vos productions? Je ne lui desirerai qu'assez d'utilité pour que vous la receviez avec autant de plaisir que j'en trouve à vous la communiquer.

Mlle *Lauger* avoit reçu de la nature une complexion assez heureuse. Son enfance ne présenta jamais de maladies graves, & la révolution de la puberté, bien loin d'être pour elle une époque funeste, parut au contraire apporter un surcroît de vivification dans la machine, qui annonçoient des jours aussi longs que prospères.

Avec de pareils attributs, cette fille étoit faite, sans doute, pour le mariage; aussi s'engagea-t-elle dans ses liens à l'âge de dix-sept ans avec m. *Chay*, un des bons habitants de Saint-Gilles. Elle fut mère dans la première année de son hymen, & trop instruite de l'importance des devoirs qui en dépendent, elle voulut que son fils trouvât dans ses mamelles, le soutien de cette existence qu'il avoit puisée dans ses entrailles.

Cette tendre épouse, fidelle à ces institutions primitives, qui trouvent leur source dans la nature, donna successive-

ment & le jour & le lait à six enfants également bien constitués : une conduite aussi exemplaire méritoit-elle un sort aussi funeste ? Ce fut dans le cours de la sixieme grossesse qu'on s'aperçut d'une altération radicale dans la constitution, dont le germe préparé sans doute par les grossesses antérieures, & les allaitements subséquents, devoit produire une série de calamités. On se flattoit que l'accouchement rameneroit le calme qui effectivement auroit pu survenir, si un fixieme allaitement n'eût pas aggravé des maux que, sans contredit, d'autres avoient fait naître.

Le début des infortunes de l'épouse de m. Chay, se fit par une violente colique hépatique, qui détermina un ictère qu'on combattit par des moyens appropriés, sans doute, mais qui ne sont point parvenus à ma connoissance. Cette colique fut intercurrente, & toujours accompagnée d'une douleur à l'endroit de l'épigastre qu'on appelle *la fossette du cœur* ; mais la couleur jaune de la peau fut long-temps la même, quoiqu'avec des nuances relatives au temps de ses souffrances. J'ignore si l'on soupçonna des calculs biliaires, & si l'on dirigea ses vues vers cette indication spéciale.

Ce fut-là, pour cette mere tendre, l'in

vitation forcée d'appeller au secours de son enfant une nourrice mercenaire. Fatiguée par le poids de ses maux, elle ne desiroit leur cessation que pour reprendre bientôt cette fonction chère à son cœur. Mais ce doux espoir s'évanouit avec la perte totale de son lait, qu'on n'attribua qu'au défaut des suc propres à le réparer, tandis que peut-être on auroit pu reconnoître des mouvements erronés de la nature qui *dévia*, au détriment de l'économie animale, cette liqueur si précieuse.

Il est certain qu'un état cachectique décidé, vint bientôt se mêler à la jaunisse qui même ne fut pas toujours l'affection dominante. La malade traîna dans les langueurs huit saisons consécutives. N'est-il pas étonnant que, malgré la chaîne de ces infirmités, les regles reparurent avec plus d'abondance que dans l'état naturel. Je dois, monsieur, vous observer qu'elles gardèrent néanmoins un périodisme qui empêcha de suspecter le mauvais état de la matrice.

Des attaques épileptiques, très-féroces, mirent le comble à ces événements déjà trop fâcheux : elles eurent lieu exactement tous les mois, pendant la seconde nuit qui suivoit l'époque où la lune entroit dans sa plénitude. On crut qu'elles étoient l'effet de la suppression des men-

struës qui ne parurent plus les 4 premiers mois qui suivirent la déclaration de l'épilepsie ; mais on renonça à cette idée lorsqu'on s'aperçut que les accès de ce cruel mal augmentèrent en intensité , malgré un flux très-irrégulier des menstrues qui se fixerent enfin à ne paroître que de deux en deux mois.

Un vain scrupule doit-il, monsieur, m'obliger à taire la conduite du médecin qui fut avant moi chargé du traitement, parce que je ne saurois que lui prodiguer des reproches ? Je voudrois qu'en toute occasion , on m'adressât ceux que je puis mériter ; ils seroient des correctifs capables d'étendre ou d'épurer la somme de mes connoissances. Ce traitement consista, dans les intervalles des accès épileptiques, en puissants apéritifs , parmi lesquels je ne nommerai qu'un vin de scille extemporané ; & , pendant la fureur des paroxysmes, en émétiques fortement dosés, vésicatoires, errhines, lavemens âcres, secousses brusques & violentes, saignées du pied. Je ne balance pas à mettre sur le compte de cette méthode l'ingravescence de tous les symptômes.

Ce fut le 13 du mois de mars de 1781, qu'après trois années passées dans l'amertume, la malade réclama mes soins : elle s'y détermina après une dernière attaque



d'épilepsie, qui fut composée de onze accès presque sub-intrans & très-longs. Avant d'asseoir mon jugement dans un cas aussi épineux, je dus sonder scrupuleusement tous ceux qui pouvoient me donner des éclaircissements : c'est d'après eux que j'ai détaillé l'histoire des faits que vous avez déjà lus.

Je l'avouerai, les indications me parurent obscures : cependant, au travers des épiphénomènes qu'un mauvais traitement avoit enfanté, je crus reconnoître dans le foie la source première des accidents morbifiques, puisque depuis la disparition des coliques hépatiques dont j'ai parlé, la malade s'étoit plaint d'un affoiblissement & d'une espèce de douleur permanente (qu'on croyoit rhumatismale) dans le côté droit de l'épigastre, dans tout le bras, & dans le genou du même côté. L'examen de l'hypochondre droit montra une rénitence obscurément douloureuse, & celui de la région de la matrice laissoit soupçonner ou l'éréthisme de ce viscère qui l'élevoit en tumeur, ou l'engorgement de ses parois qui pouvoient constituer le même phénomène, ou bien l'amas de sang, ou autres liquides, dans sa cavité, d'où naissoit l'élévation circonscrite de l'hypogastre. Dans les efforts que je fis pour que les moindres événements n'échappassent

point à mon examen, j'appris que la plaie faite par la lancette, dans une saignée du pied pratiquée depuis quatre semaines, n'étoit point encore consolidée, mais laissoit suinter une sérosité jaunâtre dont on reconnoissoit l'âcreté par ces effets.

Réintégrer la masse pervertie des liquides; fondre, sans irritation, les obstructions des viscères; émousser cette bile acrimonieuse qui, arrivant par la circulation dans tous les points de la machine, étoit un stimulus puissant pour le genre nerveux; fixer le cours naturel des évacuations périodiques, me parurent former le total des indications que les circonstances actuelles demandoient à remplir. Dans cette multiplicité d'effets à attendre, vous sentez combien les succès devoient être incertains. Une seule idée animoit cependant encore mon espoir; c'est que les dérangements successifs provenant d'un seul principe, en l'attaquant avec persévérance, je pourrois opérer la destruction des accidents secondaires.

Encouragé par l'attente du succès dont nous devons nous persuader dans les cas épineux, pour surmonter la répugnance qu'ils inspirent, je commençai par recommander un régime presque tout végétal. Vous sentez le besoin qu'il y avoit de fournir aux organes digestifs des substances

qui n'occupassent pas trop leurs forces ; & au sang , des sucres doués d'une propriété anti-scorbutique. Je voulus ensuite que la malade prit deux fois le jour , pendant long-temps , une mixture dont le véhicule seroit le petit-lait , & dont les ingrédients se trouveroient être les sucres de creffon d'eau & de chicorée de jardin , tirés par expression & dépurés par résidence , la terre foliée végétale , à défaut de la minérale , & le jus de cloportes exprimés vivants. J'ordonnai en troisième lieu l'usage quotidien des lavements d'eau dégoûdée , toutes les fois que la paresse du ventre sembleroit les exiger ; & pour boisson ordinaire , hors les repas , j'adoptai les eaux acidules de Vals , prises avec modération.

Tels furent les moyens préliminaires sur lesquels je comptai pour remplir éminemment mes vues. En approchant du terme de la pleine lune , je désirai que ma malade prit , pendant plusieurs jours , un bol composé de valériane en poudre , & de quelques grains de kina & de crème de tartre , le tout lié avec un syrop céphalique. Mon but étoit de suivre le conseil de *Van Swieten* qui recommande de tâcher de prévenir l'attaque épileptique afin de détruire l'aptitude à leur renouvellement.

Ces remèdes durent être très-appropriés

aux causes malades, puisque leurs effets furent victorieusement enchainés. La plaie qu'avoit fait la lancette se cicatrisa totalement dans l'espace de onze jours; les accès d'épilepsie ne parurent plus aux époques critiques; les selles s'assujettirent à un cours régulier qui fit négliger la gêne des lavements; mais le meilleur indice des vertus fondantes des remèdes adoptés, fut, après six semaines de leur usage, une perte très-abondante par le vagin, d'un sang noirâtre fétide, qui sortoit quelquefois par caillots d'une odeur putride, & au milieu desquels s'évacua une masse mi-membraneuse, mi-parenchymateuse, ayant trois pouces de long sur un & demi de large. Elle n'offrit, après la macération & des lavages réitérés, qu'un corps informe & inorganique, sans pédicule.

Cette heureuse révolution, qui arriva le 30 du mois de mars, parut être l'époque d'une nouvelle vie. La nature manifesta sa victoire par le retour périodique des règles, par la disparition des symptômes antécédents, & par l'aisance apparente de toutes les fonctions de l'économie animale. Mais la couleur de la peau, légèrement tachée de jaune, n'inspiroit qu'une fausse sécurité au milieu de tant de signes heureux. De là une nécessité de continuer encore les secours curatifs

qui les avoient successivement amenés. Je ne me permis d'autres changements que de substituer aux eaux alkalines de Vals, les ferrugineuses de Forges; de tenter les pilules de savon qui, produisant un gonflement extraordinaire dans l'épigastre & le dégoût, furent bientôt abandonnées; & d'accorder un régime plus substantiel.

La malade, incapable de cette constance nécessaire dans les traitements longs, cessa, contre mon avis, tout remède à la fin de mai. Je me proposois de lui faire essayer le spécifique de m. *Durande* pour les conerétions biliaires, déterminé par l'embaras du foie annoncé par la teinte de la peau; & une espece de poids dans l'hypochondre, lorsque vaincu par des sollicitations pressantes, & l'aspect d'un avenir plus riant, je fus décidé de préférer le séjour de ma patrie à celui de Saint-Gilles. Avant de quitter madame *Chay*, je lui recommandai vainement de suivre mes conseils; à la vérité elle n'eut aucun lieu de s'en repentir pendant plus de six mois, au bout desquels l'appétit diminua de nouveau, les menstrues se dérangerent, & la couleur ictérique prit une nuance plus remarquable. Ces symptômes ne faisant pas de progrès inspirerent de la négligence à me consulter, lorsque la nuit du 31 décembre dernier, le second

330 LETTRE DE M. BAUMES, &c.  
jour de la pleine lune, apprit qu'il n'en étoit plus temps. La malade, âgée pour lors de trente-cinq ans, perdit la vie dans un accès épileptique des plus violents. La bile se répandit, au moment de la mort, avec tant de profusion sur tout le cadavre, que les assistants étoient presque convaincus qu'on l'avoit à dessein coloré en jaune. Le couteau anatomique ne fut pas chercher dans les entrailles la cause de cette fatale issue.

Voilà, très-cher & honoré confrere, la malheureuse observation que j'ai l'honneur de vous adresser. Destinée pour tout autre, je la ferois suivre de quelques réflexions, peut-être très-utiles pour les jeunes médecins ; mais la déférence que vos lumières méritent, ne me laisse que la liberté d'avoir analysé les faits que je viens de vous décrire.

*Lunel, le 9 de février 1782.*



*RÉPONSE de m. LAUVERJAT, membre du college & de l'académie royale de chirurgie, adjoint au comité perpétuel de ladite académie, chirurgien major du régiment national de Limoges, professeur en l'art & science des accouchements, aux Réflexions & observations de m. DALIGNI, sur l'abus de la saignée pendant la grossesse, & sur-tout pour s'opposer aux accouchements prématurés.*

JE n'ai jamais envié l'honneur des découvertes de personne ; jusqu'ici je n'ai pas même été assez jaloux des miennes. Plusieurs de mes disciples (1), &c. autres, s'en sont parés ; je me suis tu, j'en ferois autant à votre égard, si je n'avois cru nécessaire de discuter publiquement les réflexions que vous avez fait inférer dans le journal de médecine d'octobre 1781, sur l'abus, &c.

(1) J'en excepte mm. *Bamps & Stok* ; le premier a publié un ouvrage sur la section de la symphyse ; le second a fait un mémoire sur la maniere de tirer l'enfant par les pieds ; tous deux ont eu l'honnêteté de me citer comme auteur du fond de la doctrine.

Vous avez eu l'honnêteté de citer une de mes observations, à laquelle vous avez adroitement donné une aînée. Je passerois sous silence cette petite ruse, si mille témoins ne pouvoient attester que depuis treize ans que j'enseigne l'art des accouchements, je me suis toujours élevé contre l'abus qui vous a fait prendre la plume, & contre une infinité d'autres : j'en appelle à vous-même, vous l'avez entendu.

D'ailleurs vous pouvez consulter la thèse que j'ai soutenue au collège royal de chirurgie en 1774, elle vous apprendra que la découverte dont vous vous parez est un des fruits de mes veilles.

Je serois flatté que nous nous fussions rencontrés dans cette découverte ; & je l'avouerois si, lors de votre séjour à Paris, une infinité d'entretiens que nous avons eus sur l'art des accouchements, ne m'eussent intimement persuadé du contraire.

Quoi qu'il en soit, monsieur, entrons en matière.

C'est avec raison que vous vous récriez contre l'abus de la saignée faite pour s'opposer à l'accouchement prématuré dont les femmes sont menacées à la suite d'un coup, d'une chute, &c.

Convaincu depuis long-temps du danger de ce moyen, usité en pareille circonstance, j'ai cherché à m'écarter de la



route ordinaire ; j'ai secoué le joug de l'erreur accréditée , & en me frayant un sentier inconnu , j'ai atteint le but désiré.

Je pourrois citer une infinité de faits qui appuient notre opinion : je me bornerai à un.

M<sup>me</sup> J. (1) étoit accouchée deux fois prématurément : elle avoit été saignée chaque fois. Le même accident la menaçoit étant enceinte d'environ trois mois ; elle ressentait des douleurs vives qui lui étoient trop familières pour ne point lui faire craindre l'accouchement qu'elle redoutoit.

Une pesanteur sur l'anus , un écoulement d'eau , par intervalle , toujours précédé d'une douleur plus ou moins forte , & d'une constriction de la matrice , accompagnoient les douleurs dont j'ai parlé.

Ces symptômes n'étoient point équivoques pour l'accoucheur le moins instruit : l'accouchement paroissoit donc instant. La personne avec laquelle je consultois opinait pour la saignée qui sembloit d'autant mieux indiquée que la malade avoit un violent mal de tête , & le pouls plein.

Je me livrai à l'indication principale , celle de conserver la grossesse ; en conséquence je prescrivis tout ce qui pouvoit

---

(1) Rue Bourg-l'Abbé.

remplir cet objet. Pendant quarante-huit heures les choses restèrent dans le même état; l'accouchement étoit regardé comme inévitable. Je n'insistai pas moins sur le danger de la saignée; elle ne fut point faite : peu à peu les douleurs diminuèrent, l'écoulement d'eau cessa, & six jours se passèrent dans la plus parfaite sécurité.

Croyant la dame J. à l'abri de l'accident qui l'avoit menacée, & le mal de tête étant le même, je permis une saignée très-légère. Le sang à peine écoulé, les douleurs utérines se firent ressentir, l'écoulement d'eau reparut, & l'accouchement fut terminé sous trente-six heures.

Quoique ce fait prouve incontestablement le danger de la saignée en pareil cas, il ne nous reste pas moins, monsieur, à discuter :

1°. Si la prohibition de la saignée & le repos, auxquels vous bornez le salut des enfants & celui des meres menacées d'accoucher prématurément, suffisent; 2°. si vous ne proscrivez pas trop absolument la saignée.

Je n'ai jamais enseigné & je ne pense pas que l'omission de la saignée & le repos suffisent pour s'opposer à l'accouchement prématuré. Vous avez oublié, sans doute, que je prescrivis en outre de faire garder une situation horizontale à la malade; de

faire régner dans sa chambre & dans les environs, le plus de fraîcheur possible ; de la mettre à l'usage des boissons simplement froides en hiver, & à la glace en été ; sur-tout de lui faire boire des acides abondamment : ce qui doit être varié selon les circonstances.

Les cas pour lesquels nous sommes mandés, peuvent se réduire à quatre.

Le premier, c'est lorsque la cause n'a point été violente ; qu'il y a peu de temps qu'elle a eu lieu, & que la perte utérine ne s'est point encore manifestée.

En ce cas on doit être moins strict sur les moyens curatoires. La limonnade légère, bue pendant quelques jours, suffit ordinairement.

Le second a lieu quand, à la suite d'un accident qui peut occasionner l'acconchement prématuré, il y a perte légère. La saignée est alors regardée comme remède indispensable ; j'ai même souvent vu verser le sang avec une espèce de profusion, pour faire, à ce qu'on disoit, révulsion.

Ce n'est point ici le lieu d'exposer ce que je pense sur la circulation du sang utérin. Ce que je puis assurer, c'est que l'expérience m'a convaincu que la saignée ne produisoit pas d'aussi bons effets dans les maladies de la matrice, que dans celles qui affectoient les autres parties, & qui

336 RÉPONSE DE M. LAUVERJAT  
étoient analogues aux premières, telles  
que les hémorrhagies, les engorgements,  
les inflammations, &c.

Si l'homme de l'art veut faire attention  
à la cause qui détermine la perte utérine,  
il appréciera bientôt l'inutilité, le danger  
de la saignée. Les coups, les chûtes, &c.  
deviennent causes éloignées ou médiatees ;  
la seule décortication du placenta est cause  
immédiate. Eh ! que peut la saignée con-  
tre cette cause ? elle fait perdre ce dont  
on n'a déjà que trop perdu.

Je veux même que la pléthore occa-  
sionne la perte ; la saignée devient encore  
inutile. Qui pourroit mieux & plus promp-  
tement enlever cette cause, que la perte  
utérine dont l'effet est local ? Il suffiroit  
en ce cas de laisser couler le sang pour  
que tout rentrât dans l'ordre.

Mais cet écoulement, qui est quelquefois  
curatoire, peut devenir la source d'une  
infinité de maux, & de la mort.

Soyez donc en garde contre l'évène-  
ment, ralentissez la vélocité de la circu-  
lation par tous les moyens recommandés  
ci-dessus ; doublez au moins la dose des  
acides, & soyez presque certains du suc-  
cès : j'ai fréquemment eu cet avantage  
par ces moyens.

Le troisieme cas, c'est celui où le sang  
a coulé & coule abondamment, quel-  
qu'en

qu'en ait été la cause ; où la malade est décolorée, affoiblie, &c., & où il reste cependant encore quelque espoir de conserver la grossesse. J'ai quelquefois joui de cette douce satisfaction en prescrivant quatre onces de suc de citron pur, pris en deux doses, à deux heures de distance l'une de l'autre ; d'autres fois j'y ai mêlé deux gros d'alun de roche. Ce dernier remède ne doit être employé que lorsque la continuation de la perte peut devenir mortelle. Les remèdes prescrits plus haut ne doivent point être négligés.

Enfin on reconnoît le quatrième cas, lorsque la perte a été & est si considérable qu'elle a fait périr l'embrion ; lorsque la femme est dans un état de foiblesse extrême, qu'elle a eu, ou a des douleurs, dites de reins ; une pesanteur sur l'anus, des soubresauts dans les tendons, des mouvements irréguliers dans les muscles des levres & autres, les extrémités froides ; enfin quand ses jours sont imminemment menacés, que l'on trouve le col de la matrice déformé, & que ses orifices béants ont permis à l'embrion de s'y engager.

Dans cet état, où tout paroît désespéré, il faut oublier l'enfant pour conserver la mere ; & le seul moyen, c'est d'extraire le premier.

Je fais que plusieurs écrivains célèbres,

338 RÉPONSE DE M. LAUVERJAT  
contraires à cette opinion, préfèrent d'abandonner cette opération à ce qu'ils appellent la nature.

Les praticiens trop crédules ont adhéré à ce sentiment : s'ils n'exposent point toujours les jours de la malade, elle devient au moins sujette à des accidents très-fâcheux.

Je n'ignore point que l'extraction de l'embryon ne présente quelques difficultés; c'est peut-être la seule raison pour laquelle on se refuse à ce moyen salutaire : je l'ai rarement tenté deux fois inutilement, & les femmes soumises à mes soins ont été conservées sans être fatiguées (1).

Ceux que l'expérience n'a point mis à portée d'agir avec autant de facilité & de succès, prescriront avec soin les secours usités pour le troisième cas, & introduiront dans le vagin une éponge trempée dans le vinaigre, jusqu'à ce qu'elle bouche l'orifice externe de la matrice.

Par-là ils opposeront une digue au sang, le col & les orifices seront dilatés par les caillots qui s'y accumuleront, & l'accouchement deviendra plus prompt & plus facile.

---

(1) Les bornes prescrites par cette lettre ne me permettent pas d'exposer ici la manière d'extraire l'embryon.

- On doit même se servir de ce dernier moyen pour le troisieme cas, lorsque les autres secours seront insuffisants (1).

On ne s'imagineroit peut-être pas que j'ai vu des gens assez peu instruits, disons assez inhumains, pour verser du sang lors du quatrieme cas.

- M<sup>me</sup>.... enceinte d'environ trois mois, étoit épuisée par la quantité considérable de sang qu'elle avoit perdu. La sage-femme qui lui donnoit des soins fit appeler un chirurgien; il pratiqua la saignée, le sang utérin ne coula pas moins: les accidents décrits ci-dessus furent bientôt la suite funeste du mal & du remede.

Une seconde saignée fut réputée nécessaire; un de mes écoliers s'y refusa, & me manda: je trouvai la malade dans le plus grand danger. Je fis l'extraction de l'embrion, la perte cessa, les accidents se dissipèrent peu à peu, si l'on en excepte la foiblesse extrême qui a subsisté très-long-temps: le visage n'a point repris son coloris naturel, ni le tempétement son ancienne vigueur.

Je souscris volontiers à l'opinion de

(1) Je desirerois pouvoir placer ici les éloges que l'on doit à *m. Leroux* qui nous a donné sur cet objet l'ouvrage peut-être le mieux fait que nous ayons.

m. *Daligni* sur l'abus de la saignée pendant la grossesse (1), & sur-tout pour obvier à l'accouchement prématuré après les coups, les chûtes, &c.; mais je n'adopte point avec lui la proscription absolue de ce moyen dans ces cas.

La gravité des accidents rend quelquefois la saignée indispensable; la stupeur des vaisseaux, la contusion de la partie frappée, celle de la matrice sur-tout, peuvent être l'effet d'un coup, d'une chute, &c.

L'engorgement, l'inflammation, la gangrene sont quelquefois la suite des premiers accidents, tantôt pendant la grossesse, d'autres fois à l'instant de l'accouchement.

M. *Normand de Sogni* (2) a donné des soins à une femme qui, à sept mois de grossesse, étoit tombée d'environ trois pieds de haut sur un pieu fiché en terre. Il en résulta une contusion considérable à quatre ou cinq travers de doigt de l'ombilic du côté gauche; les douleurs furent vives, il y eut aussi-tôt hémorrhagie uté-

(1) Un double abus s'est glissé à cet égard. On ne consulte, pour saigner les femmes enceintes, que certains termes de la grossesse, & non l'indication qui peut faire rejeter la saignée à ces termes, ou la faire adopter dans d'autres.

(2) Maître en chirurgie à Courtilols près de Châlons-sur-Marne.



rine; trois saignées du bras furent faites, la perte cessa; les douleurs continuèrent en se propageant vers l'aîne gauche & la partie interne de la cuisse. Les remèdes convenables furent appliqués sur les parties souffrantes, ils procurèrent un peu de calme, mais les mouvements de l'enfant renouvelloient les douleurs.

Le cinquième jour, des efforts pour aller à la garde-robe déterminèrent une douleur violente à l'endroit où le pieu avoit porté; la femme tomba en syncope, il sortit de l'eau par la vulve; l'orifice de la matrice n'étoit point dilaté, son col étoit épais: les accidents qui suivirent firent craindre pour les jours de la malade.

La douleur persista jusqu'à l'instant de l'accouchement qui fut terminé heureusement, le 29 du mois d'août, 75 jours après l'accident.

La sage-femme tira le placenta auquel adhéroit une portion d'intestin qui en fut séparée & réduite à travers une ouverture qui étoit à la partie latérale gauche de la matrice, près de son fond: c'étoit l'endroit qui avoit porté sur le pieu, & où la contusion, l'inflammation & l'abcès avoient eu certainement lieu.

Il est survenu d'autres accidents combattus par m. de Sogni qui a eu la satis-

342 RÉPONSE DE M. LAUVERJAT  
faction de tirer la malade d'un pas si  
périlleux (1).

L'épouse du fleur *Profit*, enceinte de huit mois, tomba de son cabriolet ; la partie latérale droite de l'abdomen porta violemment sur un pavé obtus & élevé ; la chute fut accompagnée de syncope, les parties contenant communes & propres étoient légèrement affectée : il n'en étoit pas de même de la matrice.

Je prescrivis la saignée & le bain, ils furent refusés ; les choses parurent se civiliser, la grossesse parvint au terme désiré, l'accouchement & la délivrance furent faciles : à peine le placenta fut-il sorti, que l'accouchée jeta les cris les plus perçants.

Je portai la main sur l'endroit où je présumai qu'étoit alors le point de la matrice qui avoit été frappé ; la douleur y étoit inexprimable, les lochies étoient ce qu'elles devoient être ; je ne proposai pas moins le bain pour obvier aux accidents qui pouvoient survenir, & dont je n'avois point perdu de vue la cause : ce moyen fut rejeté.

La malade passa la nuit dans les cris &

---

(1) Cette observation a été communiquée à l'académie royale de chirurgie.

dans la douleur ; le lendemain matin , le poulx étoit agité , la matrice tendue : j'insistai sur l'avis que j'avois donné , on s'y refusa. Je demandai un conseil : quelle fut ma surprise de voir un homme de mérite substituer au bain un topique émollient appliqué sur les parties souffrantes ! Ce secours , qui flatta davantage , fut accepté ; la saignée ne plut pas au consultant. Je n'insistai pas sur ce dernier remède , dans lequel je n'ai pas une entière confiance , pour combattre les inflammations de la matrice : le bain mérite la préférence.

Le topique ne procura point de soulagement ; cinq jours & cinq nuits furent aussi orageux que la première nuit. Pendant ce temps je demandai avec instance une seconde consultation : elle fut faite le cinquième jour.

La fièvre , la tuméfaction , l'inflammation de la matrice avoient pris de l'intensité : le bain fut mis en usage. A peine l'accouchée y eut - elle resté un quart d'heure qu'elle cessa de souffrir ; elle dormit tout le temps qu'elle y resta.

Chacun s'applaudissoit du bien - être qu'elle éprouvoit ; j'étois le seul qui ne fût pas satisfait : la crainte d'un abcès en maturité , d'un épanchement ou de la gangrene , m'empêchoit de prendre part à la joie qui m'environnoit.

Mes craintes étoient fondées; la douleur avoit cédé trop subitement, l'orage qui suivit de près le calme séduisant convainquit bientôt du danger qui menaçoit : les avis étoient partagés sur la cause, personne n'étoit du mien. Les gens de l'art pensoient qu'une fièvre putride, compliquée d'une fluxion de poitrine, devoit faire succomber la dame *Profit*. J'attestai que ces maladies n'étoient que symptomatiques, & occasionnées par l'abcès gangreneux de la matrice : je ne fus point cru (1).

L'accouchée mourut le quarante-unième jour de sa couche.

L'ouverture du cadavre devoit mettre la vérité en évidence : je fis cette ouverture en présence de deux médecins, & d'un chirurgien parent de la défunte.

La matrice à découvert ne nous offrit d'abord rien d'extraordinaire; mais en défunissant le tissu cellulaire pour la retirer du bassin, il souleva de l'excavation une très-grande quantité de pus, dont une partie avoit fusé par l'échancrure ischiatique, & s'étoit portée jusqu'à la peau de la cuisse extérieurement. S'il s'y fût déclaré de la douleur & de la tuméfaction, l'ouverture

---

(1) J'ai cité ce fait dans ma thèse soutenue aux écoles de chirurgie en 1774.

qu'on y auroit faite, & les injections appropriées aux circonstances, auroient pu opérer la guérison.

Le foyer de l'abcès étoit à la partie latérale droite de l'utérus, entre les deux membranes de ce viscere, dont l'intérieur étoit très-sain; d'où l'on peut conclure que l'accouchement n'avoit contribué en rien aux accidents qui avoient eu lieu, & que la chute violente dont il a été parlé en a été la seule cause.

Ces deux observations fussent pour convaincre de la nécessité de la saignée dans les cas cités. Il est cependant essentiel de ne point se borner à ce moyen, par les raisons que j'ai alléguées, mais de prescrire en outre des boissons anti-phlogistiques, des bains sur-tout, & dans leur intervalle, des topiques émollients: le repos ne doit point être négligé.

Par ces précautions sages on eût peut-être évité les accidents graves qui ont affecté la femme qui fait le sujet de la première observation, & la mort de celle citée dans la seconde.

Je terminerai cet article par dire que si les physiologistes & les accoucheurs veulent sortir de l'illusion où ils sont sur la cause première de l'accouchement, les derniers s'opposeront souvent aux accouchements prématurés, & aideront plus

346 RÉPONSE DE M. LAUVERJAT  
avantageusement les femmes à terme & en travail.

J'ai fait sentir à mes disciples le danger d'admettre pour cause première de l'accouchement , *l'irritation dépendante de l'extension extrême des fibres de l'utérus , &c.* Je leur ai mis sous les yeux celle qui est d'accord avec tous les événements de la grossesse , du travail , & de l'accouchement prématuré ou à terme : il n'en est aucun qui ne soit convaincu de l'évidence de cette cause.

M. *Daligni* n'a point été des derniers à y prêter l'oreille. En homme instruit, il a désiré avoir sur cette matière des conférences avec moi , dans lesquelles j'ai satisfait à ses objections.

Depuis son départ , un grand nombre de lettres ont fait le sujet de cette matière , celui des points les plus importants de l'art des accouchements , & sur-tout celui des découvertes que j'y ai faites. Je puis même dire que ces lettres font autant de chapitres sur ces points ; & que m. *Daligni* (vraiment homme de mérite) peut en tirer le plus grand parti pour la discussion & pour la pratique des accouchements.

En répondant à ses réflexions j'ai eu en vue :

1.<sup>o</sup>. De remettre sous ses yeux les choses

essentielles qui lui ont échappé sur l'objet en question.

2°. De prévenir le jeune praticien qu'il ne doit pas se borner à la proscription de la saignée & au repos qui s'opposeroient rarement à l'accouchement prématuré.

3°. De prouver que, s'il est dangereux de saigner toutes les femmes menacées d'accoucher prématurément après un coup, une chute, &c. il seroit préjudiciable de n'en saigner aucune.

4°. Enfin de démontrer que c'est par le concours des moyens que j'ai proposés que l'on conservera la grossesse, ou du moins la vie des femmes menacées d'accoucher prématurément.

Je me suis borné aux cas cités par *m. Daligni*; il en est d'autres où la saignée n'est pas moins pernicieuse pendant la grossesse: tel est celui où les pertes utérines dépendent de la décortication du délivre adhérent sur les bords de l'orifice interne de la matrice. La difficulté de reconnoître cette circonstance est cause des fautes que l'on commet; il est cependant des signes qui peuvent nous desillir les yeux sur cet objet, & nous mettre à l'abri de l'erreur.

Les praticiens qui tiennent à la nécessité de la saignée pendant la grossesse, croient, par ce moyen, éviter les pertes

348 RÉPONSE DE M. LAUVERJAT  
utérines à l'instant de l'accouchement ou de la délivrance. Si je voulois en occasionner, je ferois verser du sang abondamment; la perte utérine alors ne peut être occasionnée que par la décortication prématurée ou inconsiderée du placenta, ou par l'inertie de la matrice.

La saignée ne peut être le remède de la premiere cause, & déterminera ou augmentera la seconde; c'est une vérité dont il est essentiel que tout praticien soit convaincu, pour qu'il abdique, pendant la grossesse, l'abus de la saignée qui n'a que trop prévalu jusqu'à ce jour. Rarement les femmes vigoureuses & sanguines ont des pertes après l'accouchement; nous devons au contraire presque toujours les redouter dans les femmes délicates & valétudinaires.

La dame *Floyet* avoit eu cinq enfants à terme; chaque accouchement avoit été suivi immédiatement d'une hémorrhagie si considerable, qu'on avoit été obligé d'étendre l'accouchée sur le carreau, & de lui jeter de l'eau froide sur le corps, même en hiver. Elle avoit été saignée, sur-tout aux trois dernieres grossesses, cinq & six fois, pour éviter les pertes citées: la foiblesse qui les suivoit étoit si grande, que madame *Floyet* se trouvoit forcée de garder le lit deux mois & plus.

Je lui donnai des soins à sa sixieme



grossesse. On l'avoit si bien imbue de la nécessité de la saignée, en lui assurant que sans elle, elle seroit morte, qu'elle ne manqua pas de me prévenir qu'il falloit souvent réitérer ce moyen pendant sa grossesse.

J'obtins de sa confiance qu'elle n'en feroit rien que je ne l'eusse décidé. Deux palettes de sang seulement furent tirées dans le cours des neuf mois; l'accouchement fut aussi prompt qu'heureux: l'accouchée sortit en parfaite santé le douzième jour de sa couche.



---

*EXTRAIT des prima mensis de la faculté de médecine de Paris, tenus les 15 février & 4 mars 1782.\**

SUIVANT le rapport uniforme de tous les docteurs qui ont assisté à ces *prima mensis*, la constitution catarrhale qui régna depuis le mois de décembre, a été le principe de presque toutes les maladies qui ont régné, & a beaucoup influé sur celles qui dépendoient essentiellement d'une cause différente.

On a donc vu beaucoup de rhumes, de maux de gorge, de fluxions qui occupoient toute la tête ou seulement quelques parties; des fluxions sur la poitrine, des douleurs rhumatisantes & même goutteuses.

Dans le commencement du mois de février, ces affections, pour parler le langage des anciens (qui en général est plus significatif que le langage des théoriciens modernes), ces affections, dis-je, étoient plus froides; elles n'avoient pas besoin de saignées, elles cédoient aux incisifs, aux diaphorétiques légers. Mais on a observé que depuis que le froid s'est fait sentir vivement par un vent du nord très-violent, ces affections étoient devenues

---

\* Par m. DESESSARTZ.

plus aiguës, plus chaudes, que les fluxions sur la poitrine approchoient davantage de la diathèse inflammatoire. En conséquence les points de côté étoient plus vifs, plus poignants, la difficulté de respirer plus fatigante, les crachats plus rares & plus sanglants: aussi les saignées, même répétées, ont été non-seulement plus avantageuses, mais indispensablement nécessaires dans le principe. Cependant on ne devoit pas perdre de vue que le vice primordial, avant le froid, étoit la viscosité, la glutinosité du sang & de la lymphe, & que la concrétion inflammatoire n'étoit qu'accidentelle; qu'en tirant trop de sang on ôtoit à la nature des forces précieuses, pour, à l'aide des incisifs, rompre la tenacité des humeurs, & en procurer l'atténuation & la résolution. Le point où il falloit cesser de faire usage de la lancette, étoit lorsque le pouls commençoit à être plus souple, plus développé, & que les crachats, quoiqu'encore sanguinolents, avoient plus de consistance, & soulageoient la poitrine. Des ce moment on s'appercevoit, d'une manière non équivoque, par l'état de la langue, par la nature des déjections, que la saburre des premières voies compliquoit l'affection de poitrine, & exigeoit par conséquent les minoratifs.

Lorsque, dans les points de côté, la saignée ne faisoit pas cesser la douleur, quoiqu'elle eût rendu le pouls plus mou, & plus développé, l'emplâtre de ciguë, ou, s'il ne suffisoit pas, un vésicatoire, appliqué sur la partie souffrante, dissipoit ce symptôme.

Plusieurs docteurs ont remarqué avec *m. Majault*, que le kermès n'a pas produit de bons effets, & qu'au contraire les malades ont retiré le plus grand soulagement de l'usage de l'oxymel simple.

Le froid ayant diminué, les rhumes & catarrhes ont été accompagnés d'accidents moins graves, & ont été moins opiniâtres. Chez plusieurs malades la crise s'opéroit par la sueur qu'il falloit alors seconder par des boissons incisives & diaphorétiques. On a observé la même terminaison critique dans la plupart des fièvres catarrhales. Ces fièvres débutoient par une lassitude douloureuse dans tous les membres, une pesanteur de tête avec des frissons irréguliers, des toux importunes. Si l'on négligeoit ces premiers symptômes, bientôt la fièvre s'allumoit avec plus de chaleur à la peau que dans les catarrhes ordinaires, la langue se couvroit d'un limon épais, tantôt d'un blanc sale, tantôt jaune, tantôt d'un brun noirâtre, & plusieurs éprouvoient alors des  
envies

envies de vomir. Les vomitifs, les évacuans placés dans le principe, ont empêché ces maladies de devenir plus graves. Lorsque le médecin étoit appelé trop tard, & que déjà les accidents étoient aggravés, il falloit avoir recours aux adoucissans, aux incisifs animés par l'oxymel. La coction, dans ce cas, se faisoit plus lentement; & la maladie avoit plus d'analogie avec la fièvre putride. La langue devenoit sèche, aride, le ventre se gonflait, se météorisait. Après les incisifs, dès que le ventre devenoit libre, on employoit, avec un fruit notable, la casse, les tamarins & le sel de Glauber en lavage: on passoit ensuite aux minoratifs plus forts. Les crachats qui avoient été très-abondants, diminuoient à mesure que l'on évacuoit la saburree des premières voies.

M. *Dumangin*, médecin de la Charité, a observé que les malades de cet hôpital, souffrant de ces fièvres putrides catarrhales, éprouvoient, au moins le plus grand nombre, des douleurs qui augmentoient par le tact, & s'étendoient depuis les clavicules jusqu'au bas des fausses côtes. Le traitement dont nous avons parlé ci-dessus, & qui avoit été très-efficace à l'Hôtel-dieu, ne l'a pas moins été dans l'hôpital de la Charité.

Pendant le cours de ce mois les maux  
Tome LVII. Z

de gorge ont été de deux espèces, les uns véritablement inflammatoires, & les autres de simples gonflements de la luette, des amygdales & des glandes, tant du larynx que du pharynx : on conçoit que le traitement a dû être très-différent. Les saignées faisoient le plus grand bien aux premiers, & les purgatifs aux seconds.

Les rhûmes ont continué à être communs chez les enfants, & beaucoup ont eu en même temps des rougeurs au nez, des gonflements, avec boutons, aux levres & des ophtalmies : l'humeur paroissoit de la même nature que celle qui, dans les mois précédents, avoit produit des érysipeles. Les lotions, les collyres, dont on retire ordinairement beaucoup d'avantage, ne procuroient aucun soulagement sensible, tandis que les purgatifs, placés après suffisante quantité de délayants incisifs, diminueoient visiblement ces maladies : cependant il y a eu des sujets qui n'ont dû leur guérison qu'aux vésicatoires appliqués à la nuque.

Les poitrines foibles & délicates ont beaucoup souffert par des toux opiniâtres, des crachements de sang : celles qui étoient menacées de phthisie ont succombé assez promptement aux funestes progrès de cette maladie.

*M. Doublet*, médecin de l'hospice de

Saint-Sulpice, qui avoit déjà fait part de ses observations sur le genre d'engorgement de la poitrine, auquel sont exposés les hommes qui travaillent aux carrières, a employé avec avantage les incisifs, les vomitifs, l'ipécacuanha, l'oxymel scillitique, la racine d'aunée & les vésicatoires aux bras.

Suivant l'observation de *m. Dumangin*, il y a encore eu quelques dévoiements dans l'hôpital de la Charité; mais ils ont été peu rebelles aux adoucissans mucilagineux, & aux minoratifs. Chez ceux en qui la saburre étoit abondante, il étoit à propos de débiter par des vomitifs ou des émético-cathartiques; & les dévoiements finissoient plus promptement. On a aussi vu des dysenteries qui, chez les jeunes gens, ont exigé plus ou moins de saignées, & ont enfin cédé aux remèdes indiqués contre le dévoiement.

On n'a rien ajouté à ce qui avoit été dit les mois précédents sur les affections rhumatismales.

Il y a encore eu quelques fièvres tierces & quartes. La plupart ou existoient déjà depuis plusieurs mois, ou étoient des rechûtes: les premières ont été opiniâtres, mais les dernières cédoient aux apéritifs & aux purgatifs.

Le nombre des petites-véroles paroît beaucoup diminué; mais celles qui existent font fingulièrement irrégulières : l'éruption a été lente, les boutons ne se font point gonflés, ou ne se font remplis que pour très-peu de temps; ils se font détachés, & font ensuite tombés en farine. Cinq jours, ou même plus tard, après la chute des farines, la plupart des malades ont éprouvé de nouveaux mal-aïses, des agitations, & il s'est formé sur plusieurs parties du corps des furoncles qui ont fait beaucoup souffrir. On ne peut attribuer la formation de ces furoncles au défaut de purgation; car plusieurs malades avoient été purgés trois & même quatre fois pendant & après la desquamation des pustules varioliques.

M. *Majault* a rapporté plusieurs faits confirmatifs des bons effets d'un épispastique qu'il avoit annoncé il y a déjà plus d'un an, & qu'il emploie dans les leuco-phlegmaties. Cet épispastique est une espece de cataplasme fait avec du cresson pilé, arrosé d'eau-de-vie, & chargé d'une once de sel ammoniac; on le continue jusqu'à ce qu'il eleve des phlyctenes par où les eaux infiltrées s'écoulent.

M. *Svacher*, premier médecin de l'armée du roi dans l'isle de Corse, à lu l'hif-  
\* par liere.



toire d'une finoque terminée par une exsudation sanguine à la tête. M. *Desessartz* en a cité un exemple ; le malade étoit une demoiselle de seize à dix-sept ans : elle étoit au vingt-septieme jour d'une fièvre maligne.

Les étourdissemens, les engourdissemens dans les extrémités, les embarras dans la langue ont continué, & ils ont été funestes à ceux qui en avoient déjà été attaqués les années précédentes. Il y a eu un assez grand nombre de morts précipitées, & même de paralysies sur une moitié du corps.



# OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES.

## F É V R I E R 1782.

Jo. du M.	THERMOMETRE.			BAROMETRE.		
	Au lever du S.	A 2 h. du soir.	A 9 h. du soir.	Au matin.	A midi.	Au soir.
	Deg.	Deg.	Deg.	Pou. Lig.	Pou. Lig.	Pou. Lig.
1	-2, 2	3, 1	-0, 0	28 0, 0	28 0, 0	28 0, 4
2	-1, 5	1, 9	0, 3	27 11, 11	27 11, 3	27 10, 5
3	-0, 0	2, 0	0, 1	27 8, 6	27 7, 4	27 6, 0
4	-0, 2	3, 6	0, 6	27 4, 10	27 5, 1	27 5, 5
5	-0, 2	1, 5	0, 9	27 3, 0	27 1, 5	27 1, 9
6	0, 3	2, 8	-0, 5	27 5, 2	27 7, 4	27 9, 0
7	-2, 0	...	0, 5	27 10, 0	...	27 10, 0
8	-1, 4	1, 8	-1, 5	27 9, 10	27 9, 11	27 10, 0
9	-3, 2	-0, 2	-1, 6	27 9, 10	27 9, 11	27 9, 10
10	-1, 0	0, 8	-1, 7	27 9, 7	27 9, 11	27 10, 4
11	-5, 0	-0, 5	-4, 3	27 10, 0	27 9, 4	27 8, 8
12	-6 3,	2, 0	-6, 2	27 8, 10	27 8, 3	27 10, 3
13	-8, 4	-3, 1	-6, 2	27 10, 10	27 10, 8	27 11, 0
14	-7, 8	-0, 7	-2, 8	27 10, 2	27 10, 3	27 10, 6
15	-6, 0	-0, 0	-8, 0	27 10, 2	27 10, 4	27 11, 0
16	-10, 6	-5, 6	-9, 0	28 0, 0	28 0, 2	28 0, 8
17	-11, 0	-2, 5	-5, 3	28 1, 0	28 1, 6	28 2, 2
18	-7, 2	0, 7	-1, 6	28 2, 6	28 2, 4	28 2, 3
19	-1, 3	3, 5	0, 5	28 2, 0	28 2, 0	28 2, 4
20	-2, 6	3, 8	-0, 5	28 2, 6	28 2, 0	28 1, 9
21	-4, 3	3, 7	1, 2	28 0, 8	27 11, 11	27 10, 10
22	3, 2	5, 0	4, 0	27 7, 10	27 7, 5	27 8, 0
23	3, 7	7, 9	7, 6	27 6, 2	27 5, 0	27 5, 6
24	1, 9	7, 6	3, 3	27 9, 0	27 11, 0	28 0, 8
25	1, 5	6, 2	5, 5	28 1, 0	28 1, 9	28 3, 6
26	5, 0	7, 7	7, 3	28 3, 9	28 3, 9	28 3, 6
27	3, 6	8, 6	6, 7	28 2, 1	28 0, 8	27 11, 10
28	3, 5	6, 8	2, 5	28 1, 0	28 2, 4	28 2, 10

## VENTS ET ÉTAT DU CIEL.

J. du mois.			
	<i>La Matinée.</i>	<i>L'Après-midi.</i>	<i>Le Soir à 9 h.</i>
1	N. nuages, froid.	N. nuages, froid.	N. nuages, froid.
2	E. & N. couvert, brouillard.	E. couvert.	S-O. couvert.
3	S-O. <i>id.</i> neige.	S. <i>idem.</i> neige.	S. <i>idem.</i>
4	S-E. <i>id.</i> dégel.	S. couv. pl. vent	O. beau.
5	E. couv. <i>neige.</i>	E. couvert, pluie.	E. couvert, pluie.
6	N. nuages, pluie.	N. be. <i>nei.</i> le soir.	N. beau, froid.
7	N. beau, froid.	N-O. nuages.	O. couvert.
8	N. & N-O. cou- vert, <i>neige.</i>	N. couvert.	N. beau, froid.
9	N. c. fr. brouill.	N-O. <i>idem.</i>	N. <i>idem.</i>
10	N. & O. c. <i>neige.</i>	N. <i>idem.</i> froid.	N-O. couv. froid.
11	N-E. beau, froid.	N-E. beau, froid.	N-E. be. tr. froid.
12	N-E. <i>idem.</i>	N-E. <i>idem.</i>	N-E. <i>idem.</i>
13	N-E. <i>idem.</i>	N-E. <i>idem.</i>	N-E. <i>idem.</i>
14	N-E. couv. froid.	N-O. couv. froid.	N-E. couv. froid.
15	N-E. beau, froid.	N-E. nuages, vent très-froid.	N-E. beau, vent très-froid.
16	N-E. <i>id.</i> vent piq.	N-E. b. v. tr. fr.	N-E. <i>idem.</i>
17	N-E. beau, vent très-froid.	E. <i>idem.</i>	N-E. <i>idem.</i>
18	N-E. beau, froid.	N-E. be. assez fr.	N-E. b. assez fr.
19	N. couv. <i>dégel.</i>	N. couv. doux, bruine.	N. convert, assez doux.
20	N-E. beau, froid.	E. beau, froid.	E. beau, froid.
21	E. be. vent froid.	S. beau, v. froid.	S. <i>idem.</i>
22	S. c. vent, bruine.	S-O. c. <i>vrai dég.</i>	S-O. couv. doux.
23	S. couvert, doux.	S. n. v. doux, brui.	S. <i>id.</i> gr. vent.
24	S-O. beau, vent.	S-O. beau.	S-O. beau.
25	S-O. couv. <i>gelée</i> <i>bl.</i> petite pluie.	S-O. couv. doux.	S-O. couv. doux.
26	S-O. c. v. doux.	S-O. <i>idem.</i>	S-O. <i>idem.</i>
27	S. couv. brouill.	S. be. très-doux.	S. beau, doux.
28	N-O. couvert.	N. convert.	N. couvert.

## 360 OBS. MÉTÉOROLOGIQUES.

## R É C A P I T U L A T I O N ;

Plus grand degré de chaleur . . . . 8, 6 deg. le 27

Moindre degré de chaleur . . . . -11, 0 le 17

Froid moyen . . . . . 0, 0 deg.

Plus grande élévation du Mer- pou. lig.

cure . . . . . 28, 3, 9 le 26

Moindre élévat. du Mercure . . . 27, 1, 5 le 5

Elévation moyenne . . . . 27 p. 10, 7

Nombre de jours de Beau . . . . 11

de Couvert . . . 13

de Nuages . . . 4

de Vent . . . . 6

de Tonnerre . . . 0

de Brouillard. . . 5

de Pluie . . . . 4

de Neige . . . . 6

Quantité de Pluie . . . . . 3, 6 lignes.

D'Evaporation . . . . . 9, 0

Différence . . . . . 5, 6

Le vent a soufflé du N. . . . . 5 fois.

N.-E. . . . . 8

N.-O. . . . . 2

S. . . . . 4

S.-E. . . . . 0

S.-O. . . . . 4

E. . . . . 3

O. . . . . 1

TEMPÉRATURE : Très-froide &amp; très-sèche.

MALADIES : Beaucoup de rhumes qui n'ont point été dangereux, & qui ont été occasionnés par le passage subit d'une température très-douce à un froid très-vif.

COTTE, Prêtre de l'Orat, Curé de Montmorency, &amp;c.

*A Montmorency, ce 1<sup>er</sup> février 1782.*

## OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES,

Faites à Lille, au mois de février 1782, par  
m. BOUCHER, médecin.

Le temps, depuis le premier du mois jusqu'au vingt-trois, a toujours été à la gelée; mais elle n'a été considérable que du 11 au 19. La liqueur du thermomètre est descendue, le 16 & le 17, à  $7\frac{1}{2}$  degrés au-dessous du terme de la congélation: le 18 au matin, elle se trouvoit encore à 6 degrés au-dessous de ce terme. Le dégel absolu a eu lieu le 23.

Il n'est tombé que très-peu de neige, & presque point de pluie.

Le vent a été *nord* du 8 au 18., & *sud* le reste du mois.

Le mercure, dans le baromètre, a été observé le plus souvent au-dessus du terme de 28 pouces, ou très-près de ce terme. Le 17, il s'est élevé à celui de 28 pouces  $4\frac{1}{2}$  lignes.

La plus grande chaleur de ce mois, marquée par le thermomètre, a été de  $5\frac{1}{2}$  degrés au-dessus du terme de la congélation, & la moindre chaleur a été de  $7\frac{1}{2}$  degrés au-dessous de ce terme. La différence entre ces deux termes est de 12 deg.

La plus grande hauteur du mercure, dans le baromètre a été de 28 pouces  $4\frac{1}{2}$  lignes, & son plus grand abaissement a été de 27 pouces 6 lignes. La différence entre ces deux termes est de  $10\frac{1}{2}$  lign. Le vent a soufflé 3 fois du nord. | 9 fois du sud.

8 fois du nord | 4 fois du sud  
vers l'est. | vers l'ouest.

2 fois du sud | 3 fois de l'ouest.  
vers l'est.

Il y a eu 17 jours de temps couvert ou nuageux.

2 jours de pluie. | 7 jours de brouil-  
lards.

Les hygrometres ont marqué une grande humidité tout le mois.

---

*Maladies qui ont régné à Lille, pendant le mois  
de février 1782.*

LA maladie aiguë dominante, dans le peuple, étoit toujours la fièvre putride, maligne dans le plus grand nombre. Il étoit plus essentiel, au commencement de la cure, d'insister sur les remèdes propres à évacuer les premières voies par le vomissement & par les selles, que sur les saignées qui, en général, devoient être ménagées. Dans le progrès de la maladie les vésicatoires ont été souvent indiqués, & ont fait de bons effets.

Nombre de personnes ont été atteintes de la pleuro-pneumonie légitime. On a vu aussi des fausses pleuro-pneumonies qui avoient un caractère de malignité. Dans cette dernière espèce de maladie on devoit être circonspect sur la saignée: souvent un émétique y étoit indiqué de préférence dans la première période. Elle a régné notamment dans le régiment Royal-vaissau en garnison en cette ville.

Les rhumes de poitrine persistoient. Il y avoit encore beaucoup de fièvres intermittentes, récidives dans un grand nombre de personnes, de celles qui avoient régné l'automne précédent, & qui avoient paru guéries.



## NOUVELLES LITTÉRAIRES.

*Cours complet d'agriculture théorique, pratique, économique, & de médecine rurale & vétérinaire; suivi d'une méthode pour étudier l'agriculture par principes; ou Dictionnaire universel d'agriculture. Par une société d'agriculteurs, & rédigé par m. l'abbé ROZIER, prieur commendataire de Nanteuil-le-Haudouin, seigneur de Cheyreville, membre de plusieurs académies, &c. TOME PREMIER. A Paris, rue & hôtel Serpente. M. DCC. LXXXI.*

*Première livraison contenant le premier volume in-4°. de 704 pages, avec des planches. Prix 12<sup>fr</sup> en feuille, qu'on ne paie qu'en recevant chaque volume. On souscrit à Paris chez Cuchet, libraire, rue & hôtel Serpente, & chez les principaux libraires de l'Europe.*

Nous ne pouvons mieux faire connoître les avantages de ce dictionnaire, que par l'avis même de l'éditeur dont le savoir & le mérite sont reconnus à de justes titres.

« Le discours sur la manière d'étudier l'agriculture par principes, & d'après une méthode simple, annoncé par le *prospectus*, étoit fait depuis plus de dix-huit mois; mais à mesure qu'on imprimoit ce premier volume, les idées se sont multipliées, & je me suis aperçu que les objets

n'étoient pas assez liés les uns avec les autres, ni l'ordre assez méthodique. Ces raisons m'ont déterminé à publier ce discours à la fin du dernier volume de ce cours. En effet, comment assembler les pièces du toit d'un bâtiment ? comment les soutenir, si les fondemens & les murs ne sont pas élevés ? D'ailleurs, il auroit été d'une utilité médiocre jusqu'après l'impression de tous les volumes. Comme les articles sont disposés par lettres alphabétiques, le lecteur auroit été forcé de passer d'un objet à un autre sans voir leur liaison. Celui qui voudra devancer cette époque, peut jeter un coup-d'œil sur le tableau général des objets relatifs à l'agriculture, imprimé, pag. 254, au mot AGRICULTURE ».

« Ceux qui ont écrit, soit sur le jardinage, soit sur la culture des grains, &c. ont toujours parlé du canton où ils habitoient, comme si la méthode de ce canton pouvoit & devoit être celle de tout le royaume. J'ai mis, autant qu'il a été possible, en parallèle celle des provinces des environs de Flandre, & celle de Provence & de Languedoc, ce qui forme les deux extrêmes du royaume. Ainsi chacun, en partant de ces points, peut, par progression, appliquer à son pays ce qui est dit dans cet ouvrage, sur-tout en étudiant la manière d'être du climat qu'il habite. Il étoit impossible de parler de chaque climat, de chaque abri en particulier. D'ailleurs tout homme qui dira, en parlant en général : *Adoptez ma méthode, adoptez mon système*, dira une sottise. C'est au particulier à l'étendre ou à la restreindre suivant les principes qui conviennent à son pays ».

« La lecture de cet ouvrage offrira plusieurs mots techniques & relatifs aux objets que l'on traite; ils paroîtront même barbares à ceux qui n'en ont aucune connoissance. Ils seront tous expliqués dans le courant de cet ouvrage, suivant leur or-



dre alphabétique. Est-ce notre faute, si la langue n'en fournit pas d'autres pour rendre les idées, & sur-tout pour définir ? »

« Lorsque j'ai emprunté quelques articles des auteurs qui avoient parlé avant moi sur le même sujet, ces auteurs sont toujours cités ; & si, par le plus grand des hasards, je ne l'ai pas fait, c'est un oubli bien involontaire. Ils ne peuvent me faire un crime de les avoir copiés en certains endroits, puisque je conviens par cet aveu, que ce qu'ils ont dit valoit mieux que ce que je pouvois dire. »

« On avoit annoncé dans le *prospectus* de cet ouvrage, que le premier volume paroîtroit à la fin de l'année 1780. Mon changement de domicile de Paris à Béziers, est la cause de ce retard, que le public pardonnera en faveur du motif. J'ai préféré vérifier les faits sur les champs mêmes avant de lui en présenter le résultat : ce nouvel examen m'a engagé à refondre plusieurs mots ».

« Il n'y aura plus aucun délai dans la livraison des volumes qui sont encore à publier. Il faut quatre mois pour en imprimer un, & un mois, à-peu-près, pour en rassembler les feuilles, les collationner, &c. Ainsi, régulièrement, tous les cinq ou six mois au plus tard, un nouveau volume sera délivré au public ».

« On ne doit pas être étonné si les mots compris sous la lettre *A*, composent le premier volume ; ils sont très-nombreux, ainsi que ceux des lettres *B* & *C* ; d'ailleurs, quelques-uns demandoient de très-grands détails, & presque tous un développement de principes, qui servira pour les mots des volumes suivans : un simple renvoi aux premiers mots, évitera des répétitions inutiles ».

*Dictionnaire des merveilles de la nature ;*  
*par m. A. J. S. D. 2 volumes in-8° ,*  
*le premier de 493 pages , & le second*  
*de 476 pages. A Paris , rue & hôtel*  
*Serpente. M. DCC. LXXXI. Prix 7<sup>th</sup>*  
*10<sup>s</sup> brochés , & 9<sup>th</sup> reliés.*

« Tout est merveille dans la nature, dit m. S. D. la reproduction de l'être le moins organisé, les phénomènes qui l'accompagnent & qui la suivent seroient autant de merveilles, si nous n'étions habitués à les observer. On ne regarde donc comme invraisemblable que ce qui contrarie les loix connues de la nature, ou que ce qui s'en éloigne au point qu'il ne paroît pas possible de l'y ramener. On range cependant encore assez communément dans cette classe ces faits extraordinaires, qui ne se montrent que rarement, & qui pour cela seul sont merveilleux aux gens du vulgaire. Les uns & les autres sont l'objet de cet ouvrage que nous avons distribué par ordre alphabétique, parce que les matières étant isolées ne sont pas susceptibles d'un ordre plus commode & plus suivi. Si notre travail, continue m. S. D., a de quoi satisfaire la curiosité du lecteur, par la singularité des objets qu'il présente, il ne manquera pas d'exercer la sagacité des physiciens qui veulent tout expliquer & tout ramener à l'opinion chérie qu'ils ont embrassée; mais les difficultés insurmontables, qui se présenteront en foule, révolteront sans doute ceux qui mesurent la puissance de la nature à la faible portée de l'esprit humain; &, le dépit suivant de près, ils crieront à l'imposture, ou à la bonne crédulité du rédacteur ».

Si le *dictionnaire des merveilles de la nature* peut servir à désabuser ces physiciens qui veulent tout expliquer & tout ramener à l'opinion chérie

qu'ils ont embrassée, il produira lui-même une merveille; mais s'il ne fait qu'entretenir & augmenter la crédulité des personnes des deux sexes, de tout âge & de tout état, son influence ne sera point assez merveilleuse pour que l'auteur ne puisse pas s'en rendre raison. — m. S. D., avantageusement connu en physique, n'auroit-il pas mieux fait de publier un ou deux volumes faits pour tempérer l'enthousiasme de ceux qui aiment les merveilles?

---

## P R I X.

LA société royale de médecine a tenu au Louvre sa séance publique le 19 février 1782, dans l'ordre suivant.

M. *Vicq. d'Azyr*, secrétaire perpétuel, a dit : La société avoit proposé dans sa séance publique du 6 mars 1781, pour sujet d'un prix de la valeur de 600 livres, la question suivante : *Quels sont les moyens les plus sûrs de préserver les enfants en nourrice des accidents auxquels la dentition les expose, & d'y remédier lorsqu'ils en sont atteints ?* Ce prix a été partagé entre messieurs *Baumes*, docteur en médecine de l'université de Montpellier, résident à Lunel en Languedoc, auteur du mémoire envoyé avec l'épigraphe suivante : *Hoc autem de quo nunc agimus, id ipsum est quod utile appellatur.* Cicer. de officiis, lib. 2. & m. *Marigues*, chirurgien-major de l'infirmerie royale de Versailles, associé de l'académie royale de chirurgie, lieutenant de m. le premier chirurgien du roi, auteur du mémoire remis avec cette épigraphe : *La gloire d'avoir fait certains efforts reste, quand même l'événement ne répondroit pas au travail.* Guy-Patin.

La société ayant reçu sur cette question impor-

tante un grand nombre de mémoires bien faits, n'a pu s'empêcher de partager aussi l'*accessit* entre m. *Sumère*, docteur en médecine à Marignane en Provence, correspondant de la société, & qui a déjà été couronné par elle, auteur du mémoire portant la devise suivante : *Il meurt plus de la dixième partie des enfants par la sortie des dents.* Arbuthnot, essai sur les alim. — M. *Cusson* fils, docteur en médecine de l'université de Montpellier, de la société des sciences de la même ville, & médecin de la Charité, auteur du mémoire envoyé avec cette épigraphe : *Infantes tot morbis eorum teneræ ætati propriis, præter alios qui illis cum provedioribus ætate communes sunt, vexantur, ut, &c.* Forbes, de Tuss. convuls. disp. ad morb. histor. Hall. tom 2. — & m. *Mathieu*, chirurgien à Conze en Sarladais, dont le mémoire porte l'épigraphé suivante : *Sat cito, si sat bene.* Le mémoire de m. *Sumère* contient des principes trop abrégés, mais cependant exacts, sur la dentition; celui de m. *Cusson* fils est écrit sagement & avec une grande méthode. M. *Mathieu* a inséré dans le sien quelques critiques inutiles.

II. La société avoit proposé, dans sa séance publique du 20 août 1780, pour sujet d'un prix de la valeur de 300 livres, dû à un de ses membres qui ne s'est point fait connoître; le programme suivant : *Quelles sont les femmes qui doivent s'abstenir de nourrir elles-mêmes leurs enfants?*

Les avantages de l'allaitement maternel avoient été développés dans les meilleurs ouvrages de médecine, de physique & de morale; ils sont si nombreux & si évidents, qu'aucune personne instruite ne peut les révoquer en doute; mais on n'avoit point déterminé les exceptions à cette règle générale: elles ont servi de réponse à la question que l'on vient d'énoncer. Ce prix a été remporté par m. *Landaïs*, médecin & correspondant de la société, aux Essarts en bas Poitou, auteur du mémoire

ayant

ayant l'épigraphe suivante : *Multis signis natura declarat, quid velit, ac quærat ac desideret, &c.* Lælius. Aucun mémoire n'a mérité l'*accessit*. La société a cru devoir faire une mention honorable de deux mémoires dont les auteurs ne se sont point fait connoître, ayant pour épigraphe, l'un ce vers de Virgile : *Infelix nati funus crudele videbis* ; l'autre, la phrase suivante : *L'amour du bien public qui conduit ma plume ne me répond pas du succès.*

Le mémoire envoyé avec cette épigraphe : *Si autem mater ob morbum, debilitatem aliamve causam infantem lactare non possit.... tunc optimum est si nutrix eligatur qui præbeat ubera*, (Van Swieten) : est arrivé beaucoup trop tard, & n'a point été admis au concours ; on y a remarqué des observations bien faites, & qui donnent une idée avantageuse des connoissances de l'auteur.

III. La société avoit annoncé dans sa séance publique du 28 août 1781, que la description & le traitement des maladies épidémiques étant un des travaux les plus importants de la compagnie, elle croyoit devoir le joindre aux autres sujets pour lesquels elle proposoit des prix d'encouragement. Elle a reçu, depuis cette époque, un mémoire de m. *Gastellier*, associé régnicole à Montargis, qui contient une suite d'observations météorologiques & nosologiques, faites sans aucune interruption depuis douze années. La constitution des saisons & les épidémies qui ont régné dans cet intervalle y sont décrites avec soin. La compagnie a cru devoir adjuger à l'auteur de ce mémoire une médaille de la valeur d'un double jeton d'or, comme un témoignage public de sa satisfaction.

IV. La société a publié dans le second volume de ses mémoires, un état des inoculations pratiquées en Franche-Comté, dont le total est de 1771 pour les années 1776 & 1777 ; elle a reçu depuis les états pour les années suivantes, & celui de

1781 se monte à 1350. Des médecins & des chirurgiens résidants dans la province, y pratiquent l'inoculation dans les différents districts qui leur sont confiés. Les tableaux dressés par chaque inoculateur contiennent le nom du bailliage, celui de la communauté, celui du père de l'enfant inoculé, son âge, la marche & la terminaison de la maladie. C'est, d'après les principes établis en Franche-Comté, lorsque la petite-vérole commence à régner épidémiquement dans un village, que l'on y a recours à l'inoculation : l'on est sûr, par ce moyen, de diminuer en même temps & la somme des dangers & la durée de la contagion. Cette manière de procéder est d'autant plus intéressante qu'elle n'est presque susceptible d'aucune des objections que l'on a coutume de faire contre l'inoculation. La ville de Salins est une de celles où il y a le plus de personnes qui ont été inoculées. Il y régna en 1777 une petite-vérole épidémique, dont aucune de celles qui l'avoient été, ne fut atteinte. On trouvera ces tableaux & leurs résultats dans nos volumes. C'est à m. *Girard*, notre associé-régnicole, & inspecteur pour les épidémies de la Franche-Comté, que l'on doit cet établissement utile. C'est lui qui l'a créé, & qui, depuis 1765, y donne ses soins, sous les auspices & avec la protection de m. l'Intendant de la province, dont le zèle & la bienfaisance méritent les plus grands éloges. Ce médecin étant le premier qui ait fait adopter l'inoculation en France aux peuples des campagnes, la société a arrêté qu'elle instruiroit le public de ses succès, & qu'elle lui offriroit une médaille de la valeur d'un double jeton d'or.

V. Il ne suffit pas que les médecins qui ont un grand nombre de malades à traiter, aient le desir de se rendre utiles, en conservant les résultats de leurs observations ; comme elles sont très-nombreuses, & qu'ils ont d'autant moins de temps, qu'ils sont plus occupés, ils ont besoin d'un re-

gistre dont la forme & les distributions soient exactes, commodés, & exigent peu de travail de leur part. Les tables nosologiques de m. *Razoux*, notre associé-régnicole à Nîmes, auxquelles l'académie royale des sciences a donné son approbation, remplissent ces vues. M. *Razoux* ayant continué de nous envoyer ses observations cliniques rédigées de cette manière, la compagnie a cru devoir à son zèle & à ses lumières un prix d'encouragement. Elle lui a en conséquence adjugé une médaille de la valeur d'un double jeton d'or.

VI. Le révérend pere *Cotte*, notre associé-régnicole à Montmorenci, a bien voulu, depuis plusieurs années, se charger de rédiger les observations météorologiques envoyées par nos correspondants; il a de plus présenté à la société une nouvelle suite de mémoires sur la météorologie, dans lesquels il a exposé tout ce qui a rapport aux phénomènes, aux variations de l'atmosphère & aux instruments que l'on doit employer dans ces observations. La compagnie, satisfaite de ces divers travaux, le prie d'agréer une médaille de la valeur d'un double jeton d'or, comme une marque authentique de son estime & de sa reconnaissance.

VII. La société desire toujours qu'on lui envoie, pour concourir aux prix d'encouragements, des mémoires, 1°. sur la constitution médicale des saisons, & sur les épidémies régnantes; 2°. sur la topographie médicale des différentes villes ou cantons; 3°. sur l'analyse & les propriétés des eaux minérales; 4°. sur les maladies des artisans; 5°. sur celles qui sont le plus répandues parmi les bestiaux.

VIII. Elle adjugera aussi des prix d'encouragements aux auteurs des mémoires qui, sans traiter de ces différents objets, lui paroîtront propres à contribuer d'une manière marquée aux progrès de la médecine.

IX. Nous rappellerons ici le programme des prix proposés par la société.

Premier programme. Prix de 1200 livres. *Déterminer quel est le meilleur traitement de la rage.* Les mémoires seront envoyés avant le premier janvier 1783.

Deuxieme programme. Prix de 300 livres. *Exposer la nature, les causes, le mécanisme & le traitement de l'hydropisie; & sur-tout faire connoître les signes qui fixent d'une manière précise les indications des différents genres de secours appropriés aux divers cas & aux diverses especes d'épanchement.* Les mémoires seront envoyés avant le premier juin 1782.

Troisième programme. Prix de 600 livres. *Déterminer quels sont les signes qui annoncent une disposition à la phthisie pulmonaire, & quels sont les moyens d'en prévenir l'invasion; ou d'en arrêter les progrès.* Les mémoires seront envoyés avant le premier janvier 1783.

Quatrième programme. Prix de 300 livres. *Déterminer par l'analyse chimique quelle est la nature des remèdes anti-scorbutiques tirés de la famille des plantes crucifères.* Les mémoires seront envoyés avant le premier mai 1783.

Cinquième programme. Prix de 400 livres. *Indiquer quelles sont les maladies qui régissent le plus souvent parmi les troupes pendant l'été; & en général dans les temps des grandes chaleurs; quelle est la méthode la plus simple & la moins dispendieuse de les traiter; quels sont les moyens d'en prévenir ou d'en diminuer les effets dans les pays très-chauds, comme dans les isles du Vent & sous le Vent.* Les mémoires seront envoyés avant le premier décembre 1783.

DANS un programme, publié en 1780, la société avoit demandé des renseignements sur les maladies auxquelles les troupes sont le plus exposées pendant l'automne, le nombre des mémoires envoyés au concours a été si grand, & la compagnie



en a été si satisfaite, que le prix & l'*accessit* ont été partagés.

Ce succès l'a engagée à proposer aujourd'hui une question qui peut être regardée comme une suite de la première. On doit la considérer sous deux rapports : 1°. la nature & le traitement des maladies qui régnent dans les pays & dans les temps chauds en général, seront l'objet des recherches des concurrents. La chaleur peut être combinée avec la sécheresse ou avec l'humidité, & les vapeurs sont elles-mêmes de différente nature ; 2°. des maladies meurtrières enlèvent annuellement un grand nombre d'hommes dans les colonies chaudes de l'Amérique. On desire sur-tout que les principes généraux, établis sous le premier rapport, soient appliqués au second, & qu'il en résulte des conseils utiles sur la manière de prévenir les dangers auxquels les troupes du roi sont exposées dans ces climats. La méthode *préservative* a principalement, dans des cas de cette nature, un grand avantage sur la *curative*, qui ne doit cependant pas être négligée. MM. les chirurgiens-majors sont invités à concourir. Ce prix, dû à la bienfaisance d'un militaire distingué, sera distribué dans la séance publique du premier mardi de Carême 1784. Les mémoires seront envoyés, *francs de port*, avec un billet cacheté contenant le nom de l'auteur & l'épigraphe du mémoire, à m. *Vicq d'Azyr*, secrétaire perpétuel de la société royale de médecine, avant le premier décembre 1783.

M. *Varnier* a lu un précis des nouvelles expériences sur l'irritabilité & la sensibilité du poulmon.

M. *Mauduit* a lu un mémoire sur les propriétés de l'électricité appliquée au traitement des maladies dont le gonflement des glandes lymphatiques est un symptôme.

Le secrétaire perpétuel a lu une notice sur la vie & les ouvrages de mm. *Bonafos* & *Bernard*;

affociés régnicoles, & *Planchon*, correspondant de la société.

M. *Jean Roy* a lu un mémoire sur une espèce particulière de gangrene, sur les signes qui peuvent en faire soupçonner l'invasion, & sur les moyens de la prévenir.

M. *d'Aubenton* a lu un mémoire sur la pierre à lancette, dont la nature n'avoit point encore été déterminée, sur la classe à laquelle elle doit être rapportée, & sur les moyens de s'en procurer en France.

M. *Vicq d'Azyr* a lu l'éloge de m. *Gaubius*, affocié étranger de la société, professeur de médecine à Leyde, où il a succédé à *Boerhaave*.

La séance a été terminée par la lecture d'un mémoire de mm. *Laffoné fils*, & *Cornette*, sur l'analyse de l'ipécacuanha, & sur les propriétés médicales des différentes substances qui le composent.

La société royale de médecine a distribué un TROISIEME AVIS AU PURLIC, concernant les remèdes & autres préparations qu'elle a examinées, & auxquels elle n'a point accordé son approbation.

*P R I X de physique proposé par l'académie royale des sciences, pour l'année 1784.*

L'ACADÉMIE se trouvant à portée de disposer d'un fonds suffisant pour donner un prix tous les deux ans, a résolu, en 1777, de joindre un prix de physique; aux prix des mathématiques qu'elle est dans l'usage de décerner annuellement.

Parmi les différents sujets de prix, elle a cru devoir préférer ceux qui non-seulement tendoient à éclaircir quelque théorie, mais qui pouvoient en même temps être utiles à la pratique des arts & subvenir à leurs besoins.

Les matieres salines sont un grand objet de commerce, parce qu'elles sont d'un grand usage dans les manufactures : & comme, malgré les travaux & les découvertes de plusieurs chymistes modernes sur le borax & le sel sédatif, il reste encore beaucoup de connoissances essentielles à acquérir, principalement sur la nature & la composition du sel sédatif, l'académie propose en conséquence, pour le sujet de son prix de physique de l'année 1784 : 1°. de faire un examen chymique du borax, du sel sédatif, & de la terre du borax brut des Indes. 2°. De faire artificiellement, s'il est possible, du borax ou du sel sédatif, ou quelque autre matiere saline qu'on puisse employer aussi avantageusement que le borax, dans les arts, & sur-tout pour la soudure des métaux.

3°. De rechercher s'il existe du sel sédatif naturel, ailleurs que dans l'eau du lac de MONTE-ROTONDO, en Italie, dans laquelle on en a déjà fait la découverte.

L'académie sentant la difficulté de répondre d'une maniere entièrement satisfaisante à toutes les questions qu'elle propose sur le borax & sur le sel sédatif, déclare que si, parmi les pièces qui lui seront envoyées, il se trouve quelque bon mémoire qui contienne des faits nouveaux & des observations importantes, la circonstance que l'auteur n'auroit dirigé ses recherches que sur une partie des objets énoncés, n'empêcheroit pas qu'elle ne lui décernât le prix.

Ce prix sera de 1500 livres. L'académie proclamera la pièce qui l'aura mérité dans son assemblée publique de Pâques 1784. Mais comme elle se propose de vérifier les faits & les observations qui lui seront communiquées, & sur lesquels elle exige, par cette raison, tous les détails nécessaires, les mémoires ne seront reçus, pour le concours, que jusqu'au premier novembre de l'année 1783.

Les savants de toutes les nations sont invités

à travailler sur ce sujet, même les associés étrangers de l'académie. Elle s'est fait la loi d'exclure les académiciens régnicoles de prétendre aux prix.

Ceux qui composeront sont invités à écrire en françois ou en latin. On les prie que leurs écrits soient fort lisibles.

Ils ne mettront pas leurs noms à leurs ouvrages ; mais seulement une sentence ou devise. Ils pourront, s'ils veulent, attacher à leur écrit un billet séparé & cacheté par eux, où seront, avec cette même sentence ou devise, leur nom, leurs qualités, & leur adresse ; & ce billet ne sera ouvert par l'académie, qu'en cas que la pièce ait remporté le prix.

Ils adresseront à Paris leurs ouvrages, francs de port, au secrétaire perpétuel de l'académie.

*PREMIER MUSÉE, autorisé par le Gouvernement, sous la protection de MONSIEUR & de MADAME, établi par m. PILATRE DE ROZIER, premier professeur de chymie de la société d'émulation de Reims, attaché au service de MADAME, belle-sœur du Roi, &c. &c.*

#### E X T R A I T.

LE détail des avantages que présente cet établissement, fera suffisamment connoître sa supériorité sur tous ceux qu'on a tentés jusqu'à présent.

I. Dans un vaste hôtel, on a distribué, outre les salles, des cabinets d'étude très-commodes pour les personnes qui désireront travailler séparément.

II. On a décoré un laboratoire de tous les vaisseaux, appareils & agents de chymie.

III. Une autre salle renferme les machines & instruments de physique.

IV. Près de-là est la collection des ouvrages les plus essentiels dans les arts & les sciences. On y verra aussi tous les ouvrages périodiques sur cette matière.

V. Il y a une salle destinée à recevoir les machines ou ouvrages curieux qu'on désireroit faire connoître gratuitement aux savants & aux amateurs. On pourra aussi y déposer les étoffes, & tout ce qui, étant d'un nouveau goût, doit mériter l'attention des chymistes & des artistes. Il y a des hangars destinés à placer les objets les plus volumineux, tels que voitures, pompes & autres inventions utiles & agréables. Plusieurs personnes ayant confondu l'entreprise de *m. de la Blancherie* avec le musée, qui manqueroit essentiellement à la délicatesse, en s'appropriant un projet qui appartient à ce citoyen zélé, nous prions instamment ces personnes, intéressées à connoître la grande différence qui existe entre ces deux établissements, de prendre la peine de les visiter.

VI. Ce n'est point assez d'offrir aux savants & aux amateurs des cabinets & des laboratoires dans lesquels ils pourront étayer leurs découvertes par l'expérience; il faut encore enseigner aux commençants à faire usage des machines, & leur en démontrer les applications pour la fabrication de toutes les choses nécessaires à la vie; c'est pour cet effet que le musée a fait choix de plusieurs professeurs qui, chaque année, donneront les cours suivans en faveur des souscripteurs des deux sexes.

1°. *M. Vallot*, astronome de l'Observatoire, correspondant de l'académie royale des sciences, donnera un cours de mathématiques, dans lequel il s'appliquera particulièrement aux différentes branches de la mécanique.

2°. Après ce cours, il commencera l'astronomie, qu'il démontrera sur les machines de l'Observatoire, *m. Cassini* ayant accordé cette faveur au musée.

3°. M. *Pilatre de Rozier*, chef du musée, donnera un cours de physique & de chymie, dont il prouvera l'utilité dans les arts & métiers.

4°. La cause des effets surprenants de l'électricité & de l'aimant n'étant pas encore connue, le musée a cru devoir séparer ces deux parties de la physique, & en faire un cours particulier dans lequel on donnera toutes les expériences utiles ou agréables qu'on a imaginées. La physique & la chymie divisées en plusieurs branches, seront, comme on le voit, traitées d'une manière très-vaste, & capable d'intéresser les amateurs de toutes les classes.

5°. M. *Suë*, professeur d'anatomie de l'académie royale de sculpture & peinture, &c. donnera un cours d'anatomie & de physiologie, dans lesquels il enseignera toutes les parties qui peuvent flatter les amateurs des sciences & des beaux-arts. L'ordre qu'il a établi dans son cabinet d'anatomie, facilitera infiniment l'étude de cette science, qu'il a, pour ainsi dire, dépouillée de tout ce qu'elle a de désagréable.

L'école royale vétérinaire voulant aussi contribuer à donner au musée la consistance dont il est susceptible, y enseignera tout ce qui est relatif à la connoissance du cheval, considéré intérieurement & extérieurement.

6°. M. *Flandrin*, directeur particulier de l'école de Paris, s'est chargé de donner des démonstrations gratuitement.

7°. M. *Vincent*, professeur, pensionné par le Roi, fera, avec le même désintéressement, un cours dans lequel il s'étendra sur toutes les parties qui peuvent concourir à la fidelle représentation des animaux, tant pour la sculpture que pour la peinture.

9°. M. *Pilatre de Rozier* développera tous les procédés de la teinture & des apprêts; il indiquera les moyens de reconnoître, par différents dé-

bouillis, les couleurs de bon & de faux teints.

M. de Romé de l'Isle préparant une nouvelle édition de sa *Christallographie*, nous sommes forcés de remettre ce cours après l'impression de cet ouvrage.

C'est en dirigeant ainsi les connoissances des sciences vers les arts & le commerce, & en traitant leurs branches sous différents points de vue, qu'on doit espérer d'inspirer aux amateurs le goût du travail, aux seigneurs comme aux esprits éclairés, les moyens d'agrandir une entreprise qui intéresse la patrie.

Beaucoup de personnes sont étonnées que, moyennant trois louis par année, nous permettions à un amateur de suivre tous ces cours, de se servir des machines & des livres, & de présenter toutes les personnes qui désireront suivre les assemblées gratuites : nous ne craignons cependant pas d'avancer que, malgré la modicité de cette souscription, nous étendrons encore cet établissement si on continue de l'accueillir.

Le musée étant redevable de son établissement aux travaux utiles de mm. les académiciens de toutes les classes, s'empresse de leur offrir tous les droits des abonnés.

Les académies, sociétés, collèges, communautés religieuses & les amateurs de la province paieront trois louis pour correspondre avec le musée qui les informera des découvertes faites en France ou dans les pays étrangers. Les personnes qui voudront des détails, on les leur procurera à un prix qui sera fixé au rôle.

Les mercredi & samedi, à cinq heures du soir, il y aura une assemblée gratuite pour les savants, artistes & amateurs nationaux ou étrangers. Ce sont ces jours qu'on pourra déposer au musée les objets curieux, ou les nouveautés qu'on voudra publier. L'entrée du musée sera publique les fêtes & dimanches, depuis onze heures jusqu'à deux.

Les personnes qui ont des cabinets ou bibliothèques dont elles permettent l'entrée ; sont priées d'envoyer au musée les jours & les heures auxquelles on pourra jouir de cette permission.

On s'adressera , pour souscrire ,

*A M. PILATRE DE ROZIER, chef du musée, rue Sainte-Avoye, où l'on distribuera gratuitement le prospectus, ainsi que les jours des différents cours.*

---

## A V I S

**SUR** l'utilité d'une nouvelle machine fumigatoire, inventée par le sieur **FREDERICH HILDEBRAND**, Suisse, demeurant à Lyon, placé du Petit-change, de présent à Paris.

*Extrait des registres de la société royale de médecine.*

MM. *Mauduit, Varnier & Fourcroy*, ayant été nommés commissaires pour examiner une machine fumigatoire présentée par le sieur *Hildebrand*, mécanicien de Lyon, en ont fait un rapport avantageux dans la séance tenue, par la société royale de médecine, au Louvre le 27 avril 1781. Après avoir fait la description de la machine, ils ont ajouté ce qui suit :

« Quoique les meilleurs médecins aient regardé les bains de vapeurs & les fumigations comme des remèdes utiles dans un grand nombre de cas, quoiqu'il soit démontré que les médicaments ainsi administrés sont capables de produire, dans quelques circonstances, des effets plus prompts & plus marqués que ceux que l'on est obligé d'administrer en substance, on ne peut cependant disconvenir que l'on n'en a pas fait un usage aussi étendu que



leur efficacité auroit semblé l'exiger ; ne peut-on pas soupçonner que cela dépend de la difficulté que l'on a éprouvée dans l'administration de ces moyens ? on se contente le plus souvent de volatiliser ou de brûler à feu ouvert les substances que l'on ordonne en vapeurs ou en fumigations, & de les recevoir à l'aide d'un entonnoir, ou seulement en exposant la partie malade couverte d'un linge au-dessus d'un fourneau : cette simple opération fait dissiper en pure perte la plus grande partie de la vapeur. Les machines proposées par le sieur *Hildebrand*, nous ont paru capables de lever cette difficulté ; on peut concentrer dans un seul point la matière volatilisée, on peut l'appliquer à une grande surface, on est maître de l'employer en plus ou moins grande quantité dans des degrés différents de chaleur ou d'atténuation.

« D'après ces considérations, elles ont réellement, sur la méthode ordinaire, des avantages qu'il est facile d'apprécier : on peut même espérer que des médicaments réduits en vapeurs & administrés par ce moyen, produiroient des effets que l'on attendroit en vain de la méthode ordinaire dans toutes les maladies, dont le siège peut être exposé à leurs vapeurs, comme dans les douleurs externes, les rhumatismes, les maladies de peau, de l'ouïe, des narines, de la bouche, des poumons, de la vessie, de la matrice, des intestins, &c. »

« Nous pensons donc que la société peut donner son approbation aux machines du sieur *Hildebrand* ; mais comme le but de cette approbation, & sans doute le désir de ce mécanicien, sont de contribuer au soulagement des malades, & au bien de l'humanité, pour remplir ces vues nous croyons devoir ajouter les réflexions suivantes ».

« Premièrement, le sieur *Hildebrand* ne doit jamais se permettre de tenir le fourneau de ces machines destinées à administrer les bains de vapeurs dans la chambre des malades. Le feu de

charbon que l'on est obligé d'y faire, est capable d'altérer l'air, d'exhaler une vapeur qui peut devenir nuisible; il lui est très-facile de parer à cet inconvénient en allongeant le tuyau, desorte que le fourneau soit dans une autre chambre que celle qu'habite le malade, ou au moins en plaçant le fourneau dans une cheminée qui tire bien: il nous a assuré qu'il avoit eu la précaution d'en agir ainsi, & cette précaution est trop importante pour qu'il ne néglige jamais de la prendre; elle n'est pas nécessaire pour les machines fumigatoires, dans lesquelles on n'a besoin que de très-peu de feu ».

« Secondement, comme les matières des vapeurs volatilisées par ces machines ont une action singulièrement énergique, ce dont nous nous sommes plusieurs fois assurés en les recevant sur les mains & sur les bras; & comme, à plus forte raison, cette action doit être beaucoup plus vive sur des organes sensibles, comme la bouche, la vessie, la matrice, &c. & peut par conséquent être dangereuse; nous pensons qu'il doit être défendu au sieur *Hildebrand* de les administrer sans l'avis d'une personne de l'art, qui doit être appelée dans tous les cas, pour prescrire la matière de ces vapeurs, pour en régler l'administration & en suivre les effets ».

« Troisièmement, il est des cas dans lesquels ces fumigations ne peuvent être employées sans exposer les malades à des accidents, comme dans les douleurs aiguës, & qui ne permettent pas que l'on change le malade de place; ce qui est absolument indispensable dans l'usage de ces machines ».

*Je certifie que la société royale de médecine ayant entendu dans sa séance, tenue au Louvre le 27 avril 1781, la lecture du rapport ci-dessus, l'a entièrement adopté, & qu'il est conforme à son jugement & à ce que contiennent les registres*

de cette compagnie, qui a principalement insisté sur les deux conditions suivantes : 1°. que le sieur Hildebrand ne fera jamais aucun usage des susdites machines, que par les ordres & sous les yeux des gens de l'art ; 2°. qu'il ne supprimera & n'ajoutera rien au présent extrait de nos registres, en le rendant public, & qu'il ne fera rien imprimer, relativement à ses machines, sans l'approbation de la société. Paris, le 23 juin 1781.

Signé, VICQ D'AZYR, secrétaire perpétuel.

La demeure du sieur HILDEBRAND est hôtel de Saint-Pierre, rue du Four-Saint-Honoré.

### Annonce de Livres.

Rud. Aug. VOGEL academicae præsentationes de cognoscendis & curandis præcipuis corporis humani affectibus, editio nova emendatio, & cui præfatus est. S. A. D. TISSOT. Lausannæ Helvet. 2 vol. in-8°. 1781. A Paris, chez Didot le jeune, quai des Augustins. Prix 7 <sup>4</sup>/<sub>4</sub> brochés.

CAROLI LINNÆI philosophia botanica in qua explicantur fundamenta botanica cum definitionibus partium, &c. adjunctis figuris æneis, editio nova revisa, curante Joa. Got. GLIDITSCH. Berolini, 1780. in-8°. Chez le même. Prix 6 <sup>4</sup>/<sub>4</sub> brochés.

On trouve aussi chez le sieur Didot jeune les différents autres ouvrages de botanique du célèbre Linné.

## T A B L E

## DU MOIS D'AVRIL 1782.

SECOND EXTRAIT du mémoire sur les rafraî-	
chissants & échauffants ; par m. DE BOISSIEU,	
médecin.	page 289
Observation sur l'opération de la paracentèse ;	
par m. LURDE, méd.	303
Lettre à m. SAILLANT, médecin ; par m. BAU-	
MES, méd.	320
Réponse de m. LAUVERJAT à m. DALIGNI,	
sur l'abus de la saignée, &c.	331
Extrait des prima mensis de la faculté de méd.	
de Paris, tenus les 15 février & 4 mars	
1782.	350
Observations météor. faites à Montmorency.	358
Observations météor. faites à Lille.	361
Maladies qui ont régné à Lille.	362
NOUVELLES LITTÉRAIRES.	
Livres nouveaux.	363
Prix. Séance publique de la société royale de	
médecine.	367
Prix de physique, &c.	374
Premier musée autorisé par le gouvernement, &c.	
	376
Avis sur l'utilité d'une nouvelle machine fumi-	
gatoire ; par le sieur HILDEBRAND.	380
Année de Livres.	383

## A P P R O B A T I O N.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Garde-  
des-Sceaux, le Journal de Médecine du mois  
d'avril 1782. A Paris, ce 24 mars 1782.

POISSONNIER DESPERIERRE.

---

## PRIVILEGE DU ROI.

**L**OUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre : A nos amés & féaux Confeillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conseil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils & autres nos Justiciers qu'il appartiendra, SALUT : Notre cher & bien amé le sieur BACHER, Nous a fait exposer qu'il désireroit faire imprimer & donner au Public *le Journal de Médecine* de sa composition, s'il Nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilège pour ce nécessaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Exposant, Nous lui avons permis & permettons de faire imprimer ledit Ouvrage autant de fois que bon lui semblera, & de le vendre, faire vendre par-tout notre Royaume. Voulons qu'il jouisse de l'effet du présent Privilège, pour lui & ses hoirs à perpétuité, pourvu qu'il ne le rétrocède à personne; & si cependant il jugeoit à propos d'en faire une cession, l'acte qui la contiendra sera enregistré en la Chambre Syndicale de Paris, à peine de nullité, tant du Privilège que de la cession; & alors par le fait seul de la cession enregistrée, la durée du présent Privilège sera réduite à celle de la vie de l'Exposant, ou à celle de dix années, à compter de ce jour, si l'Exposant décède avant l'expiration desdites dix années. Le tout conformément aux articles IV & V de l'Arrêt du Conseil du trente Août 1777, portant Règlement sur la durée des Privilèges en Librairie. Faisons défenses à tous Imprimeurs, Libraires & autres personnes, de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression

étrangère dans aucun lieu de notre obéissance ;  
comme aussi d'imprimer ou faire imprimer ,  
vendre , faire vendre , débiter ni contrefaire  
lesdits Ouvrages , sous quelque prétexte que ce  
puisse être , sans la permission expresse & par  
écrit dudit Exposéant , ou de celui qui le repré-  
sentera , à peine de saisie & de confiscation des  
exemplaires contrefaits , de six mille livres d'a-  
mende , qui ne pourra être modérée , pour la  
première fois , de pareille amende & de dé-  
chéance d'état en cas de récidive , & de tous  
dépens , dommages & intérêts , conformément  
à l'Arrêt du Conseil du 30 Août 1777 , con-  
cernant les contrefaçons. A la charge que ces  
Présentes seront enregistrées tout au long sur  
le Registre de la Communauté des Imprimeurs  
& Libraires de Paris , dans trois mois de la  
date d'icelles ; que l'impression dudit Ouvrage  
sera faite dans notre Royaume , & non ailleurs ,  
en beau papier & beau caractère , conformément  
aux Réglemens de la Librairie , à peine de dé-  
chéance du présent Privilège ; qu'avant/de l'ex-  
poser en vente , le Manuscrit qui aura servi de  
copie à l'impression dudit Ouvrage , sera remis  
dans le même état où l'Approbation y aura été  
donnée , es mains de notre très-cher & féal  
Chevalier , Garde des Sceaux de France , le  
Sieur HUE DE MIROMESNIL , Commandeur de  
nos Ordres ; qu'il en sera ensuite remis deux  
Exemplaires dans notre Bibliothèque publique ,  
un dans celle de notre Château du Louvre , un  
dans celle de notre très-cher & féal Chevalier  
Chancelier de France le Sieur DE MAUPEOU ,  
& un dans celle dudit Sieur HUE DE MIROMESNIL.  
Le tout à peine de nullité des Présentes : Du  
contenu desquelles vous mandons & enjoignons  
de faire jouir ledit Exposéant & ses hoirs plei-  
nement & paisiblement , sans souffrir qu'il leur  
soit fait aucun trouble ou empêchement. Vou-

lons que la copie des Présentes , qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Ouvrage , soit tenue pour dûment signifiée , & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conseillers-Secrétaires , foi soit ajoutée comme à l'original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent sur ce requis , de faire pour l'exécution d'icelles , tous actes requis & nécessaires , sans demander autre permission , & nonobstant clameur de Haro, Charte Normande , & Lettres à ce contraires : Car tel est notre plaisir. DONNÉ à Paris le trentieme jour de Janvier , l'an de grace mil sept cent quatre-vingt-deux , & de notre Regne le huitieme. Par le Roi en son Conseil.

L E B E G U E.

*Registré sur le Registre XXI. de La Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris , N° 2586 , folio 662 , conformément aux dispositions énoncées dans le présent Privilege ; & à la charge de remettre à ladite Chambre les huit Exemplaires prescrits par l'article CVIII. du Règlement de 1723. A Paris ce 9 Avril 1782.*

L E C L E R C , Syndic.







JOURNAL  
DE MÉDECINE,  
CHIRURGIE,  
PHARMACIE, &c.

---

M A I 1782.

---

E X T R A I T.

*LEÇONS élémentaires d'histoire naturelle  
& de chymie, dans lesquelles on s'est pro-  
posé, 1°. de donner un ensemble mé-  
thodique des connoissances chymiques  
acquises jusqu'à ce jour; 2°. d'offrir un  
tableau comparé de la doctrine de Stahl,  
& de celle de quelques modernes, pour  
servir de résumé à un cours complet sur  
ces deux sciences. Par m. DE FOUR-  
CROY, docteur de la faculté de méde-  
cine de Paris, & de la société royale*  
Tome LVII. Bb

*de médecine. A Paris, rue & hôtel Serpente. 1782. 2 vol. in-8°. Prix 12<sup>th</sup> broché, & 14<sup>th</sup> relié.*

L'HISTOIRE NATURELLE & la chymie intéressent trop la médecine, pour que nous négligions de faire connoître les ouvrages nouveaux qui paroissent dans ces deux sciences. « Nous ne sommes plus dans ces temps, dit *m. de Fourcroy*, auteur de l'ouvrage dont nous allons rendre compte, *tom. 1, pag. 6*, où quelques hommes enthousiastes, fiers des merveilles qu'ils créaient par leur art, prétendoient assujettir la pratique de la médecine aux seules lumières de la chymie, & attribuoient les maladies à des acides qu'il falloit neutraliser, ou à des effervescences qu'il étoit nécessaire de calmer. Les médecins chymistes de notre siècle, plus sages que ceux du dernier, savent, à l'exemple du grand *Stahl*, resserrer l'empire de la chymie, & la contenir dans de justes bornes; mais ils ne peuvent s'empêcher de croire que cette science doit éclairer la médecine sur la nature & les propriétés des humeurs animales, sur leur altération dans les maladies, sur les substances alimentaires, médicamenteuses & vénéneuses, sur la prescription des formules, &c. ils pensent que la chymie animale,

suivie comme l'avoient fait mm. *Rouelle* & *Bucquet*, & comme le font encore quelques chymistes, mais malheureusement en petit nombre, donnera des lumières qu'elle seule peut fournir, & ils sont justement étonnés d'entendre tous les jours des praticiens s'élever dans le monde contre une science qu'ils ne connoissent pas assez pour juger de son utilité ; & contre ceux qui la cultivent ». Quoique ces réflexions soient vraies en général, elles ne doivent cependant pas être appliquées à tous les médecins. En effet, s'il en est quelques-uns qui, entièrement étrangers à la chymie, disent autant de mal qu'ils peuvent de cette science, il en est aussi d'autres qui en reconnoissent l'utilité, & qui savent apprécier son influence sur la médecine. *Ganganelli*, dont l'esprit étoit si orné & le jugement si sain, a dit dans l'une de ses lettres, que la philosophie sans géométrie étoit comme la médecine sans chymie. La réputation médicale des *Hoffman*, des *Stahl*, des *Boerhaave*, des *Gaubius*, &c. a dû une grande partie de son éclat aux travaux chymiques relatifs à la médecine dont ils ont enrichi l'art de guérir. Sans ajouter plus de réflexions sur cet objet, on convient aujourd'hui que les connoissances de chymie donnent, à mérite égal d'ailleurs, de l'avantage aux mé-

decins qui les possèdent , sur ceux qui n'ont point assez approfondi cette science : aussi les jeunes médecins l'étudient-ils depuis quelques années avec beaucoup plus de soin qu'on ne le faisoit autrefois. C'est dans la vue d'être utile à ces derniers , ainsi qu'aux amateurs des sciences accessoires à la médecine , que nous allons donner un extrait de l'ouvrage de m. de *Fourcroy*.

L'auteur , dans une préface bien faite , dans laquelle il fait connoître l'ordre de son travail avec beaucoup de méthode , nous apprend qu'il a suivi l'exécution d'un projet conçu par feu m. *Bucquet* & lui. Son association avec un homme aussi distingué par ses connoissances , & par l'art de professer qu'il avoit porté à un si haut degré , est bien faite pour donner une bonne idée de son ouvrage.

Après la préface on trouve une dissertation sur les affinités chymiques , propre à servir d'introduction aux éléments de cette science. Quoiqu'on ait beaucoup écrit sur ce sujet , depuis *Geoffroy* jusqu'à m. *Bergmann* , la dissertation de m. de *Fourcroy* présente cependant un nouveau point de vue. Ce médecin , au lieu de rechercher la cause de la force d'affinité , en examine avec soin tous les phénomènes , & il croit devoir donner le nom de loix

à ceux qui lui paroissent constants & invariables. Il fait monter le nombre de ces loix à dix, qu'il indique les unes après les autres, & dont il donne des exemples bien choisis. On trouvera dans ce mémoire des vues très - intéressantes sur la dissolution, sur les précipités, sur les propriétés des composés entièrement différentes de celles de leurs principes, sur les affinités doubles, &c.

M. de *Fourcroy*, après avoir parlé de la maniere de définir la chymie, de son objet, de ses moyens, de son utilité, trace un tableau fort abrégé de son histoire qu'il dirige en six époques, & il passe à l'examen des affinités, & des principes des chymistes. Ces différents articles sont courts, clairs & méthodiques. Les propriétés des quatre corps élémentaires l'occupent ensuite. Il traite de la lumière, de la chaleur & de la raréfaction, trois phénomènes dont l'ensemble font reconnoître ce que les physiciens ont appelé feu. L'auteur adopte l'opinion de *Bacon*, & de m. *Macquer* qui ne reconnoissent point l'existence du feu comme l'ont entendu la plupart des physiciens, & il paroît panacher pour celle de m. *Macquer* qui a substitué la lumière à ce fluide non démontré.

L'article qui traite de l'air, n'exoite pas

moins d'intérêt; l'art avec lequel l'auteur offre les différences de ce corps d'avec les autres fluides élastiques & aériformes, différences fondées sur ses propriétés d'entretenir la combustion & la respiration dont il jouit seul parmi tous ces autres fluides, annonce un observateur exact & un esprit méthodique. Il insiste sur ce que l'air pur, considéré chymiquement, n'est point celui de l'atmosphère qui n'en contient qu'une petite portion, mais celui que l'on retire des corps dans lesquels il s'est fixé pendant la combustion, tels que les chaux métalliques, &c.

L'eau, considérée dans ses trois états de glace, de liquide & de vapeur, suit l'histoire de l'air. Quant à la terre élémentaire, *m. de Fourcroy* observe qu'il n'y a aucun corps qui puisse mériter ce nom, & qu'il est appliqué à plusieurs substances très-différentes, quoiqu'elles jouissent toutes des propriétés générales attribuées à la terre.

\* C'est à cet article que commence la minéralogie dont l'auteur s'occupe avant les végétaux & les animaux. Toutes les substances qui constituent le regne minéral, sont divisées en trois classes dans son ouvrage; savoir, les matières terreuses & pierreuses, les matières salines & les matières combustibles.

La premiere classe, qui comprend les substances terreuses & pierreuses confondues ensemble par l'auteur, offre deux divisions de ces matieres ; l'une fondée sur les propriétés physiques & apparentes, l'autre établie d'après la nature chymique de ces substances. La premiere est celle de m. *Daubenton*, à laquelle m. *de Fourcroy* donne la préférence sur celles de tous les autres lithologistes. La méthode chymique, qui suit la division de m. *Daubenton*, étant absolument nouvelle, nous croyons devoir en présenter un extrait.

Les terres & les pierres y sont partagées en trois sections ; la premiere, sous le nom de terres & pierres simples, comprend quatre ordres : le premier ordre de cette section comprend les pierres vitreuses, dont le plus grand feu n'alteré ni la nature, ni l'aggrégation. Le crystal de roche & quatre pierres précieuses, la topaze orientale, le saphir, l'améthyste, & l'hyacinthe orientale, sont les genres renfermés dans ce premier ordre. Dans le second ordre sont comprises les pierres quartzeuses qui, exposées au feu, perdent leur aggrégation, & deviennent opaques : ce second ordre contient cinq genres ; le quartz, le caillou & l'agathe, les matieres organiques agathifiées, le jaspe & le grès dont les sables ne sont que des variétés. Le

troisième ordre des terres & pierres simples est destiné aux argilles : ces matières durcissent au feu , ne font point feu avec le briquet , se délayent la plupart dans l'eau , & forment de l'alun avec l'acide vitriolique. Cet ordre est divisé en quatre genres ; les argilles ductiles , les argilles sèches ou tripolis , le schiste ou ardoise , & le feld-spath. Nous observerons sur cette dernière pierre , que sa forme cristalline , sa cassure , sa fusibilité & sa propriété de faire feu avec le briquet , semblent l'éloigner des argilles & la rapprocher des pierres composées : M. de Fourcroy ne l'a rangée avec les argilles que d'après m. Bucquet qui la regardoit comme formée presque entièrement de terre argilleuse. Enfin dans le quatrième ordre des pierres simples , m. de Fourcroy a placé des pierres dont la nature est peu connue. Quoiqu'elles aient quelques caractères des argilles avec lesquelles la plupart des naturalistes les ont rangées , m. Bucquet n'a pu en retirer , par l'acide vitriolique , qu'un sel très-différent de l'alun , & d'ailleurs elles fondent au feu. M. de Fourcroy a donc cru devoir leur donner un nom particulier qui pût les distinguer des argilles proprement dites ; il a adopté celui de *fausses argilles*. Cet ordre , entièrement nouveau , contient quatre genres , les



pierres ollaires dures, les pierres ollaires tendres ou stéatites, le talc ou mica, & les amiantes & les asbestes.

La seconde section des pierres est formée de toutes celles qui contiennent plusieurs corps combinés par la nature, soit plusieurs terres ensemble, soit des terres & des sels, soit ces deux matieres avec quelque substance combustible. Le nom de pierres & de terres composées, donné à cette section, désigne leur nature chymique : en général elles sont toutes plus ou moins fusibles, & l'analyse en démontre les principes composans. Les genres de cette section, qui n'est point subdivisée en plusieurs ordres comme la premiere, sont les ocres, la zéolite, le schorl, les macles, le trapp, le lapis lazuli, les pierres gemmes fusibles, les cristaux de volcans, les pierres ponce & le verre de volcans. Il s'en faut de beaucoup que toutes ces pierres aient été analysées comme il convient, & qu'on connoisse exactement leurs propriétés chymiques ; m. de Fourcroy a donné ce qu'il y a de fait sur cet objet, & a eu le plus grand soin d'indiquer ce qui reste à faire.

Dans la troisieme section l'auteur a placé toutes les terres & pierres qui sont formées par le mélange de celles des deux premieres sections : l'aspect suffit pour

reconnoître ces substances, & pour justifier leur dénomination de pierres mélangées. Quoique leur formation ne soit pas entièrement connue, m. *de Fourcroy* a cru, d'après m. *Bucquet*, devoir les diviser en deux ordres, eu égard à leurs propriétés : le premier renferme celles qui paroissent formées par l'eau, telles que le petro-filix, le pouding, le granit, le porphyre & l'ophites ; le second comprend les terres & les pierres dont le mélange est manifestement dû à l'action du feu. Les cendres de volcan, les laves, les basaltes & les scories de laves, sont les quatre genres qui constituent ce second ordre.

La seconde classe des minéraux renferme les substances salines ; l'auteur examine les quatre caractères généraux qui distinguent ces matieres de tous les autres minéraux ; ces caractères sont la saveur, la dissolubilité dans l'eau, la tendance à la combinaison, & l'incombustibilité : cette dernière propriété est fondée sur l'histoire & les phénomènes de la combustion, dont le résultat est toujours, suivant l'auteur, une combinaison de la substance combustible avec l'air pur. Les expériences des modernes, & sur-tout de m. *Lavoisier*, apprennent que beaucoup de matieres combustibles deviennent salines après leur

combustion , & c'est sur ce changement de propriétés , qu'est fondé le caractère d'incombustibilité que *m. de Fourcroy* donne aux sels : cette idée nouvelle mérite l'attention des chymistes. Les sels sont divisés en deux ordres ; le premier comprend les sels simples ou primitifs ; le second , les sels neutres ou secondaires : les sels simples sont divisés en trois genres , qui sont les substances salino-terreuses , les alkalis & les acides. Trois sortes , savoir , la terre pesante , la magnésie & la chaux constituent le premier genre. Le second renferme les deux alkalis fixes purs , & l'alkali volatil caustique. Les acides sont au nombre de sept , l'acide crayeux ou l'air fixe , l'acide marin , l'acide spathique , l'acide nitreux , l'eau régale , l'acide vitriolique , & l'acide du borax ou sel fédatif. Chacun de ces sels est examiné en détail , & l'auteur insiste sur l'air pur qu'ils paroissent contenir tous en plus ou moins grande quantité , & qui les constitue acides.

Le second ordre , ou celui des sels neutres , est divisé en six genres ; le premier renferme , sous le nom de sels neutres parfaits , les combinaisons des acides avec les deux alkalis fixes. Les sortes de ce genre sont au nombre de douze ; savoir , le tartre vitriolé , le sel de *Glauber* , le nitre , le nitre cubique , le sel fébrifuge de *Syl-*

*vius*, le sel marin, le borax, le borax végétal, le tartre spathique, la soude spathique, le tartre crayeux, & la soude crayeuse. Les cinq sortes de sels que nous venons d'indiquer ont reçu des noms nouveaux, & encore inconnus. Cette sorte de licence devoit être permise à l'auteur, pour désigner & faire reconnoître des combinaisons salines, dont on n'avoit encore parlé dans aucun ouvrage élémentaire : deux de ces sels neutres, le tartre crayeux & la soude crayeuse sont très-nécessaires à bien connoître, sur-tout pour ne les point confondre avec les alkalis fixes purs & caustiques. Ces sels, dont l'acide crayeux est le principe neutralisant, ont été, jusqu'à mm. *Black* & *Priestley*, regardés comme les alkalis fixes purs, & quelques personnes ne faisoient point encore bien cette différence.

Le second genre des sels neutres comprend les sels formés par l'union des acides avec l'alkali volatil. Ils sont appelés *sels imparfaits* ou *sels ammoniacaux* ; il y en a six sortes, le sel ammoniacal vitriolique, le sel ammoniacal nitreux, le sel ammoniac, le borax ammoniacal, le sel ammoniacal spathique, & le sel ammoniacal crayeux. Nous ferons, sur la dénomination nouvelle des trois dernières sortes, & sur la nature neutre du sel ammoniacal

crayeux , appelé jusqu'actuellement du nom très-impropre d'alkali volatil concret, les mêmes réflexions que nous avons faites sur plusieurs sels neutres parfaits du premier genre , & sur-tout sur le tartre crayeux & la soude crayeuse.

Dans le troisieme genre sont rangés les sels calcaires & les combinaisons de la chaux avec les acides. Les six sortes de ce genre sont le vitriol de chaux ou la sélénite, le nitre calcaire, le sel marin calcaire , le borax calcaire , le spath vitreux ou fluor spathique , ou la combinaison de la chaux avec l'acide spathique de *m. Scheèle*, & le spath calcaire. Ce dernier , qui résulte de l'union de l'acide crayeux à la chaux, comprend sous lui toutes les matieres calcaires en général, depuis la terre coquillere jusqu'à l'albâtre.

Le quatrieme genre contient les sels neutres à base de magnésie. Les six sortes de ces sels sont le vitriol de magnésie ou sel d'Epsom, le nitre de magnésie, le sel marin de magnésie, le borax à base de magnésie, la magnésie spathique , & la magnésie crayeuse ; tous ces sels sont très-peu connus , & *m. de Fourcroy* a réuni tout ce qu'on fait sur leurs propriétés.

Le cinquieme genre est composé des sels à base de terre pesante ; savoir, du spath pesant , qui est la combinaison de

l'acide vitriolique avec la terre pesante, du nitre de terre pesante, du sel marius à base de terre pesante, du borax à base de terre pesante, de la terre pesante spathique, & de la terre pesante crayeuse. Ces six sortes de sels sont encore moins connues que celles à base de magnésie.

Enfin dans le sixieme & dernier genre des sels sont placés ceux à base d'argille. Ce genre contient six sortes; savoir, l'alun, le nitre argilleux, le sel marin argilleux, le borax argilleux, l'argille spathique & l'argille crayeuse. L'alun est le seul de ces sels sur lesquels on a des connoissances exactes.

D'après cet exposé on s'apperçoit facilement que l'histoire des matieres salines est complete dans l'ouvrage de m. de *Fourcroy*; nous croyons même qu'il n'existe dans aucun livre de chymie un tableau aussi étendu des substances salines. Les propriétés de celles qui sont bien connues y sont examinées dans le plus grand détail. Quant aux autres, la maniere dont elles sont classées forme un cadre auquel on pourra facilement adapter les connoissances qu'on acquierra par la suite sur leurs propriétés.

La troisieme classe des minéraux renferme les corps combustibles de ce regne. Après un résumé sur la combustion &

l'exposé des opinions des différents chymistes sur ce grand phénomène , *m. de Fourcroy* divise les corps combustibles en cinq genres, le diamant, le gaz inflammable, le soufre, les matieres métalliques & les bitumes. On trouve dans l'histoire du diamant tout ce qu'on fait aujourd'hui à ce sujet ; celle du gaz inflammable offre une théorie nouvelle sur la nature de l'acide crayeux que l'auteur soupçonne être un composé de ce gaz & d'air pur. Il pense que le gaz inflammable est à l'acide crayeux ce qu'est le soufre à l'acide vitriolique, le phosphore à l'acide phosphorique, c'est-à-dire, un des principes de cet article.

L'article des matieres métalliques est traité avec beaucoup de soins : c'est une des parties les plus considérables de l'ouvrage. L'auteur commence leur histoire par une dissertation sur la nature & les propriétés de ces substances en général. Il s'occupe, dans six paragraphes, 1°. de leurs propriétés physiques, telles que l'opacité, la couleur, la pesanteur, la ductilité sous le marteau & à la filiere, qui y sont très-bien distingués, la *crystallisabilité*, la saveur & l'odeur ; 2°. de leurs propriétés chymiques, ou de la maniere dont elles sont altérées par la lumiere, la chaleur, l'air, l'eau, les terres, les alkalis, les

acides , les fels neutres , le gaz inflammable , & le soufre ; 3°. de leur histoire naturelle , ou des différents états dans lesquels la nature nous les présente ; 4°. de l'art d'essayer leurs mines , ou de la docimastie , utile pour apprendre à connoître , par l'analyse , la nature , la quantité & l'état des matieres métalliques & des diverses substances qui leur sont unies dans les mines ; 5°. de l'art d'extraire & de purifier en grand les métaux , ou de la métallurgie ; 6°. enfin de la maniere dont on doit classer les substances métalliques. Ce qu'il y a de plus nouveau dans cette dissertation préliminaire , c'est une théorie sur la calcination des métaux , qui diffère un peu de celle de m. *Lavoisier* , & que m. de *Fourcroy* propose comme une hypothèse d'accord avec tous les faits nouvellement connus sur ce phénomène. Elle consiste à regarder les métaux comme des corps combustibles simples , & leur combustion comme l'acte même de la combinaison de ces corps avec l'air pur ou déphlogistiqué de l'atmosphère ; d'où il suit que les chaux métalliques au lieu d'être des corps simples , sont des composés des métaux avec l'air pur , auquel elles doivent leur couleur , leur excès de pesanteur , leur incombustibilité & leur saveur souvent voisine de la saveur saline. Quoique



que cette théorie soit de la plus grande simplicité, & bien d'accord avec la plupart des faits, nous pensons qu'il est encore impossible de nier entièrement l'existence du phlogistique, & que la belle théorie de m. *Macquer*, qui accorde celle de *Stahl* avec les découvertes sur l'air, mérite plus de confiance, jusqu'à ce qu'il y ait encore beaucoup de faits mieux connus, qui confirmeront ou détruiront son hypothèse. Au reste nous nous faisons un devoir de faire observer que m. *de Fourcroy* a eu la sagesse de dire dans plusieurs endroits de son ouvrage, que la théorie de m. *Macquer* étoit souvent préférable à la sienne pour l'explication de plusieurs faits.

Les matieres métalliques dont l'auteur examine ensuite les propriétés en particulier, sont au nombre de quinze; savoir, l'arsenic, le cobalt, le bismuth, le nickel, la manganèse, le régule d'antimoine, le zinc, le mercure, l'étain, le plomb, le fer, le cuivre, l'argent, l'or & la platine. Chacune de ces substances est examinée dans le plus grand détail; c'est sur celles dont les arts & la médecine retirent le plus d'avantage, que m. *de Fourcroy* a le plus insisté: tels sont le régule d'antimoine, le mercure & le fer, relativement à la médecine; le zinc, l'étain, le plomb, le cuivre, l'or & l'argent, relativement

aux arts. Ce seroit passer les bornes de ce journal, que d'entreprendre de faire connoître chacun de ces articles en particulier ; nous nous bornerons à indiquer les faits les plus saillants qu'ils nous ont présentés. Les crySTALLISATIONS des métaux y sont décrites avec soin ; les détails sur les chaux d'arsenic, de zinc, de mercure, de plomb, de fer & de cuivre, sur les dissolutions de ces métaux par les acides, sur la forme & les propriétés des sels métalliques, y sont en général très-complets & très-bien exposés. L'histoire du kermès, des sels mercuriels, du bleu de Prusse, des préparations médicales de l'antimoine, du mercure, du fer, offrent un grand nombre de faits nouveaux ; telles sont l'action de l'eau de chaux sur l'antimoine qu'elle réduit à froid en une espece de kermès, la décoloration du bleu de Prusse par la magnésie & l'eau de chaux, celle de ce même produit chymique par les alkalis en différents états, la nature du safran de mars apéritif, qui n'est qu'une craie de fer, ou la combinaison de ce métal avec l'acide crayeux, &c.

Le cinquieme genre des substances combustibles minérales comprend les bitumes. L'auteur en reconnoît fix sortes qui sont le succin ou ambre jaune, l'asphalte ou bitume de Judée, le jayet ou jais, le char-

bon fossile , l'ambre - gris & le pétrole.

Le regne minéral est terminé par une dissertation sur la nature , l'analyse & les propriétés des eaux minérales. Cette dissertation contient en abrégé tout ce qu'il est important de savoir sur ces fluides.

Le regne végétal n'est pas traité avec autant d'étendue que le minéral. M. *de Fourcroy* en a donné les raisons dans sa préface. Les végétaux ne sont pas , à beaucoup près , aussi bien connus par les chimistes que les minéraux ; leur analyse est beaucoup plus difficile , & par cela même beaucoup moins avancée. L'auteur passe successivement en revue les organes des végétaux , leurs fonctions , leurs suc , les extraits des plantes , leurs sels essentiels , acides & sucrés , la manne , les gommes & les mucilages , les huiles grasses & essentielles , le principe camphré , l'esprit recteur , les baumes , les résines , les gommes-résines , la gomme élastique ou *caoutchouc* , les féculs & les farines , les trois principes constituants de ces dernières , ou la partie glutineuse , l'amidon & l'extrait muqueux , les matières colorantes. Il s'occupe ensuite de l'analyse des végétaux à feu nu , de la nature & des propriétés du charbon végétal , des sels fixes des plantes , & de leurs terres. Il passe de-là aux mouvements intestins , connus sous le nom de ferment-

tations, auxquels les végétaux sont sujets. Il décrit les conditions, les phénomènes de la fermentation spiritueuse, les diverses matières végétales susceptibles de l'éprouver. Il s'attache spécialement à faire bien connoître l'esprit ardent qui est le produit de cette fermentation, & le tartre qui se sépare du vin. Les phénomènes de la fermentation acide, la nature du vinaigre & ses combinaisons diverses, sont exposés avec les détails qu'exigeoit l'importance & les usages de cet acide. Enfin le regne végétal est terminé par l'histoire de la putréfaction des végétaux, & de leur destruction. Comme ces différents articles ne contiennent que peu de faits qui ne soient connus des chymistes, nous n'en dirons rien en particulier, nous ferons seulement observer que cette partie de l'ouvrage de *m. de Fourcroy*, quoiqu'assez courte, comparativement au regne minéral, nous a paru offrir tout ce qu'il y a de connu sur les végétaux, & qu'elle présente spécialement les nouvelles découvertes faites sur les fluides élastiques que ces corps organiques exhalent dans différentes circonstances, sur les sels acides des plantes, sur celui du sucre, sur la gomme élastique, &c. Nous remarquerons encore que les propriétés médicinales des diverses substances du regne minéral & du regne végétal, sont

assez bien indiquées par m. *de Fourcroy*, pour constituer ensemble, si elles étoient toutes réunies, une matiere médicale chymique.

Il n'en est pas du regne animal comme du végétal. Le plan que l'auteur a suivi dans l'examen des corps de ce regne est nouveau. Il présente d'abord les méthodes des naturalistes, à l'aide desquelles on peut distinguer les animaux. L'homme, les quadrupèdes, les cétacés, les oiseaux, les amphibies, les poissons, les insectes, les vers & les polypes, constituent les neuf classes d'animaux, que m. *de Fourcroy* examine les unes après les autres. Il a réuni, soit dans le cours de l'ouvrage, soit dans des tables placées à la fin du second volume, les méthodes données par plusieurs naturalistes pour distinguer chaque classe d'animaux.

Après l'histoire naturelle, m. *de Fourcroy* présente un tableau physiologique des fonctions des animaux considérés depuis l'homme jusqu'aux polypes : c'est l'extrait d'une thèse qu'il a soutenue aux écoles de médecine, au mois de mars 1779, & qui a pour titre : *De anatome comparatâ.*

La partie la plus étendue & la plus importante du regne animal, est sans contredit celle qui suit l'esquisse physiologi-

que dont nous venons de parler. Cette partie traite de l'analyse chymique de toutes les matieres animales, liquides & solides. Le sang, le lait, la graisse, la bile, les calculs biliaires, la salive & le suc pancréatique, l'humeur séminale, l'urine, les sels fusibles, l'acide phosphorique, les calculs urinaires, les excréments, les parties molles & blanches des animaux, les muscles & les os y sont examinés en détail ; on y trouve le résultat des travaux de mm. *Margraf*, *Rouelle*, *Bucquet*, *Poullétier de la Salle*, *Proust*, *Scheèle*, *Thouvenel*. M. de *Fourcroy* lui-même les a exposés dans un ordre méthodique, & avec une clarté telle que l'étudiant en médecine le moins avancé est capable de les entendre. M. de *Fourcroy* a bien senti que l'analyse des substances animales étoit un des travaux les plus capables de reculer les limites de la physiologie, & de la pathologie. Il a bien exprimé cette pensée lorsqu'il a dit dans sa préface : « Quoique l'analyse des matieres animales soit encore moins avancée que celle des produits des plantes, je ne puis dissimuler que le travail auquel je me suis livré sur le regne animal, m'a paru plus satisfaisant que le premier, soit que tout ce qui appartient à ce regne fût plus capable d'intéresser particulièrement un médecin, soit

que l'ensemble des faits que j'ai réunis sur les animaux m'ait semblé plus frappant & plus propre à piquer la curiosité , & à faire naître l'amour de l'étude ».

On trouve à la fin de ce regne l'histoire abrégée d'un assez grand nombre de matieres animales employées dans la médecine & dans les arts ; telles sont le castoreum , le musc , la corne de cerf , le blanc de baleine , les œufs , la tortue , la grenouille & la vipere , l'ichthyocolle , le miel & la cire , la résine lacque , le kermès & la cochenille , les pierres d'écrevisse , le corail & la coralline. Les analogies chimiques entre les végétaux & les animaux , & les phénomènes de la putréfaction & de la destruction totale des substances animales , terminent tout l'ouvrage. Cette esquisse de l'ensemble de la grande quantité de faits qui constituent le regne animal , doivent faire pressentir qu'il étoit susceptible d'une extension beaucoup plus considérable ; aussi *m. de Fourcroy* nous apprend-il , dans une note de sa préface , qu'elle n'est que le plan d'un ouvrage plus étendu qu'il se propose de donner au public , & qui sera spécialement destiné aux étudiants en médecine.

## S U I T E E T F I N .

*De l'observation sur la paracentèse, &c.  
par m. LURDE,*

Le 20, les jambes & les cuisses furent prodigeusement enflées; & quand le malade étoit couché, il sentoît quelque chose qui lui montoit au gosier & lui donnoit des étouffements.

Le 21, il prend sa médecine ordinaire,

Le 22, l'enflure fait des progrès & gagne de nouveau le scrotum. Je fais faire une moucheture superficielle à côté des premières scarifications : ces deux mouchetures rendirent abondamment pendant trois jours, au bout desquels elles se fermerent, après avoir considérablement diminué le volume des extrémités inférieures & du scrotum.

Malgré cela, le 26, la respiration est fort gênée : on tenta deux nouvelles mouchetures ; celles-ci ne rendirent rien ; l'œdème n'étoit pas assez considérable.

Le 27, je fais prendre vingt-cinq grains de poudre de crapeau (1). Ce remède dont j'ai vu quelquefois de bons effets, ne rendit les urines guère plus abondantes,

---

(1) Ce sel n'est autre chose qu'un sel alkali fixe,



Le 28, la médecine ordinaire, c'est-à-dire, une once & demie de manne, demi-once de sel d'epsom; & dix grains de jalap en poudre.

Le 29, voyant que, malgré tous ces remèdes, la maladie s'aggravait, je mis le malade à l'usage de l'arcanum duplicatum, un demi gros chaque matin, dont je pouffai ensuite la dose jusqu'à trente-six grains, le purgeant chaque sixième jour avec la médecine ordinaire. Cette médecine le purge toujours bien, & ne lui donne point les feux & les angoisses que lui donnoient les autres hydragogues, & l'arcanum entretient l'écoulement des urines. Par cette méthode à laquelle je m'en suis tenu tout le mois de juin, il se trouve considérablement dégonflé. Il est vrai que ce qui contribue encore beaucoup à diminuer l'enflure, c'est que les sérosités coulent toujours plus ou moins & par la seconde scarification à laquelle on a mis le basilicum pour empêcher qu'elle ne se fermât entièrement; & par une petite crevasse qui s'est faite au bas de la jambe du côté où on fit la première scarification qui a tant fait souffrir le malade, & enfin, par cette même scarification qui rend une humeur fort puante,

Mais la fièvre lente subsiste toujours; une toux sèche fatigue de temps en temps le malade; & il est aisé de connoître qu'il y a de l'eau dans la poitrine, soit par la parole un peu entrecoupée, soit par l'oppression que le malade éprouve, surtout quand il est couché, soit par le poids & le tiraillement douloureux qu'il ressent à la dernière des fausses côtes sur la région de la rate, principalement dans l'inspiration, soit encore par la pesanteur circulaire qu'il éprouve autour de la poitrine; & que ce malade qui est d'un caractère jovial, appelle le cordon de saint François; comme il donne le nom de stimagtes aux scarifications de ses pieds: il a depuis quelques jours le visage un peu bouffi.

Le 9 juillet, il lui prit, vers les minuit, une fièvre considérable, avec beaucoup de chaleur & d'altération, sans qu'on pût en deviner la cause.

Le 10, un dévoiement séreux & abondant se joint à la fièvre.

Le 11, le dévoiement continue, & la fièvre diminue.

Le 12, le dévoiement subsiste. Le malade continue, malgré sa diarrhée, l'usage du sel de duobus.

Le 13, il prend la médecine ordinaire,

où l'on substitue vingt grains de rhubarbe en poudre , aux dix grains de jalap.

Le 14, le dévoiement est modéré, le visage est plus bouffi, la main droite un peu enflée, peut-être parce que le malade est toujours penché sur ce côté; il est assoupi, foible & dégoûté.

Nous avons laissé plus haut la gangrene à l'un des pieds. Les scarifications des bords de l'ulcere & les lotions dont nous avons fait mention, en arrêterent le progrès; cela n'empêche pas que le malade n'y sente encore, de temps en temps, des feux & des élancements très-vifs; il ne put y supporter l'onguent *apostolorum*, ni même le mondificatif d'ache qu'on y appliquoit pour en déterger le fond baveux & filandreux, & pour y faire venir de bonnes chairs. Le chirurgien se tourna du côté de l'onguent de litharge, afin de dessécher l'ulcere, & le faire cicatrifer. Cet onguent a emporté la douleur & l'ulcere en va mieux. Cependant les tendons des extenseurs des doigts paroissent presque à découvert, & les levres se sont retirées au point que sa largeur est de trois travers de doigt; les chairs sont très-lentes à revenir; de sorte qu'il est fort mal aisé de décider si on pourra jamais parvenir à obtenir

la cicatrisation. C'est ce qui inquiète le plus le malade ; car, pour ce qui est de l'eau qu'il sent bien à sa poitrine, une nouvelle ponction, nous dit-il dernièrement, nous en fera raison.

Reste qu'il y a précisément, aujourd'hui 14 juillet, trois mois & deux jours que la paracenthèse de la poitrine fut pratiquée, sans laquelle le malade n'auroit peut-être pas eu plus de vingt-quatre heures à vivre.

Il me semble qu'on peut inférer de tout ceci, que l'hydropisie de poitrine, ainsi que l'assure *Hoffmann*, est une maladie plus fréquente qu'on ne pense communément ; qu'elle n'est pas assez connue, & qu'elle est encore trop négligée quand on vient à la connoître : car on est malheureusement dans l'usage d'abandonner comme sans ressource les malades qui en sont atteints, ou, tout au plus, de les traiter par des apéritifs, des diurétiques & des hydragogues, qui sont tous seuls des remèdes insuffisants pour les guérir ; au lieu que si on avoit recours à la même opération qu'on pratique dans l'hydropisie du bas-ventre, on en retireroit le même succès, sur-tout si on la mettoit en œuvre avant que le poulmon fût flétri ou altéré par les eaux qui l'inondent.

On auroit encore l'avantage, en pra-

tiquant cette opération d'abord que la maladie est bien constatée, de prévenir l'épaississement des liqueurs & d'entretenir l'élaboration naturelle du sang, en facilitant le jeu du poumon, qui est le principal organe de la sanguification.

En effet, quand on se représente que dans l'inspiration il entre dans les poumons un cylindre d'air d'une pesanteur égale à un cylindre d'eau de la hauteur de 32 pieds, ou à un cylindre de mercure de la hauteur de 27 pouces, & dont la base seroit d'environ 100 pouces quarrés, parce que la somme de la surface interne de toutes les vésicules du poumon est à peu près égale à 100 pouces quarrés. Quand on se représente encore que cet air, à la façon de tous les corps graves, accélère son mouvement en descendant; que l'accélération de ce mouvement est équivalente à une vraie percussion, dont l'énergie est bien plus forte que celle de la pression; qu'enfin la chaleur du poumon doit faire raréfier & dilater trois ou quatre fois autant l'air qui y est entré; quelle idée ne se fera-t-on pas de la pression immense que l'air doit faire sur les vésicules du poumon?

Si, d'un autre côté, on fait attention que dans l'expiration l'air est chassé du poumon avec la même force qu'il y est

414 OBSERV. SUR L'OPÉRATION  
entré, attendu que la réaction est toujours  
égale à l'action, & que l'air n'en peut  
être chassé que les parois de la poitrine  
ne fassent une forte compression sur les  
poumons & leurs vésicules; quand on se  
représente, dis-je, cette alternative de  
mouvemens, pendant lesquels les vais-  
seaux sanguins qui forment une espèce  
de réseau sur la surface extérieure des  
vésicules, tantôt dilatées, tantôt resser-  
rées avec une force immense, sont à leur  
tour, tantôt développés, tantôt compri-  
més avec la même force, de manière  
qu'il n'y a pas deux instans successifs  
dans la vie où les vaisseaux du poumon  
conservernt la même forme, la même  
capacité, la même action (1), peut-on  
s'empêcher de voir combien il est néces-  
saire que la respiration se fasse librement,  
afin de broyer, de triturer, d'affiner le  
sang, & de le rendre par ce moyen plus  
fluide, plus chaud, plus vermeil, artériel,  
en un mot, & tel qu'il revient du poumon  
par la veine pulmonaire.

La nécessité d'une respiration libre une  
fois établie pour entretenir la fluidité du  
sang, il est d'une conséquence infaillible,  
que, lorsque la respiration demeurera  
gênée pendant quelque temps, les li-

---

(1) BOERHAAVE, *instit. med.* §. 625.

queurs contracteront un degré d'épaississement capable , non - seulement d'entretenir les obstructions des vaisseaux qui ont donné lieu à l'épanchement de la sérosité ; mais encore de former de nouveaux embarras dans toutes les parties du corps. Je crois que c'est là une des principales raisons pourquoi l'hydropisie de poitrine se trouve rarement seule , mais qu'elle est bientôt suivie de l'ascite & de l'anasarque , & pourquoi toutes ces hydropisies surviennent si souvent à l'asthme.

Ce n'est pas seulement dans la vue des maux à venir qu'il ne faut pas différer cette opération , mais encore pour aider l'effet des remèdes dans le mal présent : *Neque enim sanat emissus humor ; sed medicinæ locum facit* (1). Ces remèdes sont sur-tout les apéritifs : leur action sur le poumon sera d'autant plus efficace , qu'ils se porteront & qu'ils circuleront plus librement dans le viscère , lorsque les eaux ne mettront plus d'obstacle à sa dilation & à sa contraction alternative ; mécanisme d'ailleurs très-propre par lui-même à broyer , à pétrir & à exprimer des vaisseaux capillaires les sucx gluants , qui font le germe des obstructions.

On sent bien que si ces obstructions

---

(1) CELSE , lib. 3 , cap. 21.

416. OBSERV. SUR L'OPÉRATION  
font invétérées, ou que si les glandes de  
la poitrine sont squirrheuses, cette opé-  
ration sera tout aussi infructueuse que celle  
qu'on fait dans l'ascite, lorsque celle-ci  
dépend de causes aussi rebelles : mais,  
dans l'incertitude de l'état de ces mêmes  
causes, quelle satisfaction pour un médecin  
qu'un véritable zèle conduit, de prolonger  
du moins les jours d'un malade prêt à  
suffoquer.

D'ailleurs cette opération n'a rien de  
redoutable que par le préjugé qui tire  
uniquement sa source du non-usage. La  
douleur est légère & instantanée ; elle  
peut se comparer à celle de la saignée ordi-  
naire. Il n'y a pas d'accident à craindre (1) ;  
le seul qui soit survenu au malade qui  
fait le sujet de cette observation, est la  
syncope, qui arrive si souvent dans la  
saignée, & à laquelle il est tout aussi  
facile de porter remède.

On peut même la prévenir en se ré-  
glant sur les forces du malade par le tact  
de son pouls, & en ne tirant les eaux  
qu'à différentes reprises, se contentant,  
par exemple, d'une demi-livre à la fois.  
Je conseille cette précaution, & j'en au-  
rois usé moi-même, si la rareté de l'opé-  
ration, qui est la seule que j'aie vu faire,

---

(1) Lorsqu'il n'y a point d'adhérence.



& la première qu'on ait pratiqué dans cette ville, ne m'eût empêché d'avoir une plus grande expérience sur cet article.

Je crois même que s'il n'y avoit eu de l'eau dans les deux côtés de la poitrine, il ne seroit point survenu de syncope, puisque dans les plaies pénétrantes & dans l'opération de l'empyeme, on tire souvent, & d'une seule reprise, une bien plus grande quantité de sang ou de pus, lorsque l'épanchement n'est que d'un côté, sans qu'il arrive de pareil accident.

Enfin, après le peu de danger dont cette syncope a été suivie, chez un sujet qui n'étoit pas fort loin de rendre le dernier soupir, & qui, par conséquent, étoit dans un état de foiblesse où on n'auroit osé entreprendre la ponction du bas-ventre, il me paroît que la paracentese peut être pratiquée tout aussi hardiment & aussi familièrement à la poitrine, qu'au bas-ventre.

Et dans la supposition qu'il ne se trouvât point d'eau dans la poitrine, je ne vois pas que l'introduction du trois-quarts pût attirer d'autre inconvénient que celui de s'être trompé dans le discernement d'une maladie qui n'étant pas du ressort des yeux, rend l'erreur bien excusable.

En partant du principe certain, qu'on doit faire l'ouverture de la poitrine aussi-

# 418 OBSERV. SUR L'OPÉRATION

bas qu'il est possible, sans intéresser le diaphragme, afin de rendre l'écoulement plus aisé, *Heister* (1) & *Vanſwieten* (2) veulent qu'on fasse cette opération une côte plus bas dans le côté gauche, c'est-à-dire, entre la deuxième & la troisième des fausses-côtes, parce que, disent-ils, la cavité de la poitrine descend plus bas dans le côté gauche que dans le droit, où le volume du foie fait monter le diaphragme. *Scultet* (3) le pensoit ainsi : cependant *Verduc* (4) dit expressément que c'est une erreur dont chacun peut se désabuser par ses propres yeux ; & les chirurgiens de Paris, qui ont porté leur art au plus haut degré de perfection où il soit parvenu jusqu'ici, ne font aucune distinction à cet égard.

*Heister* & *Vanſwieten* prétendent encore que pour la paracentèse de la poitrine, on doit se servir du bistouri & non du trocart : *Instrumento secante, non pungente* (5), de peur de blesser le pumon ; mais outre que ces auteurs parlent

---

(1) Institut. chirurg. pag. 696.

(2) Comment. in *BOERHAAVE*, aphor. tom. I, pag. 461.

(3) Explication de la table 37 de l'arsenal de chirurgie.

(4) Opérat. de chirurg. chap. 15.

(5) *Loco citato*.

principalement de l'extraction du pus & du sang, dont les grumeaux demandent une plus grande ouverture, ils supposent, pour établir le danger de blesser le poumon avec le trois-quarts, que le poumon soit adhérent à la plevre, ce qui arrive souvent, à dire le vrai, après la pleurésie, la péripneumonie & l'empyème.

Cette adhérence se forme parce qu'une chaleur inflammatoire a dissipé cette fine rosée qui transsude de toutes les membranes, & qui empêche leur union : mais dans l'hydropisie de poitrine, non-seulement cette chaleur inflammatoire n'a pas lieu, mais encore les eaux épanchées rendent cette rosée plus abondante, en envoyant des vapeurs jusqu'au plus haut de la poitrine.

Un célèbre professeur de l'université de Padoue (1) a levé cette difficulté, comme s'il l'avoit prévue, & nous a bien

---

(1) *FABRICIUS ab aquapendente*, operat. chirurg. cap. 46. Il est vrai que c'étoit entre la cinquième & la sixième côte qu'il faisoit cette introduction, parce qu'il prétendoit que c'étoit-là que devoit se faire l'opération de l'empyème, & qu'on devoit choisir le temps de l'expiration pour enfoncer le fer ; mais dans quel endroit de la poitrine que ce soit ; & quel temps de la respiration qu'on choisisse, on fait assez aujourd'hui que le poumon remplit toujours également la cavité de la poitrine, sans y laisser de vuide.

420 OBSERV. SUR L'OPÉRATION  
rassurés sur cette crainte, quand il a dit  
qu'il avoit introduit plusieurs fois en plein  
amphitéâtre, la lancette entre les côtes,  
sans intéresser le poumon : *Vidimus enim  
neque diaphragma neque pulmones læsos  
fuisse, sed ad utriusque terminum gla-  
diolam pervenisse.*

Avec combien plus de sécurité ne  
pourra-t-on donc pas employer le trois-  
quarts, dont la pointe n'a pas, à beau-  
coup près, le tranchant aigu de la lan-  
cette? Ajoutons à cela que la surface lisse  
du poumon & la substance spongieuse de  
ce viscère, le feroit fuir sous le coup  
qu'on lui porte, quand bien même les  
eaux extravasées se plaçant entre la  
plevre & le poumon qu'elles affaissent,  
ne mettroient pas celui-ci hors de portée  
de toute atteinte; sur-tout quand le trois-  
quarts est dirigé par un chirurgien en-  
tendu, qui modere la force avec laquelle  
il pousse cet instrument, en tenant le  
doigt indice allongé sur la canule, comme  
il est d'usage dans la ponction du bas-  
ventre (1), & qu'il l'enfonce doucement  
jusqu'à ce que, ne trouvant plus de ré-  
sistance à la pointe, il juge qu'il est entré  
dans la cavité de la poitrine.

---

(1) LAFAYE, dans les opérat. de chirurgie de  
*Dionis.*

Tout ce qu'on peut objecter de plus raisonnable, c'est que si l'adhérence est formée par des maladies qui aient précédé la naissance de l'hydropisie de poitrine; & que si cette adhérence se rencontre précisément au point où donne le trois-quarts, les eaux ne viendront point; & qu'enfin si cet instrument est trop enfoncé, ou qu'il soit plongé brusquement par une main peu précautionnée, il pourra intéresser le poumon.

La force de l'objection tombera alors sur la possibilité de l'adhérence. Dans ce cas, je laisse aux chirurgiens expérimentés à décider si, se servant du bistouri, comme il le faut nécessairement pour extraire le pus ou le sang, ils peuvent bien exécuter leur dessein quand ils la rencontrent; & si la séparation du poumon avec la plevre, qu'on recommande de faire en mettant le doigt dans la plaie, est aussi aisée dans la pratique que dans la théorie.

Pour moi, je me rappelle parfaitement que dans l'ouverture de quelques sujets, morts d'une phthisie pulmonaire, le poumon étoit si étroitement uni à la plevre, qu'on ne pouvoit l'en séparer qu'en usant de beaucoup de violence, & que dans certains endroits, la membrane extérieure

422 OBSERV. SUR L'OPÉRATION  
se déchiroit plutôt par lambeaux que de  
s'en détacher.

Concluons donc que la meilleure méthode de vider les eaux dans l'hydro-pisie de poitrine, est de se servir du trocart ; & que la crainte d'une adhérence que la nature de cette maladie ne donne jamais lieu de soupçonner, & qui rendroit également difficile la paracentèse, quand on se serviroit du bistouri, ne doit pas ôter la préférence à une opération plus simple encore & plus aisée qu'une saignée ordinaire, sur une opération cruelle, dont la plaie large de trois ou quatre travers de doigt, est fort long-temps à se fermer, & qui se termine souvent par une fistule incurable.

Il m'est sans doute bien douloureux, & le préjugé ne me fera rien moins que favorable, de me trouver en contradiction avec deux auteurs les plus célèbres que le siècle ait produit, & dont les écrits sont certainement marqués au coin de l'immortalité. Mais si ces grands hommes ont le privilège de parler avec un génie infiniment plus éclairé que le mien, il me reste du moins l'avantage de parler d'après l'expérience qui doit captiver tous les raisonnements.

Je crois avoir décidé deux points

d'une extrême importance dans la médecine & dans la chirurgie. Le premier, qu'on doit nécessairement & qu'on peut en toute sûreté faire la paracentèse ou l'ouverture de la poitrine pour en tirer les eaux, lorsqu'il y en a un volume, que les remèdes ne sont pas en état d'épuiser. Le deuxième, qu'on doit par préférence se servir du trocart pour cette opération.

---

## OBSERVATION

*SUR les effets du sublimé corrosif dans les maladies de la lymphe; par M. BAUMES, docteur de la faculté de Montpellier, & médecin à Lunel.*

L'OBSERVATION que je vais rapporter est faite pour prouver que si la pratique de la médecine offre chaque jour des cas rebelles à des secours méthodiques, c'est quelquefois faute de tenter des médicaments assez actifs pour opérer une révolution sensible.

M. de Saint-Vincent, chanoine de Saint-Gilles, étoit parvenu à sa quarantième année avec un enchifrénement dont l'origine se perdoit dans les premiers jours de son enfance. Cette incommodité, qu'il croyoit avoir quelque chose d'héréditaire,

ne se bornoit pas à le priver entièrement du sens de l'odorat, & à lui gâter le son de voix, mais il contribuoit encore à lui faire passer de très-mauvaises nuits; ce qui ne servoit pas peu à troubler plus ou moins les fonctions de l'économie animale.

Parmi les médecins qu'il a consultés, soit à Nîmes, soit à Paris, il y en eut qui, n'envisageant que la dégénération muqueuse des humeurs dans un tempérament pituiteux, s'attachèrent à résoudre ces liquides épais qui s'opposoient à une libre circulation dans les vaisseaux du nez, ou stagnoient dans les sinus & le tissu cellulaire qui tapisse les parties voisines. D'autres ayant principalement égard à l'affection locale, dirigèrent leurs vues d'après cette indication particulière, & osèrent attendre une guérison complète des remèdes portés directement sur la membrane de *Schneider*.

La classe immense des altérants & des apéritifs offrit aux premiers une multiplicité de secours curatifs, dont l'inefficacité ne dû point être attribuée à l'inconstance de celui qui en supporta le fatigant usage; & dans l'usage des errhins, que les seconds adoptèrent, on ne put que se louer de la patience du malade qui l'a continué, malgré la désorganisation apparente des nerfs olfactifs. Je condamne au silence



l'énumération fastidieuse des remèdes de l'un & l'autre genre ; mais je nommerai l'eau des Carmes employée comme sternutatoire , parce que *m. de Saint-Vincent* en fit un singulier abus.

Ce fut à la mi-septembre de 1780 que je fus consulté.

Je l'ai déjà fait pressentir , l'enchifrénement de *m. de Saint-Vincent* étoit un mal héréditaire. Monsieur son pere étoit mort d'une hydropisie de poitrine, après avoir été long-temps préludée par le symptôme dont il est ici question ; son fils, qui appréhendoit un sort aussi funeste, n'avoit pas encore éprouvé la moindre altération de poitrine qui pût faire soupçonner de voir cette crainte se réaliser. Il joignoit à un tempérament qui tenoit beaucoup plus du pituiteux que d'aucun autre, un embonpoint parfait, & un bon appétit. Mais, instruit depuis long-temps que la bonne chère fomentoit la cause de son affection, il avoit retranché le repas du soir, auquel il suppléoit par une collation très-frugale. Malgré cette précaution, *m. de S. Vincent* voyoit persister son enchifrénement avec la même intensité, & en toute saison. Ce mal étoit caractérisé par l'impossibilité de se moucher, par une respiration naturellement laborieuse, & plus pénible au moindre exercice ; par le son de la parole vi-

fiblement changé; enfin par l'impuissance de pouvoir passer une seule nuit sans éprouver des symptômes analogues à ceux du cochemar; il étoit réveillé dans les premières heures de son sommeil, & obligé de passer le reste de la nuit sans dormir sur une chaise. En outre, le malade avoit des fontes d'humeurs qui s'annonçoient par une douleur gravative dans la tête, un engourdissement remarquable dans tout le corps, & il éprouvoit la sensation d'un amas d'aquosités qui changoient de place dans l'intérieur du crâne. Ces phénomènes, parvenus à un certain degré, finissoient ensuite par une effusion assez brusque de beaucoup d'humeurs limpides (mais peu gluantes au toucher) par les deux narines, quelquefois par les tuyaux salivaires, rarement par les conduits de l'oreille. *M. de Saint-Vincent* ressentoit alors très-sensiblement un vuide dans le cerveau, & n'éprouvoit plus, pour quelque temps, les symptômes auxquels l'engorgement de ce viscere donnoit naissance. Ce temps de calme étoit d'autant plus durable, que l'évacuation avoit été plus copieuse.

En réfléchissant sur ces phénomènes, on voit s'anéantir le ridicule que les modernes ont voulu jeter sur la théorie des anciens, relativement à l'origine des co-

ryza, & autres maladies analogues. Heureusement les lumières de l'anatomie ont montré, de nos jours, les voies de communication établies entre l'intérieur du crâne & les dehors de cette boîte osseuse. Le doute philosophique s'est élevé sur les assertions tranchantes de nos nouveaux théoriciens, & la postérité, après avoir recueilli les preuves de conviction, jugera l'opinion de nos anciens maîtres.

Quoi qu'il en soit, il eût été difficile de reconnoître d'autres indications que celles qu'offroient à l'observateur ces congestions lentes & habituelles dans le cerveau, d'où provenoient les fluxions irrégulièrement périodiques dont j'ai parlé. Pour décider une guérison durable il falloit un fondant énergique continué très-long-temps à petites doses, & établir un centre d'irritation capable d'opérer une révulsion salutaire : je me proposai de remplir ces vues de traitement avec l'usage du sublimé corrosif secondé par des purgatifs héroïques, placés avec sagesse à des intervalles que la nature seule des accidents morbifiques pouvoient régler ? Tel fut le plan curatif que j'adoptai d'après des succès antérieurs dans des maladies analogues.

M. de Saint-Vincent m'opposa une répugnance extrême pour le sublimé, ce re-

mede fameux par les malheurs de l'imprudence, sans cesse décrié par l'organe de la prévention, & trop généralement applaudi par quelques enthousiastes. Je combattis avec douceur des préjugés qui cèdent toujours au tribunal de la raison; &, après avoir résout de nouvelles objections qu'un excès de prudence avoit fait naître, je fis commencer l'usage du sublimé dissous dans un véhicule spiritueux, & étendu dans une écuelle de bouillon léger, d'eau de riz, ou de lait coupé avec une décoction de véronique, le 12 d'octobre, après avoir débarrassé les premières voies avec un purgatif dans lequel entroit le séné, la rhubarbe, l'agaric de chêne, Piris de Florence, le sel cathartique amer, la manne & le tartre stibié.

Pour opérer un double avantage, & ramener le principe vital à l'ordre de ses mouvements naturels, j'eus besoin de rappeler & de soutenir l'insensible transpiration. Pour remplir cette indication nouvelle, j'employai la décoction des tiges de douce-amère pour l'usage interne, & les frictions sèches sur l'habitude du corps, principalement sur la colonne vertébrale. Je voulus encore que mon malade reniflât souvent de l'eau tiède pour assouplir les membranes du nez, racornies sans doute par l'abus de l'eau de mélisse composée.

Huit jours s'écoulerent à peine que le nez fut plus libre, & les nuits furent absolument exemptes de ce trouble qui les rendoit si disgracieuses. Ce bien être sensible étaya l'espérance d'une guérison radicale; le malade crut pouvoir en hâter les instans en doublant les doses du sublimé; mais il en fut puni par une salivation douloureuse qui se dissipa en six jours par la suspension totale du remède qui l'avoit causée, & par une boisson copieuse de douce-amère. Cet orage calmé, le sublimé fut repris avec modération; car ce n'étoit pas tant ici le cas d'introduire dans le corps une certaine quantité de mercure, que celui d'entretenir sans cesse dans les humeurs un aiguillon apéritif capable de changer l'altération invétérée des liquides.

L'effet des purgatifs coopéroit si visiblement au bien-être du malade, en fixant vers les glandes intestinales la direction des humeurs fondues ou surabondantes, qu'il arriva plus d'une fois que le sublimé eut un effet évacuant. Il vuidoit sur-tout une bile moussieuse dont l'expulsion donnoit toujours un sentiment intérieur d'un bien-être remarquable.

Une guérison, dont six mois de calme permanent annoncent la stabilité, est l'ouvrage de ces médicaments qui parurent

430 OBS. SUR LES EFFETS, &c.  
d'abord n'être que palliatifs. M. de Saint-Vincent a été exposé aux chaleurs de l'été, aux inclémences de l'automne & aux rigueurs de l'hiver, sans voir renaître les accidents qui le fatiguoient autrefois sans relâche.

Je m'arrête après les détails de cette observation remarquable. Il me paroît inutile de détruire tout soupçon de cause vénérienne, pour expliquer minutieusement le *modus agendi* des remèdes employés. Les vrais praticiens n'ont pas besoin de ces preuves; les ignorants ou les faux observateurs les traiteroient de subtilités. Les premiers savent trop bien que des altérations identiques des humeurs peuvent dépendre de causes très-diverses entr'elles; tout comme une seule & même cause peut exciter une foule de phénomènes très-opposés, & qui n'ont rien de relatif entr'eux.



---

*EXPOSÉ succinct de l'état de Jeanne Pouble, native de Pau en Béarn, résidant à Dax, pour concourir à fixer la vraie cause de la maladie extraordinaire de feu m. Pierre Pouble son frère; par m. GRATELOUP, médecin à Dax.*

JEANNE POUBLE, sœur aînée du défunt, âgée de cinquante-sept ans, d'une taille alongée, d'une constitution maigre, & d'un tempérament mélancolique, devint parfaitement hémiplégique à l'âge de trois ans. Cette paralysie, qui affectoit le côté gauche, s'annonça par un mouvement violent de fièvre, & se confirma par des degrés sensibles quoiqu'affez rapides. La malade fut envoyée bientôt après à Bagneres; mais n'y éprouvant point de succès, on se détermina à l'envoyer chez ses parents de même nom à Dax, pour y prendre les bains & les boues, dont la réputation constante & bien méritée n'a presque jamais frustré, à certains égards, l'espérance de cette sorte de malades.

*Jeanne* y éprouva en effet beaucoup de succès; elle continua d'aller s'y plonger pendant une vingtaine d'années, lors de la saison convenable. Le changement

fut tel, qu'après certaines reprises de nos bains & de nos boues, elle put marcher, mais avec cette difficulté & cette irrégularité qui résultent nécessairement d'un reste de foiblesse & de résolution dans les parties du corps primitivement affectées.

On espéroit que l'éruption des regles contribueroit à la guérison : mais inutile espoir ! les regles ne parurent qu'à l'âge de vingt-deux ans, sans influencer en aucune maniere sur le *marcher toujours traînant* de la malade. Elle devint au contraire sujette à des darts vives qui affecterent long-temps, tantôt successivement, & tantôt en même temps, le pied gauche & la main droite. Chaque doigt de ces deux extrémités, en devenant tour à tour le siège de cette humeur âcre & rongeante, prolongeoit cruellement l'état de souffrance de cette infortunée.

Il y a dix-sept à dix-huit ans environ, que le doigt indicateur de la main gauche fut très-maltraité, pendant six mois, par un panaris de mauvaise espece, au point que la premiere phalange se détacha en entier d'elle-même, & tomba ; ce qui donna lieu à une hémorrhagie très-considérable. Ce détachement, opéré par les seules ressources de la nature, amena un calme parfait. Un ongle de la forme d'un quarré long, mais un peu irrégulier, a pris



pris naissance sur l'extrémité supérieure de la seconde phalange. La racine de cet ongle est disposée de manière que la malade est souvent obligée de le rogner dans tout son contour, pour prévenir son enfoncement dans la chair environnante.

Cette malheureuse victime de tant d'infirmités essuya dernièrement, dans le commencement de l'automne, une fièvre continue, simple, qui dura sept à huit jours. Une démangeaison générale, accompagnée de petits boutons rougeâtres non suppurants, se déclara dès le premier jour de cette fièvre, & ne laissa aucun doute sur sa nature exanthématique dépurante. La complication d'humeurs saburrales contenues dans les premières voies, céda promptement à l'administration de l'hipécacuanha suivi de quelques minoratifs. Cette éruption très-prurigineuse résista plus d'un mois à l'usage soutenu d'une tisane appropriée. Enfin sa disparition donna lieu à une fluxion d'un genre érysipélateux sur la jambe gauche pendant plus de deux mois.

Tel est l'exposé précis & fidèle de divers états de cette fille infortunée, sœur d'un plus malheureux frère.

*Nota.* La malade m'a assuré que son père mourut poitrinaire & jeune.

## OBSERVATION

*SUR une hernie compliquée d'étranglement, réduite le sixième jour ; par m. VANDORPÉ, ci-devant chirurgien juré de la châtellenie de Courtrai en Flandres, actuellement élève à Paris.*

UN homme âgé de 84 à 86 ans, d'un tempérament assez fort, mais accablé par les infirmités de la vieillesse, avoit une hernie inguinale & ancienne, qui sortoit & qui rentroit avec assez de facilité. Un jour du mois de novembre 1781, après une toux violente, il ne put faire rentrer sa hernie comme à l'ordinaire ; il lui survint des symptômes fâcheux, & je fus appelé. Je trouvai le malade attaqué de nausées, de vomissements, & de quelques douleurs momentanées dans l'abdomen ; la tumeur étoit assez dure sans être fort douloureuse, le ventre n'étoit point tendu ni douloureux au toucher. J'essayai de réduire la hernie ; mais en vain ; je fis appliquer dessus des émollients, & je fis donner un lavement au malade que je retrouvai dans le même état cinq ou six heures après. Mes tentatives pour la réduction n'eurent pas alors plus de succès que la première fois.

L'âge du malade, l'ancienneté de la hernie, sa sortie & sa rentrée habituelle & facile, sa dureté avec absence de douleur, me firent juger que j'avois à combattre un étranglement qui avoit pour cause des matieres stercorales arrêtées dans le tube intestinal, & engagées dans l'anneau des muscles abdominaux.

En effet, supposons avec m. *Monro* (1), que si, dans le cas d'une hernie ancienne, le ressort des intestins est trop foible pour faire remonter & chasser du côté de l'anus les matieres arrêtées dans la portion du canal intestinal, engagée dans l'anneau, & qu'à raison de la foiblesse de ce ressort, les matieres séjournent dans la hernie; si alors leur abord successif gonfle l'intestin au point d'empêcher qu'il ne repasse par l'anneau des muscles du bas-ventre, il s'ensuivra une hernie que les auteurs s'accordent à nommer *hernie étranglée par engouement de matieres*, & qui passe plus lentement des premiers symptômes aux symptômes menaçants, que la *hernie étranglée & compliquée d'inflammation*, parce que, dans cette dernière, la stase des liqueurs dans les vaisseaux des parties qui composent la hernie, à raison

---

(1) Essais de médecine de la société d'Edimbourg, édition française, tom. V, pag. 349.

de la compression qu'ils souffrent, est plus forte, de-là le gonflement, l'irritation, l'engorgement, la douleur & la fièvre dont l'accroissement de tous ces accidents est la suite ordinaire.

La raréfaction de l'air peut aussi distendre l'intestin & former obstacle à la réduction. M. *Monro* a fait aussi mention de cette cause particulière dans l'énumération de celles qui produisent l'étranglement; *Covillard* en a donné les signes distinctifs, il y a plus d'un siècle : « Il arrive par fois, dit cet auteur dans un livre intitulé, *le chirurgien opérateur*, que l'intestin s'enfle tellement qu'il ne peut être repoussé, soit que les flatuosités le tiennent ainsi bandé, soit que les matières y soient endurcies. On discernera, ajoute-t-il, les flatuosités, si le reste de l'abdomen est tendu, si l'on en rend par la bouche, si l'on entend des borborigmes & des rugissements dans les intestins, & si cette douleur est accompagnée de pesanteur ».

Je n'apperçus aucune indice de flatuosités, je crus que les matières épaissies & en stagnation dans la portion du canal intestinal, engagée dans l'anneau, étoit l'obstacle principal qui s'opposoit à la réduction, & que les remèdes un peu actifs pourroient être efficaces, d'autant plus

que la hernie n'étoit alors sortie que depuis trente-fix heures, & qu'il ne paroiffoit aucun figne de l'inflammation confécutive qui ne fuit que trop fouvent cet état des hernies.

En conféquence je propofai l'injection de fumée de tabac, fi vantée par m. *Percival Pott* (1), & quelques purgatifs pris intérieurement. Des observations de m. *le Grand*, rapportées dans le mémoire de m. *Gourfaud* (2), prouvent l'efficacité des purgatifs dans les premiers temps, & adminiftrés à propos,

Cependant m. *Ferrant* (3), célèbre praticien, n'y a pas grande confiance, & en véritable ami de la vérité, à laquelle il facrifie fon amour-propre, il nous a rapporté (4) des observations qui prouvent que l'inflammation fuit quelquefois l'ufage des remèdes de cette nature, qu'ils doivent être employés avec la plus grande circonfpection, & qu'une méprife

(1) Voyez œuvres chirurgicales de m. *Percival Pott*, chirurgien de l'hôpital S. Barthelemi à Londres, traduction françoife, tom. 1, pag. 444.

(2) Voyez mémoires de l'académie royale de chirurgie, tom. II, in-12. pag. 417.

(3) Chirurgien-major en fuppléance de m. *Moreau* à l'Hôtel-dieu de Paris.

(4) Dans un cours particulier qu'il fit à l'Hôtel-dieu pour les chirurgiens, & auquel j'affiftois.

en ce genre peut devenir d'une conséquence très-dangereuse pour le malade. En effet, que l'on applique sur une hernie entéro-épiploïque enflammée l'eau à la glace, la neige, le vin rouge froid, ces remèdes ne figeront-ils pas les sucs épiploïques au point d'empêcher la réduction, & ne feront-ils pas tomber subitement les parties enflammées en gangrene ? (1) Au contraire quand l'air raréfié distend l'intestin, le gonfle & s'oppose à sa rentrée, ces moyens pourront réussir ; soit en condensant l'air, soit, comme le pense m. *Petit* (2), en occasionnant une contraction forte & subite des muscles *cremaster* & *dartos* ; contraction, selon lui, suffisante pour faire rentrer les parties.

Si l'on affoiblit considérablement par des saignées, des bains, &c. un vieillard d'un tempérament humide attaqué d'une hernie ancienne & étranglée par engouement des matieres, on le fera tomber dans un état d'inanition, & les liqueurs, en séjournant dans les vaisseaux engorgés, causeront en peu de temps la gangrene,

(1) Mémoires de l'académie de chirurgie, tome II, pag. 407.

(2) Traité des maladies chirurgicales, ouvrage posthume de m. *Petit*, tom. II, pag. 326.

selon m. *Monro* ; mais il convient alors au contraire, selon m. *Souville* (1), d'employer la fumée où même la décoction de tabac injectée par l'anus, & les purgatifs à cause du peu de ressort des intestins. Ces moyens, en irritant le tube intestinal, augmenteront la sécrétion des sucs & le mouvement péristaltique de ce même tube, ce qui peut contribuer à la réduction, soit en délayant les matieres épaissies, soit en augmentant le ressort des parties, & en chassant conséquemment les matieres arrêtées.

D'après le sentiment de ces célèbres auteurs, persuadé qu'une méprise sur le choix des remèdes, dans une circonstance aussi délicate, pouvoit devenir très-préjudiciable au malade, je demandai à être appuyé de l'avis d'un médecin. Les parents du malade appelèrent m. *Defranc*, praticien très-habile, résidant à Tourcoing ; il approuva beaucoup l'injection de fumée de tabac, mais il ne pensa pas de même quant aux purgatifs : il conseilla en outre de faire usage d'un topique (dont il dit avoir observé de très-bons effets) qui consiste dans quelques écheveaux de gros fil de lin crud bouillis dans de la

---

(1) Voyez le journal de médecine, tome I, pag. 126.

vieille biere , avec une poignée de cendre de bois , & autant de camomille , le tout appliqué chaudement sur la hernie. Au bout de six heures de l'application de ce topique , & de l'injection de fumée de tabac , je revis le malade & je fis de nouvelles tentatives pour opérer la réduction , mais avec aussi peu de succès que ci-devant.

Le lendemain nous fûmes ensemble chez le malade ; c'étoit le troisieme jour que subsistoit l'étranglement , la fièvre étoit allumée, le vomissement & les autres symptômes étoient augmentés, la tumeur parut un peu plus volumineuse , quoique moins dure , & l'on entendoit un petit bruit en la maniant , comme si l'on eût chassé quelques portions d'air , après quoi la tumeur se trouvoit un peu diminuée ; mais le même volume reparoissoit après le plus léger vomissement. Ce fut encore vainement que j'essayai de faire la réduction : le quatrieme jour on employa les mêmes moyens , les symptômes augmentèrent.

Au commencement du cinquieme jour la tumeur étoit très-sensible , son volume étoit augmenté , & l'on entendoit , en la maniant , un bruit semblable à un mélange d'eau & d'air agités ensemble. J'essayai de nouveau de réduire la hernie , & même



après avoir employé pendant un certain temps des compresses trempées dans l'eau froide, je ne fus pas plus heureux : enfin les vomissemens devinrent plus violents, & les matieres rendues par ces vomissemens étoient des plus infectes. La fièvre augmenta, le pouls devint petit, accéléré, le ventre tendu, météorisé & douloureux au toucher, l'on entendoit des borborigmes fréquents qui étoient suivis de hoquets ; on avoit déjà proposé l'opération le jour précédent, mais les parents s'y étoient opposés. D'après les symptômes que je viens de décrire, je crus qu'il y avoit un commencement de gangrene, ou du moins un état qui en étoit bien prochain. Dans la vue d'en éloigner les terribles effets je prescrivis au malade le quinquina en décoction ; je fus le voir au commencement du fixieme jour : je fus fort surpris de trouver la hernie diminuée, elle conservoit cependant toute sa sensibilité, la fièvre & les autres symptômes étoient les mêmes. Je tentai encore de réduire la tumeur qui diminua sensiblement ; je continuai, & je me crus autorisé à la comprimer un peu plus fortement ; enfin, après tant de vaines tentatives, je parvins à la réduire au commencement du fixieme jour.

Je fis augmenter la dose de quinquina,

(le malade en avoit pris environ une demi-once en seize heures avant la réduction). Des selles abondantes soulagerent le ventre, la fièvre se calma, & les autres symptômes se dissipèrent; quelques jours après le malade se trouva bien, & fut entièrement débarrassé des symptômes effrayants qui peu auparavant menaçoient sa vie.

Le quinquina a-t-il contribué à la réduction? comment agit-il dans ces circonstances? je laisse ces questions à résoudre par les maîtres de l'art.

## E X T R A I T

## DU JOURNAL DE PHYSIQUE.

*LETTRE de m. le baron DE SERVIERES aux auteurs du journal de physique, sur un nouveau moyen de déphlogistiquer l'air d'un appartement, imaginé par m. ACHARD, de l'académie de Berlin.*

M E S S I E U R S ,

La nouvelle doctrine des différents airs offre aux physiciens un vaste champ d'expériences & de recherches. Le célèbre *Priestley* ayant reconnu que l'air nitreux

est le plus salubre, tira de cette observation les principes de l'eudiometre, que l'illustre abbé *Fontana* perfectionna ensuite. La substance, qui leur servoit à reconnoître les degrés de pureté & de *respirabilité* des différens airs, est devenue, entre les mains de m. *Achard*, de Berlin, un moyen aussi simple que facile de purifier l'air. Vous en jugerez d'après la description de son procédé, que je tiens de m. *Guyot*, de l'académie de Bordeaux : le voici comme il me l'a donné dans une lettre de Passy, du 16 septembre 1781.

« Les belles observations de m. de *Faujas* sur la santé & les maladies des vers à soie, jointes à notre conversation sur les ventilateurs, m'ont rappelé un moyen inventé par m. *Achard*, de l'académie de Berlin, pour déphlogistiquer l'air d'un appartement, en le faisant passer au travers du *nitre en fusion* ».

« Pour cet effet, m. *Achard* se sert d'un vase de poterie assez semblable à un creuset, garni vers le milieu de sa hauteur de deux tubes de la même matiere que celle du vase. Ces tubes sont insérés à l'opposite l'un de l'autre, & forment, en remontant, un angle aigu avec les parois extérieures du creuset. On met dans celui-ci une suffisante quantité de *nitre*, & on le couvre avec soin, ne laissant ouverts que

les deux tubes ; ensuite on place ce vase dans la cheminée ou dans le poêle de l'appartement. Lorsque le *nitre* est en fusion, il doit s'élever au-dessus de l'insertion des tubulures , & l'on force l'air à le traverser au moyen d'un gros soufflet ». (*Voyez* la planche à la fin de ce cahier).

« Ce procédé , comme vous le voyez , monsieur , joint à l'avantage de ne pas refroidir l'appartement par l'insertion de l'air extérieur , celui de donner à volonté un degré de pureté supérieur à celui que possède ordinairement l'air atmosphérique , principalement dans les grandes villes. M. *Achard* dit avoir vu & éprouvé des effets très-sensibles du bien-être qu'on ressent dans une chambre ainsi purifiée ; ils sont sur-tout très-marqués sur les hypochondriaques , qui s'y trouvent gais & dispos ».

« Il est aisé de comprendre que , pour éviter le travail d'agiter le soufflet pendant une ou deux heures chaque jour , on peut le faire mouvoir par quelque mécanisme simple & peu coûteux ».

« Je ne parle de cet appareil que de mémoire. Je le vis à Berlin l'année dernière , & j'en entendis lire la description , au mois de juin , dans une des séances de l'académie. Depuis lors , j'ai toujours espéré que quelqu'écrivain périodique , devan-

tant la trop tardive publication des mémoires de cette société, feroit connoître cette invention ; mais je ne l'ai vue annoncée nulle part. Si elle est nouvelle pour vous, monsieur, & si, comme je n'en doute pas, votre sagacité vous fait reconnoître la chose & les avantages au travers des imperfections de mon esquisse, voyez, je vous prie, s'il ne seroit point utile de la rendre publique, ne fût-ce que pour donner un éveil aux savants qui s'occupent de ces matieres, & qui savent sentir, comme vous, le plaisir d'appliquer au bien immédiat de l'humanité les découvertes de la physique ».

J'ai l'honneur d'être, &c.

*EXTRAIT des prima mensis de la faculté de médecine de Paris, tenus les 25 mars & 3 avril 1782.\**

LES rhumes & autres maladies catarrhales ont continué dans la même intensité. Il a été presque généralement observé que les évacuations par les selles n'étoient pas les seules efficaces pour juger complètement ces maladies ; mais que les sueurs avoient été, sur-tout depuis le

\* Par m. DESESSARTZ.

commencement de mars, très-favorables & même parfaitement critiques pour plusieurs malades. Ces sueurs, qui produisoient un si bon effet, survenoit lorsque les principaux symptômes étoient adoucis par les délayants & les minoratifs. Dans ce cas seulement on étoit autorisé à seconder le travail de la nature par de légers diaphorétiques. On a vu des points de côté, des douleurs de tête, des dévoiemens, des dysenteries & des affections rhumatismales se terminer de cette manière.

Parmi les exemples rapportés nous n'en citerons qu'un. Un homme, plus qu'adulte, avoit une fièvre ardente, les saignées, les boissons délayantes, rafraîchissantes n'avoient procuré aucun calme; au contraire la fièvre devenoit tous les jours plus violente, & les accidents plus effrayants, la peau du col, des épaules devint rouge, enflammée, le mucus du nez, la salive, les urines étoient sanguinolents; les yeux même étoient échymosés. Une boisson abondante de sucs chicoracés, aniers & acidulés avec l'acide vitriolique, produisit dès le lendemain un mieux sensible, le rouge de la peau étoit moins vif; les liqueurs dont nous avons parlé moins teintées de sang, la peau ne s'est point élevée comme dans les érétypeles phlegmoneux;

ce mieux non - seulement s'est soutenu , mais a été augmenté le sur-lendemain par une décoction de tamarins : cependant les symptômes étoient encore graves. Ils ont été tous dissipés par une sueur générale ; la peau du col & des épaules est tombée en écailles furfuracées.

Il paroît que les affections catarrhales ont été , en général , plus sérieuses & accompagnées d'accidents plus formidables que dans les mois précédents. Les fièvres, qui étoient un effet de ces affections, ont été plus inflammatoires, plus fâcheuses, la peau étoit plus sèche, plus brûlante, les urines plus rouges & plus rares, la langue plus chargée d'un limon brun & même noir, la tête plus pesante & plus absorbée; aussi il a été nécessaire d'employer & de répéter les saignées du pied, d'insister davantage & plus long - temps sur les délayants apéritifs, & ensuite sur les minoratifs dont les acides, tels que les tamarins, rendoient l'action plus sûre. Il y a eu quelques hémorrhagies du nez, & des règles plus abondantes que de coutume, mais sans un succès marqué pour la diminution de la fièvre.

Il y a eu beaucoup de douleurs d'entrailles : lorsqu'elles étoient suivies d'évacuations abondantes par les selles, la peau devenoit sèche. On calmoit ces douleurs

avec des boissons adoucissantes, mucilagineuses, des potions huileuses. Si lorsque le calme commençoit, il survenoit des sueurs universelles, les douleurs cessoient entièrement, le dévoiement diminueoit, & les matieres prenoient une bonne consistance.

On a observé chez plusieurs malades, & notamment dans une communauté de religieuses qui, par leur institut, sont maigre & n'usent, quand elles sont malades, que de bouillon fait avec de la carpe frite, que la membrane pituitaire, qui étoit le siége de l'affection catarrhale, étoit très-enflammée, & que si on ne calmoit promptement cette inflammation par des saignées répétées dès les premiers jours, la fièvre, qui d'abord étoit peu considérable, s'allumoit & étoit suivie d'une oppression à laquelle la malade succomboit, avec les mêmes symptômes & de la même maniere que les hydropiques de poitrine. A l'ouverture du cadavre d'un particulier, mort le quatrieme jour de sa maladie avec les mêmes symptômes, *m. Salin*, auteur de cette observation, a trouvé la membrane pituitaire enflammée, les glandes des bronches & du poulmon engorgées, les vaisseaux de ces parties distendus & pleins, & les bifurcations des bronches presque totalement obstruées par le mucus  
qui



qui les lubrifie dans l'état de santé, & qui alors étoit gluant & visqueux, & par la membrane même qui étoit gorgée & très-épaisse : cependant il n'y avoit point d'épanchement dans la poitrine. Quoique dans le principe de cette maladie il y eut des envies de vomir, il falloit se garder d'administrer des vomitifs ; ils augmentoient l'inflammation & précipitoient la mort du malade. Dans cette espèce d'affection catarrhale les sueurs, loin d'être critiques, n'ont pas même été suivies du moindre soulagement ; au contraire, elles dispoient à l'affaiblissement. Les adoucissants anti-phlogistiques, les mucilagineux étoient les remèdes efficaces.

Les narcotiques n'ont été utiles, dans les coliques & les dysenteries, que quand les accidents les plus graves étoient calmés ; donnés alors plusieurs fois par jour, & à petites doses, ils rappelloient le sommeil, rendoient moins vives les douleurs des entrailles, & dissipoient les tenesmes. Chez quelques-uns ils ont déterminé une sueur vraiment critique, puisqu'elle a fait cesser les coliques & les évacuations même sanguinolentes.

Les fièvres intermittentes, tierces, doubles-tierces, ont commencé à devenir très-fréquentes dès les premiers jours de mars, & elles ont, la majeure partie au

moins, cédé plus facilement aux délayants, aux purgatifs & aux amers, que celles du même type, ou les quarts & doubles-quarts des mois précédents.

On a vu, chez les enfants, beaucoup d'éruptions à la peau, des dartres, des érysipeles, des taches rouges sur différentes parties de l'habitude du corps, des gonflements lymphatiques, & quelques petites-véroles. Au sujet de cette dernière maladie, m. *Le Tanneur* a confirmé l'observation déjà faite par lui & par la plupart de ses confrères, que la liberté du ventre empêchoit cette maladie d'être orageuse, & entretenoit sa marche douce & régulière. Il falloit cependant que cette liberté fût modérée & bornée à une ou deux évacuations par jour.

Le nombre des engourdissements, des extrémités supérieures sur-tout, & des paralysies provenant de l'épaississement & de l'arrêt de la lymphe, a été considérable; & cette dernière (la paralysie) a été très-opiniâtre. Plusieurs faits ont prouvé qu'en général ces engourdissements & ces paralysies ne dépendoient pas de l'engorgement des vaisseaux sanguins, & que les saignées étoient, sinon dangereuses, au moins inutiles; on croit même pouvoir, avec justice, les accuser d'avoir rendu la maladie plus longue & plus rebelle.

M. *Saillant* a communiqué plusieurs observations isolées sur des maladies singulieres & rares , pour lesquelles il avoit été mandé.

M. *Varnier* a lu une dissertation sur la maniere de rendre le sel essentiel de quinquina , fait suivant la méthode de la *Lagaraye* , plus efficace contre les fièvres intermittentes , c'est de l'allier avec un tiers de l'écorce du Pérou réduite en poudre. Il a cité plusieurs exemples de succès.

M. *Morizot Deslandes* a fait le rapport de l'ouverture d'un malade mort d'un épanchement dans la poitrine. A l'occasion des observations que contient ce rapport , tant sur les signes diagnostics que sur la curabilité de cette maladie , que m. *Morizot* croit possible, m. *Thierry* , médecin consultant du Roi , a rappelé que depuis plusieurs années il avoit communiqué des observations qui ne permettent plus de regarder l'hydropisie de poitrine comme une maladie incurable. M. *Le Tenneur* & m. *Doublet* ont rapporté des faits qui assurent la vérité de cette assertion consolante.



# OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES.

## M A R S 1782.

Jo. du M.	THERMOMETRE.			BAROMETRE.					
	Au lever du S.	A 2 h. du soir.	A 9 h. du soir.	Au matin.		A midi.		Au soir.	
	Deg.	Deg.	Deg.	Pou.	Lig.	Pou.	Lig.	Pou.	Lig.
1	0, 4	6, 3	3, 8	28	I, 2	28	0, 0	27	II, 0
2	2, 7	8, 6	5, 9	27	9, 3	27	8, 8	27	8, 7
3	4, 9	8, 8	4, 2	27	8, 6	27	9, 2	27	IO, 6
4	0, 8	5, 8	2, 5	28	0, 5	28	I, 0	28	I, 3
5	0, 3	8, 5	6, 2	28	0, 2	27	II, 0	27	IO, IO
6	4, 9	8, 6	5, 0	27	IO, 0	27	9, 2	27	8, 8
7	3, 6	7, 0	2, 9	27	8, 6	27	8, 0	27	7, 5
8	2, 8	7, 0	6, 0	27	6, 6	27	6, 0	27	4, 4
9	3, 0	8, I	5, 0	27	4, 0	27	7, 0	27	8, 4
10	4, 4	9, 6	6, 9	27	IO, 2	27	IO, 7	27	II, 0
11	6, 0	10, 5	9, 5	27	IO, 5	27	IO, 0	27	8, 4
12	8, 0	6, 3	3, 2	27	6, 8	27	7, 2	27	9, 8
13	-0, 0	5, 5	2, I	28	0, 8	28	I, 2	28	0, IO
14	-0, 9	3, 8	-0, 6	27	II, 5	27	II, 0	27	II, 6
15	-I, 0	2, 0	-I, 3	27	II, 4	27	II, II	28	0, 3
16	-3, 2	3, 6	-0, 0	28	0, 0	27	II, 2	27	II, 4
17	-I, 7	3, 4	0, 2	27	IO, IO	27	IO, 8	27	II, 0
18	-I, 7	4, 8	I, 9	27	II, 6	28	0, 0	28	0, 4
19	0, 5	6, 8	4, 6	27	II, 2	27	IO, 0	27	9, 9
20	5, 2	6, 7	3, 0	27	7, 8	27	9, 2	27	9, II
21	2, 5	4, 5	4, 0	27	9, 0	27	7, 3	27	5, 0
22	6, 4	9, I	7, 2	27	0, 6	26	II, I	26	IO, 3
23	-0, 0	2, 3	-I, 0	26	IO, 0	26	II, 7	27	2, 8
24	I, 5	4, 4	I, 7	27	5, 5	27	7, 0	27	7, 0
25	-0, 0	7, 3	2, 6	27	6, IO	27	7, 8	27	8, 6
26	I, 0	8, 3	3, 0	27	IO, 2	27	II, 7	28	0, 0
27	0, 8	8, 5	7, 0	28	0, 3	27	II, IO	27	II, 4
28	7, 0	9, 3	9, 3	27	IO, 6	27	9, 5	27	9, 0
29	8, 7	12, 3	8, 0	27	7, I	27	7, 0	27	7, 0
30	5, 7	II, 2	7, 2	27	7, 4	27	8, 0	27	7, IO
31	6, 2	IO, 6	5, 5	27	4, II	27	3, 6	27	4, 8

## VENTS ET ÉTAT DU CIEL.

J. du mois.			
	<i>La Matinée.</i>	<i>L'Après-midi.</i>	<i>Le Soir à 9 h</i>
1	N-O. beau, <i>glace.</i>	O. & S-E. couv.	N. & S-E. couv.
2	E. c. br. pl. doux.	E. <i>idem.</i>	E. <i>idem.</i>
3	N. couvert.	N. <i>idem.</i>	N. <i>idem.</i> pluie.
4	N. be. pl. la nuit.	N. beau.	N. beau.
5	S-O. be. v. <i>glace.</i>	S-O. c. pl. v. fr.	S-O. couvert.
6	O. couvert.	O. couvert.	N-O. & S-O. <i>id.</i>
7	N-O. <i>id.</i> pl. <i>grêle.</i>	O. <i>idem.</i> pluie.	N-O. beau.
8	S-O. nuag. gr. v.	S-O. c. gr. vent.	S-O. couv. gr. v.
9	O. nuages, gr. v.	O. <i>idem.</i>	O. beau, gr. vent.
10	O. couv. pl. doux.	O. couv. pet. pl.	O. couvert.
11	S-O. couv. bruine.	S-O. couv. doux.	S. beau, doux.
12	S-O. couv. pluie, <i>tempête.</i>	O. nuages, pluie, vent, <i>grêle.</i>	N-O. beau, grand vent.
13	N-O. & O. beau, froid.	N. & N-O. beau, froid.	N. beau, froid.
14	N-O. nuag. froid.	N. c. vent froid.	N. <i>idem.</i>
15	N. nuag. v. froid.	N-E. <i>idem.</i>	N-E. <i>id.</i> aur. bor.
16	N. c. froid, <i>neige.</i>	N-O. nuag. <i>neige.</i>	N. beau, froid.
17	N-O. <i>idem.</i>	S. nuages.	N-O. nuages.
18	N. nuages, froid.	N-O. <i>id.</i> <i>giboul.</i>	N-O. <i>idem.</i>
19	S-O. c. gr. v. froid.	S-O. couv. bruine.	S-O. couvert.
20	S-O. c. n. gr. v. br.	N-O. nuag. froid.	N-O. nuag. froid.
21	O. couv. pet. pluie	S-E. couvert.	S-E. couvert.
22	S-O. c. pl. gr. vent.	S-O. <i>id.</i> pl. pet. v.	S-O. <i>idem.</i>
23	N. c. froid, <i>neige.</i>	N-E. & N. c. <i>neig.</i>	N. nu. vent froid.
24	N-O. n. <i>neige</i> , fr.	O. nuages.	O. couvert.
25	N-O. couv. <i>neigé</i> la nuit.	S-O. couv. pluie, <i>giboulées.</i>	N-O. <i>idem.</i>
26	N. nuages.	S-E. & S. beau.	S. beau.
27	S-E. <i>id.</i> froid, <i>par.</i>	S. nuages.	S. couvert.
28	S. c. pl. gr. vent.	S. couv. gr. vent.	S. <i>id.</i> gr. vent.
29	S-O. c. gr. v. doux.	S-O. c. pl. doux.	S-O. couv. doux.
30	S-O. nuag. doux.	S-O. nuag. pet. pl.	O. beau.
31	S. <i>id.</i> pluie, vent.	S-O. nu. pl. vent.	O. <i>idem.</i>

## R É C A P I T U L A T I O N.

Plus grand degré de chaleur . . . . 12, 3 deg. le 29

Moindre degré de chaleur . . . . -3, 2 le 16

Chaleur moyenne . . . . . 4, 6 deg.

Plus grande élévation du Mer- *pau. lig.*

cure . . . . . 28, 1, 3 le 4

Moindre élévat. du Mercure . . . 26, 10, 0 le 23

Elévation moyenne . . . . 27 p. 8, 10

Nombre de jours de Beau . . . . . 2

de Couvert . . . 17

de Nuages . . . 12

de Vent . . . . 12

de Tonnerre . . . 0

de Brouillard. . . 1

de Pluie . . . . 16

de Neige . . . . 4

de Grêle . . . . 1

Quantité de Pluie . . . . . 15, 1 ligne.

D'Evaporation . . . . . 30, 0

Différence . . . . . 14, 11

Le vent a soufflé du N. . . . . 6 fois.

N.-E. . . . . 1

N.-O. . . . . 6

S. . . . . 3

S.-E. . . . . 2

S.-O. . . . . 8

E. . . . . 1

O. . . . . 6

TEMPÉRATURE: Froide, humide &amp; orageuse.

MALADIES: Aucune.

COTTE, Prêtre de l'Orat. Curé de Montmorency, &amp;c.

A Montmorency, ce 1<sup>er</sup> avril 1782.

## OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES,

*Faites à Lille , au mois de mars 1782 , par  
m. BOUCHER , médecin.*

LE temps n'a pas été , ce mois , conforme aux vœux du laboureur pour les semailles de mars : il a été pluvieux , & il est tombé souvent de la neige. Le froid a été même plus fort que de coutume , la liqueur du thermometre ayant été observée , plusieurs jours , au-dessous du terme de la congélation : le 24 elle étoit à deux degrés au-dessous de ce terme.

Il y a eu des variations considérables dans le barometre , quoique le mercure ait été plus souvent observé au-dessous du terme de 28 pouces. Le 22 , il est descendu à celui de 27 pouces  $\frac{1}{2}$  ligne.

La plus grande chaleur de ce mois , marquée par le thermometre , a été de 8 degrés au-dessus du terme de la congélation , & la moindre chaleur a été de 2 degrés au-dessous de ce terme. La différence entre ces deux termes est de 10 deg.

La plus grande hauteur du mercure , dans le barometre , a été de 28 pouces 1 ligne , & son plus grand abaissement a été de 27 pouces  $\frac{1}{2}$  ligne. La différence entre ces deux termes est de 1 pouce  $\frac{1}{2}$  ligne.

Le vent a soufflé 4 fois du nord.	9 fois du sud
4 fois du nord	vers l'ouest.
vers l'est.	3 fois de l'ouest.
6 fois du sud.	5 fois du nord
	vers l'ouest.

Il y a eu 28 jours de temps couvert ou nuageux.

14 jours de pluie.	1 jour de tonnerre.
--------------------	---------------------

8 jours de neige.	1 jour d'éclairs.
-------------------	-------------------

Les hygrometres ont marqué une grande humidité tout le mois.

*Maladies qui ont régné à Lille, pendant le mois de mars 1782.*

LA pleuropneumonie, tant fausse que vraie, & la fièvre putride maligne, ont été les maladies dominantes de ce mois. Nombre de personnes attaquées de cette dernière maladie, y ont succombé; mais beaucoup ont été les victimes d'un traitement mal entendu. Il étoit essentiel, dans tout le cours de la maladie, de tenir le ventre libre, soit par des lavemens, soit par des minoratifs du genre des anti-putrides; les boissons les plus convenables étoient de l'oxymel, du sirop de vinaigre délayé dans de l'eau, du petit-lait, de la sérosité du lait de beurre. Dans nombre de malades la peau de la poitrine, du dos, du ventre & des extrémités du corps s'est couverte de pointes miliaires, ou de taches pétéchiales d'un rouge plus ou moins foncé, qui, dans quelques-uns, ont persisté jusqu'au déclin de la maladie: ces taches, loin d'être critiques, étoient un symptôme aggravant.

Quant à la pleuropneumonie, il étoit essentiel de bien distinguer, dès le principe de la maladie, celle qui étoit fausse d'avec la vraie. Celle-là, qui participoit plus ou moins de la fièvre putride, demandoit un traitement analogue à cette fièvre, & par conséquent un emploi modéré des saignées, & un usage prudent des émético-cathartiques. C'est ici sur-tout que l'application d'un vésicatoire sur le côté, dans le cas d'un point opiniâtre, a procuré des effets salutaires. On s'est encore bien trouvé, en pareil cas, des loochs aiguisés avec le kermès minéral, qui ont procuré des sueurs salutaires, & par fois une expectoration louable; mais c'est bien plutôt par des selles bilieuses que par d'autres évacuations, que se terminoit la maladie.

Nombre de personnes ont été attaquées de la squinancie, & quelques-unes de rhumatisme inflammatoire.



## NOUVELLES LITTÉRAIRES.

*VUES physiologiques sur l'organisation animale & végétale ; par m. DE LA METHERIE, docteur en médecine, 1780. A Amsterdam ; & se trouve à Paris, chez Didot jeune, &c. in-12 de 407 pages, avec épître dédicatoire & discours préliminaire de 12 pages.*

La connoissance parfaite de l'économie animale est le secret de la nature dont nous ne pourrons sans doute jamais pénétrer tout le mystère. Mais en cherchant à lever le voile qui nous le cache, nous avons appris à bien observer les phénomènes de la vie & de la santé, à mieux connoître les instruments qui servent à les entretenir, à en calculer avec plus de justesse les forces & les effets, à en saisir plus exactement les rapports, enfin à dissiper également les préjugés de l'ignorance & du savoir, seul moyen de confirmer les vérités qui méritent de l'être, & d'en découvrir de nouvelles. Parmi ces hommes zélés pour les progrès de l'art, qui ont étendu nos connoissances sur la physiologie, il en est dont le génie vaste a embrassé, par un travail immense, toute l'économie animale ; d'autres moins patients, plus hardis, & poussés, pour ainsi dire, par une espèce d'inspiration, ont cru saisir avec assez de promptitude les principes du mécanisme de nos fonctions, qu'ils ont développés avec confiance en tout ou en partie ; mais le plus souvent leurs idées ont été trouvées plus ingénieuses que solides, & leur travail n'a pas même été apprécié à sa valeur. Cependant si les premiers méritent les plus grands éloges, les autres ont aussi

quelque droit à notre reconnaissance. La nature est un vaste tableau qui a besoin d'être considéré sous différents points de vue. Le génie étendu, qui veut en suivre & en accorder tous les détails, perd souvent des rapports qui frappent celui qui en considère seulement l'ensemble, & c'est peut-être pour cette raison que les plus belles découvertes se sont plutôt offertes d'elles-mêmes, après un travail facile, qu'elles n'ont été arrachées par une suite de méditations profondes.

C'est d'après ces réflexions qu'il nous paroîtroit injuste de ne pas accueillir toutes les tentatives faites pour avancer la connoissance de l'économie animale, sur-tout quand l'esprit de système n'y marche pas seul, & qu'il y est souvent appuyé par l'observation médicale.

Les vues physiologiques sur l'organisation animale & végétale, nous paroissent écrites dans ce dessein, & nous n'en porterons point d'autre jugement que d'en présenter fidèlement l'extrait, autant qu'il est possible de faire celui d'un livre, qui pourroit passer lui-même pour le sommaire d'un grand ouvrage.

« On ne peut, dit l'auteur, entrevoir le mécanisme de la nature, qu'en considérant l'ensemble de ses ouvrages. Ainsi, ce n'est qu'en étudiant les différents chaînons qui forment la série des êtres, & en examinant successivement leurs propriétés particulières, leur analogie, leurs différences, qu'on peut se flatter de découvrir la marche que suit la nature dans leur naissance, leur soutien, leur accroissement & leur reproduction. L'homme est le premier & le plus important qui s'offre à considérer; mais son étude devient d'autant plus intéressante, & d'autant plus belle, qu'on le compare aux autres êtres organisés. . . . ». Il est facile de voir combien ce plan est immense; mais l'auteur cherche à être court, & semble avoir

plutôt travaillé à en donner l'esquisse qu'à le suivre dans l'étendue & dans l'exactitude qu'il exigeroit ; & il l'annonce par le titre modeste de son ouvrage dont voici le précis.

Il examine d'abord les principes des corps organisés qui sont l'eau , la terre , le feu , l'huile , les sels , &c.

« Les corps organisés contiennent peu de terre , & cette terre est de deux especes ; la première est la terre des os qu'on a appelée calcaire , mais qui , vu ses propriétés , seroit plus justement considérée comme un sel neutre composé de terre calcaire , & d'acide phosphorique uni à une grande quantité d'air fixe qui lui donne de la solidité ; la seconde est la terre des parties molles : on remarque qu'elle est beaucoup moins abondante que la terre dite calcaire , & qu'elle a du rapport avec celle qui entre dans la composition des végétaux ».

« Le feu entre dans la combinaison des corps organisés , non - seulement comme phlogistique , mais comme fluide électrique , & comme lumière. Car il est très - probable que le fluide électrique n'est qu'une émanation du phlogistique qui se dégage des corps par frottement , & la lumière paroît avoir sur les corps organisés une action fort analogue à celle du principe igné... Cette assertion est appuyée par l'état de blancheur & de faiblesse des corps organisés qui sont privés de l'action de la lumière ».

« L'air commun est composé d'un quart d'air , & des trois quarts d'air inflammable , d'air fixe & de différents gaz. L'air fixe & l'air inflammable , qui tiennent l'un & l'autre leurs propriétés du phlogistique , sont fort communs chez les animaux. L'air fixe pénètre les solides , s'unit à l'eau , modère la grande chaleur de l'économie animale , donne de l'onctueux aux huiles , de la solidité aux os... L'air inflammable se combine en partie pour

entrer dans la formation de quelques-unes de nos humeurs, & est expulsé d'un autre côté avec les matières excrétoires ».

« Les huiles, qui à l'analyse donnent de l'eau & de l'acide, contiennent sûrement un autre principe qu'on ne peut saisir, le phlogistique qui en fait vraisemblablement l'essence : quant à l'air fixe, il y est très-abondant, sur-tout dans les huiles douces. Mais ces mêmes huiles dépouillées de leur air fixe, soit par vétusté, soit par la distillation, perdent leurs qualités pour se rapprocher de celles des huiles essentielles : on peut donc rapporter les qualités de l'huile douce, telles que l'inflammabilité, la sapidité, la volatilité, à la présence de l'air fixe ».

« Les sels composés de terre, de phlogistique & d'eau, sont produits par la chaleur animale & par le travail de l'animalisation ; ce qu'on peut regarder comme une sorte de fermentation ».

Après ces prolégomenes chimiques, mais que l'auteur cherche à étayer de l'observation médicale, il commence l'histoire de l'homme par la composition de la fibre : « La fibre, dit-il, composée de quelques parties terreuses unies par beaucoup de gluten, est une cristallisation molle & aqueuse dans l'enfance, peu cohérente dans la vieillesse, & qui n'acquiert de la ténacité que par un principe huileux élaboré dans la vigueur de l'âge, & perfectionné par les émanations qu'il reçoit de l'esprit animal & séminal ». Ces idées sont développées par la comparaison de la fibre dans les différents sexes, dans les différents âges, dans les différents pays, & les eunuques n'y sont pas oubliés.

Nous ne suivrons pas l'auteur dans la formation du tissu cellulaire, dans la composition des parties, dans l'histoire des tempéraments, toutes questions qu'il fait rapporter aux différentes pré-

priétés de la fibre : nous ne nous arrêterons qu'aux principaux points de l'économie animale.

La formation du fœtus s'explique facilement selon lui. . . « C'est, dit-il, la crytallisation des différentes parties du corps, qui s'opere dans la matrice par l'union des germes, qui sont le produit des forces vitales; & de même, ajoute-t-il, dans le végétal l'esprit prolifique n'est autre chose qu'une lymphe végétale, un corps muqueux subtil très-huileux, qui crytallise & forme tout le tissu de la plante. »

Cette crytallisation est l'idée favorite de l'auteur, elle lui sert encore à expliquer la nutrition... Elle se fait par une lymphe nourricière qui va se déposer entre les lames du tissu cellulaire, comme les sels crytallisent. L'instrument qui opere cette nutrition est la force vitale, & c'est à la variation & aux irrégularités de cette force, qu'est due l'inégale distribution des parties nutritives, source féconde de maladies.

La considération des viscères & des fonctions, est ce qu'il y a de plus important dans la physiologie, & cette partie est traitée avec autant d'attention & de simplicité que les précédentes.

Rien de remarquable sur le cerveau; on le regarde comme destiné à la sécrétion des esprits, le sensorium en est le réceptacle, les nerfs en sont les canaux... La sensibilité des nerfs, différemment modifiée, constitue la sensibilité simple, la contractilité, l'irritabilité.

Pour le cœur, on décrit sa structure, on donne les calculs de *Keil* avec beaucoup d'assurance, on assigne les causes auxiliaires de la circulation, & on y joint un chapitre intéressant sur la chaleur animale.

Les autres fonctions sont présentées d'une manière plus nouvelle.

Selon l'auteur, l'action de la respiration con-

liste, 1°. à lier & à unir le sang apporté par l'artère pulmonaire, sang à demi décomposé par sa longue stase dans les veines qui l'ont rapporté au ventricule droit; 2°. à raviver la couleur de ce sang, & à en révivifier la nature par l'action de l'air dont une partie est destinée à pénétrer le tissu du pouton; 3°. à le dépouiller du phlogistique dont une autre partie de l'air se charge pour l'emporter avec l'expiration. Chacune de ces assertions est établie sur une suite de faits ou d'observations bien choisis.

La digestion n'est qu'une inversion de substance qui change de l'eau, de l'huile & des sels, en une substance qui contient une lymphe nourricière, un esprit animal & séminal, &c. C'est un commencement de fermentation.

Cette substance est le chyle, dont la blancheur est due au peu d'union de ses principes, à l'abondance de l'huile & de l'air; ce chyle, avant de s'unir au sang, a déjà reçu dans le réservoir de *Pecquet* un grand nombre de parties animales. Si l'irritation l'appelle aux mamelles il y formera du lait; si c'est à la matrice, ce sera une lymphe nourricière. Mêlé au sang, & roulant avec lui dans les vaisseaux, le chyle continue l'inversion; ou plutôt la fermentation qu'il y a déjà éprouvée, & il subit une décomposition qui change la nature en distribuant ses différentes parties dans le lieu où elles sont appelées. Ainsi la lymphe se porte pour opérer la nutrition, les parties bilieuses se portent au foie, les esprits vitaux au cerveau, &c.

Les sécrétions ne se font donc pas par les organes communément nommés sécrétoires; c'est l'opinion de l'auteur. Selon lui, dès les premiers instants de la conception, la liqueur sanguine, c'est-à-dire, destinée à former le sang, contient le germe de toutes les humeurs, & ces humeurs se déposent ensuite dans les différents organes sé-

crétoires, par voie d'affinité & de crySTALLISATION. De cette manière, l'auteur admet dans le sang non-seulement des parties salines, une lymphe végétale & une partie glutineuse, mais des parties récrémentitielles, ou plutôt des germes de toutes nos humeurs, dont la proportion plus ou moins heureuse, a tant d'influence sur la santé.

Ainsi, l'auteur des *vues physiologiques* commençant d'abord par des idées chymiques, finit par s'appuyer sur l'observation; & son exposition des humeurs a beaucoup de rapport avec plusieurs des idées de *Théophile de Bordeu*, dans son analyse médicale du sang; mais nous aurions désiré qu'il eût en même temps marqué quelque connoissance des recherches anatomiques & physiologiques sur les glandes, de ce grand médecin. Sans déranger son système, il auroit sans doute fait jouer un plus grand rôle aux organes sécrétoires, dont l'action méritoit bien d'être plus attentivement considérée.

L'ouvrage est terminé par un parallèle des parties intégrantes des végétaux & des animaux; ce qui amène leur analogie & leurs différences les plus remarquables: enfin en présentant la série des êtres, suivant leurs rapports réciproques, l'auteur remarque que si les animaux semblent tenir aux végétaux par les polypes, les végétaux se rapprochent des animaux par l'animalisation des crucifères, & il finit par conclure que dans le regne végétal comme dans le regne animal, il y a trois grands agents, la force des solides, l'action des tuyaux capillaires & celle de l'air; mais qu'il y a entre l'un & l'autre cette grande différence, que chez l'animal la vitalité est dans la sensibilité, tandis que dans le végétal elle est dans les trachées.

*Réflexions sur la section de la symphyse des os pubis, suivies d'observations sur l'emploi de l'alkali volatil dans le traitement des maladies vénériennes ; par m. DESGRANGES, gradué, membre du college royal de chirurgie à Lyon. 1781. Brochure de 59 pages.*

Nihil opinionis causâ, omnia conscientia faciam.  
*SENEC. de vitâ beatâ, 30.*

On pratiqua l'opération césarienne à l'Hôtel dieu de Lyon, sur une femme qui périt le sur-lendemain. Quelques personnes ayant prétendu que la section de la symphyse auroit sauvé cette femme, cela donna lieu à la brochure que nous annonçons.

*Pierrette Mornon*, d'une petite stature, âgée environ de vingt-sept ans, chez laquelle le vice rachitique avoit laissé des courbures vicieuses dans les os des extrémités inférieures, étoit enceinte & à terme de son premier enfant lorsqu'elle arriva à l'Hôtel-dieu de Lyon le 24 février 1781, à dix heures du soir. Les douleurs se faisoient déjà sentir, elles augmentent, les membranes se rompent, les eaux s'écoulent, la sage-femme reconnoît, par le toucher, un vice d'étroitesse dans le bassin, & remet la femme entre les mains du chirurgien en chef de l'hôpital. Le lendemain, vers les sept heures du matin, m. le chirurgien, dit l'auteur, « s'assure de nouveau du degré d'étroitesse de ce bassin qui ne lui paroît avoir qu'un pouce & demi, ou tout au plus deux pouces d'étendue dans le diamètre antérieur de son détroit supérieur par la saillie du sacrum en-devant. La tête, qui se présentait, étoit placée à gauche, la face tournée en haut, les bosses frontales appuyées sur la symphyse sacro-iliaque gauche, l'occiput portant sur la partie moyenne



moyenne du corps du pubis de ce même côté; l'orifice de la matrice étoit assez dilaté pour permettre ces recherches, mais ni aussi effacé, ni aussi aminci que dans un accouchement ordinaire & naturel, malgré dix heures de douleurs consécutives ».

Vers les cinq heures du soir on fait une consultation de six chirurgiens des plus exercés dans la pratique des accouchements, du chirurgien principal, & de son successeur désigné; & tout bien considéré, ajoute m. Desgranges, *mm. les consultants se déterminèrent à indiquer l'opération césarienne, & établirent leur raison de préférence (sur la section de la symphyse). Elle fut décidée à la pluralité de six voix contre deux.*

L'opération se fait sur-le-champ, & on extrait un enfant dans un état d'asphyxie dont il est bientôt rappelé.

On eut beaucoup de peine à maintenir, pendant l'opération, un paquet d'intestins & d'épiploon qui s'étoit présenté à l'ang<sup>e</sup> supérieur de l'incision; & pour le contenir après l'opération on fut obligé de pratiquer trois points de suture enchevillée.

L'auteur fait ensuite la description des accidents qui suivirent jusqu'au 27 que la malade expira, trente-six heures après l'opération.

A l'instant de la mort on fit la section de la symphyse du pubis : les détails suivants sont si essentiels à la question traitée par m. Desgranges, qu'on ne pourroit le juger si nous ne les faisons connoître en entier.

« L'écartement spontané de ces os fut d'abord de treize lignes; & quand deux élèves, en écartant les cuisses, eurent aidé à leur éloignement, il se trouva de deux pouces huit lignes » (les cuisses étoient violemment écartées); il est résulté six lignes  $\frac{1}{2}$  à sept lignes d'augmentation pour le diamètre antéro-postérieur, & plus de 15 lignes pour le transversal ».

« Le bas-ventre étoit très-sain excepté les portions d'intestin & d'épiploon sorties, qui étoient enflammées; la matrice, réduite à un volume médiocre, n'offroit aucune trace de phlogose, de gangrene, & son parenchyme étoit intact, &c. ».

Le diamètre antérieur du détroit supérieur du bassin avoit 2 pouces, & le transversal 4 pouces 8 lignes.

Séparé du cadavre, & dépouillé des parties charnues, voici ce qu'il offre.

« Les trois dernières vertèbres des lombes, & la partie supérieure du sacrum, avancent beaucoup en-devant; la crête de l'os des îles gauche est déjetée en-dehors, la fosse iliaque superficielle de l'os ilion lui-même, en se jettant à l'extérieur, paroît tendre à la position horizontale; ce qui augmente de ce côté le vuide du grand bassin, tandis qu'il est rétréci au contraire du côté opposé, parce que l'os ilion droit s'élève par son bord supérieur, & tend à prendre une direction presque verticale. La concavité iliaque, de ce côté, est légère & comme recourbée; cette hanche est plus élevée que l'autre ».

La ligne qui sépare le grand d'avec le petit bassin, affecte très-irrégulièrement la forme d'un cœur de carte à jouer.

« Le diamètre antérieur du détroit supérieur est de 2 pouces 2 lignes, le transversal est de 5 pouces; l'oblique, pris de la symphyse sacro-iliaque droite, est de 4 pouces 4 lignes; l'oblique opposé est de 3 pouces 11 lignes. Du milieu du diamètre antérieur à la partie moyenne du bord saillant de l'os ilion gauche, il y a 2 pouces 8 lignes  $\frac{1}{2}$ , & du côté droit 2 pouces 10 lignes. De la partie moyenne du corps du pubis droit à la partie latérale droite de l'angle sacro-vertébral, 1 pouce 10 lignes; du côté opposé & dans le même sens, 1 pouce 11 lignes  $\frac{1}{2}$ . La hauteur de la symphyse

des pubis est d'un pouce 7 lignes. Le détroit inférieur est bien conformé ».

» D'une bosse pariétale de la tête de l'enfant, ou de la convexité d'un pariétal à l'autre, il y avoit 3 pouces 4 lignes; des bosses frontales à la tubérosité occipitale, 4 pouces 1 ligne; du vertex au bas du ventre, 5 pouces & quelques lignes; du menton à l'occiput, 4 pouces 7 lignes, & dans la circonférence, 11 pouces ».

M. Desgranges examine quelle peut avoir été la cause de la mort dans le sujet de son observation. Il remarque qu'il n'y a eu ni inertie de la matrice, ni perte de sang, ni hémorrhagie, ni syncope, ni effroi de la part de la femme avant l'opération, ni spasme nerveux, ni convulsion, ni prostration absolue des forces, & que par conséquent l'opération en elle-même n'est point la cause de la mort. Il passe après cela à l'objection faite contre la sortie, & ensuite la réduction & la contention difficile de l'intestin & de l'épiploon; il disculpe le chirurgien qui a fait l'opération, & prétend que l'on doit encore rejeter cette cause de mort; & sans la chercher plus loin, il tâche de réfuter ceux qu'il appelle les auteurs de la section de la symphyse du pubis, qui prétendent qu'on auroit pu, par cette section, sauver la femme. Après une discussion assez étendue, après différents calculs, après plusieurs observations faites sur les cadavres, l'auteur finit par dire: « En supposant, contre toute vraisemblance, que la séparation des pubis, opérée sur la femme Mornon vivante, eût été portée à 2 pouces 8 lignes, le diamètre antérieur auroit augmenté de 6 lignes  $\frac{1}{2}$  à 7 lignes: ce qui joint à son étendue naturelle de 2 pouces (le bassin considéré frais), lui auroit donné 3 1 lignes d'ouverture, espace qui n'auroit certainement pas permis le passage de l'enfant

vivant , dont la tête avoit 40 lignes dans son petit diamètre ».

M. *Desgranges* s'écrie un peu plus loin : *Suffit-il d'avoir en vie le nouveau-né , & pour parvenir à cette fin , sera-t-il permis d'égorger impitoyablement la mere ?* Ne pourroit-on pas , au lieu de répondre , faire à m. *Desgranges* une autre question ? La section de la symphyse est-elle en elle-même plus meurtrière pour la mere que l'opération césarienne ?

On fait une longue énumération de tous les accidens qui peuvent être la suite de la section de la symphyse & des inconvénients insurmontables qui résultent de l'ossification des symphyfes sacro-iliaques ; & l'on fait une application de ces principes à l'état de P. *Morron* , pour conclure que la section césarienne seule devoit être tentée. L'auteur faisant sur lui-même un retour dicté par l'amour de la vérité & de la justice , assure que son intention n'est pas de proscrire la section de la symphyse : *Cette opération , dit-il , doit certainement trouver place parmi les secours que fournit la chirurgie dans les cas d'accouchement devenu impossible par le resserrement des détroits du bassin ; mais c'est au temps , ajoute-t-il avec raison , & à l'expérience à assigner le degré de confiance qu'elle mérite alors.*

On cherche ensuite dans quels cas il convient d'employer le forceps , & dans quel autre on doit avoir recours à la section de la symphyse. Audessous de 2 pouces  $\frac{1}{2}$  dans l'étendue du diamètre antéro-postérieur , le forceps devient inutile ; depuis 3 pouces jusqu'à 2 pouces  $\frac{1}{2}$  , la section de la symphyse paroît convenir. « Car il y a lieu de croire que 3 , 4 ou 5 lignes d'ampliation pour le diamètre antérieur , procurées par l'écartement des pubis porté sans danger à 12 , 15 & 18 lignes ,

rendroient les voies naturelles accessibles à l'enfant vivant, & permettroient son passage ».

2°. La section de la symphyse est recommandable lorsqu'il y a trop d'étroitesse au petit bassin, à prendre depuis le dessous de l'arcade du pubis jusqu'à l'extrémité du coccyx, soit que ce dernier os soit soudé, soit que sa rétropulsion soit déjà portée aussi loin qu'elle peut aller.

3°. Lorsque l'arcade des pubis n'a pas assez de hauteur, ou, ce qui est la même chose, lorsque leur symphyse a trop d'étendue, &c.

4°. Lorsque l'arcade du pubis est trop étroite, &c.

5°. Lorsque le diamètre transversal, qui va d'une tubérosité ischiatique à l'autre, a 2 pouces  $\frac{3}{4}$  ou 3 pouces, &c.

6°. Si l'excavation du petit bassin est rétrécie par le défaut de courbure de l'extrémité inférieure du sacrum, par une exostose ou un engorgement froid au bas des connexions ilio-sacrées, par les épines ischiatiques trop allongées, recourbées & rentrées en-dedans, &c.

7°. « Si la tête, dit m. Desgranges, poussée par des contractions utérines fortes & multipliées, s'engage enfin dans le détroit supérieur rétréci, & s'y enclave de manière que l'accoucheur ne puisse ni la refouler dans la matrice pour retourner l'enfant, ni la saisir avec le forceps, parce qu'elle est étroitement serrée de toute part, à raison de la défecuosité du bassin & de la tuméfaction des parties, la section symphytique ne seroit-elle pas alors le seul moyen à employer, si toutefois l'enfant étoit vivant? & si en même temps on observoit les symptômes qui donnent lieu de craindre la rupture de la matrice, ne devroit-on pas se hâter de la pratiquer pour agir ensuite avec le forceps? &c. ».

8°. Dans la *paragomphose* de *Roëderer*, si l'enfant est vivant.

Les lumières & les connoissances de l'accoucheur le décideront à pratiquer la section de la symphyse, ou à faire l'opération césarienne qui, dans la plupart de ces cas, peuvent suppléer l'une à l'autre.

M. *Desgranges* croit que la section de la symphyse peut être employée une fois, mais que l'opération césarienne convient aux seconds accouchements, à cause du dérangement qui arrive aux connexions ilio-sacrées.

Dans toutes ces réflexions on voit un auteur qui veut être impartial, qui cherche le vrai, & qui, quoiqu'il donne la préférence à la section césarienne, ne refuse point à la *symphysotomie* la justice qui lui est due.

Ce travail, sur la section de la symphyse, est suivi d'observations sur l'emploi de l'alkali volatil dans le traitement des maladies vénériennes; les sujets de deux de ces observations en ont éprouvé des effets salutaires: celui de la troisième n'a pas été aussi heureux. Ces observations sont suivies de quelques réflexions sur l'usage de ce remède: on examine à quels sujets & dans quels cas il convient.

*PRIX proposé par le college royal des medecins de Nancy, sur les eaux potables.*

DANS l'ordre des agents physiques, généraux ou communs, qui influent sur la santé des hommes, les eaux douces potables ont mérité, de tout temps, une attention particulière de la part des medecins. Les modernes ont ajouté peu de chose à ce qu'en avoient dit les anciens; presque tous,

depuis *Hippocrate*, se sont copiés sur cet objet, soit dans leurs ouvrages diététiques, soit dans leurs traités, aujourd'hui très-multipliés, *de aëre, locis & aquis*.

On sent bien qu'une telle traduction successive de connoissances, presque purement rationnelles, sur les qualités génériques des eaux, ne suffit pas, non plus que l'observation purement empirique & souvent isolée, de leurs effets particuliers, pour former cette partie de l'art; il faut encore une étude pratique, éclairée par la chimie, & spécialement fondée, à ces-deux égards, sur la comparaison faite en grand, des différentes eaux potables, dans les différents pays, & relativement aux divers foyers de leur filtration, de leur écoulement, de leur stagnation, &c.

Cette étude pourroit fournir une des branches les plus importantes de la chimie diététique. Il existe déjà quelques recherches faites selon cette double vue. On trouve dans le second volume de la société royale de médecine, un mémoire qui contient des observations & des expériences nouvelles sur les eaux potables en général, & qui trace en quelque sorte le plan des recherches ultérieures à faire sur cet objet, pour établir de plus en plus la distinction essentielle des eaux potables, saines & mal-saines. C'est l'auteur de ce mémoire (1), qui a fourni au collège royal le sujet du concours qu'il propose, & le prix qui y est attaché. Il s'agit de résoudre les questions suivantes.

*Première classe.* Quelles sont, dans les eaux de neiges & de glaces, dans celles des sols crayeux & gypseux, les qualités qui constituent essentiellement leur insalubrité? Quels rapports & quelles

---

(1) M. *Thouvenel*, agrégé-honoraire du collège de médecine de Nancy, & associé-regnicole de la société de médecine de Paris.

différences y a-t-il entre ces quatre sortes d'eaux douces , relativement à leur composition chymique , & à leurs effets diététiques ? Pourquoi toutes les eaux qui contiennent de la craie ou du gypse ; pourquoi toutes celles qui proviennent des neiges & des glaces fondues , ne sont-elles pas malsaines ? Pourquoi les deux premières , si différentes , à plusieurs égards , des deux autres , produisent-elles des effets analogues ?

*Seconde classe.* Quel est le degré de leur influence , ou commune , ou relative , dans la production de certaines maladies populaires ou endémiques , & notamment des goutteuses , écrouelleuses & rachitiques ? Cette influence existe-t-elle aussi pour la classe des affections calculeuses & gouteuses ? Peut-on découvrir par-là quelque analogie , quelque dépendance entre les altérations du système glanduleux , lymphatique , & celles du système osseux & articulaire ? L'impression malfaisante de ces différentes eaux potables , s'exerce-t-elle dans le travail de la chylicification , ou bien dans celui des sécrétions , soit muqueuses & nutritives , soit terreuses & excrémentitielles ?

Comme il est difficile que les savants qui voudront s'appliquer à ce concours intéressant , se trouvent à portée d'examiner les différentes espèces d'eaux désignées , & d'en observer les effets sur le peuple , on admettra les mémoires qui ne traiteront que d'une seule espèce d'eau , ou de plusieurs dans le même continent. On distribuera autant de médailles , de la valeur de cent écus chacune , qu'il y aura d'ouvrages dignes de les obtenir , au jugement des commissaires nommés par le college royal. Ces mémoires seront adressés , francs de port , suivant les usages ordinaires des concours académiques , à *m. HARMANT*, président du college royal des médecins , à Nancy. On demande qu'ils soient rendus pour le premier



de mai 1784 ; & le prix sera proclamé à la rentrée de la Saint-Martin suivante.

Le but de ce concours rentre dans le plan général des travaux de la société royale de médecine de Paris , dont le college de Nancy s'empresfera toujours de seconder le zèle. Le sujet proposé pouvant intéresser tous les pays ; il sera libre à tous les sçavans d'envoyer des mémoires , pourvu qu'ils soient écrits en françois ou en latin , ou bien que les auteurs se chargent de les faire traduire dans l'une de ces deux langues.

## P R I X.

*Extrait de la gazette salulaire , n°. V. 1782.*

Le docteur *Hawes* , de Londres , en terminant ses leçons sur l'animalisation , a proposé une médaille d'or , & une autre d'argent , pour les deux meilleurs mémoires en réponse aux questions suivantes : *Y a-t-il des signes positifs de l'extinction de la vie humaine , autres que la putréfaction ? Si cela est , quels sont-ils ? S'il n'y en a pas , la putréfaction est-elle une marque certaine de la mort ?*

*SÉANCE publique de l'académie royale de chirurgie , le jeudi 22 avril 1782.*

M. *Louis* , secrétaire perpétuel , a ouvert la séance par l'annonce de ce qui suit :

L'académie avoit proposé , pour le prix de cette année , la question : *Comment le vice des différentes excrétiions peut influer sur les maladies chirurgicales , & quels sont les regles de pratique relatives à cet objet ?*

Le mémoire , n°. 4 , a été jugé digne du prix ;

il a pour devise ce conseil de Seneque : *Stude , non ut plus aliquid scias , sed ut melius*. Cet ouvrage est de m. *Camper*, membre de la plupart des académies de l'Europe, ancien professeur d'anatomie & de chirurgie à Amsterdam, professeur honoraire de médecine des universités de Francker & de Groningue.

Ce prix est le troisieme que m. *Camper* a obtenu de l'académie. En pareille circonstance, feu m. *le Cat* fut prié de cesser de concourir, dans la crainte qu'un si fort athlète n'éloignât de la lice des sujets qu'une utile émulation pourroit former à d'autres travaux. Tous les concurrents ne sentent pas que les efforts qui seroient perdus pour la récompense promise, sont toujours au plus grand profit de celui qui a tâché de la mériter.

M. *Camper*, dans sa lettre de remerciement à l'académie, semble s'excuser sur le motif qui l'a porté à revenir dans une carrière où, avec de grands talents, on pourroit, sur un sujet isolé & circonscrit, voir la palme enlevée par quelqu'un qui n'auroit pas autant de droits à l'estime des gens de l'art & du public. M. *Camper* a trois fils, dont aucun n'a pris parti dans l'art de guérir. Leur éducation & leur fortune leur permettent d'aspirer à des états, moins utiles sans doute, mais moins laborieux & moins ingrats. Cependant leur père veut qu'ils se souviennent quelle a été la source de la considération qu'ils peuvent acquérir; & il n'a travaillé à gagner trois médailles, qu'afin d'en laisser une à chacun de ses enfans, en mémoire de son amour pour la chirurgie qu'il a exercée avec autant d'honneur que de succès.

Le mémoire, n°. 5 a mérité l'*accessit*. Il a pour devise le 21<sup>e</sup> aphorisme d'*Hippocrate*, section 1. *Quæ ducere oportet, quod maxime natura vergit, per loci conferentia cōducere*. L'auteur de ce mémoire est m. *Champeaux*, chirurgien.

gien-gradué, correspondant de l'académie à Lyon.

Le prix d'émulation, qui est une médaille d'or de la valeur de 200 livres, a été accordé à m. *Manne*, démonstrateur d'anatomie à l'école royale des chirurgiens de la marine, à Toulon. Il a communiqué à l'académie un mémoire intéressant sur la cure radicale de l'hydrocèle. Chirurgien-major du vaisseau que montoit m. le comte d'*Eslaing*, il a été témoin de la valeur héroïque de ce général blessé devant Savanha. Ses soins lui ont été utiles, & en lui conservant la vie, il a rempli les vœux de la nation pour un des plus dignes favoris de Minerve, de Mars & de Neptune.

Les cinq autres médailles ont été adjudgées à m. *Bouillard*, chirurgien-major de l'hôpital-royal militaire, à Briançon; à m. *Duret*, démonstrateur de l'école de la marine, à Brest; à m. *Colombier*, chirurgien en chef de l'hôtel-dieu, à Soissons; à m. *Vermillet*, maître en chirurgie à Charicy, près Vesoul en Franche-Comté; & à m. *Thiriot*, maître en chirurgie à Cures, près Joinville en Champagne.

L'académie, dans la vue de compléter l'hygiène chirurgicale, dont les différentes matieres ont été successivement le sujet de ses prix pour les années précédentes, a proposé pour 1783 la question suivante :

*Quelle peut être l'influence des passions de l'ame dans les maladies chirurgicales, & quels sont les moyens d'en corriger les mauvais effets ?*

Le prix est une médaille d'or de la valeur de 500 livres, suivant la fondation de m. de la *Peyronie*.

Depuis sa dernière séance publique, l'académie a perdu plusieurs membres dignes de ses regrets. M. de la *Faye*, ancien professeur & démonstrateur royal pour les opérations, ancien directeur de l'académie royale de chirurgie, associé des acadé-

mies de Rouen & de Madrid, est mort au mois d'août dernier. M. *Louis* a dit qu'on lui avoit remis fort tard les matériaux nécessaires pour son éloge ; & qu'une notice trop peu étendue ne satisferoit ni la compagnie , ni le desir qu'il a de rendre hommage à un collègue qui a fourni avec honneur une longue carrière.

On ne lui a donné aucun renseignement sur m. *Goursaud*, adjoint de m. *de la Faye*, en qualité de professeur royal pour la démonstration des opérations de chirurgie. Il a mérité l'estime & l'amitié de ses confrères dans la place de lieutenant de m. le premier chirurgien du roi , & il s'étoit rendu digne de la confiance & des bontés de m. le procureur-général , chef de l'administration de l'hôpital des Petites-maisons, où il étoit chirurgien en chef. Les premiers magistrats du Châtelet de Paris avoient connu ses lumières & son équité pendant le temps qu'il a exercé une des charges de conseiller du roi , chirurgien ordinaire de sa majesté en cette juridiction.

Enfin , la compagnie a senti vivement la perte toute récente de m. *Bordenave*, professeur royal, ancien directeur de l'académie, associé de celle des sciences, censeur royal, mort en huit jours d'une attaque d'apoplexie & de paralysie, à l'âge de cinquante-quatre ans. Déjà ennobli par la qualité d'échevin de la ville de Paris, la circonstance heureuse de la naissance du Dauphin, venoit de lui procurer le cordon de l'ordre du roi ; ce qui mettoit le comble à ses vœux. M. *Louis* se propose de mettre dans un jour convenable les talens qui ont distingué ces confrères estimables, & de faire connoître leurs travaux pour le progrès de l'art ; ce qui est l'objet principal des éloges académiques.

A la suite de cette annonce, m. *Louis* a prononcé l'éloge historique de feu m. *Tronchin*, ptes

mier médecin de S. A. S. monseigneur le duc d'Orléans, ancien inspecteur général de médecine à Amsterdam, professeur honoraire de médecine à Genève sa patrie, de la société royale de Londres, de l'académie de Berlin, associé étranger de l'académie royale des sciences de Paris, & de celle de chirurgie. C'est en cette dernière que *m. Louis* a été chargé de faire son éloge.

*M. Fabre* a lu un mémoire sur les tumeurs de caractère froid. On attribue communément la formation de ces tumeurs à l'obstruction des vaisseaux, à l'épaississement de la lymphe. Les moyens curatifs sont déterminés d'après cette théorie; de là l'usage des fondants, les purgatifs si recommandés. *M. Fabre* pense qu'il y a un principe irritant pour cause première des engorgements lymphatiques; que c'est une illusion de croire qu'on puisse fondre ces tumeurs: elles cèdent à l'action des vaisseaux, comme on l'observe à l'âge de puberté, lorsque cette action devient assez énergique pour dissiper les engorgements. La cure ne peut s'obtenir, en suivant *m. Fabre*, que de la destruction du principe d'irritation, & rien ne peut autant y contribuer que les exutoires. Un caustique paroît la principale ressource contre les maladies scrophuleuses: *m. Fabre* emploie, avec des réflexions judicieuses, les observations fournies en faveur du système de l'épaississement des fluides. & de la nécessité de fondre, pour établir & soutenir sa nouvelle doctrine concernant le principe irritant, & les voies qu'on peut ouvrir utilement pour s'en débarrasser.

La lecture de ce mémoire fut suivie des remarques de *m. Louis* sur la nécessité de prononcer d'une manière précise & sans équivoque dans les rapports en justice. Il vient de se présenter une question relative aux signes de la mort. Il étoit intéressant de déterminer l'heure précise de la mort

d'un bénéficié qui étoit sur la fin de sa carrière dans la nuit du dernier jour du mois, au premier jour du mois suivant. M. *Louis* discute les procès-verbaux qui ont été faits dans cette circonstance fort importante aux yeux de l'intérêt de divers prétendants à ce bénéfice; & il en conclut, pour l'instruction des jeunes chirurgiens, que les experts ne peuvent être trop attentifs aux règles à observer pour faire un rapport solide & équitable. Outre les connoissances de l'art dont il faut faire une juste application au sujet qui est en question, l'esprit de vérité & de justice doit être l'ame d'un rapport pour qu'il soit à l'abri de tout reproche: il faut l'énoncer en termes clairs & précis, afin qu'il ne laisse aucune ressource aux subterfuges ou aux équivoques pour en contester les principes, ou en éluder les conséquences. Enfin, dit M. *Louis*, on ne doit pas se permettre d'épouser les intérêts de l'une des parties, ce seroit au préjudice de la partie adverse. Quelque noble que soit la fonction d'un avocat, elle est subordonnée à celle de juge, & nos rapports sont des jugemens.

M. *Faguer* a terminé la séance par un mémoire sur la rupture des fibres aponévrotiques & tendineuses à leur origine, près des fibres charnues. L'échymose, ou apparente, ou occulte dans l'interstice des muscles, est un effet de cette rupture, dont les signes & le pronostic sont très bien établis dans le mémoire, d'après des observations pratiques. Un bandage approprié, & le plus parfait repos sur-tout, sont les moyens curatifs, lesquels négligés dans les premiers temps, faute d'avoir connu le vrai caractère de la maladie, la rendent d'une difficile & très-tardive guérison.

## A V I S.

M. *Anglada*, médecin, vient de nous faire passer l'avis suivant. Les bains d'Arles en Roussillon, avoient été jusqu'ici presque impraticables par le mauvais état des bâtimens : les réparations viennent d'être faites par les soins de m. *Raymond de Saint-Sauveur*, intendant de la province. Les malades y trouveront aujourd'hui toutes sortes de commodités, soit pour le logement, soit relativement à l'usage des bains, des douches & des bains en vapeur. L'utilité de ces eaux, dans un grand nombre de maladies, est prouvée par l'analyse qui en a été faite par mm. *Venel & Carrere*, & par les observations multipliées de ce dernier : on peut consulter à ce sujet le *traité des eaux minérales de la province du Roussillon*, par m. *Carrere*. On y verra combien ces bains sont utiles dans les rhumatismes, les paralysies, les douleurs & les plaies invétérées, les plaies d'armes à feu, les maladies de la peau, &c. On a découvert depuis peu une nouvelle source d'une chaleur beaucoup inférieure à celle des bains : ces eaux sont analogues aux eaux de Bares ; on en use avec le même succès. Le Roi, pour y multiplier les secours que les malades peuvent désirer, vient de créer un intendant de ces bains, & a nommé à cette place m. *Companyo*, médecin à Ceret en Roussillon, qui résidera aux bains pendant la saison des eaux.

## TABLE DU MOIS DE MAI 1782.

EXTRAIT. Leçons élémentaires d'histoire naturelle & de chymie ; par m. DE FOURCROY, médecin.	page 385
Suite & fin de l'observation sur la paracentèse, &c. par m. LURDE.	408
Observation sur les effets du sublimé corrosif, &c. par m. BAUMES, méd.	423
Exposé succinct de l'état de Jeanne Pouble ; par m. GRATELOUP, méd.	431
Observation sur une hernie compliquée d'étranglement, &c. par m. VANDORPE, chir.	434
Lettre de m. le baron DE SERVIERES aux auteurs du journal de physique ; par m. ACHARD, de l'académie de Berlin.	442
Extrait des prima mensis de la faculté de méd. de Paris, tenus les 15 mars & 3 avril 1782.	445
Observations météor. faites à Montmorenci.	452
Observations météor. faites à Lille.	455
Maladies qui ont régné à Lille.	456
NOUVELLES LITTÉRAIRES.	
Livres nouveaux.	457
Prix proposé par le college royal des médecins de Nancy, sur les eaux potables.	470
Prix. Extrait de la gazette salulaire.	473
Séance publique de l'acad. roy. de chir.	ibid.
Avis.	479

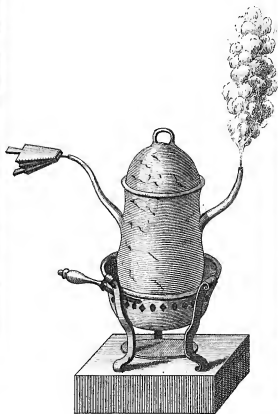
## A P P R O B A T I O N.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Garde-des-Sceaux, le Journal de Médecine du mois de mai 1782. A Paris, ce 24 avril 1782.

POISSONNIER DESPERIERRE.

De l'Imprimerie de la Veuve THIBOUST.





*Seltzer pump.*



JOURNAL  
DE MÉDECINE,  
CHIRURGIE,  
PHARMACIE, &c.

---

JUIN 1782.

---

PREMIER EXTRAIT \*.

*HISTOIRE de la société royale de médecine, année 1776, avec les mémoires de médecine & de physique médicale, pour la même année, tirés des registres de cette société. A Paris, de l'imprimerie de Philippe-Denis Pierres, imprimeur de la société royale de médecine, rue Saint-Jacques; & se trouve chez Didot le jeune, libraire de la société, quai des Augustins. 1779.*

LA société royale de médecine a dédié ce volume au Roi comme le premier

---

\* Par m. LEROUX DES TILLET.

Tome LVII.

Hh

482 HIST. DE LA SOCIÉTÉ ROYALE  
hommage de ses travaux. La méthode qu'elle a employé, & qu'elle desire que l'on mette en usage pour la seconder, est exposée dans la préface. On y trace le plan de l'ouvrage ; chaque volume sera divisé en deux parties, l'histoire & les mémoires : l'histoire contiendra les observations qui ne seront point assez considérables pour trouver place dans les mémoires. La seconde partie du volume renfermera les mémoires sur différents sujets de médecine-pratique, ou de physique médicale.

On traite ensuite, dans cette préface, de la manière de faire les observations météorologiques, de la topographie, de la botanique, de l'analyse des eaux minérales, de la manière de rédiger une observation de médecine-pratique, des maladies endémiques, des épidémies, des épizooties. Les maladies chirurgicales, les observations anatomiques, la chymie médicale, l'histoire naturelle, & l'analyse des différentes substances alimentaires sont encore des objets dont les auteurs sont engagés à s'occuper. De sorte que les observations de toute espèce pourront trouver place dans ces différentes sections où celles de même nature seront ensemble sans aucune confusion.

Chaque section est divisée en plusieurs articles qui servent à tracer le plan d'a-

près lequel la société a dirigé ses travaux, & celui que les médecins ou physiciens sont invités à suivre dans les mémoires qu'ils lui enverront.

### *Observations météorologiques.*

C'est ainsi que pour bien faire les observations météorologiques, on conseille de se conduire de la même manière à Paris & dans les provinces ; & , pour avoir de bons instrumens , de s'adresser à la société qui indiquera des ouvriers habiles dans ce genre de construction. On tâchera de se procurer des thermomètres à mercure , réglés sur l'étalon que la société royale de médecine a fait construire. Cet instrument sera placé à Pair libre & au nord , s'il se peut. On ne l'appuyera point contre un mur , mais il sera isolé.

Quelques détails sur le choix & l'usage du thermomètre , du baromètre & de la machine appelée *udomètre* , peuvent servir de guide sûr aux observateurs que l'on invite ; en outre , à suivre les phénomènes que présente l'aiguille aimantée de déclinaison , sur-tout par rapport à sa variation diurne & périodique.

### *Topographie.*

Pour avoir le plan topographique & médical d'une ville ou d'un canton , on

484 HIST. DE LA SOCIÉTÉ ROYALE  
recommande d'examiner la nature du sol ;  
s'il est sec ou humide , si on y trouve des  
mines , sa longitude & sa latitude , son ex-  
position en général , sa hauteur relative-  
ment au niveau de la mer , s'il est situé  
sur la côte , s'il est bas ou élevé , les vents  
qui y régner , si c'est dans certaines sai-  
sons & à des périodes déterminées ; si  
c'est un pays de montagnes ou de plaines ,  
s'il est coupé par des rivières , quelle est  
leur direction , & si elles sont sujettes à  
des inondations : y trouve-t-on des étangs ,  
& le terrain est-il couvert de forêts ? y  
a-t-il des marais qui se dessèchent en été ,  
& en sort-il des exhalaïsons puantes ?  
la qualité des eaux , sur-tout de celles qui  
servent de boisson ordinaire , ( cet article  
est accompagné de réflexions importantes  
sur le différent degré de bonté des eaux ,  
le choix qu'on en doit faire , & la ma-  
nière de corriger celles qui ne sont pas  
potables ) , l'état du ciel , celui de l'air qui  
couvre les lieux bas ; la nature des pluies ,  
les plantes potagères ou médicinales qui  
croissent dans ce canton , les grains qu'on  
y cultive , la manière de les cultiver , leurs  
maladies , & à quoi on les attribue ; le  
tempérament des habitants , leur boisson  
habituelle , leur manière de se nourrir , de  
se vêtir , leurs mœurs , leurs occupations ,  
la construction de leurs maisons , leurs ma-

ladies , particulièrement celles de certains ouvriers ; si les personnes du sexe sont réglées de bonne heure , & à quel âge elles cessent de l'être ; les especes d'insectes les plus communs , les animaux & principalement les bestiaux ; à quel usage on emploie ces derniers , combien de temps ils travaillent dans la journée ; si les bêtes à laine parquent , depuis quand & jusqu'à quand : à quelles maladies ces bestiaux sont-ils sujets ?

*Botanique.*

On prie ceux qui s'occupent de la botanique d'examiner , dans le canton qu'ils habitent , les végétaux qui y croissent naturellement . « Ils indiqueront d'abord le nom qui leur est donné par *Tournefort* ou *Linnaeus* , celui ou ceux que leur donnent les habitants & gens de la campagne , l'étymologie de ce nom , s'il en a une , les propriétés attribuées à chaque plante , soit en médecine , soit pour quelque usage économique ; le lieu & la nature du terrain où on les trouve : il est sur-tout important d'insister sur leurs propriétés ».

*Analyse des eaux minérales.*

Les conseils donnés pour faire l'analyse des eaux minérales , mérite la plus grande attention : nous allons les copier pour la

486 HIST. DE LA SOCIÉTÉ ROYALE  
plus grande partie ; il seroit inutile de  
tenter d'en faire l'extrait.

« 1°. Il faut déterminer la pesanteur de  
l'eau , que l'on examinera à l'aide d'un  
aréomètre , & sa température par le moyen  
d'un bon thermomètre *construit avec du*  
*mercure*. Mais il est en même temps né-  
cessaire de connoître celle de l'air ; ce que  
l'on fait en se servant de deux thermo-  
mètres de comparaison : on doit, afin d'é-  
viter toute erreur , répéter l'expérience à  
différentes reprises ».

« 2°. On distinguera la couleur de l'eau ,  
son degré de transparence , sa saveur &  
son odeur. On examinera si elle dépose  
quelque sédiment lorsqu'on la conserve  
dans des bouteilles ; quelle est la couleur ,  
la quantité & la nature de ce sédiment ».

« 3°. On éprouvera si l'eau verdit le  
syrop de violettes ».

« 4°. On essaiera s'il se fait un préci-  
pité , lorsqu'on y jette de l'huile de tartre  
par désaillance ; on connoitra la quantité  
& la couleur du précipité ».

« 5°. On versera dans l'eau quelques  
gouttes de dissolution d'argent , faite par  
l'acide nitreux , lorsque la liqueur devient  
légèrement trouble & de couleur d'opale ,  
& qu'il se dépose une matiere sous la  
forme de petites écailles blanches ; c'est  
une indice de la présence de l'acide vitrio-

lique dans l'eau : car ce dépôt n'est que du vitriol de lune. Si au contraire l'eau minérale devient d'un blanc mat, par l'addition de la dissolution d'argent, & qu'il se forme un précipité en flocons blancs, c'est une preuve que l'acide marin est contenu dans l'eau ; car ce dépôt est un sel marin d'argent ou lune cornée. Il arrive souvent que les dépôts formés dans une eau minérale, par l'addition de la dissolution d'argent, commencent par être blancs, & se colorent ensuite en violet ou en noir, effet qui doit être attribué à la présence de quelque matiere grasse ou phlogistiquée, contenue dans l'eau minérale ».

« 6°. L'infusion de noix de galle, versée dans une eau minérale, sert à découvrir la présence du fer ; l'eau prend alors une couleur plus ou moins rougeâtre, pourpre ou violette ».

« 7°. On découvre les matieres sulphureuses ou phlogistiquées dans l'eau minérale, en y plongeant une lame d'argent ».

« 8°. Pour connoître l'existence & la nature des différents gas dont l'eau peut être imprégnée, il faut remplir une bouteille de cette eau, lier au col de la bouteille une vessie flasque, & chauffer ensuite pour donner lieu au dégagement de l'air qui peut s'y trouver. On doit faire



passer le gas que l'on aura obtenu dans une bouteille pleine de teinture de tournesol, & agiter le mélange. Si la teinture ne change pas de couleur, & si aucune portion du fluide aériforme n'est absorbée, il faut renverser la bouteille, & présenter à l'orifice une bougie allumée. Si la vapeur qui s'élève de la bouteille s'enflamme, c'est une preuve que l'eau contenoit un gas inflammable ; si au contraire la vapeur ne s'allume pas, même lorsqu'on plonge la bougie dans la bouteille, c'est que le fluide aériforme est ou de l'air pur, ou de l'air méphitique. Dans le premier cas, la bougie continue de brûler dans la bouteille ; dans le second, la bougie s'éteint. Lorsque le fluide aériforme qu'on a fait passer dans la teinture de tournesol la change en rouge, ce fluide est l'acide crayeux, ou l'air fixe de *m. Priestley* ; mais comme il est souvent mêlé avec l'air commun, il faut agiter, afin que l'eau absorbe l'acide, ou détermine ensuite facilement la quantité d'air pur que l'eau n'a pas absorbée ».

« On rencontre assez souvent des eaux minérales qui ne contiennent qu'une fort petite quantité de gas ou fluide aériforme, assez intimement combiné pour ne pouvoir être dégagé que par l'ébullition. Dans ce cas l'appareil de la vessie n'est pas

suffisant ; il faut verser l'eau dans une corne de verre à laquelle on ajuste un récipient, dans lequel on a mis de la teinture de tournesol. En faisant bouillir l'eau, le gas ne manque pas de se dégager, & de rougir la teinture de tournesol, s'il est acide. Il est important d'examiner les eaux minérales qui ont souffert l'ébullition, afin de savoir si leur saveur n'est point altérée, si elles laissent déposer quelque précipité, & quelle est la nature & la quantité de ce dépôt ».

« 9°. On fait évaporer lentement dans un vaisseau de verre ou d'argent, dix à douze pintes d'eau minérale qu'on réduit à une pinte, ou qu'on rapproche jusqu'à ce qu'il se soit formé au fond du vaisseau un précipité sensible ; on filtre alors pour séparer l'eau du précipité ».

« 10°. On doit examiner la saveur de l'eau minérale rapprochée, essayer si elle verdit le syrop de violettes, & si elle fait effervescence avec les acides ; ce qui indique qu'elle contient un alkali : car ce sont ordinairement les alkalis & la terre calcaire qui communiquent à l'eau la propriété de verdir le syrop de violettes ; mais lorsque l'eau a été bien rapprochée par l'évaporation, on est assuré que toute la terre calcaire est précipitée ».

« 11°. En continuant d'évaporer l'eau

490 HIST. DE LA SOCIÉTÉ ROYALE  
lentement & par degrés, on obtient les sels qu'elle contient, ceux qu'on y trouve le plus ordinairement sont le sel de *Glau-ber*. Il crystallise en petites aiguilles qui s'effleurissent à l'air; il a une saveur amere, il ne peut être décomposé par l'alkali fixe, & il fournit, avec la dissolution d'argent, un précipité de vitriol de lune ».

« Le sel *fébrifuge de Sylvius* : il crystallise en cubes; il ne peut être décomposé par l'alkali fixe : mais l'huile de vitriol en dégage de l'esprit de sel marin, & la dissolution d'argent est précipitée en flocons blancs, ou en lune cornée, par ce sel ».

« Le sel d'*Epsom* ou de *Sedlitz* : il crystallise en aiguilles, comme le sel de glau-ber, mais ses crystaux ne s'effleurissent point à l'air; ils ont une saveur fort amere. Ce sel est précipité par l'alkali fixe, par l'alkali volatil caustique, ou esprit volatil de sel ammoniac, & même par l'eau de chaux; mais ce précipité étant calciné ne se convertit point en chaux vive. La dissolution d'argent est troublée par le sel d'Epsom, & il s'en précipite un vrai vitriol de lune ».

« Le sel *marin calcaire* : ce sel ne prend point de forme régulière; il ne se manifeste jamais que lorsque la liqueur est presque entièrement évaporée. Il a une saveur

très-amère, il est précipité en blanc par l'alkali fixe, & le précipité n'est que de la craie, qui prend, par la calcination, les caractères de la chaux vive. L'alkali volatil caustique, & l'eau de chaux, ne troublent point ce sel; lorsqu'il est bien pur. Si quelquefois il se forme un léger précipité, c'est parce que le sel marin calcaire est mêlé d'un peu de sel marin à base de terre absorbante ou de magnésie, comme celle qui se trouve dans le sel de Sedlitz, ou le sel d'Epfom d'Angleterre. L'huile de vitriol, versée sur le sel, en dégage de l'esprit de sel marin fumant, & la dissolution d'argent est précipitée en lune cornée ».

« Le *vitriol martial* se trouve rarement dans les eaux minérales. Lorsqu'il s'y rencontre, il crySTALLISE en petites aiguilles verdâtres, d'une saveur stiptique; ces cristaux se décomposent au feu, & deviennent rouges. L'alkali fixe précipite ce sel avec une couleur jaune, verdâtre; l'alkali phlogistiqué en dégage du bleu de Prusse, & l'infusion de noix de galle lui fait prendre une couleur pourpre ou violette ».

« Il faut observer, à l'égard de l'alkali phlogistiqué, que les épreuves que l'on tente avec ce réactif, peuvent induire en erreur, sur-tout lorsqu'on s'en sert pour

492 HIST. DE LA SOCIÉTÉ ROYALE  
déterminer la présence du fer, & la quantité de ce métal contenue dans une eau minérale. L'alkali phlogistique étant toujours chargé d'une très-grande quantité de bleu de Prusse qu'on peut en précipiter à l'aide d'un acide, il arrive souvent que le bleu de Prusse que l'on obtient par le mélange de l'alkali phlogistique avec une eau minérale, étoit tout contenu dans l'alkali, & qu'il en a été dégagé par le principe acide de l'eau minérale; en sorte que cette expérience ne peut servir à manifester la présence du fer, qu'autant qu'on n'a point ajouté d'acide à l'eau minérale, & que d'ailleurs elle est confirmée par l'expérience de la noix de galle ».

« *L'alkali fixe* : il ne se crySTALLISE point, & se trouve mêlé avec le sel marin calcaire dans les dernières portions de la liqueur. On le reconnoît par la couleur verte qu'il communique au syrop de violettes : en l'unissant à différents acides, on en détermine l'espèce par les sels neutres qu'il forme ».

« Il arrive souvent que les dernières portions d'une eau minérale qu'on a fait évaporer, sont dans l'état d'une eau mere saline, qui ne fournit point de crySTAUX. Il faut pousser l'évaporation jusqu'à dessécher le résidu, que l'on fait ensuite dissoudre dans l'esprit-de-vin; &, en procédant par

une évaporation lente, on sépare facilement tous les sels, qui crySTALLISENT les uns après les autres ».

« 12°. On prend le précipité resté sur le filtre, dans l'opération (n°. 9) : il est ordinairement composé de terre calcaire & de sélénite. Souvent il contient du fer, ce qu'on reconnoît par la couleur jaune ou brune. Pour séparer ces différentes matieres, on lave le précipité avec du vinaigre distillé, ayant soin d'en ajouter jusqu'à ce qu'il ne fasse plus d'effervescence, & qu'on n'apperçoive plus de dissolution s'opérer. On filtre la liqueur, & on pèse le résidu. Le déchet qu'il a éprouvé vient de la terre calcaire que le vinaigre a dissoute ».

« En évaporant la liqueur on obtient un sel en aiguilles foyeuses, formées par l'union du vinaigre avec la terre calcaire ».

« Si la portion qui reste sur le filtre contient du fer, on peut le séparer en versant dessus un peu d'esprit de sel marin affoibli : il ne reste ordinairement que de la sélénite ».

On laisse aux lumieres des chymistes à suppléer à ce qu'on a pu oublier dans les expériences ; on donne ensuite des avis sur quelques réactifs inutiles ou suspects, que quelques chymistes sont dans l'usage d'employer, & l'on termine cet

article par inviter les observateurs à voir aussi quel est le sédiment qui se trouve dans les sources ou fontaines d'eaux minérales, & les matieres qui s'en élèvent en se sublimant, & à donner en même temps l'histoire naturelle du terrain dans lequel sourdent ces eaux, & celle des montagnes les plus voisines, dont on présume qu'elles descendent.

« Il ne suffit pas, ajoute-t-on, que la chymie nous éclaire sur la nature des principes que l'on trouve dans les eaux minérales, il faut encore que la médecine-pratique en détermine les propriétés. On indiquera les maladies dans lesquelles l'observation aura prouvé que leur usage aura été salutaire. On indiquera leurs doses, leurs effets, & la saison dans laquelle on a coutume de les prendre; sur-tout on évitera de leur attribuer des vertus trop générales, parce qu'en surpassant toute croyance, on n'en mériterait aucune ».

*Maniere de rédiger une observation de médecine-pratique.*

Des observations de pratique les unes sont isolées & ne contiennent qu'un seul fait; les autres en comprennent un plus grand nombre. Pour bien faire les premières, le médecin doit se dépouiller de tout esprit de système, & ne point chercher

à donner des explications, lorsqu'il ne doit s'occuper que du fait & des circonstances avec lesquelles il a une liaison immédiate.

« 1°. On indiquera tout ce qui peut influer sur la maladie, quoiqu'étranger au malade; tels que la saison, le climat, l'état du ciel & les maladies régnantes ».

« 2°. On fera mention de la cause, s'il y en a une apparente, & on se souviendra sur-tout qu'il est très-dangereux d'en indiquer une incertaine ».

« 3°. Le tempérament, l'âge, le sexe, & l'état antérieur & habituel des malades seront exposés avec soin ».

« 4°. On fera une attention spéciale à l'invasion de la maladie; on en tiendra un journal, & l'on en décrira jour par jour les symptômes ».

« 5°. On indiquera, dans le même ordre, l'administration des remèdes & leurs effets ».

« 6°. Les accès ou redoublements, les intermissions, les mouvements critiques & les récidives seront notés avec soin ».

Toutes ces observations seront rédigées le plus brièvement qu'il sera possible, & sans y mêler aucune considération étrangère.



*Maladies endémiques.*

« On doit chercher la cause des maladies *endémiques* dans la nature du sol, dans la température du climat, dans les qualités des aliments, de l'eau ou de l'air, dans le genre d'occupations auxquelles les habitants se livrent, dans quelques coutumes vicieuses, ou enfin dans une contagion qui, suspendue pendant quelque temps, pourroit se reproduire à certaines époques. Si dans la recherche que l'on fera des causes de la maladie, on n'en trouve aucune que l'on puisse assigner d'une manière positive, on doit se faire un devoir d'en convenir. On déterminera l'âge & le sexe qui y sont les plus sujets : il est sur-tout bien essentiel de faire la plus grande attention à toutes les circonstances qui précèdent & qui accompagnent le développement de ces maladies ».

La marche est la même que pour une observation isolée.

*Épidémies.*

Pour le traitement des épidémies on aura égard aux observations météorologiques, à la topographie médicale du lieu où elles régissent, & on fera grande attention aux saisons qui ont précédé, comme le recommande *Hippocrate*.

« On

On indiquera dans quelle température l'épidémie aura été la plus meurtrière ; ses progrès & son étendue seront fidèlement observés. On remarquera si, dans le canton où elle aura régné, quelques endroits en auront été exempts, ou si elle n'y aura pas été d'une nature différente, & on déterminera la position de ces lieux. Si quelque circonstance notable, telle qu'une inondation, l'affaiblissement d'une montagne, le dessèchement d'un marais ou d'un lac, la disparition de quelque source, ou un tremblement de terre avoient précédé, on en feroit une mention exacte. On observera dans quelle classe de citoyens l'épidémie aura porté les premières atteintes. On s'informera si dans quelque lieu circonvoisin il n'y aura pas eu de maladie semblable ; surtout on doit s'assurer si elle se communique par contagion : c'est une des recherches qu'il importe le plus de faire. On prendra en considération la direction du vent, lors de la naissance de l'épidémie. On examinera le blé, les fruits, les viandes & la boisson en usage dans le lieu où l'épidémie se déclarera. Quelquefois le mal a sa source dans un hôpital ou dans une prison ; l'arrivée d'un vaisseau dans un port de mer, ou le passage de troupes,

498 HIST. DE LA SOCIÉTÉ ROYALE  
peuvent encore être des sources d'infection; les ustensiles que l'on emploie, tels que les vases de cuivre ou de plomb, dans lesquels on met le vin, la biere ou le cidre à fermenter, ne doivent pas non plus échapper à l'observateur ».

« Les symptômes seront rapportés dans l'ordre qu'ils auront suivi, en se succédant les uns aux autres. La description d'une épidémie n'est que l'énoncé de résultats tirés des journaux particuliers de chaque individu. Il seroit à désirer que l'on pût avoir un état des malades guéris, & des morts : parmi les premiers, il ne faut pas confondre ceux qui ne doivent leur soulagement qu'à la nature avec ceux auxquels on aura administré des remèdes. On dira si les crises auront été complètes ou incomplètes; & , lorsque l'on fera des ouvertures de cadavres, on cherchera avec soin les traces de la gangrene, & des dépôts ».

Après avoir parlé de la marche variée des épidémies, & de leur différence quant aux dangers qu'elles font courir, & quant à leur durée, on rapporte la division qui se trouve dans *Baillou* qui considère les maladies fébriles comme ayant leur siège les unes dans l'estomac, les autres dans les vaisseaux.

« Lorsque les fièvres offrent des symptômes de plénitude, de saburre & de putridité dans les premières voies, c'est aux émétiques, aux purgatifs, aux acides & aux anti-septiques qu'il faut donner toute la confiance: lorsqu'au contraire les symptômes prédominants sont ceux d'inflammation vive, c'est aux saignées & aux délayants qu'il faut principalement avoir recours ».

On finit par établir plusieurs questions auxquelles on prie les médecins de répondre, mais dont les détails rentrent dans les conseils donnés par rapport aux symptômes, & dont chaque observateur trouvera la solution dans son journal tenu exactement, & fidèlement extrait.

### *Épizooties.*

Pour bien faire une observation sur les épizooties, « on demande 1°. quelle est la situation du village où regne l'épizootie, & quelle est la nature du sol? 2°. Quelles sont les eaux dont on abreuve le bétail, & quelles sont les dimensions des réservoirs qui les contiennent? 3°. De quelle qualité sont les pâturages, & quelles plantes y croissent le plus communément? 4°. Quels sont les fourrages & les grains

500 HIST. DE LA SOCIÉTÉ ROYALE  
qu'on leur donne dans les étables ? 5°. Y  
a-t-il eu des pluies abondantes & des inon-  
dations, & ces inondations ont-elles duré  
long-temps ? 6°. Y a-t-il eu de la sèche-  
resse, a-t-elle duré long-temps ? 7°. Quelle  
a été la constitution des temps pendant la  
fauchaison & pendant la moisson, & qu'en  
est-il résulté pour la qualité des fourrages  
& des pailles ? 8°. Les circonstances ont-  
elles obligé à forcer le travail du bétail ?  
9°. La maladie s'annonce-t-elle par des  
signes avant-coureurs, & quels sont ces  
signes ? 10°. La maladie débute-t-elle par  
des frissons, par le froid des cornes & des  
oreilles, & par la perte de l'appétit ? 11°. La  
chaleur succède-t-elle bientôt au froid, ou  
n'a-t-elle pas précédé le frisson ? 12°. Les  
animaux restent-ils couchés sans pouvoir  
se tenir sur leurs jambes ? 13°. Ont-ils la  
tête basse, & comment la tiennent-ils  
quand ils sont couchés ? 14°. Leurs yeux  
sont-ils rouges, larmoyants ou chassieux ?  
15°. Leurs naseaux sont-ils secs, ne se fait-il  
pas par ces ouvertures un écoulement d'une  
humeur muqueuse ou sanieuse ? 16°. Leur  
langue est-elle dans l'état naturel, ou très-  
rouge, ou couverte d'un enduit jaunâtre,  
ou brun, ou humide, ou sèche, ou char-  
gée de quelques tubercules, de quelques  
vessies ? 17°. Leur gorge est-elle enflam-

mée ou chargée d'aphthes ? 18°. Y a-t-il des enchifrénements & des especes d'éternuements ? 19°. La toux fatigue-t-elle l'animal , & cette toux est-elle fréquente ? 20°. Les flancs battent-ils ? 21°. L'animal est-il très-sensible quand on lui touche cette région , l'épine , le ventre ou la croupe ? 22°. Y a-t-il sur la surface du corps quelques pustules ou tumeurs ? 23°. Le poil est-il terne ou hérissé , ou se détache-t-il aisément sous l'étrille , ou même sous le bouchon de paille dont on frotte le corps ? 24°. L'animal est-il beaucoup altéré , ou refuse-t-il toute sorte de boisson ? 25°. Rumine-t-il ? 26°. Rend-il fréquemment des urines , & quelle est leur consistance & leur couleur ? 27°. Ses déjections sont-elles fréquentes ou rares , sont-elles naturelles , ou très-sèches , ou très-liquides , quelle en est la couleur & l'odeur ; la sortie de ses excréments est-elle précédée ou accompagnée d'une fréquente explosion de vents ? 28°. Observe-t-on des petites convulsions au-dessous de la peau , & sur-tout au cou ? 29°. Le ventre est-il dans son état naturel , ou boursoufflé , ou mol , ou tendu ? 30°. A quelle époque se manifestent les différents accidents , quels sont ceux des différentes périodes ? 31°. Comment se termine la maladie ,

502 HIST. DE LA SOCIÉTÉ ROYALE  
quels sont les symptômes qui annoncent  
une terminaison heureuse, quels sont ceux  
qui précèdent la mort ? 32<sup>e</sup>. En quel état  
trouve-t-on les estomacs, les intestins,  
l'épiploon, le foie, la rate, les poumons,  
le cœur & le cerveau ? 33<sup>e</sup>. Quels remèdes  
ont été administrés aux bêtes malades ?  
34<sup>e</sup>. Quels effets sensibles ont produit ces  
remèdes ? 35<sup>e</sup>. Enfin à quel régime a-t-on  
mis les convalescents ? »

Nous sommes entrés avec plaisir dans  
tous les détails de cette préface, & nous  
en avons fait de longues citations, parce  
qu'elle est une suite de préceptes dont on  
ne sauroit trop recommander la lecture  
& la pratique à tous ceux qui veulent bien  
faire des observations en médecine. De-  
puis quelques temps nous avons reçu beau-  
coup d'observations pour la rédaction des-  
quelles on avoit fait l'usage le plus avan-  
tageux des conseils qui y sont donnés : en  
les répétant dans le journal de médecine,  
nous espérons en étendre la connoissance ;  
ce qui ne peut manquer de tourner au  
profit de l'art. Cette préface nous paroît  
un portique, dont la disposition est belle  
& sage, & dont l'architecture est simple,  
mais très-exacte dans ses proportions.

Après la préface on trouve la *table*  
*pour l'histoire*. Ensuite *l'histoire de la*

*société royale de médecine*, qui renferme tout ce que la société a fait depuis sa création jusqu'à la fin de 1776, son établissement, ses travaux particuliers, les programmes des prix qu'elle a distribués ou qu'elle annonce (1); &c. &c.

Ensuite *les lettres - patentes du Roi, portant établissement d'une société royale de médecine, données à Versailles, au mois d'août 1778, registrées en Parlement le premier septembre 1778.*

Les lettres - patentes sont suivies du *tableau des membres qui composent la société royale de médecine.*

Les éloges de mm. *Bouillet, Lebeau & de Haller* font plaisir, mais un éloge doit être lu en entier.

(1) Le journal de médecine en ayant fait mention à mesure, nous n'y reviendrons pas.





RÉPONSE de m. SAILLANT, docteur-  
règent de la faculté de méd. de Paris,  
à m. BAUMES, docteur de la faculté de  
Montpellier, médecin à Lunel.

MONSIEUR & TRÈS-CHER CONFRÈRE,

Je vous remercie de l'observation sur l'épilepsie, dont vous avez bien voulu me faire part (1). Elle établit une vérité dont on ne sauroit trop se convaincre, que le moyen le plus victorieux pour guérir l'épilepsie, est d'attaquer la cause du mal; que sans cela, le traitement le plus méthodique, les spécifiques les plus vantés ne font d'aucun secours. Votre traitement a quelque rapport avec celui qu'*Hoffman* employa pour une épilepsie du même genre. (*De epil. obs. 3.*)

Les symptômes qu'offre la présence des calculs biliaires n'ont peut-être pas encore été examinés avec assez d'attention. Vous connoissez l'observation du docteur *Conrad Fabrice* (act. physiq. tom. x, obs. 36.) sur une épilepsie produite par cette cause.

(1) Dans le journal de médecine, cahier d'avril 1782, page 320.

La malade mourut dans un accès : on l'ouvrit. La vésicule du fiel étoit remplie de calculs biliaires ; la veine-porte regorgeoit d'un sang noir, mais on ne trouva pas d'épanchement de sérosités dans le cerveau. La substance de ce viscere étoit sèche & compacte, & les vaisseaux parfaitement vuides de sang, circonstance qui étonna ce professeur d'anatomie, & qui est propre à dérouter certains systèmes sur l'épilepsie. On remarque quelquefois que les hémorrhagies occasionnées par la présence des calculs biliaires, se font par l'ouverture de quelqu'un des rameaux de la veine-porte ; ce qui n'est pas difficile à concevoir.

Vous n'avez pas cru devoir détailler les symptômes de l'accès épileptique de votre malade, mais vous ne nous laissez pas ignorer un épiphénomène qui est propre à cette espèce d'épilepsie, *la douleur dans le côté droit de l'épigastre, dans tout le bras & dans le genouil du même côté.* En effet, dans presque toutes les épilepsies provenant de la même cause, on a remarqué le côté droit plus affecté que le gauche, quelquefois même les convulsions n'attaquent que ce côté, & sur-tout les muscles intercostaux. C'est ordinairement de quelque violent accès de colere que vient le premier germe de la maladie. Il eût été intéressant de savoir si votre ma-

lade n'étoit pas sujette à cette passion. On a encore observé que les pierres biliaires étoient du genre de celles qui s'enflamment à la lumière.

Vous ajoutez une circonstance que peu de médecins ont rapportée d'une manière aussi précise ; c'est la régularité des accès le second jour de la pleine lune. C'est sans doute quelqu'observation semblable qui a fait donner à cette maladie le nom de *morbus lunaticus* ; mais quelque persuadé que fût le docteur *Mead* de l'influence de la lune dans cette maladie, le peu d'observations que l'on a sur ce rapport sont si disparates, qu'il ne paroît pas encore qu'on puisse en tirer aucune conséquence pratique. Dans les uns, les accès viennent, dit-on, à la nouvelle lune ; dans les autres, à la pleine lune ; dans d'autres, aux différentes phases : en prouvant trop, on ne prouve rien. La *périodicité* des accès est constante chez beaucoup d'épileptiques, & si les accès reviennent à telle ou telle phase de la lune, ne pourroit-on pas les rapporter à la première époque de la maladie, plutôt qu'à cet astre ? C'est ce que l'observation seule pourra nous apprendre. *Mead* annonçoit, chez certains épileptiques, le retour des accès avec autant d'assurance que le reflux de la mer. À quelle espèce d'épilepsie conviendrait ce pronostic ?

Je sens, monsieur & cher confrere, combien ces courtes réflexions sont inférieures à celles que vous auriez pu développer, & dont votre modestie nous a frustrés; mais je n'ai pas voulu laisser échapper l'occasion de vous témoigner ma reconnoissance, & l'estime avec laquelle j'ai l'honneur, &c.

---

### R E M A R Q U E S

SUR l'usage de l'hipécacuanha, & sur les effets du fimarouba dans la dysenterie; par m. BAUMES, docteur de la faculté de Montpellier, & médecin à Lunel (1).

*VITA brevis, ars longa, occasio celeris, experimentum periculosum, iudicium difficile; hinc utimur verè demonstratis aliorum, ut tempori parcamus, hisque instructi ad ulteriora invenienda & demonstranda annitāmur* (2). C'est d'après ce précepte que j'ai pris la plume. La médecine, comme on l'a dit souvent, est fille

---

(1) Nous avons oublié de prévenir que la *lettre sur le tænia*, par m. Baumes, insérée dans le journal de médecine du mois de novembre dernier, étoit l'extrait d'un mémoire qui a obtenu l'*accessit* au concours de la faculté de médecine de Paris.

(2) *De Haen, ratio medendi, tom. 3, p. 210.*

de l'expérience : c'est aux travaux soutenus des praticiens de tous les âges, qu'elle doit sa plus grande gloire ; & ce sont leurs observations qui ont enfin permis d'établir des principes fondamentaux. Mais si les travaux de nos prédécesseurs nous fournissent des connoissances précieuses, les âges futurs n'auront-ils pas le droit de nous demander ce que nous avons ajouté à la perfection de l'art de guérir ?

Moins fortuné que ces génies transcendants, nés pour résoudre les questions les plus difficiles & les plus importantes, je m'attache à rédiger les cas les plus remarquables de ma pratique ; je les expose avec la candeur qui fait le mérite de l'observation. Si quelquefois je porte un regard curieux sur la pratique de mes maîtres, si je hasarde de motiver leur doctrine, en un mot si je raisonne, je prie de ne voir dans les résultats de mes idées, moins le desir le critiquer, d'innover, de réformer, que l'envie de m'instruire à l'aide d'un sage scepticisme.

La dysenterie est une de ces maladies dont la cure est souvent aussi épineuse pour le jeune praticien, que ses causes difficiles à saisir. Toujours en garde contre la crainte de supprimer sans inconvénient une évacuation établie, il hésite à faire usage des astringents ; que dis-je, il les réserve pour

ces moments où la nature trop épuisée ne se relève qu'avec les plus grandes difficultés, ou qu'elle a passé le terme qui l'aurait rendue victorieuse si elle eût été secourue. Mais, plein de confiance pour les dogmes des écoles, il fonde, sur les vertus de l'hipécacuanha, un espoir trop souvent démenti par des malheureux effets. Après avoir donné dans de tels écueils, j'ai fait les réflexions suivantes :

Qu'est-ce que la dysenterie (1) ? c'est un flux de ventre plus ou moins copieux, dont les signes pathognomoniques sont des tranchées plus ou moins vives, surtout immédiatement avant chaque selle ; des déjections avec ténésme, muqueuses, glaireuses, bilieuses ou purulentes, de couleur blanchâtre, jaune, verte, brune ou

---

(1) Je n'ai en vue que la dysenterie elle-même, faisant abstraction de tous ces flux tormenteux, sanglans ou non sanglans, qui en ont l'apparence. De ce nombre sont la vomique du foie qui envoie aux intestins, par le canal choledoque, une matière ichoreuse, sanguinolente, bilieuse ; l'ulcère du pancréas, dont le pus mêlé de sang passe par le canal pancréatique dans les intestins ; l'inflammation & la suppuration du mésentère qui se communique ou se décharge dans les intestins ; enfin ce flux de sang qu'éprouvent les personnes du sexe qui n'ont pas leurs règles, celles qui sont mutilées, ainsi que les mélancoliques, les hypochondriaques & les hémorroïdaires.

noire , mais le plus souvent rouges ou chargées de plus ou moins de sang , & dont les symptômes accessoirs sont la fièvre , l'anorexie , la perte du sommeil , la chute des forces , les cardialgies , & autres épiphénomènes dont l'absence , la réunion ou la présence rendent cette maladie simple , compliquée , maligne.

Si cette définition est exacte , n'est-il pas surprenant que les préceptes qui en dérivent aient échappé à la sagacité de nos observateurs ? Les douleurs atroces qui aident à faire le caractère essentiel de cette maladie , sont sans doute l'indice du spasme le plus violent ? La fixité des tranchées est la marque non équivoque d'un état inflammatoire , ou tout au moins de la concentration du spasme ? Les selles sanglantes annoncent un certain degré de virulence des matières , capable de corroder les vaisseaux & ulcérer enfin la substance membraneuse des intestins ?

Quelle analogie a-t-on apperçu entre les indications à remplir dans ces circonstances , & la méthode curative assez généralement adoptée ? Conçoit-on comment les vives impressions d'un émétique plusieurs fois répété , comment les fortes secousses de toutes les parties du bas-ventre , exprimant forcément les sucs qu'elles contiennent , peuvent effacer l'état

spasmodique ou phlogistique des solides, quand même on seroit assez heureux pour expulser tout l'âcre délétère ? Pense-t-on que l'idée de renverser le mouvement péristaltique dénaturé du tube intestinal par l'administration des vomitifs, soit puisée ou étayée par les dogmes d'une saine doctrine ?

Où je suis dans l'erreur, ou cette méthode est, dans la majeure partie des cas, cruelle, fautive, dangereuse. J'ai vu des dysenteries, commençantes & bénignes, acquérir rapidement un degré d'anomalie non équivoque, sans qu'absolument on pût l'inculper à un autre effet qu'à celui de l'émétique. *M. Menuret* a observé une fièvre dysentérique épidémique, dans laquelle l'obstination à donner l'hipécacuanha fut la cause infortunée de la gangrene & de la mort chez beaucoup de malades ; & l'autorité des *Heister*, des *Juncker*, des *Piquer*, des *Robert*, des *Grant*, &c., met un sceau respectable à l'opinion dont je tâche d'établir la vérité.

Ce n'est pas que je pousse l'intention jusqu'à vouloir rayer les émétiques du traitement de la dysenterie. Mes desirs se fixent seulement à ce qu'on en borne l'emploi aux circonstances où l'ingurgitation a donné le branle aux symptômes dysentériques ; où les signes de la turgescence



la plus frappante s'offrent aux regards de l'observateur ; enfin où l'on a lieu de croire que l'état inflammatoire des solides ne risque pas d'être décidé, aggravé, rendu irremédiable : ces circonstances sont-elles aussi fréquentes qu'on le pense communément ? Avant de résoudre ce point de pratique, qu'on pese bien ces paroles de Bianchi (*histor. hépat. tom. I, pag. 553*) : *Hipecacuanha non prodest cum sincerus cruor per dysenteriam excernitur ; neque cum alvinus fluxus mere mucosus est citra sanguinem, quicumque sit intestinorum dolor, irritatio, desidendi difficultas, ardor & frequentia.*

Dans une maladie quelconque, les vraies indications curatives doivent être dérivées de la nature de la cause, & de celle des effets. La cause la plus générale se trouve ici dans des liquides dont la septicité occasionne des fontes dans la masse des humeurs, ou porte une impression spécifique sur les glandes & le mucus intestinal ; elle demande donc des adoucissans, des inviscans, des anti-septiques : les effets sont un flux colliquatif, l'érosion des vaisseaux, l'ulcération imminente ou réelle, & le spasme des solides, ils exigent conséquemment des astringens, des anti-spasmodiques, des sédatifs, des toniques. Heureux si dans l'immensité des secours médicaux :

nous pouvions trouver un remède qui réunît ces grandes propriétés.

Tel sera le fimarouba, si la voix de l'observation ne peut induire à erreur. « Ce remède , dit m. *de Jussieu*, rend à la membrane des intestins, qui est comme raclée, le mucus que les excréments trop âcres ont enlevé, parce qu'il est mucilagineux... Il fait cesser l'odeur fétide des excréments, change leur couleur & leur consistance dépravées, parce qu'il est anti-septique... Il fournit aux intestins un baume qui les resserre, rend les évacuations plus rares & les arrête sans risque... Il convient surtout dans les flux de ventre séreux, bilieux, sanguinolents & muqueux, à cause du mouvement convulsif continuel des intestins, & les douleurs vives en sont apaisées dans l'espace d'un jour, parce qu'il est anti-spasmodique... Il fortifie l'estomac affoibli par les flux de ventre immodérés & invétérés, provoque l'appétit & la digestion, parce qu'il est tonique... ».

Ces éloges n'annoncent-ils pas un spécifique ? Mais quelque juste que soit cette idée, elle n'éloigne pas celle du besoin d'un traitement préliminaire. Dans toute maladie, l'état pléthorique du corps exige préalablement des saignées. Les premières voies, surchargées de saburres, demandent

les vomitifs & les cathartiques qu'on doit même répéter, d'autant plus qu'il se fera une régénération constante de sucres âcres & putrides. Avec ces précautions, les succès anti-dysentériques du fimarouba seront assurés; s'ils se démentent dans quelques épidémies particulières, n'accusons que la diversité de génie des constitutions régnantes, qui a fait dire, après Sydenham, au célèbre Richa : *Idque est epidemicorum morborum ingenium, ut quâ methodo curren-  
tente anno ægrotos liberaveris, eadem ipsa, anno jam revertente, forsitan è medio tolles.*

Afin d'inspirer pour le fimarouba la confiance que mes succès m'ont fait naître (confiance que les auteurs ne paroissent pas assez montrer, quoiqu'ils n'oublient pas de ranger ce médicament dans la liste des anti-dysentériques), je vais rapporter ici deux observations. Puissent-elles satisfaire pleinement ceux qui, comme m. Piquer, disent au sujet des observations de m. de Jussieu : *At non nimium his rebus adhuc fidendum, sed ulterioribus observationibus confirmari debere decantatas fimaroubæ vires prudenter consulimus.* Praxis medica, pag. 119.

Le 2 décembre 1778, je fus consulté pour l'épouse de m. Sigaud, cafetier de

SUR L'HIPÉCACUANHA, &c. 515  
cette ville (1), âgée d'environ quarante ans. Elle étoit molestée depuis trois mois d'une dysenterie très-énervante ; les tranchées, qui partoient constamment du milieu des régions ombilicale & hypogastrique, tantôt plus vives & tantôt plus supportables, se succédoient rapidement sans être toujours suivies d'évacuations. La perte de l'appétit, le peu de sommeil, le pouls fébrile, les urines ardentes, la chaleur & la sécheresse de la peau, des selles précédées de tenesme, glaireuses, semblables à de la purée, ou liquides, mais toujours chargées de sang, étoient le cortège des symptômes morbifiques qu'on avoit tenté plusieurs fois de combattre à l'aide de l'hipécacuanha, dont on avoit été toujours forcé de suspendre l'usage, à cause des douleurs plus rapprochées, de la chaleur intérieure plus sensible, enfin de la perte totale de l'appétit & du sommeil.

J'eus recours au simarouba en décoction, qui suffit pour opérer en cinq jours une guérison radicale. La malade buvoit par jour une pinte de sa tisane faite avec une

---

(1) Ces observations ont été faites à S. Gilles, lieu de ma résidence primitive : elles avoient été adressées au journal de médecine, & ont été égarées plus d'un an.

once de cette écorce, & pareille dose de racine de réglisse.

II<sup>e</sup> observation. La dysenterie de m<sup>lle</sup> *Baulet*, veuve de m. *Villebois*, présentoit un caractère réellement malin & dangereux ; la vivacité des tranchées, le nombre des selles qui se portoit de 30 à 50 en 24 heures, la douleur & la force du ténésme, la qualité des humeurs évacuées qui étoient très-fétides, liquides, ou muqueuses, brunes, rougeâtres, ou très-chargées de sang, la sensibilité du ventre, la rareté & l'ardeur des urines, la sécheresse & la chaleur de la bouche & de la peau, la petitesse & la fréquence fébrile du pouls, l'insomnie & l'anorexie, &c. justifioient un pronostic sinistre, d'autant plus que l'origine de la maladie remontoit à plus de neuf mois de l'époque actuelle, je veux dire le 10 décembre 1779, que la malade avoit cinquante-trois ans, écoulés en partie dans les chagrins & l'adversité. Cette occasion délicate de tenter la décoction de fimarouba pouvoit porter une vive atteinte à la réputation de ce remède ; je me déterminai cependant à y avoir recours. J'en aidai l'usage par des boissons animées avec la liqueur minérale anodyne d'*Hoffman*, & par un régime absolument végétal : la guérison fut complète en neuf jours. La malade éprouva néanmoins deux

rechûtes, la première après une forte indigestion, la seconde après une colère violente; mais le seul sîmarouba ramena chaque fois, en deux ou trois jours, un calme qui n'étant plus troublé par quelque indiscretion, a été durable.

---

*RÉFLEXIONS-PRATIQUES sur la  
maladie noire; par m. BAUMES, &c.*

TOUT praticien distinguera toujours les vrais phénomènes de la maladie noire d'avec les évacuations de bile poisseuse & noire que rendent les hypochondriaques. Mais s'il réfléchit profondément sur ces deux états morbifiques, s'il compare avec soin le tempérament des sujets atteints, leur âge, leur train de vie, leurs passions, il ne tardera pas à voir dans ces affections une marche qui les rend congénères, & les fait rentrer dans le même ordre de la division des maladies.

S'il est des maladies de tempérament, c'est sur-tout pour les mélancoliques & les hypochondriaques, que cette règle est la plus stable. Dans ces constitutions, les passions sont trop fortes pour que les parties abdominales, qui en ressentent le plus vivement les impressions, ne souffrent avec violence des alternatives de tension & de

## 518. RÉFLEXIONS. - PRATIQUES

laxité, lesquelles apportent enfin des altérations radicales dans l'exercice des fonctions.

Les effets de cette succession de mouvements extrêmes, sont sans doute des congestions de tout genre dans les viscères & les vaisseaux du bas-ventre. C'est à ces engorgements morbifiques, que les hypochondriaques doivent l'origine des obstructions auxquelles ils sont si sujets, & dont les dégénérescences rendent leurs organes tuberculeux, squirrheux, ulcéreux. Mais les résultats les plus communs de leurs maux, sont des stases de la bile dans ces réservoirs naturels, & des croupissements du sang dans la veine-porte.

Si ces dérangements parvenaient avec promptitude à leur comble, les mélancoliques se verroient bientôt délivrés du pesant fardeau d'une vie dont souvent ils sont le propre bourreau. Mais cet être métaphysique (1), dont les loix primordiales sont de faire coopérer toutes les parties à une fin raisonnable, que la sagesse du Créateur a lié avec les éléments de la matière principe des corps animés, éclairé

---

(1) Les anciens l'ont appelé *nature*, nom arbitraire auquel d'autres ont substitué les termes de *cardimelech*, d'*archée*, de *principe vital*, d'*irritabilité*, &c.

dans l'homme par l'union de l'ame immortelle, lutte fans cesse pour maintenir l'ordre des fonctions, & déraciner les causes destructives de l'animal qu'il vivifie. C'est à ses efforts redoublés que les mélancoliques doivent les déplacements entiers ou successifs des liquides stagnants; & , si rien ne s'oppose au mécanisme de cette métastase, le tube intestinal reçoit le dépôt des humeurs, comme l'égoût naturel des excréments de nos corps.

La bile qui, après avoir séjourné trop long-temps dans ses réservoirs, a acquis par une fermentation inséparable de son repos dans un lieu chaud & humide, une qualité hétérogene, & sur-tout une viscosité morbifique, est enfin versée par le conduit cholédoque dans les intestins qui, par leur mouvement vermiculaire, s'en déchargent par les selles; ou bien, par un reflux insensible, cette bile remonte dans l'estomac pour s'évacuer par un vomissement, soit spontané, soit artificiel. Mais par quelles voies parviennent dans la fistule intestinale, les fluides que la veine porte contient? Les vaisseaux courts apportent dans l'estomac la colonne de sang qui se déplace, & les veines mésentériques font cette fonction pour les intestins, en répétant le même mécanisme qui s'effectue lors de la menstruation, ou de



520 RÉFLEXIONS - PRATIQUES  
toute autre hémorrhagie critico - périodique.

Quelqu'avérés que paroissent ces faits, la saine théorie ne rejette point les métastases par transfusion à travers les membranes, & par infiltration à travers la substance cellulaire du tissu muqueux; & quand m. *Varnier* a préféré cette ingénieuse explication du transport de sang qui s'amasse dans les premières voies, lors de la formation de la maladie noire; sans doute qu'il y a été conduit moins par le desir de donner une hypothèse, que par les conséquences relatives à la méthode de traitement qui triomphe dans ces circonstances.

Par ce que je viens de dire on peut aisément conclure que je regarde la maladie noire & le flux atrabilaire comme une crise des hypochondriaques. Si cette crise s'opere promptement & par les endroits convenables, les malades se sentent foulagés ou guéris, tandis que le contraire leur prépare une épiode de maux, à la véhémence desquels il n'est pas rare de les voir succomber.

Je laisse à part, pour le présent, le détail des évacuations de cette bile poisseuse & noire, que les anciens nommoient atrabile. MM. *Lorry* & *Robert* en ont détaillé les effets avec un ordre très-instructif,

Je vais faire suivre quelques réflexions sur la maladie noire des modernes, réflexions que je n'eusse point hasardées, si j'avois trouvé moins de discordance, tant dans la théorie que dans la pratique des observations qu'on a publiées sur l'histoire de cette maladie.

Le journal de médecine a été jusqu'ici le dépositaire de presque tout ce qu'on a publié sur la maladie noire, & sans la sagacité de m. *Varnier* qui a réveillé l'attention des observateurs sur ce point, peut-être que le tableau de cette affection ne seroit pas tant éclairci. Mais, le dirai-je, on a souvent plié à son opinion des faits absolument étrangers à son sujet. Trompés par la couleur similaire des déjections, les uns ont mis sur le compte de la maladie noire l'hémorrhagie des intestins, qu'éprouvent quelquefois, par bénéfice de nature, les personnes mutilées, & celles du sexe qui souffrent d'une suppression de regles: les autres ont désigné par le même nom une fonte humorale, & les évacuations qui en sont le produit dans le scorbut confirmé, & quelquefois dans les fièvres malignes nerveuses avec colliquation de la masse des liquides; enfin des troisièmes ont porté le même diagnostic sur l'excrétion d'un sang corrompu par son séjour, que rendent quelques gens qui se sont

crevés quelque vaisseau interne après avoir fait quelque effort, ou des enfants qui ayant subi l'opération du filet, ou quelque hémorrhagie du nez, ont avalé & sucé le sang qui en provenoit.

En confondant ces cas, est-il surprenant que le traitement spécifique de la maladie noire soit infructueux dans une infinité de circonstances? que le traitement de *m. Varnier*, qui paroît jusqu'ici être le plus méthodique, ait trouvé des antagonistes? & que le jeune médecin devienne indécis au milieu de tant de perplexités qui s'opposent manifestement aux progrès de l'art.

En supposant que la maladie noire doit faire chef à part dans les genres nosologiques, je pense qu'elle n'est autre chose qu'une évacuation par haut ou par bas d'un sang noir, corrompu, dissous, dont les qualités sont relatives au temps de sa fermentation, & aux humeurs diverses qui peuvent avoir formé dans le canal des aliments un alliage d'une nature plus ou moins opposée à du sang putréfié (1), qu'éprouvent les hypochondriaques & les mélancoliques seuls, à la suite des efforts

---

(1) L'histoire de la maladie noire, faite par *Hippocrate* & les modernes, prouve l'exactitude de cette définition.

d'une nature jusques-là victorieuse, au milieu des évanouissements & des lypothimies, suites constantes de la *dimotion* des humeurs septiques.

J'ai dit d'une nature jusques-là victorieuse, parce que s'il se faisoit une expulsion totale des humeurs que la veine porte rejette à mesure qu'elles arrivent dans le tube intestinal, comme dans le flux mésentérique hémorrhoidal, on ne devroit plus s'attendre que le sang veineux qui, par la stagnation dans ses vaisseaux, a reçu l'empreinte d'une dégénération putride, marchât rapidement au comble de sa dépravation, lorsqu'il séjourne dans les intestins, mêlé avec les levains acrimoneux, restes de la coction excrémenteuse.

Ce n'est point que la nature ne termine enfin son ouvrage, mais n'est-il pas fâcheux qu'elle le fasse, lorsque les humeurs se sont altérées au point de produire des symptômes très-alarmants, quelquefois même funestes.

Il paroît évident que les secours de l'art, nécessaires dans ces occasions, se réduisent à aider ou achever, le plutôt possible, l'évacuation du sang corrompu; à s'opposer ou à détruire l'empreinte septique des humeurs; à fortifier ou rétablir le ton des organes qui ont nécessairement souffert de la présence des sucs malins &

pervertis; enfin à diviser ou rendre fluide le sang veineux qui, doué d'une forte aptitude à s'arrêter dans ces vaisseaux, prépare des occasions de récidence. Sous ce point de vue, on doit convenir que le traitement proposé par m. *Varnier* seroit le seul adaptable à la maladie noire, s'il ne méritoit le reproche de n'avoir pas assez insisté sur les évacuans qui forment l'indication majeure de cet état vraiment critique, & de n'avoir pas parlé des doux apéritifs & des humectans, comme méthode prophylactique.

Je n'insisterai pas ici sur les remèdes qui, dans chacune de ses classes particulières, peuvent le mieux remplir les indications curatoires; mon dessein n'a jamais été de prévenir la sagacité de l'observateur. Je me contenterai de soumettre à son jugement l'observation suivante.

(1) Le 28 juin 1778, je fus mandé, à dix heures du soir, par le sieur *Fayol*, tenant l'auberge du cheval blanc, pour voir m. *Noyer* de Lunel, prêt à expirer dans les syncopes. Je volai à son secours; je vis un quinquagénaire sans connoissance, grand, sec, maigre. A travers la pâleur de la mort qui défiguroit son visage, on

---

(1) *N.B.* Cette observation a été faite à Saint-Gilles, & a resté égarée jusqu'à aujourd'hui.

remarquoit encore un teint hâlé & ferme; ses membres étoient secs & nerveux, son ventre un peu gonflé, mais souple; le battement du cœur & des artères absolument imperceptible; en un mot, on auroit cru voir un cadavre récemment expiré, & ayant encore sa chaleur naturelle, si m. *Noyer* n'avoit été fatigué, à grands intervalles, par quelques nausées, & s'il n'avoit ouvert un œil morne après avoir été appelé & secoué quelque temps.

Devois-je traiter cette lypothimie par les cordiaux, comme le pur effet des fatigues d'un voyageur qui peut-être a éprouvé des disgrâces? ou falloit-il regarder cette syncope comme les suites de la présence d'une matière pourrie dans les intestins, dont les résultats constants, d'après mm. *Tissot* & *Zimmerman*, sont une foiblesse extraordinaire? ou bien enfin, pouvoit-il se faire qu'un anévrisme ouvert, la dilatation anévrismatique du cœur, une vomique crevée, des concrétions polypeuses dans les gros vaisseaux, du poison, la méristase de l'humeur de quelque maladie cutanée fussent les causes de cette situation alarmante? Dans une trop cruelle perplexité, il fallut se contenter de remplir l'indication générale de la syncope.

Pendant la nuit, m. *Noyer* évacua, par haut & par bas, une assez grande quantité

de matiere noire comme de l'encre, & fétide au dernier degré, sans que son état fût amélioré; les foibleffes avoient été très-formidables. Tels sont une partie des symptômes qui se rencontrent dans cette espece de fièvre maligne qui ravage souvent la véra-crux, appelée *vomito-prieto*, & que m. *Leroy* dit se rencontrer quelquefois parmi nous, quoique rarement; mais ne trouvant ici d'autres symptômes que la lypothimie permanente, & les évacuations de sang noir & dissous chez un homme de tempérament mélancolique, je fus forcé de reconnoître la maladie noire que je combattis par les acides végétaux & minéraux, par les lavemens purgatifs & les cathartiques anti-septiques.

La combinaison de ces différents remèdes fut bientôt suivie du succès le plus heureux, les déjections de même nature furent abondantes; mais dans neuf jours m. *Noyer* se trouva en état de partir après m'avoir comblé de toutes les honnêtetés dont étoit susceptible une personne qui crut devoir à mon assiduité & à mes soins la lumière du jour, & le bonheur d'être rendu à sa famille.

Conformément à mes principes, je lui recommandai, vivement, lorsqu'il seroit chez lui, de prendre long-temps le petit-lait, avec la terre foliée à base d'alkali

fixe minéral; mon but étoit de remplir éminemment avec ce remède aidé de l'usage des fucs de plantes favonneuses, la dernière indication de la maladie noire, indication jusqu'ici méconnue & très-importante. M. Noyer négligea mes conseils, peut-être qu'ils l'auroient arraché à une rechûte mortelle qui survint dans sa patrie, près de onze mois après mon traitement.

---

## R E M A R Q U E S

*SUR une constitution épidémique qui regne encore ; par m. REGNAULT, docteur en médecine à Lormes , ce 6 avril 1782.*

IL a régné & regne encore dans le haut Morvand, du côté de Saulieu, une constitution épidémique qui a enlevé, dans quelques endroits, particulièrement dans la paroisse de Moux & aux environs, un grand nombre de personnes d'une manière très-prompte & très-alarmante.

On sait, & une triste expérience nous le confirme trop souvent, que les individus attaqués les premiers d'une maladie épidémique meurent victimes du peu de connoissance que les médecins ont de la vraie nature du mal, & conséquemment de l'espece de traitement convenable & appro-



prié. Il seroit donc également utile pour l'humanité, qu'en de pareilles circonstances toutes les observations instructives fussent rendues publiques, soit que le traitement mis en usage eût réussi ou non.

Je ne connois, pour ainsi dire, cette espèce d'épidémie que par tradition, n'ayant vu qu'un malade avec m. *Houdaille* mon confrere & mon ami, médecin à Saulieu. Par les renseignements que j'ai pu prendre, & par ce que j'ai observé sur celui que nous vîmes ensemble, voici ce que je fais de plus positif sur les principaux symptômes & l'espèce de traitement qui a le mieux réussi: chez le plus grand nombre la maladie commence par une douleur à la gorge, sans frisson ni fièvre; d'abord très-légère, elle fait ordinairement dans l'espace de douze ou quinze heures, des progrès si rapides qu'il survient une très-grande difficulté, & même quelquefois une impossibilité absolue d'avalor: *Si à febre detento collum de repente inversum fuerit, ex vix deglutire possit; tumore non existente.* Lethale, lib. iv, aphor. xxxv. *Hipp.* La respiration devient aussi très-laborieuse, avec une espèce de strangulation; la face & le cou se tuméfient, & prennent une couleur d'un rouge livide. Le pouls, dans le commencement presque naturel, devient ensuite fréquent, intermittent,

mittent, irrégulier, quelquefois convulsif, & ordinairement petit ; les forces sont opprimées, & on meurt ainsi le deuxième, troisième ou le quatrième jour de la maladie. L'inspection des différentes parties de la gorge, pour l'ordinaire, n'offre rien contre nature : *Si à febre detento, tumore in faucibus non existente, suffocatio ex improvise superveniat.* Lethale, lib. iv, aph. xxxiv. Hipp. Quelquefois cependant on apperçoit aux environs des amygdales, & dans la partie postérieure & supérieure du pharynx, un léger engorgement avec des aphtes. Chez quelques-uns, il y a en même temps, dès le commencement, une douleur de tête très-violente, qui est parfois le symptôme prédominant, ou l'unique. Chez d'autres, des douleurs de poitrine, qu'on appelle points de côté, moins violentes cependant que dans la vraie pleurésie, se font ressentir dès le commencement avec ou sans le mal de gorge, ou lui succede de très-près ; & le premier siège de la maladie devient toujours un peu plus libre, à mesure qu'une nouvelle partie s'embarasse. La toux sèche accompagne les points de côté, ensuite les malades ont une expectoration plus ou moins abondante, mais jamais parfaitement critique, d'une matiere crue, d'un blanc jau-

nâtre, & quelquefois un peu sanguinolente. Chez quelques-uns les premières voies ne paroissent nullement embarrassées, chez d'autres il y a des signes de saburre, & même de vers.

Le malade que j'ai vu avec *m. Houdaille*, du 8 au 12 février 1782, pendant les plus grands froids, & qui étoit âgé d'environ quarante ans, brun, fort, robuste & sanguin, fut saigné deux fois du bras avant mon arrivée; dans la seconde on tira tout au plus une palette & demie de sang : *m. Houdaille*, qui arriva dans l'instant même, fut obligé de la faire cesser, à cause de la débilité extrême du poulx. Cependant le malade respiroit avec difficulté, & il y avoit impossibilité entière d'avaler. Il éprouva, quelques heures après la seconde saignée, une crise violente de mouvements convulsifs & d'espece de strangulation, pendant lesquels *m. Houdaille* lui fit avaler cinq à six cuillerées d'huile d'olives, qui parut calmer l'irritation extrême de la gorge, & qui fut suivie de la cessation des mouvements convulsifs. A dater de ce moment, qui étoit le 9 février au soir, il fut environ quarante-huit heures sans pouvoir rien avaler absolument, quoiqu'on n'apperçût rien dans la gorge contre nature. On lui appliqua alors un emplâtre

vésicatoire à la nuque, qui, ayant produit son effet, fut suivi d'un peu de développement dans le pouls, auparavant très-petit, très-vîte, & fort irrégulier. Mais le lendemain 10, je trouvai le pouls très-mauvais, le visage un peu enflammé, la déglutition toujours absolument impossible, & le malade parloit si bas qu'on ne pouvoit l'entendre qu'à l'oreille; il respiroit alors assez librement. La langue étoit blanche & limonneuse, & on ne voyoit ni tuméfaction, ni ulcération à la gorge: le malade rejettoit cependant de temps en temps des crachats épais, tenaces & blancs, à mesure qu'il se lavoit la bouche. Je conseillai une petite saignée de la jugulaire, qui ne put pas être faite; on donna plusieurs lavements camphrés & nitrés; & je proposai l'application d'une ventouse d'un côté du cou, & de l'autre un emplâtre vésicatoire. Quelque temps après l'usage de ces moyens, les crachats muqueux devinrent plus abondants, & entraînoient quelquefois des lambeaux de peau exfoliée: on apperçut alors des aphtes dans le fond de la gorge, & un peu d'engorgement. Le pouls se développa, devint régulier, & le malade recommença à pouvoir avaler le 11 au soir. On lui donna pour boisson une décoction de ra-

cine de guimauve, légèrement acidulée avec le suc de citron, & édulcorée avec le sucre. On lui fit prendre aussi, par cuillerées, un looch d'huile d'amandes douces, de syrop de guimauve, de manne en larme, avec un peu de kermès minéral. Les jours suivans la déglutition devint facile, le poulx revint dans son état naturel, & deux ou trois jours après, le ventre étant libre, il fut purgé & entièrement guéri.

A tous, ou presque tous ceux que *m. Houdaille* a vus & traités dans la paroisse de Moux & dans les environs, la poitrine a été le siége principal de la maladie; la gorge étoit rarement affectée. Ceux qui ont été saignés dans le commencement, sont presque tous tombés dans un affaïssement mortel. L'émétique, lorsque l'estomac paroïssoit embarrassé, l'oxymel scillitique à petite dose, l'antimoine diaphorétique, le kermès minéral avec les adoucissans, & sous la forme de looch, & surtout la prompte application des vésicatoires sur l'endroit douloureux, sont les principaux moyens que *m. Houdaille* a mis en usage avec succès. Il y en a deux ou trois, & peut-être davantage, qui, menacés de strangulation prochaine, ont été saigné avantageusement à la jugulaire.

J'ai vu, depuis peu, plusieurs personnes qui, après avoir éprouvé des douleurs plus ou moins fortes à la tête ou à la gorge, & quelquefois même de la fièvre, ont eu, dans l'endroit affecté, une espèce d'érysi-pele boutonneux, avec des phlyctènes dont l'éruption a fait cesser, sans retour, les symptômes qui l'avoient précédé. Quelques-uns en ont eu de la même espèce aux extrémités.

Quoique dans l'endroit que j'habite, & les lieux circonvoisins, cette constitution épidémique ne se trouve pas manifestée, le plus grand nombre des maladies courantes, comme fièvres bilieuses & catarrhales, m'ont paru tenir un peu de son caractère, par les douleurs légères de la gorge, les points de côté, la petitesse & l'irrégularité du pouls, & quelquefois même l'oppression des forces vitales. Dans la paroisse de Brassy, distante de deux lieues & demie de Lormes, la rougeole, qui a enlevé un grand nombre d'enfants & de jeunes gens, a eu beaucoup d'analogie avec elle. Le 10 mars je fus mandé pour voir la demoiselle *Petilier de Chau-mail*, de cette paroisse, âgée de vingt-sept à vingt-huit ans, d'un tempérament sanguin phlegmatique, chez qui depuis trois jours l'éruption de la rougeole avoit com-

mencé à se faire assez bien. Cependant les nausées, le vomissement des boissons, la toux sèche, les douleurs de la gorge & de la poitrine augmentoient continuellement. L'oppression étoit extrême, le pouls très-petit, convulsif, fort irrégulier, & quelquefois même intermittent & si vite, qu'à peine on en pouvoit compter les pulsations. Je prescrivis à la malade une potion anti-spasmodique & cordiale, faite avec le syrop d'œillet, l'eau distillée de pouliot, la liqueur anodyne minérale, la teinture de safran, & peu d'eau de mélisse composée. La malade prenoit de cette potion par cuillerées, avec une infusion théiforme de fleurs de tilleul & d'hypéricum. Après quelques heures d'usage de ces moyens, il y eut un mieux marqué; les nausées & les vomissements étoient beaucoup diminués, l'oppression étoit un peu moins grande, & le pouls meilleur. Pendant cinq à six heures que ce mieux dura, je lui fis prendre deux fois des pédiluves. Sur les dix heures du soir, les mêmes symptômes augmentant de nouveau, je lui fis appliquer les vésicatoires aux jambes, & prescrivis en même temps des bols de nitre & de camphre, de manière que toutes les heures elle prenoit environ deux grains & demi à trois grains

de cette dernière substance ; & toutes les fois que les nausées & les vomissements recommençoient , on lui donnoit de la potion ci-dessus prescrite , qui les calmoit assez efficacement. Le lendemain il y eut un si grand changement en mieux , que quoique l'éruption n'eût pas augmenté , tous les symptômes avoient entièrement disparu , & le pouls étoit presque dans son état naturel. Comme il y avoit des signes de saburre , elle fut purgée le sur-lendemain , & guérie peu de jours après.

Cette maladie , qui continue d'exercer ses ravages , en s'étendant dans les lieux circonvoisins , a enlevé depuis environ quinze jours , dans les hameaux qui avoisinent Aunai , sept ou huit personnes , en trois , quatre ou cinq jours de maladie : la plupart n'ont éprouvé que des douleurs à la gorge ; chez un ou deux seulement , c'est la poitrine qui a été affectée. La marche de la maladie , autant que j'ai pu le savoir , a été la même que celle dont j'ai rapporté l'histoire ci-dessus ; les saignées , quoiqu'il parut y avoir de l'inflammation , ont été faites sans succès ; on a aussi appliqué infructueusement de petits emplâtres vésicatoires à un ou deux malades , mais trop tard : ils étoient sans ressource & pour ainsi dire agonisants.



Je fus mandé à Aunai, le 28 de mars, pour assister à l'ouverture du cadavre d'une femme âgée d'environ quarante-cinq à quarante-huit ans, morte aussi d'un mal de gorge dans l'espace de trois ou quatre jours.

M. *Lorry*, chirurgien instruit & intelligent, en fit l'ouverture en ma présence. Nous trouvâmes un engorgement vari-queux au cuir chevelu, à la pie-mere & au plexus choroïde : effet accidentel produit par la très-grande gêne de la respiration, & l'espece de strangulation qui avoient précédé la mort.

La langue, les amygdales, le voile du palais & toutes les parties de la gorge chargées d'un limon blanchâtre, étoient d'ailleurs dans l'état naturel. La membrane, qui tapisse l'intérieur du larynx, nous parut un peu plus épaisse qu'elle ne l'est ordinairement ; toute sa surface interne étoit couverte d'aphtes & d'une couleur purpurine. Nous trouvâmes environ quatre ou cinq onces d'eau épanchée dans chaque cavité de la poitrine ; les poumons, quoiqu'adhérents à la plevre dans quelques endroits, & un peu engorgés, étoient sains d'ailleurs. Les cavités droites du cœur, remplies de sang comme elles le sont ordinairement, renfermoient de plus

une concrétion polypeuse, faite aux dépens de la partie fibreuse du sang, & assez considérable, qui du ventricule droit s'avançoient dans l'oreillette du même côté, jusques dans les veines caves. Le rein droit contenoit un petit calcul très-irrégulier; d'ailleurs, tous les viscères de l'abdomen étoient très-sains & dans l'état naturel.

Comme cette maladie affecte principalement la poitrine dans certains endroits, & dans d'autres la gorge ou la tête, le public, & même la plupart des personnes destinées par état à les secourir, en ont fait autant d'espèces d'épidémies particulières. Pour moi, bien persuadé de l'identité de la cause matérielle, je ne vois de différence que dans le siège qui varie par des causes accessoiress, dépendantes de l'exposition du local, de la variété dans l'atmosphère, de la force inégale dans l'action organique, &c. Les faits, selon moi, prouvent ce que je viens d'avancer: en effet, dans le commencement de l'hiver, à Moux & dans les environs où elle s'est d'abord manifestée, c'étoit presque toujours la poitrine qui étoit affectée; dans d'autres endroits, où elle s'est étendue depuis peu, la gorge & quelquefois aussi la tête en font le siège principal. Dans le même village on en trouve qui meurent

suffoqués d'un mal de gorge en deux ou trois jours ; pendant que le voisin meurt également dans quatre ou cinq, sans éprouver d'autres douleurs qu'à la poitrine.

La cause matérielle de cette maladie est, selon moi, une humeur acrimonieuse quelconque, très-exaltée, peut-être d'une nature bilieuse (1), dont les effets qu'elle produit sont en raison de la partie où elle se porte, de sa quantité, de sa qualité plus ou moins délétère, de la disposition des personnes qui en éprouvent l'impression, & du degré de force & de sensibilité du principe vital.

Je me persuade qu'on peut attribuer le développement & la rétention de cet âcre particulier, à l'humidité & aux variations assez fréquentes de l'atmosphère pendant l'automne & l'hiver, précédés d'un été très-chaud, qui, en exaltant les humeurs

(1) Je suis d'autant mieux fondé à croire cette humeur d'une nature bilieuse ; que dans le plus grand nombre des fièvres régnantes, j'ai observé un engorgement douloureux au foie, particulièrement à son petit lobe, & que toutes les déjections alvines étoient vraiment bilieuses. *Ubi fauces ægotant, aut tubercula in corpore exoriuntur, excretiones inspicere oportet : si enim biliosæ fuerint, corpus und ægotat. Si verd similes sanis fiant, tutum est corpus nutrice.* Hippoc. lib. ij, aphor. xv.

& les rendant plus acrimonieuses, avoit développé les premiers germes de cette maladie : *Si verò æstas sicca & aquilonia fiat, autumnus autem pluviosus & australis, capitis dolores ad hyemem fiunt & tusses, & rauedines, & gravedines : quibusdam verò etiam tabes.* Hipp. lib. iij, aphor. xij.

En partant de cette étiologie, la première indication consiste dans l'évacuation de la cause matérielle. A cette première indication principale, plusieurs autres accessoires, déterminées par les diverses circonstances, se réunissent, plus urgentes même quelquefois que la première, quoiqu'elles lui soient subordonnées : ceci se trouvera suffisamment éclairci par ce qui suit.

Dès le commencement l'application de larges emplâtres vésicatoires ou sur l'endroit affecté, ou dans les environs ; est, je pense, le principal moyen curatif. Ce remède héroïque a l'avantage non-seulement d'extraire en quelque sorte l'âcre irritant ; mais aussi ses parties les plus subtiles pénètrent dans les vaisseaux, réveillent l'action du principe vital, ordinairement très-languissante, opprimée, & quasi *deficiens* ; & en développant le pouls, fondent les humeurs épaisses, & procurent une diaphorèse douce & utile.

Les cordiaux, pris dans la classe des calmants & des sudorifiques, tels que le camphre, la thériaque, le safran, la racine de valériane sauvage, les fleurs de camomilles, le scordium, le syrop de stzchas, les eaux distillées simples de mélisse, de menthe, &c. unis aux inviscants mucilagineux en plus ou moins grande proportion, selon les circonstances, sont indiqués toutes les fois qu'un pouls petit, irrégulier, convulsif, nous fait connoître la langueur de la circulation & la prostration des forces. Ces moyens sont d'autant mieux indiqués, que la plupart de ceux qui sont atteints de cette maladie, en général sont foibles, languissants & cacochimes, surchargés d'humeurs séreuses. Lorsque la langue couverte d'un enduit épais, muqueux, blanc ou jaunâtre, un goût amer, nidoreux ou fade, les dégoûts, les nausées, le poids & l'embarras de la région épigastrique, &c. indiquent la nécessité d'évacuer, il faut le faire promptement : *Purgandum in valde acutis, si turgat materia, eodem die; morari enim in talibus malum est. Hipp. lib. iv, aphor. x. Incipientibus morbis, si quid movendum videatur, move; vigentibus verò, quiescere melius est. Hipp. lib. ij, aphor. xxix.* Dans ces cas je conseille un émético-cathartique de casse, de syrop de fleurs de pê-

cher & de tartre stibié ; & je préfère, pour les personnes engouées de matieres glaireuses & piteuses, un composé d'hypécacuanha, de manne. & d'oxymel scillitique. Ces especes d'évacuans conviennent d'autant mieux, qu'en procurant les évacuations nécessaires, ils entretiennent aussi la liberté de la transpiration, ainsi que celle des urines, toujours utile dans ce cas. Dans la même vue on peut très-bien ajouter le tartre stibié à petite dose dans la boisson ordinaire. Chez quelques-uns même un émétique donné à propos, pour procurer le vomissement, a emporté des points de côté assez violents : *Quasi per incautamentum ; quæ ducere oportet, quæ maximè vergant, eò ducenda per loca convenientia.* Hipp. lib. j, aph. xxj.

Chez les personnes fortes, vigoureuses, & d'un tempérament sanguin, dont le pouls est fort & ample, ou tendu & roide, la saignée est indiquée plutôt pour éviter les engorgements inflammatoires qui peuvent se former consécutivement, que comme moyen curatif. En général on ne doit tirer que très-peu de sang à ceux même chez lesquels elle paroît très-indiquée. On pourroit, pour ainsi dire, en faire une regle générale pour les gens de la campagne de cette malheureuse province, où le peuple, forcé par la nécessité,

se nourrit d'aliments les plus abjects , & de la plus mauvaise nature. Dans les cas extrêmes où la déglutition est impossible , la respiration très-difficile , & les malades dans un danger prochain de suffocation , il faut avoir recours à la saignée de la jugulaire , de la ranule , ou aux ventouses scarifiées , ou à l'application des sangsues sur l'endroit affecté. Ces moyens , sans évacuer beaucoup de sang , procurent un dégorgement local , souvent très-utile , qui , en éloignant le danger , donnent à la nature & aux remèdes le temps de vaincre l'ennemi.

Chez ces mêmes personnes fortes & robustes , où il y a complication d'inflammation , ou disposition prochaine à cet état , il faut ou proscrire entièrement les cordiaux diaphorétiques , ou n'employer , avec précaution , que les moins incendiaires , lorsque l'oppression des forces vitales paroît l'exiger. Il faut alors leur substituer des boissons mucilagineuses , adoucissantes , inviscantes & calmantes , comme des décoctions & infusions de racine & fleurs d'althæa , de violette , de mélilot , de figues , de raisins , de bourraches , de semences de coings , de psillium , de fleurs de camomille ordinaire , &c. légèrement acidulées avec le suc de citron , quelquefois aiguifées avec le tartre stibié. Des

dissolutions légères de gommés avec le syrop de guimauve ou de violette, & l'eau de fleurs d'orange, pourroient être employées dans le cas de sensibilité extrême à la gorge, qui s'opposeroit à la déglutition des autres boissons.

Les lavemens qui conviennent dans tous les cas, & qui doivent être tantôt émollients & adoucissans, d'autres fois un peu purgatifs, quelquefois fortifiants & cordiaux, selon les circonstances, sont d'autant plus nécessaires, que la difficulté de faire avaler est plus grande. Les pédiluves sont utiles lorsqu'il y a rigidité, sécheresse, tension & éréthisme.

Cette esquisse laisse beaucoup de choses à désirer; mais malheureusement la sagacité nécessaire & les faits, heureusement pour les concitoyens du cercle que j'habite, me manquent également. J'ai dit ce que je fais, j'y ai joint le résultat de mes réflexions: trop heureux si je pouvois être utile, comme je le desire.





## L E T T R E

DE M. L'ABBÉ SANS

A M. BACHER.

MONSIEUR,

Dix guérisons radicales de paralysie , dont la dernière a été attestée par mm. les Commissaires respectifs de l'académie des sciences , de la faculté de médecine de Paris , & de la société royale de médecine , ne laissent plus lieu de douter que l'électricité , dirigée selon ma méthode , ne soit un remède souverain contre cette maladie. La même électricité , dirigée convenablement , ayant détruit radicalement des convulsions en présence des commissaires ci-dessus cités , & plusieurs autres dans différents sujets de divers âges , dont on verra le détail dans le 3<sup>e</sup> volume de mes observations , que je donnerai dans la suite au public , nous présente un moyen efficace non-seulement pour guérir les personnes du sexe qui en sont tourmentées , mais encore , & ce qui est bien essentiel , pour sauver les enfants dont une grande partie périt par ce cruel mal : ceux même qui en échappent restent la plupart estropiés

estropiés pour toute leur vie. En attendant que le gouvernement prenne en considération un objet aussi consolant pour l'humanité, pour mettre ce remède à portée de tout le monde, ce qui ne seroit pas bien difficile, ni fort dispendieux, j'ai établi à Versailles, rue de Monbaurron, selon mes facultés, un cabinet électrique public, sous les auspices d'un grand protecteur de l'humanité souffrante. On y traitera gratis les paralysies les plus récentes, depuis dix heures du matin jusqu'à une heure après midi. Les peres & meres qui auront des enfans attaqués de convulsions, peuvent les apporter à toute heure du jour, depuis six heures du matin jusqu'à six heures du soir, & on fera cesser, presque dans un instant, les accidens funestes qui pourroient les étouffer. Les grandes personnes du sexe, qui sont tourmentées du même mal, peuvent s'établir pour quelque temps à Versailles, à portée du cabinet, & on leur promet le soulagement de leurs maux dans peu de temps. J'ose espérer de votre zele, monsieur, que vous ne tarderez pas de publier ma lettre pour le bien de l'humanité, ayant l'honneur, &c.

*Versailles, 8 mai 1782.*

---

*EXTRAIT des prima mensis de la  
faculté de médecine de Paris, tenus les  
25 avril & 1<sup>er</sup> mai 1782.*

LE printemps, quoique tardif, paroît avoir porté son influence ordinaire sur les corps de la nature. Les maladies catarrhales ont perdu les signes inflammatoires qui les distinguoient les mois précédents, pour prendre le caractère bilieux qui s'est aussi manifesté dans presque toutes les autres maladies. On a vu des catarrhes qui varioient suivant les diverses parties du corps qu'ils affectoient; des angines de différentes especes, des fluxions de poitrine, des pleuro-péritéumonies, des synoques simples & des putrides, beaucoup de fièvres intermittentes & bilieuses, des dysenteries légères, des rhumatismes bilieux, des petites-vérolés, quelques érysipeles, & plusieurs paralysies.

Les maladies inflammatoires de la poitrine ont exigé des saignées en petit nombre, mais faites promptement & au commencement de la maladie. Il a fallu quelquefois les répéter trois ou quatre fois dans les premières vingt-quatre heures.

On passoit ensuite aux délayants incisifs & aux purgatifs. Les douleurs pungitives, qui accompagnent ces maladies, ont paru devenir plus inflammatoires pendant les jours froids de la fin d'avril, & du commencement de mai. M. *Dejessart* a fait appliquer avec succès, sur les points douloureux, un topique analogue à celui qu'*Hippocrate* prescrivoit dans un cas semblable; c'est un mélange de coriandre, d'anis & d'œufs, cuit dans l'huile. Un malade, entr'autres, avoit une douleur pungitive qui occupoit différentes parties du tronc; il la poursuivit par-tout avec le topique: en quatre jours la douleur fut entièrement dissipée.

Dans les affections bilieuses il convenoit d'être aussi très-moderé sur l'usage de la saignée. On devoit user beaucoup de délayants, & faire couler la bile par des remèdes doux, plutôt que par des drastiques; les acides, tant du regne minéral que du regne végétal, mêlés aux boissons, ont très-bien réussi; en s'opposant à un commencement de dissolution.

Plusieurs docteurs ont fait des réflexions importantes sur la paralysie. M. *Majault*, après avoir rappelé l'observation (1) qu'il

---

(1) Celle du nommé *Joli*, surpris tout-à-coup

a communiquée dans une assemblée précédente, a rapporté la maladie d'un homme du peuple qui s'étant refroidi par le changement subit de l'atmosphère, éprouva, le 24 mars, une difficulté à parler, & une foiblesse *paralytique* des membres inférieurs, sans aucun signe de pléthore ni de saburre, & qui fut guéri en six jours par l'usage d'une infusion d'*arnica*, à laquelle on mêla douze gouttes d'alkali volatil par pinte. M. *Millin* a remarqué que dans un couvent de minimes, dont il est le médecin, les moines étoient fort sujets à la paralysie. Il prétend avoir observé que le sang de ceux qui y sont disposés n'est que d'un rouge léger & comme de couleur de rose. Quoiqu'il soit parvenu à guérir ces maladies par les remèdes connus, tels que la saignée, les émétiques, les vésicatoires, les eaux de Balaruc, &c. il est convenu avec ses confrères, & notamment avec m. *Majault*, qu'il faut admettre beaucoup de différence dans le traitement, suivant la diversité des causes.

M. *Majault* a rapporté deux observations; l'une d'un *volvulus* dont le malade

---

de paralysie avec délire, au passage d'un endroit chaud à l'air froid, & guéri en six jours par l'usage des décoctions sudorifiques.

mourut au bout de vingt-quatre heures, après avoir rendu une partie du colon, de la longueur de quatre pouces, dans laquelle la portion de l'intestin qui suivoit se trouvoit fourrée à force, & comme agglutinée, de la même façon que les deux membranes de l'intestin sont collées ensemble. La seconde est d'un marchand de vin, très-grand mangeur, qui fut pris d'une inflammation des intestins grêles; la constriction étoit si grande, qu'ils refusoient le passage aux aliments & aux boissons; le malade vomissoit continuellement une matiere blanche qui avoit l'odeur de vieux fromage. La maladie fut promptement guérie par les anti-phlogistiques.

M. *Lésurier*, après avoir fait l'histoire 2 de la maladie d'un enfant de sept ans, dit qu'il croyoit qu'à cet âge on devoit rapporter à la dentition la cause de la plupart des maladies graves; car alors les os maxillaires se développent, les sinus s'ouvrent, & il se fait un pénible effort de la nature.

M. *Desseffartz* objecta qu'il avoit étudié les phénomènes de l'accroissement des jeunes gens, & que, de 900 enfants au moins, il n'en a vu périr que deux par la dentition, à l'âge de sept ans, parce que

dans ceux-ci les alvéoles trop étroites étoient la cause du mal, & que le serrement spasmodique des mâchoires avoit empêché qu'on ne pût arracher la dent voisine.

M. *Lésurier* a encore vu un homme qui couroit danger de la vie à raison d'une *obésité* excessive. La masse étoit si considérable au-dessous du diaphragme, qu'à peine le malade pouvoit respirer, & que les vaisseaux cutanés des cuisses étoient gonflés au point qu'elles avoient une couleur violette. La saignée, les sangsues, les drastiques, l'oxymel scillitique, les bols savonneux ou gomme-résineux & les acides ont été employés. Leur usage amena quelque diminution dans le contour du ventre; & enfin le malade revint au point de respirer & de supporter cet excessif embonpoint.

M. *Dumangin* a fait prendre à un malade de la Charité, attaqué d'une céphalalgie, la poudre d'*arnica*, depuis 10 grains jusqu'à 36; ce traitement dura un mois sans succès. Ce malade ayant eu autrefois la vérole; m. *Desbois*, qui vient d'entrer en fonctions dans le même hôpital, l'a mis à l'usage de la liqueur de *van Svieten* (1).

---

(1) On verra dans le journal prochain ce qu'a présenté l'ouverture du cadavre de ce malade.

M. Desbois a fait l'histoire d'un jeune homme qui , après des signes d'inflammation dans la région ombilicale , eut un abcès dans le même endroit ; l'abcès perça , & il en sortit , avec du pus , deux vers lombicaux. La sonde pénétrait jusqu'à vingt lignes de profondeur. A la mort du malade on ouvrit la tumeur ; ses parois étoient solides & squirrheux dans le fond. Les parties contenant & contenues du bas-ventre étoient collées ensemble , le colon & le jéjunum étoient percés d'une ouverture en ligne droite , l'ulcere rendoit un pus fétide , mais il n'y avoit point de pus dans le ventre : tous ces faits n'ont dû être attribués qu'aux deux vers qui avoient percé les intestins. Un peintre avoit essuyé cinq fois , depuis douze ans , la colique des peintres dont il avoit été guéri : la dernière invasion fut la moins fâcheuse , & dans le mois de novembre 1781 , ce malade eut la jaunisse ; le ventre s'enfla , le foie , plus volumineux qu'à l'ordinaire , étoit dur sous la main , & on entendoit distinctement une fluctuation dans l'abdomen : ayant été ouvert , il rendit huit livres de sérosité. On lui trouva le foie énormément gonflé , & parsemé de tubercules squirrheux ; les intestins étoient ramassés en peloton derrière le nombril ;



leur canal étoit rétréci à tel point qu'on ne pouvoit y faire passer un tuyau de plume.

Un malade eut la jaunisse à la suite d'une chute, il mourut, on ne trouva rien dans le cerveau, mais beaucoup d'abcès dans le foie.

Un autre eut la jaunisse sur la fin de 1781, à la suite d'une fièvre double-tierce qu'on avoit attaqué par l'usage du quinquina; il mourut bientôt, on lui trouva de l'eau dans la poitrine & dans le ventre; le foie étoit œdémateux, & sa substance étoit convertie en une matière bourbeuse qui ressembloit à de la purée de pois. La tunique du foie servoit de sac à ce pus de la plus mauvaise qualité.

M. *Paulet* a raconté qu'ayant fait acheter des mousserons dans un marché de cette ville, on lui en avoit apporté qui n'avoient ni la forme, ni la couleur, ni l'odeur de ceux dont on fait usage; leur odeur étoit vireuse, &c. La faculté l'a chargé de dénoncer en son nom ce fait au Magistrat qui veille à la police. M. *Paulet* avoit fait manger de ces mousserons à trois chiens, l'un desquels les rejetta par le vomissement; ce qui avoit ajouté aux autres raisons qu'il avoit de les regarder comme suspects.

M. Doublet a rapporté le fait suivant. Un jeune homme qui se portoit bien de-jeune dans la boutique d'un peintre ; une heure après il est saisi de convulsions qui auroient fait croire qu'il étoit épileptique : mais la colique des peintres paroissant être la cause de sa maladie, on lui donne le lavement & l'*aqua benedicta* d'usage à la Charité. Au bout de six heures les convulsions diminuent ; après douze heures elles sont calmées, au bout de dix-huit le malade reprend sa connoissance ; enfin, dans l'espace de vingt-quatre heures, il n'y a plus que de la colique : on le purge deux fois, & le quatrième jour il est convalescent.

M. Mahon a vu la danse de Saint Guy, *chorea Sancti Viti*, qu'il a parfaitement guéri par le moyen des anti-spasmodiques & du quinquina.



# OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES.

## A V R I L 1782.

Jo. du M.	THERMOMETRE.			BAROMETRE.		
	<i>Au lever du S.</i>	<i>A 2 h. du soir.</i>	<i>A 9 h. du soir.</i>	<i>Au matin.</i>	<i>A midi.</i>	<i>Au soir.</i>
	<i>Deg.</i>	<i>Deg.</i>	<i>Deg.</i>	<i>Pou. Lig.</i>	<i>Pou. Lig.</i>	<i>Pou. Lig.</i>
1	2, 7	6, 4	5, 6	27 5, 4	27 1, 6	26 10, 0
2	4, 8	7, 0	3, 7	26 8, 3	27 0, 5	27 3, 3
3	1, 0	3, 7	3, 5	27 4, 0	27 3, 6	27 4, 10
4	0, 5	8, 0	4, 6	27 5, 6	27 6, 2	27 6, 3
5	4, 0	7, 0	4, 2	27 5, 6	27 5, 9	27 6, 4
6	3, 5	8, 9	6, 0	27 7, 2	27 8, 0	27 9, 0
7	2, 4	10, 4	5, 3	27 9, 6	27 10, 0	27 10, 0
8	5, 6	11, 2	5, 4	27 9, 5	27 9, 2	27 9, 0
9	4, 0	7, 0	5, 2	27 8, 6	27 8, 3	27 8, 0
10	3, 4	11, 0	5, 8	27 6, 3	27 5, 4	27 5, 2
11	3, 6	10, 0	6, 7	27 5, 0	27 5, 4	27 5, 2
12	0, 8	8, 7	4, 5	27 6, 0	27 5, 4	27 4, 10
13	2, 0	6, 3	4, 0	27 4, 5	27 5, 3	27 5, 11
14	2, 0	7, 0	3, 3	27 5, 0	27 4, 8	27 4, 11
15	1, 0	10, 0	5, 0	27 4, 7	27 4, 8	27 5, 0
16	3, 5	6, 2	5, 5	27 4, 6	27 4, 1	27 4, 1
17	5, 0	8, 6	6, 0	27 4, 11	27 6, 6	27 7, 6
18	3, 5	11, 0	5, 8	27 7, 7	27 7, 9	27 7, 4
19	4, 5	9, 0	6, 0	27 6, 8	27 6, 8	27 6, 10
20	3, 8	9, 4	7, 4	27 7, 2	27 8, 0	27 8, 4
21	3, 6	13, 0	6, 0	27 8, 5	27 8, 1	27 8, 10
22	3, 8	12, 2	8, 5	27 9, 7	27 9, 7	27 9, 0
23	6, 4	13, 2	8, 8	27 8, 8	27 8, 9	27 8, 7
24	6, 7	12, 3	9, 8	27 7, 1	27 5, 7	27 5, 4
25	7, 5	13, 7	9, 4	27 5, 0	27 4, 6	27 5, 0
26	6, 2	11, 1	7, 0	27 6, 4	27 7, 4	27 8, 0
27	4, 7	10, 9	6, 3	27 8, 4	27 8, 6	27 9, 0
28	3, 6	11, 9	8, 1	27 9, 1	27 9, 3	27 9, 0
29	4, 2	9, 5	5, 1	27 8, 10	27 8, 8	27 9, 2
30	1, 6	8, 2	4, 4	27 9, 8	27 10, 1	27 10, 3

## VENTS. ET ÉTAT DU CIEL.

J. du mois.	La Matinée.	L'Après-midi.	Le Soir à 9 h.
1	S-O. couv. pluie, grand vent.	S. couv. pl. grêle, tempête, tonn.	S-O. couv. grand vent.
2	S-O. c. pl. tempête.	S-O. c. pl. gr. gr. v.	N-O. idem.
3	S nuages, glace.	O. c. pl. v. grêle.	N-O. couvert.
4	N-O. nu. glace.	S-O. nuages.	S. beau.
5	S. nuages.	S-O. nuages, pl.	S-O. couv. pluie.
6	O. & E. nuages.	S-O. idem.	S-O. couvert.
7	NO-NE. & S-O. nuag. brouill.	E. nuages.	N-E. beau.
8	N. nuages, doux.	N-E. id. grêle, écl.	N. couvert, pluie.
9	N. couvert, froid.	N-E. nuages.	N-E. beau.
10	N. beau, froid.	N. couvert.	N-O. couvert.
11	N-O. c. brouill.	S-O. nuages.	S-O. idem.
12	S. idem. froid.	S. id. grêle, tonn.	S-O. idem.
13	S-O. c. pl. gr. vent.	S-O. nu. pl. vent.	N-O. be. calme.
14	S-O. n. v. grêle.	N-O. nuag. froid.	N-O. beau.
15	N-O. nuag. froid.	N-E. idem.	N. idem.
16	N. couv. froid, pl.	N. c. froid, pluie.	N. couvert, froid.
17	O. couvert, pluie.	O. couv. pet. pl.	O. couvert.
18	N-E. & N. nuag. brouill. doux.	N-E. nuages.	N-E. idem.
19	N-E. couv. pluie.	N-E. & E. c. pl.	N-E. beau.
20	E. nuages.	S. nuages, doux.	S-O. idem. doux.
21	O. & S-E. idem. brouillard.	S. couvert, pluie.	N-O. idem.
22	S-O. beau, doux.	S-O. b. doux, parh.	O. idem.
23	S. & S-O. id. vent.	S-O. n. pl. d'orag.	N-O. idem.
24	E. couvert, doux.	S-O. c. pl. doux.	S. couvert, doux.
25	N-O. & S-O. nua.	N-E. nuages.	N. nuages.
26	N-O. c. v. froid.	S-O. id. pl. grêle.	N. idem. éclairs.
27	N. couvert, froid.	O. nuages.	N. b. fr. aur. bor.
28	N. idem. brouill.	E. & S-E. beau.	E. beau.
29	E. couvert, froid.	E. c. pl. froid.	N-E. c. pl. froide.
30	N-E. nua. froid.	E. beau, froid.	E. beau, froid.

# 356 OBS. MÉTÉOROLOGIQUES.

## R É C A P I T U L A T I O N.

Plus grand degré de chaleur . . . . 13, 7 deg. le 25

Moindre degré de chaleur . . . . . 0, 5 le 4

Chaleur moyenne . . . . . 6, 3 deg.

Plus grande élévation du Mer-  
cure . . . . . pou. lig. 27, 10, 3 le 30

Moindre élévat. du Mercure . . . . 26, 8, 3 le 2

Elévation moyenne . . . . . 27 p. 6, 8

Nombre de jours de Beau . . . . . 3

de Couvert . . . . . 9

de Nuages . . . . . 18

de Vent . . . . . 9

de Tonnerre . . . . . 2

de Brouillard. . . . . 6

de Pluie . . . . . 16

de Grêle . . . . . 7

Quantité de Pluie . . . . . 22, 7 lignes.

D'Evaporation . . . . . 31, 0

Différence . . . . . 8, 3

Le vent a soufflé du N. . . . . 5 fois.

N.-E. . . . . 5

N.-O. . . . . 5

S. . . . . 4

S.-E. . . . . 1

S.-O. . . . . 7

E. . . . . 4

O. . . . . 3

TEMPÉRATURE: Froide, humide & très-désa-  
gréable; les productions de la terre sont retardées  
de près d'un mois.

MALADIES: Aucune.

COTTE, Prêtre de l'Orat. Curé de Montmorency, &c.

A Montmorency, ce 1<sup>er</sup> mai 1782.

## OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES,

Faites à Lille, au mois d'avril 1782, par  
m. BOUCHER, médecin.

LE temps a encore été pluvieux ce mois. Le mercure, dans le baromètre, ne s'est élevé, aucun jour, jusqu'au terme de 28 pouces. Le premier au soir, il est descendu à celui de 26 pouces 11  $\frac{1}{2}$ , & à 26 pouces 9 lignes le 2 au matin (a).

La liqueur du thermomètre s'est approchée, le 9, le 4 & le 30, du terme de la congélation. Dans le reste du mois l'air a été tempéré.

Il y a eu des variations dans les vents.

La plus grande chaleur de ce mois, marquée par le thermomètre, a été de 10  $\frac{1}{2}$  degrés au-dessus du terme de la congélation, & la moindre chaleur a été de 1 degré au-dessous de ce terme. La différence entre ces deux termes est de 9  $\frac{1}{2}$  deg.

La plus grande hauteur du mercure, dans le baromètre, a été de 27 pouces 11 lignes, & son plus grand abaissement a été de 26 pouces 9 lignes. La différence entre ces deux termes est de 1 pouce 2 lignes.

Le vent a soufflé 8 fois du nord.	12 fois du sud.
5 fois du nord	3 fois du sud
vers l'est.	vers l'ouest.
3 fois du sud	2 fois du nord
vers l'est.	vers l'ouest.

Il y a eu 22 jours de temps couvert ou nuageux.

14 jours de pluie. | 3 jours de grêle.

---

(a) Depuis le terme de quatorze ans le mercure n'étoit pas descendu aussi bas dans mon baromètre. Le 22 novembre 1768, il a été observé à 26 pouces 6 lignes & demie; & le 30 mars 1762, il étoit encore descendu jusqu'à ce terme.

Les hygrometres ont marqué une grande humidité tout le mois.

---

*Maladies qui ont régné à Lille, pendant le mois  
d'avril 1782.*

LES alternatives, qui ont eu lieu dans la température de l'air durant le cours de ce mois & du précédent, ont entraîné des fièvres catarrhales & péripneumoniques, ainsi que des pleuropneumonies & des rhumatismes inflammatoires. La fièvre catarrhale, aux uns, ne portoit qu'à la tête, & dans les autres, elle affectoit la poitrine & la tête. Elle n'exigeoit guère, dans l'un & l'autre cas, qu'une cure anti-phlogistique, sinon lorsqu'il y avoit complication de saburre dans les premières voies. Il en étoit de même des pleuropneumonies, & des rhumatismes inflammatoires. Mais l'une & l'autre maladie étoit opiniâtre. Dans le plus grand nombre, après les saignées suffisantes, les diaphorétiques doux étoient le genre de remèdes le mieux indiqué; sur-tout les infusions des fleurs de sureau & de coquelicot avec de l'oxymel simple.

La fièvre putride maligne régnoit encore dans quelques familles de la plus basse classe des citoyens. Il est mort peu de ceux qui en ont été atteints, dès qu'ils ont été soignés à temps. Les laxatifs anti-puîtres, & l'application des vésicatoires, sont les moyens de curacion qui ont le mieux réussi.

Les fièvres intermittentes, sur-tout les tierces & les doubles-tierces, ont encore été très-communes dans le peuple.

Les péripneumonies malignes ont continué à régner dans la garnison.

## NOUVELLES LITTÉRAIRES.

*COURS complet d'agriculture théorique-pratique , économique & de médecine rurale & vétérinaire , suivi d'une méthode pour étudier l'agriculture par principes , ou Dictionnaire universel d'agriculture , par une société d'agriculteurs , & rédigé par m. l'abbé ROZIER , prieur-commendataire de Nanteuil-le-Haudouin , seigneur de Chevreuille , membre de plusieurs académies , &c. tome second. A Paris , rue & hôtel Serpente , 1782.*

Nous avons annoncé le premier volume de ce dictionnaire dans le journal d'avril dernier , avec le prix & les conditions de la souscription. Cet ouvrage est très-recherché , & il mérite en effet l'accueil du public & sa reconnaissance.

Ces deux premiers volumes ne contiennent peut-être pas autant de mots que quelques lecteurs en auroient désiré ; il n'étoit pas possible d'y en faire entrer un plus grand nombre , attendu que pour éviter des répétitions inutiles par la suite , il a fallu nécessairement établir , lorsque l'occasion s'en est présentée , l'entier développement des principes généraux , & leur donner une certaine étendue. « Mon but , dit m. l'abbé Rozier , en rédigeant cet ouvrage , a été de mettre le cultivateur in-



telligent dans le cas de raisonner ses opérations , de lui présenter une série de principes certains , afin qu'il en prévît les conséquences dans la pratique. D'après ce plan il falloit donc entrer dans quelques détails de la physique relative à la végétation & à l'agriculture , décrire toutes les parties qui concourent à former une plante , & les usages auxquels la nature destine chacune de ces parties. Peut-on parler des principes des engrais , de la fermentation , &c. sans faire connoître les sels , les principes spiritueux , & sans le flambeau de la chymie ? Alors tout seroit obscur , incertain , & il faudroit employer des mots vuides de sens , tomber dans le défaut de plusieurs ouvrages en ce genre , qui ne renferment que des méthodes universelles , & une longue suite de recettes souvent obscures , & presque toujours inutiles. Mon but a été que ceux sur-tout qui vivent sur leurs terres , loin des villes ; puissent trouver dans cet ouvrage tout ce qu'il leur importe de savoir , relativement à la culture des objets d'utilité première , ou d'agrément ; enfin ce qu'il est essentiel qu'ils sachent , soit pour la conservation de leur santé , soit pour celle de leurs bestiaux ».

« Certaines lettres, comme *A, B, C, D, M, P, &c.* &c. contiennent une longue suite de mots , & de très-grands articles. Plus j'avance , plus les matériaux se présentent en foule ; de sorte qu'il n'est pas possible d'affirmer que six volumes suffiront pour cet ouvrage. S'il excède le nombre de huit , *les volumes en sus de ces huit , seront DÉLIVRÉS GRATIS à messieurs les Souscripteurs seulement.* J'aime mieux faire des sacrifices , & donner à mon ouvrage l'étendue qu'il exige ».

---

*NOUVEAU PRIX (1) extraordinaire ,  
proposé par l'académie royale des sciences ,  
pour l'année 1783.*

---

*CE PRIX SERA ANNUEL.*

---

UN citoyen qui desire de rester inconnu , a fait  
présenter à l'académie le mémoire qui suit :

*A MESSIEURS DE L'ACADÉMIE  
ROYALE DES SCIENCES.*

MESSIEURS ,

« Tandis qu'on applaudit au succès des arts ,  
tandis qu'on admire les prodiges nouveaux dont  
ils embellissent & enrichissent journellement la so-

---

*Note de l'auteur du journal.*

(1) Quoique nous ignorions le nom du donateur , nous sommes certains & autotisés à dire , que c'est la même personne qui a donné , il y a deux ans , un fonds de 12000 liv. à l'académie des sciences , pour des objets relatifs aux sciences ou aux arts , & dépendants du choix de cette compagnie. C'est aussi le même citoyen qui a donné récemment à l'académie françoise un fonds de 12000 liv. pour récompenser tous les ans l'ouvrage de littérature le plus utile au bien de l'humanité ; & un autre fonds de 12000 liv. pour récompenser tous les ans un acte de vertu exercé dans la classe du peuple , & dans la ville ou banlieue de Paris. Ce qui fait en tout 48000 liv. données en deux ans par la même personne aux deux académies , pour des objets utiles de différents genres. La nation & l'humanité doivent à ce généreux citoyen une égale reconnaissance.

ciété, on ignore, ou plutôt on oublie, que presque toutes leurs opérations sont mal-saines & meurtrières. Il s'en faut peu que le dénombrement des différentes classes d'ouvriers ne soit une liste de victimes ».

« *Carrier, plâtrier, chauxfournier, briquetier, tuilier, tailleur de pierres, verrier, miroitier, ou du moins, ouvrier qui met au tain, doreur sur métaux, peintre, broyeur de couleurs, &c. Foulon, cardeur, tisserand, tanneur, corroyeur, chapelier, buandier; &c. cribleur, blutier, saunier, brasseur, &c. amidonnier, chandelier, potier de terre, &c. Ouvriers qui creusent les puits, viduent les fosses d'aisance, enterrent les morts, &c. Tous les ouvriers employés à tirer les métaux des mines, & la plupart de ceux qui les travaillent, &c. ».*

« Dans toutes ces professions, la matière extraite ou fabriquée s'atténue ou se volatilise, s'insinue dans le corps humain, & y porte des particules arsenicales, sulfureuses, métalliques, vénéneuses, &c. ou des molécules incisives, ou une poussière qui attaque les poumons, ou un air corrompu, espèce de mouffette artificielle ».

« Lorsque la décomposition de la matière n'est pas pernicieuse, les ouvriers périssent, ou par l'action excessive du feu, ou par une situation forcée & continue, comme les *tailleurs*, les *tireuses des ouvriers en soie*, &c. ».

« Souvent la nature des travaux occasionne des morts violentes, ou des accidents funestes. Tel est le sort des gens de peine, qui sont forcés de porter des poids excessifs, de ceux qui sont placés au-dessus des meules mues avec une grande vitesse, de ceux qu'on enferme dans des roues pour y imprimer, par leur poids & par leur marche, un mouvement de rotation, &c. ».

« Les moins malheureux des artisans contrac-

tent des infirmités graves, comme la foiblesse ou la perte de la vue, &c. ».

« Quel triste résultat de l'industrie ! Nos bâtimens sont cimentés avec du sang, nos vêtemens en sont teints, nos plaisirs en sont infectés, il n'est point de jour où la richesse n'ordonne des meurtres ; & la vie humaine est mise à prix comme un effet commercable. Cependant, parce que le spectacle de la mort n'est pas présent, parce qu'on peut se prévaloir de l'usage (cette excuse des ames foibles), on croit n'être pas inhumain. »

« Si tels étoient l'ordre naturel & indispensable des choses, & la malheureuse condition de l'humanité, que pour jouir il fallût sacrifier ses semblables, quel homme pourroit, sans rougir & sans frémir, satisfaire à ce prix ses besoins, ses goûts, ses plaisirs ? Mais que penser d'une nation célèbre par la douceur de ses mœurs, faite pour la société, pour s'affecter & pour aimer ses semblables ; que penser de ces barbares instruits & polis, qui, sans rien perdre de leurs jouissances, peuvent en prévenir les effets funestes, & cependant méprisent ou négligent de tels soins ? »

« Qu'on supplée les hommes par des machines, qu'on les remplace par des animaux, qu'on éloigne le travailleur de l'objet, qu'on facilite son action par des instruments, qu'on emploie des préservatifs contre des impressions mal-saines ou des accidens funestes ; après quelques frais & quelque temps consacrés à l'invention, à l'essai, à la perfection de méthodes nouvelles, on verra le danger de plusieurs professions cesser, ou du moins diminuer ; peut-être même, si des intérêts secondaires peuvent être comptés après de si grands intérêts, peut-être bientôt les ouvrages seroient plus finis & moins dispendieux. L'humanité ordonne la recherche de tels expédients, le bien de l'état l'exige, la raison indique la possibilité du succès ; déjà plus

d'un exemple l'a prouvé : cependant personne encore n'a fait d'une telle étude son objet principal ».

« On vous propose, messieurs, de fonder un prix annuel en faveur d'un mémoire ou d'une expérience qui rende les opérations des arts mécaniques moins mal-saines ou moins dangereuses ».

« L'académie fera connoître chaque année quel doit être l'objet du mémoire ou de l'expérience ; & le premier prix sera donné dans l'assemblée publique d'après Pâques 1783 ».

« On destine à cette fondation une somme de 12000 liv. qui sera placée dans le nouvel emprunt en rente viagere, sur la tête du Roi & sur celle de monseigneur le Dauphin, & les intérêts serviront à payer une médaille qui formera le prix ».

L'ACADEMIE ayant accepté, avec la permission du Roi, & d'une voix unanime, la donation du citoyen estimable, auteur de ce mémoire,

Elle propose en conséquence pour le premier prix de ce genre, qu'elle donnera l'année prochaine 1783, consistant en une médaille de 1080 livres, le sujet suivant ; savoir : *De déterminer la nature & les causes des maladies auxquelles sont exposés les DOREURS AU FEU OU SUR MÉTAUX ; & la meilleure maniere de les préserver de ces maladies, soit par des moyens physiques, soit par des moyens mécaniques.*

L'académie s'est déterminée pour ce sujet, parce qu'il a déjà occasionné quelques tentatives ; que le peu de temps accordé aux savants qui concourront, ne comportoit pas un sujet qui demandât des recherches plus multipliées ; que les mémoires pourront fournir des connoissances utiles, même pour plusieurs autres artistes ; enfin, parce que les objets sur lesquels s'applique cette dorure au feu, sont aujourd'hui si nombreux, & forment une branche de commerce si considérable, qu'ils

multiplient tous les jours les victimes de cet art, si nuisible à ceux qui le pratiquent.

Les savants & artistes de toutes les nations sont invités à travailler sur ce sujet, & même les associés étrangers de l'académie. Elle s'est fait une loi d'exclure les académiciens régnicoles de prétendre aux prix.

Ceux qui composeront sont invités à écrire en françois ou en latin, mais sans aucune obligation : ils pourront écrire en telle langue qu'ils voudront, l'académie fera traduire leurs mémoires.

On les prie que leurs écrits soient fort lisibles.

Ils ne mettront pas leurs noms à leurs ouvrages, mais seulement une sentence ou devise : ils pourront, s'ils veulent, attacher à leur écrit un billet séparé & cacheté par eux, où seront, avec cette même sentence, leur nom, leurs qualités & leur adresse ; & ce billet ne sera ouvert par l'académie, qu'en cas que la pièce ait remporté le prix.

Ceux qui travailleront pour le prix, adresseront leurs ouvrages à Paris, au secrétaire perpétuel de l'académie, ou les lui feront remettre entre les mains. Dans ce second cas, le secrétaire en donnera en même temps son récépissé, où sera marquée la sentence de l'ouvrage & son numéro, selon l'ordre ou le temps dans lequel il aura été reçu.

Les ouvrages ne seront reçus que jusqu'au 15 de février 1783, exclusivement : ce terme est de rigueur.

L'académie, à son assemblée publique d'après Pâques 1783, proclamera la pièce qui aura mérité ce prix.

S'il y a un récépissé du secrétaire, pour la pièce qui aura remporté le prix, le trésorier délivrera la médaille du prix à celui qui lui rapportera ce récépissé : il n'y aura à cela nulle autre formalité.

S'il n'y a pas de récépissé du secrétaire, le tré-

## 566 : ANNONCES DE LIVRES.

forier ne délivrera la médaille du prix, qu'à l'auteur même qui se fera fait connoître, ou au porteur d'une procuration de sa part.

L'académie donnera tous les ans un prix semblable, dont le sujet sera indiqué par un programme; & elle publiera incessamment celui du prix de 1784, afin que les savants & artistes qui voudront concourir pour ce prix, aient le temps suffisant pour s'en occuper.

## ANNONCES DE LIVRES.

LA médecine-pratique de Londres, ouvrage dans lequel on a exposé la définition & les symptômes des maladies, avec la méthode actuelle de les guérir, traduit sur la seconde édition, revu, publié & enrichi de notes; par M. J. F. DE VILLIERS, ancien médecin des armées du Roi de France en Allemagne, & docteur-régent de la faculté de médecine de Paris. *In-8°. Prix 5<sup>th</sup> relié.* A Paris, chez Méquignon l'aîné, libraire, rue des Cordeliers, 1782.

COURS d'opérations de chirurgie, démontrées au Jardin du Roi; par m. DIONIS, premier chirurgien de Mesdames les Dauphines, & chirurgien-juré de Paris. Huitième édition, revue & soigneusement corrigée, augmentée de remarques importantes, & enrichie de figures en taille-douce, qui représentent les instruments nouveaux les plus en usage; par m. GEORGES DE LA FAYE, professeur & démonstrateur royal en chirurgie, ancien chirurgien des camps & armées du Roi, ancien directeur de l'académie royale de chirurgie, associé de l'académie de Madrid, & de celle de Rouen. *In-8°. A Paris, chez Méquignon l'aîné, rue des Cordeliers, près des écoles de chirurgie, 1782. Prix 8<sup>th</sup> relié en un volume; 9<sup>th</sup> relié en deux volumes.*

## LIVRES DE L'ÉTRANGER. 567

GUIDE ou MANUEL dans le traitement des maladies les plus graves & les plus fréquentes. In-8°. Prix 4<sup>th</sup> broché. A Paris, chez Mérigot jeune, libraire, quai des Augustins, au coin de la rue pavée, 1782.

## LIVRES DE L'ÉTRANGER.

*D. Joann. Ern. Hebenstreit, &c. Palæologia therapia, &c. Paléologie thérapeutique*, dans laquelle on compare les dogmes des anciens sur la manière de guérir les maladies, avec les sentiments des modernes; par Jean-Ernest Hebenstreit, professeur de thérapeutique dans l'université de Léipsick, &c. édition donnée par m. Chrétien-Godefroi Gruner, professeur de botanique en l'université de Jena, &c. A Halle, chez Gebauer, 1778, in-8°. de 888 pages; & se trouve à Strasbourg, chez Koenig, libraire.

*Delectus observationum practicarum ex diario clinico de promptarum*, ou Choix d'observations de médecine-pratique; par m. Philippe-Rudolphe Vicat, docteur en médecine, membre de la société royale des sciences de Göttingue, physicien du district de Payerne, &c. A Berne, de la nouvelle société typographique, 1780, in-8°. de 318 pages.

M. Vicat fut nommé, en 1778, médecin-physicien de la ville de Payerne, en Suisse; ce qui lui fournit l'occasion de voir beaucoup de malades. La première partie de l'ouvrage, qui fait l'objet de cette notice, offre quarante-deux observations de médecine, faites dans le courant de la première année d'élection, c'est-à-dire, en 1778. L'*appendix*, qui peut être regardé comme la seconde partie, en renferme quarante sur des maladies observées à Lausanne en 1770.



Plusieurs de ces observations roulent sur les rhumatismes, l'asthme, la variole, les fièvres intermittentes, les coliques, les palpitations, la migraine, l'hystérie, les maladies soporeuses, cutanées, celles de la poitrine, les fièvres intermittentes & sur des cas chirurgicaux, &c.

*Nicolai Rigler Physici, ducatus Bieluensis in Silesiâ Austriacâ constitutio epidemica, annorum 1775, 76, 78, 79, adjectis nonnullis selectioribus casibus practicis*; c'est-à-dire, Constitution épidémique des années 1775, 76, 78 & 79, auxquelles on a joint quelques cas choisis de pratique; par m. *Nicolas Rigler*, médecin-physicien du duché de BiELITZ, dans la Silésie autrichienne. A Breslau, chez *Korn*, 1780, in-8°. de 158 pages.

Cet écrit est dédié à S. A. S. le Duc régnant de BiELITZ. Il y est question d'une fièvre maligne putride qui enlevait nombre de personnes, & dont les causes prédisposantes sont attribuées, en grande partie, à la vicissitude des saisons. L'étiologie de cette épidémie est ici détaillée d'une manière claire & précise, & la relation de m. *Rigler* renferme assurément des choses importantes pour la médecine : méthodes curatives, prophylactique, médicaments, &c. enfin tout y est de main de maître.

## A V I S.

Supplément pour le journal de mai.

*LES Réflexions sur la section de la symphyse des os pubis*, par m. *DESGRANGES*, annoncées dans le dernier cahier, se trouvent chez *Didot*, libraire, quai des Augustins. In-8°, de 59 pages, Prix 24 sols broché.

---



---

# T A B L E

## DU MOIS DE JUIN 1782.

<i>Premier extrait. Histoire de la société royale de médecine, année 1776.</i>	page 481
<i>Réponse de m. SAILLANT, méd. à m. BAUMES, méd.</i>	504
<i>Remarques sur l'usage de l'hipécacuanha, &amp;c.; par m. BAUMES, méd.</i>	507
<i>Réflexions-pratiques sur la maladie noire; par m. BAUMES, méd.</i>	517
<i>Remarques sur une constitution épidémique; par m. REGNAULT, méd.</i>	527
<i>Lettre de m. l'abbé SANS à m. BACHER, méd.</i>	544
<i>Extrait des prima mensis de la faculté de méd. de Paris, tenus les 15 avril &amp; 1<sup>er</sup> mai 1782.</i>	546
<i>Observations météor. faites à Montmorenci.</i>	554
<i>Observations météor. faites à Lille.</i>	557
<i>Maladies qui ont régné à Lille.</i>	558

## NOUVELLES LITTÉRAIRES.

<i>Livres nouveaux.</i>	559
<i>Nouveau prix extraordinaire, proposé par l'académie royale des sciences, pour l'année 1783.</i>	561
<i>Annonces de livres.</i>	566
<i>Livres de l'étranger.</i>	567
<i>Avis.</i>	568



# T A B L E

## G É N É R A L E

### D E S M A T I E R E S

Contenues dans les six premiers mois du  
journal de médecine de l'année 1782,  
formant le *tome 57<sup>e</sup>*.

#### E X T R A I T S

#### O U A N A L Y S E S D E L I V R E S.

- TRAITÉ des nerfs & de leurs maladies ; par*  
m. TISSOT, médecin. page 3
- Seconde lettre de m. Bacher à m. Bouvart, pour*  
*servir d'extrait des recherches sur les maladies*  
*chroniques, &c. ; par m. BACHER, méd.* 97
- Mémoire sur les méthodes rafraîchissante &*  
*échauffante ; par m. DE BOISSIEU, médecin.*
- Premier extrait, pag. 193.
- Second extrait, 289.
- Leçons élémentaires d'histoire naturelle & de chy-*  
*mie ; par m. DE FOURCROY, méd.* 385

*Histoire & mémoires de la société royale de médecine, année 1776.*

Premier extrait, pag. 481.

## LIVRES ANNONCÉS.

### 1°. Hygiène.

*Dissertation sur les avantages de l'allaitement des enfants par leurs mères; ouvrage qui a été couronné par la faculté de médecine de Paris, le 9 décembre 1779. Par m. LANDAIS, méd.*

174

### 2°. Médecine.

*Mémoire sur les symptômes & le traitement de la maladie vénérienne dans les enfants nouveaux-nés; par m. DOUBLET, méd.*

169

*Catéchisme sur les morts apparentes, dites asphyxies; par m. DE GARDANNE, méd.*

179

*The history of epidemics, &c. Les épidémies d'Hippocrate, en sept livres, traduit du grec en anglois, &c.; par SAMUEL FARR, médecin.*

191

*Rud. Aug. Vogel academix præsentationes de cognoscendis & curandis præcipuis corporis humani affectibus, editio nova emendatior, & cui præfactus est. S. A. D. TISSOT. méd.*

383

### 3°. Anatomie, physiologie & chirurgie.

*Vues physiologiques sur l'organisation animale & végétale; par m. DE LA METHERIE, médecin.*

457

## 572 TABLE GÉNÉRALE

*Réflexions sur la section de la symphyse des os pubis, &c. ; par m. DESGRANGES, chir.* 464

4°. Hist. nat. physique, botaniqu. matiere médicale, pharmacie & chymie.

*Nouveaux principes de physique, &c. ; par m. CARRA.* 183

*Cours complet d'agriculture théorique, pratique, &c. ou Dictionnaire universel d'agriculture ; par une société d'agriculteurs, & rédigé par m. l'abbé ROZIER.* 363

*Dictionnaire des merveilles de la nature.* 366

## MÉMOIRES ET DISSERTATIONS.

1°. Histoire littéraire de médecine.

*Éloge historique de JEAN BASEILHAC, dit Frere Côme ; par m. CAMBON, chir.* 281

3°. Médecine.

*Lettre de m. BACHER, docteur-régent de la faculté de médecine de Paris, à m. BOUVART, docteur-régent de la même faculté.* 14

*Observation sur une tumeur squirrheuse au pylore, &c. ; par m. AMILHON, méd.* 137

*Lettre à l'auteur du journal de médecine ; par m. BAUMES, méd.* 224

*Observation sur une fièvre putride compliquée de goutte vague ; par m. SOBAUX, chirurg.* 228

*Question physiologique ; par m. SANS.* 263

# DES MATIERES. 573

*Lettre à m. SAILLANT, médecin ; par m. BAUMES, méd.* 320

*Observation sur les effets du sublimé corrosif, &c. par m. BAUMES, méd.* 423

*Exposé succinct de l'état de Jeanne Pouble ; par m. GRATELOUP, méd.* 434

*Réponse de m. SAILLANT, méd. à m. BAUMES, méd.* 504

*Remarques sur l'usage de l'hipécacuanha & du simarouba dans la dysenterie ; par m. BAUMES, méd.* 515

*Réflexions-pratiques sur la maladie noire ; par m. BAUMES, méd.* 517

*Remarques sur une constitution épidémique ; par m. REGNAULT, méd.* 527

*Lettre de m. l'abbé SANS à m. BACHER.* 544

*Extraits des prima mensis de la faculté de médecine de Paris, où sont rapportées les maladies qui régnerent dans cette ville durant les mois de*

Novemb. 1781 pag. 82    Février 1782. pag. 350

Décemb. 1781 . . . 158    Mars 1782 . . . 445

Janvier 1782 . . . 267    Avril 1782 . . . 546

*Maladies observées à Lille par m. BOUCHER, médecin, pendant les mois de*

Novemb. 1781 pag. 94    Février 1782 . . . 362

Décemb. 1781 . . 168    Mars 1782 . . . 456

Janvier 1782 . . . 288    Avril 1782 . . . 558

## 4°. Anatomie &amp; chirurgie.

- Lettre du frere BERNARD , religieux Feuillant ,  
 élève & successeur du frere COSME. 256*  
*Observation sur l'opération de la paracentèse ;  
 par m. LURDE , méd. 303*  
*Suite & fin de l'observation sur la paracentèse , &c.  
 par m. LURDE. 408*  
*Réponse de m. LAUVERJAT à m. DALIGNI ,  
 sur l'abus de la saignée , &c. 331*  
*Observation sur une hernie compliquée d'étran-  
 glement , &c. par m. VANDORPE , chir. 434*

5°. Hist. nat. physiq. botan. matière médic.  
 pharmacie & chymie.

- Recherches pour servir à l'histoire naturelle &  
 médicale de la rose de neige de Sibérie ; par  
 m. WILLEMET , botaniste. 150*  
*Lettre de m. le baron DE SERVIERES aux au-  
 teurs du journal de physique. 442*

*Observations météorologiques faites à  
 Montmorency , près Paris , par le Pere  
 COTTE , durant les mois de*

Novemb. 1781 pag. 90	Février 1782 . . . . .	358
Décemb. 1781 . . . 164	Mars 1782 . . . . .	452
Janvier 1782 . . . 276	Avril 1782 . . . . .	554

*Observations météorologiques faites à  
Lille par m. BOUCHER, médecin,  
durant les mois de*

Novemb. 1781. pag. 93	Février. 1782. . . . . 361
Décemb. 1781. . . 167	Mars 1782. . . . . 455
Janvier 1782. . . . 279	Avril 1782. . . . . 557

## AVIS &amp; ANNONCES.

<i>Prix de l'académie de Harlem.</i>	95
<i>Prix extraordinaire proposé par l'académie royale des sciences.</i>	186
<i>Prix de l'académie des sciences de Bordeaux.</i>	189
<i>Prix. Séance publique de la société royale de médecine.</i>	367
<i>Prix de physique, &amp;c.</i>	374
<i>Prix du college royal des médecins de Nancy.</i>	470
<i>Prix. Extrait de la gazette salulaire.</i>	473
<i>Séance publique de l'académie royale de chirurgie.</i>	ibid.
<i>Avis sur l'utilité d'une nouvelle machine fumi- gatoire ; par le sieur HILDEBRAND.</i>	380
<i>Avis.</i>	479
<i>Notice de quelques ouvrages qui paroissent chez l'étranger.</i>	191
<i>Annonce de Livres.</i>	383



# 576 TABLE GÉN. DES MATIERES.

*Premier musée , autorisé par le gouvernement, &c.* 376

*La médecine-pratique de Londres , &c. ; par*  
m. DE VILLIERS, *méd.* 566

*Cours d'opérations de chirurgie de DIONIS , par*  
m. DE LA FAYE , &c. *ibid.*

*Manuel dans le traitement des maladies les plus*  
*'graves.* 567

*D. Joann. Ern. Herbenstreit , &c. Paleologia the-*  
*rapia , &c.* 567

*Delectus observationum practicarum ex diario cli-*  
*nico de promptarum ; par m. VICAT, méd.*  
*ibid.*

Fin de la Table.

---

## A P P R O B A T I O N.

J'AI lu , par ordre de Monseigneur le Garde-  
des-Sceaux , le *Journal de Médecine* du mois  
de juin 1782. A Paris, ce 24 mai 1782.

POISSONNIER DESPERIERRE.

---

De l'Imprimerie de la Veuve THIBOUST.